



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

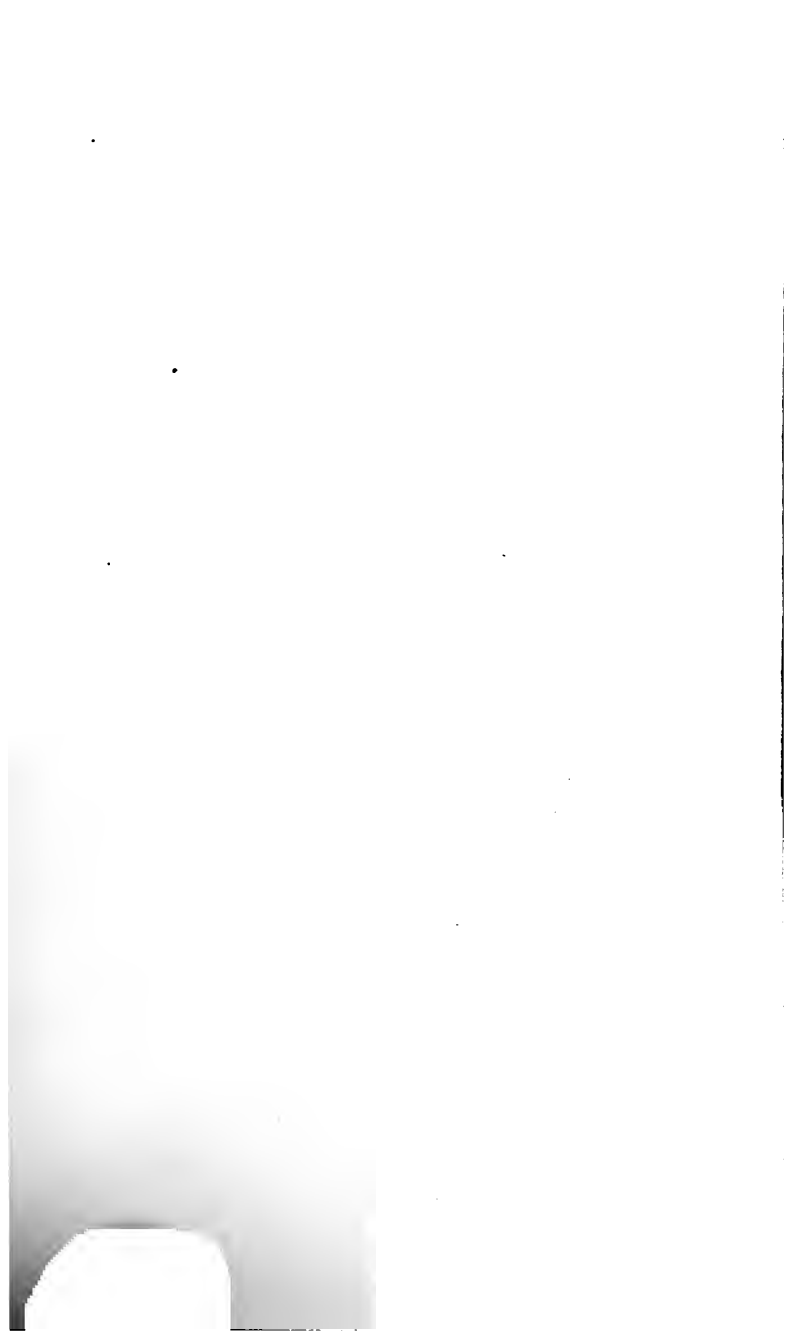
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

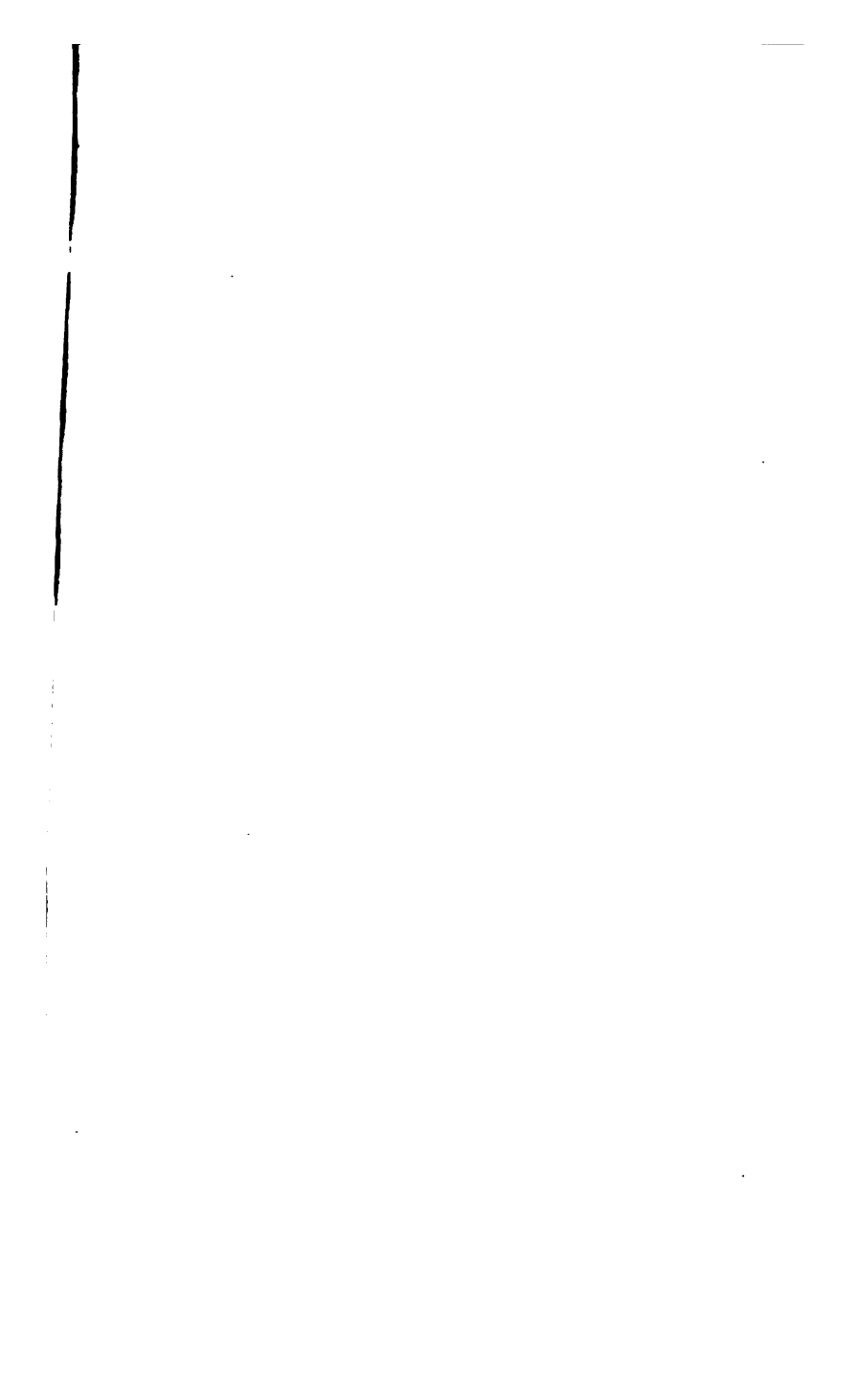
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











ISTOIRE

SECRETÉ

LA COUR DE BERLIN,

OU

CORRESPONDANCE

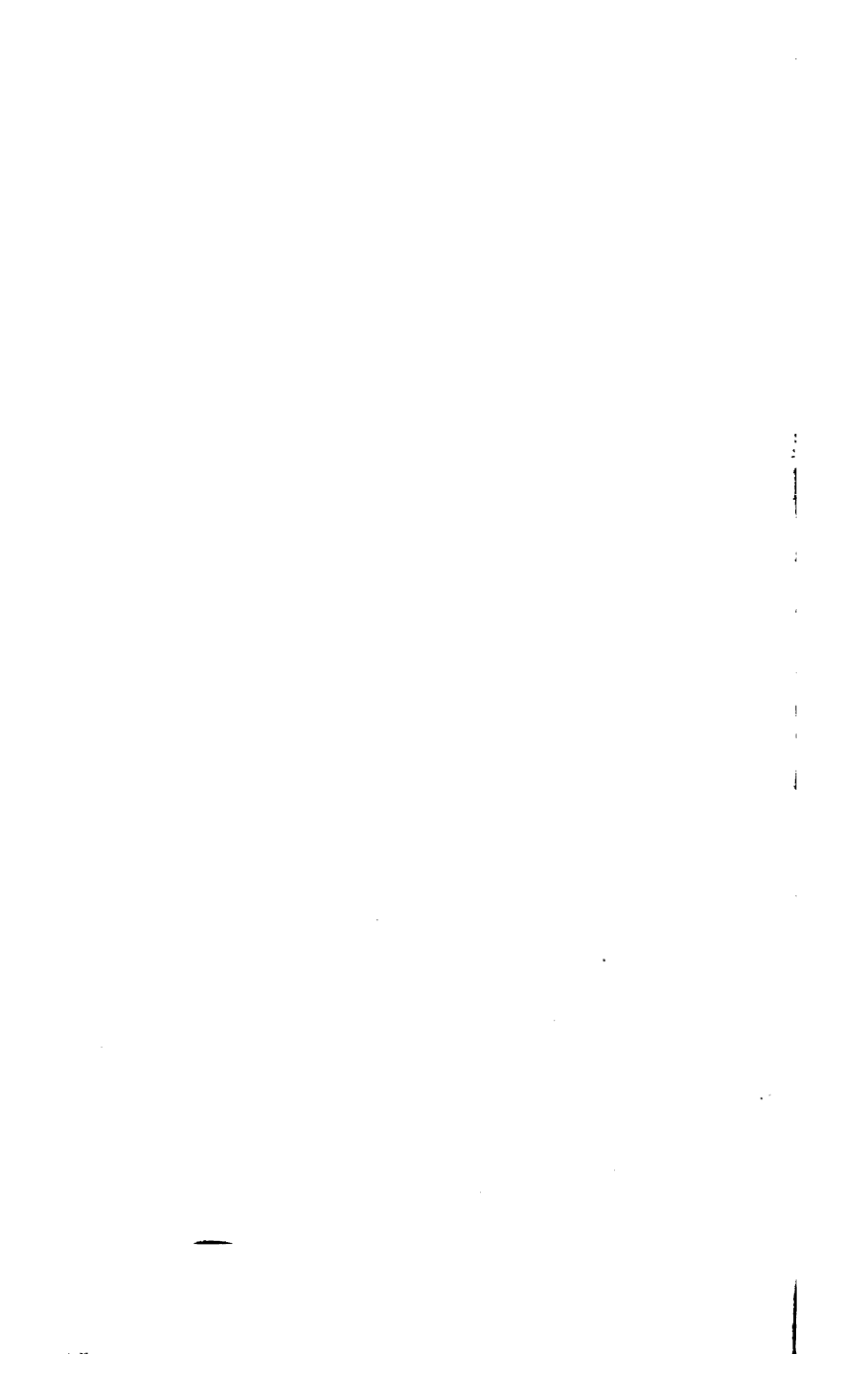
D'UN VOYAGEUR FRANÇOIS,

*Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19
Janvier 1787.*

OUVRAGE POSTHUME.

TOME PREMIER.

M, DCC. LXXXIX.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les Lettres qui composent ce Recueil étoient éparées au milieu des papiers de tout genre d'un voyageur mort l'année passée, au fond de l'Allemagne, dans un village ignoré. Elles contiennent non-seulement un grand nombre de faits curieux sur les derniers mois de la vie de Frédéric-le-Grand, & sur les premiers temps du regne de son Successeur; mais une peinture des principaux personnages influens encore aujourd'hui à la Cour de Berlin, aussi fidelle qu'énergique, s'il faut en croire le plus irrécusable des témoins, le temps, qui a confirmé presque toutes les prédictions de l'Auteur de ces Lettres.

Nous avons pensé qu'un tel Recueil, très-précieux en lui-même, devenoit plus important dans les conjonctures. Les mouvemens du Nord, les circonstances qui donnent au Cabinet de Berlin, une influence si imprévue & si prodigieuse, la nécessité très-imminente de prendre un parti dans les contentions redoutables qui vont décider du sort de l'Allemagne; enfin la probabilité que les Etats-Généraux demanderont au Gouvernement connoissance des relations & des engagements politiques du Cabinet de Versailles, ne fût-ce que pour décréter

AVIS DE L'ÉDITEUR.

les économies possibles, ou les dépenses nécessaires, ce qui suppose une recherche très-profondie des motifs de diminuer ou d'augmenter notre état militaire: tout concourt à rendre intéressantes les notions qui peuvent & doivent déterminer les François à favoriser le système Autrichien, ou à défendre les libertés Germaniques.



SUR LA SITUATION ACTUELLE
DE L'EUROPE. (*)

2 juin 1786.

LE Roi de Prusse va mourir ; il est peut-être mort au moment où j'écris. Il est impossible qu'il vive encore deux mois. Avec lui tombera la clef qui resserroit la voûte politique de l'Europe. Tout annonce la guerre.

L'Empereur s'est engagé d'amour-propre & très-récemment encore, à tâter le nouveau Roi de Prusse, aussi-tôt son avènement au Trône. *Tâter*, c'est son mot : *faire cesser la criante usurpation qui a ravi la Silésie à l'auguste Maison d'Autriche*, c'est le cri de ralliement de tous ses écrivains.

L'Empereur a peu d'argent ; mais 400,000 soldats, quelques officiers, & le fatal pouvoir d'engloutir jusqu'au dernier de ses sujets dans l'abîme de la guerre. Tous ses engagements publics & secrets avec l'Impératrice de Russie, tendent à réaliser & cimenter le système oriental devenu la passion de Catherine II, le salut, l'espoir & l'azyle de Potemkin. L'Empereur n'abandonnera jamais ce système que pour l'invasion de l'Italie, qui nous seroit encore plus funeste que le démembrement de la Turquie européenne, ou pour le bouleversement de l'Allemagne, qui ruineroit tout équilibre en Euro-

(*) Aucun des papiers qui vont suivre n'étoit en ordre dans les porte-feuilles du voyageur ; mais ce mémoire précède par sa date toutes les dépêches qui ont été la conséquence d'un voyage, lequel semble avoir été en partie déterminé par ce premier mémoire.

pe. Quelque plan qu'il choisisse, sa turbulence naturelle, ses projets gigantesques appellent la confusion, le trouble, la discorde; c'est son élément.

Il est douteux que Frédéric-Guillaume ne le prévienne pas. La préservation de la liberté germanique très-sérieusement menacée, lui seroit un motif spécieux aujourd'hui, dût le nouveau Roi de Prusse vouloir en être un jour le plus actif oppresseur. Mais sa sûreté personnelle crie plus haut encore, puisque les vastes projets de l'Empereur, la complicité de la Russie, l'agonie de la Pologne, les tracasseries de la Courlande, nos alliances secrètes &c. paroissent compromettre son existence politique. Enfin, indépendamment de toute autre considération, il est difficile qu'il ne soit pas tenté de s'essayer contre un émule, un rival dont il a éprouvé des injures personnelles. Frédéric-Guillaume aura plus de 300,000 millions dans ses coffres; 200,000 hommes qui composent la meilleure armée de l'Europe, sans comparaison aucune; le plus grand Général connu, aussi influent dans la paix que dans la guerre, & qui peut être pressé de cueillir des lauriers pour son compte.

Frédéric-Guillaume est mécontent de la France. Il craint sa lenteur, ses délais, ses tergiversations, & pour tout dire, ce que nous appellons sagesse & prudence, & ce qu'ailleurs on appelle impéritie ou perfidie. Il adore sa sœur; il est furieux de la manière dont nous traitons son beau-frère. Les agitations de la Hollande influeront sur-tout dans les premiers momens de son règne, sur son cœur, son esprit & ses projets.

Les Anglois l'observent, le surveillent, l'investissent; ils l'échaufferont, ils l'exalteront;

ils renivreront pour troubler la paix du continent, & se ménager l'occasion d'une revanche. On ne sauroit se déguiser qu'ils se préparent pour cette occasion. Cent quinze vaisseaux en commission, un accroissement considérable de revenu, puissante hypothèque pour de nouveaux & immenses emprunts; une caisse d'amortissement très-propre à les favoriser; les intarissables espérances qu'ouvre le prodigieux succès de la commutation de droits, un crédit tel que les trois pour cent, le principal de leurs fonds qui ne représente pas moins de cinq milliards de notre monnoie, a monté depuis huit mois graduellement & constamment de cinquante sept pour cent à soixante-quatorze; le procès de Hastings qui peut leur rendre la confiance des Indiens; la foiblesse, la nullité de leurs ennemis dans cette contrée qui leur vomit l'or, & leur pompe une bonne partie du nôtre; l'incendie général prêt à s'allumer en Europe; les divisions inextinguibles des Hollandois, seuls ennemis redoutables pour leur commerce lointain, que la force des choses rendra tôt ou tard leurs alliés ou leurs victimes; leurs liaisons toujours plus étroites avec la Russie, qui leur donnent le privilège presque exclusif des munitions navales; les bruits semés dans l'étranger sur la déplorable situation de nos finances; tout dispose les Anglois à la guerre; leur Roi est peut-être le seul en Angleterre qui ne la désire pas: peut-être aussi ce Prince si entêté par nature, & bien plus ambitieux que ne peuvent le croire ceux qui ne l'ont point étudié, ne la craint-il pas autant que ses liaisons & ses intérêts de famille donnent à le penser? mais, en tout état de cause, il aimera mieux la faire que de s'y voir forcé par l'opposition.

Telle est la crise qui menace le repos de l'Europe : qu'avons-nous à y opposer ?

Plus de deux cents quarante millions d'anticipations ; soixante millions d'excédent de la dépense sur la recette (*), si l'on supprime le troisième vingtième que l'on a juré d'abroger ; trente-huit, si l'on ne fait pas l'outrage à la foi publique de renouveler ce terrible impôt ; nos fonds royaux dans la boue ; l'agiotage ruinant Paris , qui dessèche le royaume : les peuples épuisés & mécontents ; le commerce aigri & découragé : la désunion au dedans ; le discrédit au dehors ; une marine non équipée, & impossible à renouveler en cas de malheur ; des troupes incomplètes, & incontestablement les plus mauvaises d'entre les bonnes ; l'alliance de l'Espagne, qui ne nous a jamais que contrarié dans nos opérations ; l'alliance douteuse de la Hollande, qui sera le premier tison de la guerre ; celle des Suisses, qui tremblent pour eux-mêmes, & peut-être à cause de nous, sur lesquels ils ne comptent plus que précairement & avec inquiétude ; celle du Roi de Sardaigne, qui nous regarde presque comme des ennemis secrets, depuis que nous hésitons à lui garantir ses États, & qui ne peut avoir aujourd'hui d'autre ambition que de préserver son existence ; pas un ami en Allemagne, la méfiance universelle à la place ; la plus profonde ignorance des projets de nos ennemis ; la diplomatie la plus inactive de l'Europe, bien que la mieux payée ; en un mot, cette situation véritablement caduque & fatale, de n'être ni propres à maintenir la paix, ni prêts à soutenir la guerre.

(*) Le Lecteur n'oubliera pas que ce mémoire a été écrit en juin 1786, où l'abyme du déficit, qu'au reste les bons citoyens doivent regarder comme le trésor de l'Etat, loin d'être connu, étoit à peine deviné.

A la vérité , la France où la nature fait tout pour le gouvernement en dépit de lui-même ; la France , ce Royaume inépuisable en hommes & en argent , pour peu qu'on sache solliciter l'un , & mettre en œuvre les autres , la France offre mille & mille ressources ; mais pouvons-nous trop nous hâter de changer le fatal ordre de choses où nous sommes tombés , de prendre les moyens d'être exactement avertis , d'essayer s'il est donc vrai qu'il soit impossible de se rapprocher sérieusement & solidement de l'Angleterre , en faisant porter sur un traité de commerce , qui , quel qu'avantageux qu'il puisse paroître aux Anglois , ne fera pas qu'ils soient jamais autre chose que nos voituriers ; une alliance offensive & défensive à laquelle nous associerions la Prusse dans le seul but formellement déclaré de garantir à chaque puissance ses possessions respectives.

N'est il pas temps , en un mot , si nous ne voulons pas sortir de notre routine par cette sublime révolution qui assureroit la paix du monde , & qui n'a de difficulté peut-être que la pusillanimité qui empêche de la tenter , de nous préparer , ne fût-ce que pour retarder la guerre , de nous préparer sur-tout aux Indes , où l'on frappera mortellement nous & nos alliés au premier moment , sans nous menacer le moins du monde ; en un mot , de rétablir nos affaires au dehors , & de les ravitailler au dedans ?

LETTRE PREMIÈRE. (*)

5 Juillet 1786.

MONSIEUR ,

C'est de la première poste que j'ai l'honneur

(*) Cette lettre est évidemment adressée à un Ministre.

de vous écrire, pour vous prévenir que le courrier de Berlin que j'ai attendu pour monter en voiture, ne m'a apporté aucune lettre. Il est possible, mais il n'est pas probable que la lettre de mon correspondant ait été mise trop tard à la poste; mais il est possible aussi, peut-être il seroit plus vraisemblable, & même il seroit à peu près sûr que le grand événement est, ou très prochain, ou consommé, si M. le comte de Vergennes de son côté n'avoit rien reçu; car je tiens pour infaillible que, dès Pagonie, les courriers seront arrêtés. Ceci va me presser beaucoup, Monsieur, & je me rendrai avec une très-grande célérité, du moins à Brunswick, où je serai très-sûrement informé, & où je m'arrêterai plusieurs jours si le Roi est vivant.

Maintenant il ne me reste qu'à vous redire que rien ne me coûtera, efforts, temps ni peines pour servir vous & la chose publique....

Je ne vous répéterai rien de nos conversations; mais je prendrai la liberté de vous donner un avis, uniquement fondé sur mon attachement pour vous qui ne pouvez pas n'y pas croire, puisqu'indépendamment de la réduction que vous exercez avec tant d'empire, nos intérêts sont solidaires; le torrent de vos affaires, l'activité des intrigues, les efforts de tout genre qu'il vous faut prodiguer, vous rendent impossible de rédiger vous-même les très-grandes idées que votre génie a mûries,

qui avoit chargé le voyageur de quelque commission secrète. Il nous semble démontré que ce Ministre est M. de Calonne, & la lettre qu'on va lire est infiniment curieuse, comme portant la preuve que dès le commencement de 1786, ce Ministre des Finances étoit décidé à une assemblée des Notables qu'il a cependant convoquée & dirigée, en 1787, avec une si périlleuse & si fatale précipitation.

& qui font prêts d'éclorre. Vous m'avez montré du regret de ce que je ne voulois pas en ce moment employer mon foible talent à rédiger vos belles conceptions. Eh bien ! Monsieur, souffrez que je vous indique un homme digne de cette marque de confiance sous tous les rapports. M. l'abbé de P**** joint à un talent très-réel & fort exercé, une circonspection profonde & un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnoissance & de l'amitié, plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres, plus convaincu qu'elle est & doit être toute entière à l'homme qui fait concevoir & qui ose exécuter.

Il a un autre avantage pour vous. Son ascendant sur P**** réprime les défauts de celui-ci, dont on cherche à vous effrayer, & met en œuvre toutes ses grandes qualités, ses rares talens, qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P**** de M. P****, lequel vous deviendra à chaque instant plus précieux pour une grande opération d'argent, sans laquelle vous n'en pourrez jamais tenter une autre. Vous pouvez, Monsieur, confier à l'abbé de P**** le travail délicat qu'en ce moment sur-tout vous ne devez pas abandonner à des commis. Cette belle & lumineuse & civile idée de tirer des résultats de tant d'états faux dont on a infecté les porte-feuilles des Ministres, qui, comparés aux états vrais, décident le Roi, sous l'inspiration de la nécessité, à laisser faire des opérations décisives qui donnent à la France un crédit national & par conséquent une constitution, ne sauroit être mieux réalisée que par ces deux hommes ; l'un

est à vous depuis long-temps, l'autre y fera au premier acte de bienveillance qui parlera à son émulation, & les deux ensemble feront beaucoup plus qu'un homme complet. Daignez m'en croire, Monsieur, vous ne sauriez mieux manœuvrer pour vous même. J'ai voulu vous le dire ce soir encore ; parce qu'il ne seroit ni délicat ni décent que l'intéressé lût cette lettre, & que c'est la dernière de moi qui vous viendra sans intermédiaire. J'espère pour vous & votre gloire que vous y donnerez quelque confiance, & que ce conseil, si j'ose l'appeller ainsi, ne vous fera pas la moindre preuve du très-respectueux dévouement avec lequel &c.

L E T T R E I I.

Brunswick 12 Juillet 1786.

LE Roi est très-mal, cela est constant; mais il n'est pas à la mort, & Zimmermann, fameux Médecin d'Hanovre qu'il a fait venir, a déclaré que s'il vouloit se ménager, il vivroit encore; mais il est incorrigible sur l'insobriété. Au reste, il monte à cheval, & même il trotta, il y a quelques jours, cinquante pas, deux hommes à côté de lui. L'hydropisie n'en passe pas moins, pour incontestable, & la vérité est qu'il n'a jamais été réellement mieux depuis mon départ.

Je ne verrai le Duc régnant de Brunswick que ce soir: il est en campagne. Il a soutenu, avec force, l'élection que les chapitres de Hildesheim & de Paderborn viennent de faire d'un coadjuteur; elle est tombée sur M. de Furstemberg. Vienne intriguoit prodigieusement en faveur de l'archiduc Maximilien. Il paroît que le Duc n'est pas éloigné de la paix, puisqu'il renforce par toutes voies la confédé-

zation Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoique l'on puisse penser du moyen. J'ai d'ailleurs des raisons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le courrier me commande.

Les partis sont très en activité à Berlin, surtout *celui* du prince Henri qui est toujours pressé, sans trop savoir ce qui l'attend; mais tout se tait devant le Roi, il est encore Roi, il le fera jusqu'au bout.

Le Roi ne menaçant pas ruine instante, je resterai plusieurs jours à Brunswick, afin de le préparer à mon retour beaucoup plus prématuré que je ne l'avois annoncé, & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie est toujours un objet de contention & de discrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raisons apologetiques sur l'or, en avouant la trop haute proportion; (car à quoi bon nier ce qui est démontré), & des preuves justificatives sur l'argent, les écus de soixante-neuf & ceux depuis 1782 restant toujours proscrits.

Vous savez sans doute que le Duc Louis de Brunswick a quitté Aix-la-Chapelle, & s'est retiré à Eysenach. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être sa retraite; mais son nouveau domicile n'est pas suffisamment expliqué, ce me semble, par cette seule raison, que la Duchesse de Weymar est sa niece.

L E T T R E III.

14 Juillet 1786.

J'AI dîné & soupé hier avec le Duc. Au sortir de table, après le dîner, il me prit en

particulier dans une embrasure, & nous y causâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réserve de sa part, ensuite avec plus d'ouverture : enfin, avec le desir évident d'être cru sincère.

L'occasion de la conversation particulière fut un mot d'estime sur M. le Comte de Vergennes & de crainte sur sa prochaine retraite. Ce mot fut suivi brusquement de cette question faite d'un air affecté d'indifférence, qui déceloit une très-vive curiosité : *Et sans doute. M. de Bre** sera le successeur ?* La Duchesse étoit en tiers. J'ai répondu en baissant la voix ; mais articulant avec beaucoup de fermeté : *Monseigneur, j'espere & je suis persuadé que non.* Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il m'avoit emmené dans l'embrasure au bout de l'appartement, & aussitôt il s'est mis à me parler avec toute la force que comportent sa mesure naturelle & sa dignité, de l'inquiétude que ne pourroit pas ne point avoir le corps germanique, si M. de Bre**, qui étoit à la tête du parti Autrichien, & depuis long-tems le serviteur & l'ami du cabinet de Vienne, venoit à succéder au Ministre principal. Alors parlant de M. le Comte de Vergennes avec toute sorte de respect, & des intentions généreuses & pacifiques du Roi, avec une grande confiance, j'ai dit que si M. de Vergennes se retiroit, ce seroit probablement de son plein gré, & que personne n'influeroit plus que lui sur le choix de son successeur ; que, soit qu'il restât, soit qu'il se retirât, le Ministre principal ne seroit par conséquent pas du parti Autrichien : qu'assurément la probité du Roi, & la morale de sa politique, rendroient toujours respectables pour notre cabinet nos

liaisons avec l'Empereur comme toutes autres ; mais que l'intérêt de l'Europe , & le nôtre en particulier , étoient tellement la paix , que ces liaisons ne pouvoient qu'y concourir , bien loin de stimuler à la guerre ; que la France étoit assez puissante par la force des choses , & même par la situation de ses affaires , pour se faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de soins ; que je ne pensois pas que rien la rendît probable de sitôt , sur-tout lorsqu'en étudiant l'administration du Duc de Brunswick , je voyois qu'il avoit fait son métier de Souverain & de pere avec une telle assiduité & un si grand succès , que quelque tenté que fût naturellement l'homme de suivre la carrière où il est incontestablement le premier , je ne pouvois croire qu'il sacrifiât à des idées de gloire militaire dont il étoit déjà si comblé , son ouvrage chéri , ses véritables jouissances & le patrimoine de ses enfans ; que tout l'appellant à la suprême influence sur les affaires de Prusse , après la mort du grand Roi , & la Prusse étant aujourd'hui dans le continent , le pivot de la paix ou de la guerre , lui Duc de Brunswick seroit presque le seul à en décider ; qu'il avoit assez été le Dieu de la guerre ; que j'étois convaincu qu'il seroit désormais l'ange de la paix. Alors il s'est défendu avec beaucoup de force d'avoir jamais aimé la guerre , même au temps où il y avoit été le plus heureux ; il m'a montré combien , indépendamment de ses principes , ses combinaisons de famille & ses intérêts personnels l'éloignoient de la guerre ; „ & „ s'il falloit , m'a-t-il ajouté , ne consulter „ dans une si grande cause que les vils in-

„ intérêts de l'amour-propre , ne fais-je donc
 „ pas quel jeu de hazard c'est que la guer-
 „ re ; je n'ai pas été malheureux ; peut-être
 „ aujourd'hui serois-je plus habile & cepen-
 „ dant infortuné. Jamais homme sensé, sur-
 „ tout avançant en âge, ne compromettra
 „ sa réputation dans une carrière si hazar-
 „ deuse, s'il peut s'en dispenser. „

Cette partie de son discours qui a été lon-
 gue, vive, chaleureuse, évidemment sincère,
 avoit été précédée d'une phrase d'étiquette
 & de représentation, où il m'avoit assuré
 qu'il n'auroit jamais d'influence en Prusse,
 & qu'il étoit loin d'en désirer.

J'ai repris cette phrase, & lui prouvant,
 par un tableau rapide ; que je connoissois bien
 Berlin, les principaux acteurs, & la situa-
 tion des esprits & des affaires, je lui ai dé-
 montré ce qu'assurément il sait mieux que
 moi ; que son intérêt, celui de sa maison,
 celui de l'Allemagne, celui de l'Europe lui
 faisoient un devoir de prendre en Prusse le
 timon, pour la préserver de l'ouragan le plus
 fatal aux Etats dont la puissance porte prin-
 cipalement sur l'opinion ; je veux dire les
 petites intrigues, les petites passions, le man-
 que de fermeté, de suite & de système. Vo-
 tre dignité personnelle, ai-je ajouté, vrai-
 ment immense & mille fois plus élevée que
 votre rang, quelque éminent qu'il soit, vous
 défend, sans doute, de vous offrir ; mais vo-
 tre devoir est, je ne dis pas de ne point
 refuser, je dis de vous mettre en mesure,
 & d'employer votre force & vos talens à
 prendre de l'empire sur le successeur, & à
 saisir le sceptre des affaires.

Cette manière de traiter l'a fort dévelop-
 pé. Il m'a parlé avec vérité, & par consé-

quent avec quelque confiance, de Berlin ; il m'a dit que M. de Hertzberg ne lui avoit point laissé ignorer nos liaisons ; il m'a signalé chacun des personnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée sur quelque chose d'ignoré, entre lui & le Prince de Prusse, qu'il (le Duc de Brunswick) n'aimoit ni n'estimoit le Prince Henri, & que sa partie à lui Duc étoit aussi puissamment liée, qu'elle pouvoit l'être dans un pays jusqu'ici peu habitué à l'intrigue ; mais dont le jour en viendra bientôt peut-être. Comme j'avois eu, à dessein, l'air de croire beaucoup aux dispositions à la guerre de la part du cabinet de Berlin, le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le successeur, bien que très-brave, n'étoit pas belliqueux, ne fût-ce qu'à cause de ses mœurs, de ses habitudes & de sa monstrueuse stature, il y auroit de la démence à commencer ? que le tems des acquisitions par les armes, qui peut-être seroient encore nécessaires à la Prusse, n'étoit pas venu ; qu'il falloit consolider &c. &c. Tout cela a été très-sérieux, très-sensé & très-fort de détails.

Système oriental, Russie, Pologne, Courlande, tout a passé en revue.

Ils ne sont point rassurés sur le système oriental ; c'est-à-dire, sur la part que nous y prendrons. Ils paroissent croire que la Russie ne fécondera jamais fortement l'Empereur que pour le système oriental, & dans tout ce qui peut amener son succès. La Pologne est à reconstruire. Nous avons remis à en parler ainsi que de la Courlande. Tout-à-coup & par une transition très-brusque (il les employe, ce me semble, pour surprendre le sa-

cret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieusement en l'écoutant), il m'a demandé ce que j'allois faire à Berlin; *achever de connoître le Nord*, lui ai-je dit, *que je ne puis guere étudier que là, puisque Vienne & Saint-Petersbourg me sont interdits. Eh! qui sait? On présume toujours de ses forces; on espere que, dans un beau sujet, l'ame élèvera le génie. J'oserai peut-être essayer d'arracher le portrait de César aux barbouilleurs qui s'empreseront de s'en emparer.* Cette idée a paru le satisfaire; j'ai pu facilement y coudre des choses agréables pour lui; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus; que nous regardions les destinées de l'Allemagne comme reposant sur sa tête &c. &c., & qu'ainsi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'histoire de mon siècle m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ses plus curieux observateurs, & par conséquent de ses plus fervens admirateurs. Je ne fais s'il m'a tout-à-fait cru uniquement occupé de littérature; mais l'idée que j'écris l'histoire, me le rendra probablement plus accessible, si même ce n'est plus confiant: car il paroît posséder au plus haut degré l'amour & même la jalousie de la gloire.

Le courrier me presse, parce que n'ayant point quitté la cour de tout hier, je n'ai pu écrire que ce matin, & le courrier part à onze heures. Or chiffrer est très-long. J'omets donc mille & mille détails qui me font croire, 1°. que les Anglois ne réussiront pas, à beaucoup près, aussi vite dans leurs tracaferies du Nord, qu'on pourroit le craindre, pour peu que le Cabinet de Berlin puisse compter sur celui de Versailles; 2°. qu'il est tems de parler un peu plus clair à celui-là,

& de ne pas confondre le mystère & le secret, la finesse & la prudence, l'équivoque & la politique; 3^e. que le Duc de Brunswick, que je crois être, & de beaucoup, le plus habile Prince de l'Allemagne, veut sincèrement la paix, & qu'il la fera vouloir au Cabinet de Berlin, pour peu que l'on contienne l'Empereur, lequel, m'a-t-il dit, a outragé, en propos, devant lui sept ou huitième témoin, le Prince de Prusse: que le plan personnel du Duc est de gouverner la Prusse, & d'obtenir en Europe une grande considération: qu'il craindrait, tout au moins, de ne pas l'augmenter à la guerre: qu'il est convaincu que Berlin doit l'éviter, & surtout qu'elle n'est réellement à redouter qu'autant que la France encouragera l'Empereur, qui n'osera jamais rien sans nous.

Je n'ai le tems aujourd'hui que d'esquisser ce Prince tel qu'il m'a paru. Assurément il ne seroit pas un homme ordinaire, même parmi les gens de mérite. Sa figure annonce profondeur & finesse, envie de plaire tempérée de fermeté, & même de sévérité. Il est poli jusqu'à l'affectation; il parle avec précision, & même élégance; mais il cherche un peu à parler ainsi, & le mot propre lui manque souvent. Il fait écouter & questionner du sein de la réponse. La louange embellie de grâces & enveloppée de finesse lui est agréable; il est prodigieusement laborieux, instruit, perspicace. Quelque habile que soit son Ministre principal, M. de Féronce, le Duc à la surintendance de tout, & le plus souvent décide par lui-même. Ses correspondances sont immenses, ce qu'il ne peut devoir qu'à sa considération personnelle; car il n'est pas assez riche pour payer tant de correspondans, & peu de grands.

Cabinets sont aussi bien informés que le sien. Ses affaires de tout genre sont excellentes; arrivé en 1780 à la souveraineté, qu'il a trouvée surchargée de près de quarante millions de dettes, il a tellement administré qu'avec un revenu d'environ cent mille louis & une caisse d'amortissement, où il a versé les reliquats des subsides de l'Angleterre, dès 1790 il aura parfaitement liquidé non-seulement les dettes de la souveraineté, mais celles des États. Son pays est libre autant qu'il peut l'être, heureux & content, bien que la classe des Marchands regrette la prodigalité du père. Le Duc actuel ne seroit pas moins sensible qu'un autre aux plaisirs & aux élégances; mais sévère observateur des décences, (sa maîtresse, Mlle. de Hartfeld, est la femme la plus raisonnable de sa Cour, & ce choix est tellement convenable; que le Duc ayant montré, il y a peu de temps, quelque velléité pour une autre femme, la Duchesse s'est ligué avec Mlle. de Hartfeld pour l'écartier.) Religieusement fidèle à son métier de Souverain, il a senti que l'économie étoit sa première ressource. Véritable Alcibiade, il aime les graces & les voluptés; mais elles ne prennent jamais rien sur son travail & sur ses devoirs, même de convenance. Est-il à son rôle de général Prussien? Personne n'est aussi martial, aussi actif, aussi minutieusement exact que lui. Une marque d'un très-bon esprit, ce me semble, & d'un caractère supérieur, c'est moins encore qu'il suffit au travail de chaque jour, que le travail de chaque jour lui suffit; sa première ambition est de le bien faire. Enivré de succès militaires, & universellement désigné comme le premier dans cette carrière, surtout depuis la campagne de

1778, où il a soutenu pendant l'hiver le mauvais poste de Troppau, auquel le Roi de Prusse mettoit de l'amour-propre, contre tous les efforts des Autrichiens, il paroît avoir laissé de bonne foi cette carrière pour les soins de la Souveraineté. Accueilli par-tout, curieux de tout, il fait s'ennuyer très-assidument à Brunswick, pour y conduire ses affaires. Encore une fois, cet homme est d'une trempe rare, mais trop sage pour être redoutable aux sages. Il aime, au reste, beaucoup la France, qu'il connoît à merveille, & paroît très-sensible à tout ce qui vient de-là. Son fils aîné, en revenant de Lausanne, a parcouru la Franche-Comté, le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je saurai bientôt si on l'y renvoie; je crois qu'on ne sauroit trop l'y fêter de toutes les manières qui témoignent confiance pour son père, car il y paroît sensible; & de ce côté, certes, il en seroit assez aidé & flatté pour être fidele dépositaire.

Je ne saurois, en ce moment, parler du souper où le Duc m'ôta de la place d'honneur, (vis-à-vis de la Duchesse,) que j'avois occupée à dîner, pour me mettre à côté de lui, qui est toujours à l'extrémité de la table. La conversation fut très-vive, & absolument particulière, mais point politique, (nous étions entourés) & de pure curiosité sur la France. Je dîne aujourd'hui avec le Duc, & soupe avec la Duchesse douairière, à *Antoinetten-Ruhe*. Je n'ai pu éviter cette corvée, qui m'ôte l'occasion de souper avec le Duc, faveur qu'il accorde très-rarement, & qui a paru hier fort marquée ici, où l'on m'observe avec inquiétude, mais seulement, peut-être, parce qu'on me croit un chercheur de place.

Le voyage de Zimmermann à Postdam s'est prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropisie n'étoit point déclarée; & il reparle de l'asthme C'est un lieu commun. Il est l'homme du Roi, il n'est pas celui du public. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pu remporter aucune victoire sur la *Polenta* & les pâtés d'Anguilles; qu'il n'y a plus de rides au visage; que tout est affecté d'enflure & d'enflure œdémateuse. Cependant le Prince Henri est retourné à Rheinsberg, où le jeune & très-beau R...., fait la pluie & le beau temps, dit-on.

Un fait que je puis garantir, c'est qu'un Écossais, premier Médecin de Catherine II, étant dernièrement à Vienne, a dîné à la table de l'Empereur, assis à côté de lui, & même la chose a été avouée dans les Gazettes; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'est que pendant le séjour de ce Médecin à Vienne, M. de Cobenzl Ministre de Vienne, en Russie, mais alors auprès de l'Empereur, ayant été chargé de montrer à ce médecin, une maison de plaisance aux environs de la Capitale, l'Empereur s'est trouvé à cheval sur le chemin du Docteur, & a suivi à la portiere du carrosse, pendant plus de deux lieues, toujours s'entretenant avec l'Écossais.

LETTRE IV.

16 Juillet 1786.

J'AI été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au sortir du dîner. La conversation a été vive, loyale & presque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N^o. 3; mais elle m'a inspiré

beaucoup de craintes sur la situation de la Prusse, après la mort du Roi. Il paroît que le successeur a tous les symptômes de la plus irrémédiable foiblesse, & que ses entours les plus corrompus usurpent tous les jours plus d'empire, à commencer par le visionnaire & sombre Bischopswerder. Le Prince est, dit-on, en froid avec ses oncles. Le co-adjutorat de l'ordre de Saint Jean, donné avec une grande solennité au Prince Henri, fils aîné du Prince Ferdinand, & qui ôte près de cinquante mille écus de rente au successeur, est la plus récente occasion de ce refroidissement. Il paroît que l'on a intrigué fortement pour l'établissement de ces deux jeunes Princes, que la ville & la cour regardent comme les enfans du Comte S..... On a cimenté toutes les mesures prises à cet égard, & cela au moment où l'on croyoit le Roi à l'agonie, de manière à lier le successeur auquel on a par conséquent au moins montré de la méfiance. Le Prince Henri, frere du Roi, a tout au moins été de moitié de tout cela; le Prince de Prusse n'a pas même essayé de masquer son mécontentement. Il résulte de-là que tous les partis subalternes, toutes les sales intrigues, en prennent plus d'activité, de sorte que la considération du Cabinet de Berlin, qui est bien sa première puissance, n'est peut-être que trop liée à la vie du Roi, si le Duc de Brunswick ne saisit pas les rênes du Gouvernement; il paroît sérieusement en craindre le fardeau. En effet, un tel Etat qui n'a point de base réelle, sera cruellement tourmenté, si les vents de Cour l'agitent, & ce Prince qui s'est formé sans passer à l'école du malheur, & dont il est impossible de s'exagérer la raison & la sagesse, peut redouter de changer tout le système de sa vie;

mais il ne recule pas aux choses difficiles , & il est trop intéressé à la prospérité de la Prusse , pour ne pas chercher à y influer.

Au reste , il me paroît constant que les premiers six mois & même la première année ne peuvent guere apporter de changemens , mais seulement en préparer. Le Duc m'a très-souvent répété que toute l'Allemagne protestante & une bonne partie de l'autre , seroient incontestablement à la France le jour où elle rassembleroit pleinement le corps germanique sur ses intentions , & quand je lui ai demandé quelle caution on nous donneroit , que le rôle éminent dont l'Electeur de Hanovre étoit chargé dans la confédération des Princes , ne tourneroit jamais le cabinet de Berlin du côté de l'Angleterre , & ne seroit pas un obstacle invincible à une sincere union entre Versailles & Potsdam , il m'a montré avec beaucoup de netteté , & d'une manière sans réplique , que la ligue germanique n'auroit jamais existé , ou du moins pris cette forme , sans l'ambiguité de notre conduite relativement à l'Escaut , à la Baviere , & même au système oriental ; ajoutant au reste que l'Electeur de Hanovre étoit très-distinct du Roi d'Angleterre , & les Anglois fort étrangers aux Allemands ; sur quoi je dois observer qu'il m'a semblé que le Duc charge avec affectation toutes les fois qu'il s'agit de déprimer l'Angleterre , (quoique je sache très-bien qu'il l'aime ,) peut être parce qu'il sent que ses liaisons de famille le rendent plus suspect à cet égard. En un mot je ne saurois trop répéter qu'il me semble qu'on n'a pas confiance en nous ; mais qu'on voudroit sincèrement y avoir confiance , d'autant qu'on ne craint pas le moins du monde l'Empereur sans

la France , & qu'on est convaincu qu'il n'osera jamais faire un pas , quand le Cabinet de Versailles dira : *nous ne souffrirons point d'agression*. Remarquez cependant que l'incohérence des démarches de l'Empereur & ses brusques disparates déjouent souvent toutes les combinaisons. Le Duc apprend aujourd'hui un fait de ce genre qui lui donne à penser.

Le Baron de Gemmingen a écrit il a quelque temps, une brochure très violente contre la confédération germanique. Dohm excellent publiciste Prussien a répondu d'une manière forte & victorieuse. Alors le Cabinet de Vienne a prié le nôtre de demander à celui de Berlin que la guerre de plume cessât : Berlin y a consenti ; aujourd'hui il paroît, à la vérité sous la rubrique de Munich, mais venant incontestablement de Vienne, une réplique âcre & mordante contre Dohm ; or la guerre de plume est rarement insignifiante à Vienne où elle ne se fait jamais que sous les auspices de l'autorité.

Autre fait très-grave s'il est vrai. On écrit de Vienne au Duc, que quatre à cinq mille Russes sont entrés en Pologne, où la diette menace d'être fort orageuse ; le Duc desire que nous prenions un parti décisif sur & contre toute nouvelle modification tendant à dissoudre ou évincer la Pologne. Je n'en fais point assez relativement à ce pays, pour avoir pu m'engager dans les détails ; mais je lui ai parlé de la Courlande, en lui exposant celles de mes idées relativement aux dernières démarches de la Russie envers ce pays, que l'on trouvera dans mon mémoire à ce sujet ; je les lui ai exposées, dis-je, comme naissant de la conversation ; il les a saisies avec avidité, & m'a promis d'en écrire dans son sens à M. de Hertz-

berg. Je comprends assurément que les circonstances du moment ne sont rien moins que favorables ; mais cet assentiment même chaleureux d'un très-excellent politique m'enhardit à prier qu'on prenne en considération mon mémoire, ne fût-ce que pour l'avenir, & que l'on me donne quelques instructions sur la manière dont je pourrois tâter, à cet égard, le Duc de Courlande que je vais trouver à Berlin, & les principaux personnages de la Courlande avec qui je puisse très-facilement correspondre, mon métier de voyageur connu & avide de faits & de résultats, me donnant de grandes facilités pour parler de tout.

M É M O I R E (*)

REMIS à la Cour de France, sur la Déclaration que la Russie a faite à la Courlande, & qui se trouve dans les Gazettes de Leyde du 20 Mai au 3 Juin 1786.

LA Courlande vient d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Russies, dans le cas où seroit fondé le bruit qui s'est répandu au sujet de l'abdication du Duc de Courlande, en faveur du Prince de Wurtemberg, général au service de Prusse.

On fait que le Duc actuel, Ernest-Jean, homme féroce, abhorré dans son pays au point de n'y pouvoir rester, quand il ne craindroit pas les violences du cabinet de Pétersbourg, est fils du fameux Biron, réintégré Duc de Courlande, en 1760, par l'influence, ou plutôt par

(*) Voici apparemment le mémoire dont il est question dans la lettre précédente.

la terreur de la Russie, qui chassa, à l'aide de quarante mille soldats, Charles de Saxe, oncle de l'Electeur, & Duc légitime, pour installer l'ancien favori d'Elisabeth, qu'une intrigue de cour venoit de rappeler de Sibérie. On fait aussi que cet Ernest-jean a, plus d'une fois, éprouvé tout le poids des ressentimens de Catherine II; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie; que son influence est nulle en Courlande, & son abdication universellement désirée.

Ce qui n'est pas aussi connu, ou plutôt ce qui est très-secret, c'est qu'un *Ukase* lui enjoignit, il y a six ans, d'avoir à remettre son Duché au Prince Potemkin, & que par le conseil du chancelier Taubé & du chambellan Howen, il conjura l'orage en faisant passer au Prince Potemkin, (alors & toujours fort dérangé) deux cents mille ducats. C'est Rason, secrétaire du cabinet du Duc, qui fut chargé de porter cette somme.

La crise recommence aujourd'hui, soit parce que Potemkin, en attendant l'exécution de ses grands projets, qui tiennent peut-être au système oriental ou à des circonstances qui ne sont pas mûres, veut ramasser cette bonne fortune; soit parce qu'il a besoin d'argent; soit, & surtout parce qu'on sent combien le Duc de Courlande, las de son existence précaire, devenu par ses économies & son avarice, l'un des plus riches Princes de l'Europe; amolli par l'adversité, la vieillesse & les instances journalières de sa dernière femme qui a pris sur lui quelque empire, aspire à se mettre à l'abri des événemens. Le cabinet de Pétersbourg n'ignore aucune de ces choses; il craint sans doute que celui de Berlin ne forme quelque spéculation sur la Courlande, à l'aide d'un nouveau Duc, tout entier à sa disposition. Les

conditions qui donnoient à la Pologne un droit de protectorat sur la Courlande , ayant cessé par le fait d'avoir force de loi, au moment où cette République anéantie s'est trouvée dans l'impossibilité de les remplir , il n'est pas absurde d'appréhender que la Prusse ne se subroge à la place de la Pologne , & ne consolide ainsi à son profit le fait par le droit.

En effet , la Courlande est loin d'être un pays méprisable. Son climat assez froid , puisqu'elle est située par le 57^{me} degré de latitude , n'est cependant pas insupportable ; son étendue est de 80 lieues de longueur sur 50 de largeur ; son terrain est fertile & ses productions naturelles sont précieuses pour toutes les puissances maritimes & commerçantes. Deux principales rivières navigables (l'A & la Windau) la coupent de l'Orient à l'Occident. Plusieurs ruisseaux & canaux la traversent en tout sens. Elle a deux ports sur la Baltique , (Windau & Liebau.) Dans l'état d'impuissance & d'inindustrie où elle se trouve , son commerce actif ou passif n'occupe pas moins de six à sept cents vaisseaux de trois à quatre cents & même à huit cents tonneaux. Elle contient sept à huit petites villes ; on évalue sa population à plus d'un million & demi d'habitans ; & l'on peut juger que les propriétaires n'y sont pas misérables , par cette seule circonstance que les revenus du Duc régnant , qui a si peu d'influence dans cette république , montent environ à deux cents mille louis annuels..... Telle est en apperçu la situation de la Courlande.

Il seroit parfaitement inutile d'établir ici que cette République étant un Etat libre , dont le chef est purement électif , de sorte qu'il peut bien abdiquer , mais non pas céder ses droits ; la Russie n'a pas celui de se mêler des affaires

de la Courlande, qui devroit être indépendante de fait comme elle l'est de droit. Le mot droit est vuide de sens lorsqu'on l'oppose à celui de force. La Russie est depuis long-tems en possession de vexer la Courlande au dedans & au dehors, de lui dicter ses choix, de contraindre ses suffrages, d'extorquer ou d'arracher son or, ses denrées, ses hommes; & c'est de tout temps qu'elle s'est fait un principe de familiariser les cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Russie veut bien en disposer..... Tout cela est connu.

Ce que je voudrois examiner ici en peu de mots, c'est :

1^o. Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choses.

2^o. Si nous en avons les moyens.

La Courlande retardée & opprimée par toutes sortes de tyrannies intérieures & extérieures, n'a pas une manufacture; elle abonde en munitions navales de tous les genres. Il est donc entre elle & la France qui tient le premier rang parmi les nations industrieuses, des rapports que la nature des choses établit sur les diverses especes de productions des deux pays, productions dont l'échange le plus direct feroit naître le commerce le plus avantageux.

En effet, il existe bien actuellement une sorte d'échange entre la Courlande & la France; mais d'une manière si peu directe, que ce n'est que de la seconde ou troisième main, par l'entremise des Hollandois, des Anglois, des Suédois, Danois, Prussiens, Villes Anseatiques, &c. Cette entremise absorbe & détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux, qui ne devroit pas moins que nous procurer avec abondance & à un prix modique, inconnu dans nos chantiers & dans nos mar-

chés , les bois de construction , de mâture , de charonnage , de marqueterie , &c. &c. , les grains , les viandes , les poissons salés , les légumes &c. &c. , dont les retours naturels seroient toutes les productions de notre industrie , depuis la plus grossière jusqu'à la plus perfectionnée (car il n'en existe d'aucun genre dans la Courlande) , que les Courlandois , très-consommateurs , & très-avides de luxe , même de celui de décoration , tiendroient désormais de nous à des prix tolérables , & cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

L'avantage de ce commerce direct ne seroit pas seulement pécuniaire : outre l'influence que des liaisons intimes avec la Courlande nous donneroient sur la Baltique & dans cette partie du Nord , où nous deviendrions les médiateurs entre la Prusse , la Pologne , qui éprouvera nécessairement bientôt une nouvelle métamorphose , & la Russie ; la France s'assureroit par un traité de commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique , au moins neutres , & presque exclusifs. Ils nous serviroient en guerre comme en paix de lieux de dépôt & d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale & marchande , & compenseroient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparant dans le Nord , c'est-à-dire dans la mine des marins , les liaisons étroites de l'Angleterre & de la Russie. L'Angleterre offre à l'observateur attentif tous les symptômes qui peuvent menacer les possessions des Hollandois dans des Indes , & annoncer le desir d'une revanche. La Russie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne fauroit trop se hâter de changer cet ordre de choses.

Et prenez garde qu'il nes'agit point ici d'un traité à faire, mais seulement à renouveler; car le cardinal de Richelieu en fit un avec la Courlande en 1643, qui fut enrégistré au parlement de Paris en 1647; de sorte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande, nous pouvons dire nettement & démontrer que nous n'innovons rien.

C'est là, ce me semble, une observation fort importante, qui ne doit pas peu influer sur la résolution à prendre, & sur les formes à donner à la résolution une fois prise.

Les États de Courlande désirent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen, dont je viens de parler, est un des hommes les plus influens de sa république, & le plus Anti-Russe des Courlandois; parce qu'étant ministre de son pays à la cour de Varsovie, il a été enlevé par ordre de l'Impératrice, & relégué en Sibérie. Son neveu avoit été chargé indirectement, mais formellement de sonder à cet égard le gouvernement de France. Je sais positivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes, & que, pour toute réponse, ce ministre lui a dit :

1. Que ce n'étoit pas à lui, ministre des affaires étrangères, de traiter cet objet.

2. Qu'il falloit que le duc de Courlande, conjointement avec les États, fît officiellement au Roi la proposition d'un traité de commerce.

Je répons à cela :

1. Qu'assurément le ministre des affaires étrangères doit en effet se concerter avec celui des finances pour tout traité de commerce; mais qu'il ne me paroît pas ce que soit la une

raison suffisante pour en rejeter l'idée ou pour en repousser la proposition.

2. Qu'il seroit absurde de supposer que la Courlande, ployée sous le sceptre de fer des circonstances actuelles, s'exposât à faire aucune démarche ouverte, avant d'avoir la certitude d'être non-seulement accueillie, mais protégée contre la puissance qui, ayant la force en main & l'habitude de la prendre pour code, s'efforcera de contrecarrer & de prévenir tout ce qui pourroit tendre à donner une constitution solide à la Courlande, & à faire respecter son indépendance politique.

Je ne vois (& c'est ici le second point que je me suis proposé d'établir dans ce mémoire) que le cabinet de Berlin que l'on puisse espérer d'y intéresser.

1. Parce que la situation des Etats Prussiens est telle que la stabilité & la prospérité de la Courlande ne doit pas moins toucher le Roi de Prusse, que si elle étoit une de ses provinces.

2. Parce qu'il ne peut avec sagesse convoiter ce pays, dont la Russie ne lui permettroit jamais une tranquille possession, & qui ne feroit que prolonger les flancs de ses états, déjà beaucoup trop étendus, sans rendre sa puissance ni plus réelle, ni plus compacte.

Ce dernier point se démontre par sa propre énonciation; &, quant à l'avantage que la Prusse retireroit d'une plus grande stabilité de la Courlande, & d'un développement plus énergique de son activité, cela est évident par la seule inspection de la carte. La maison de Brandebourg n'a entre ses possessions & la Russie que ce démembrement de la Pologne, qui forme aujourd'hui une partie de la Lithuanie Prussienne & de la Courlande, dont le Roi de Prusse sera politiquement parlant,

le propriétaire utile , le jour où il en sera le gardien & le protecteur. Or, la Russie n'est nécessairement & incontestablement redoutable en Europe que pour la Prusse à qui elle peut faire du mal , sans en recevoir.

D'un autre côté , on fait qu'entre les Etats Prussiens & la Courlande, il n'y a qu'une très-étroite lisière de la Lithuanie Polonoise ; cette lisière est à peine de cinq ou six lieues. La Prusse y feroit aisément des acquisitions légales & amiables , suffisantes pour que le *Mémel* & les canaux qu'on en peut tirer jusqu'aux rivières de Courlande, lui ouvrissent cette branche précieuse de commerce de *transit*, & les ports de la Baltique , dont j'ai déjà parlé.

Je me trompe fort , ou il ne seroit pas difficile de faire entendre au Cabinet de Berlin , qu'au lieu de former des projets ambitieux sur cette république, son véritable intérêt est de se déclarer en quelque sorte pour le représentant des engagemens de la Pologne envers la Courlande , stipulés par les *pacta conventa* & les *pacta subjectionis* , lesquels sont détruits par le fait & la nécessité. La Prusse trouvera cent raisons de droit public à alléguer, indépendamment de sa dignité & de sa sûreté. Cette proposition & celle d'accéder à notre traité de commerce avec les Courlandois, ne seroit donc pas une imprudence ; ce seroit peut-être même un assez bon moyen de rassurer la maison de Brandebourg sur notre politique dans le Nord ; & il ne me paroît pas impossible qu'à cette condition le Roi de Prusse appuie à la Cour de Pétersbourg notre déclaration, que nous voulons protéger & ne pas laisser humilier un pays libre, lié à la France par d'anciens traités , & sur lequel nous ne souffrirons l'influence directe & législative d'aucune Cour.

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver, me paroîtroit suffisante en ce moment, surtout si elle étoit concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les projets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoiqu'il en soit, ce petit pays, trop peu connu, réclame aussi bien que la Pologne & le Corps Germanique, l'attention sérieuse du Roi de France, qui ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent, que celui de maintenir la paix & la sûreté des possessions réciproques.

L E T T R E V.

19 juillet 1786.

LE Duc m'accorda hier au matin, avant mon départ, environ trois heures d'audience, ou plutôt m'indiqua lui-même une conférence, sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin, dont en effet il m'a chargé. Nous reprâmes des affaires générales & de la situation particulière de la Prusse; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir sur nos intentions & notre système; (Comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un système? de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur, qui fait mal le bien, mais qui fait assez de bien pour se donner une grande puissance, dont il a une superbe base, très-déproportionnée à toute autre, la France exceptée; de l'impossibilité de lui trouver un autre contrepois que la sagesse du Cabinet de Versailles; du peu d'espoir que le nouveau régime de la Prusse soit

imposant ; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient ; de la verve militaire & des fumées ambitieuses qui s'emparoiert du Duc de Weymar, lequel aspiroit à entrer au service de Prusse & à brouiller les cartes ; de la nécessité pour nous & pour les autres que le Cabinet de Versailles envoie à Berlin un homme de mérite, pour en imposer, pour donner des conseils, pour surveiller les intrigans & les incendiaires &c. &c. &c. Enfin, questionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardasse comme une absurdité ce qu'il alloit me dire, il m'a demandé si je traiterois donc de chimere impraticable le projet d'une alliance entre la France, l'Angleterre & la Prusse, dont le but solemnellement avoué seroit de garantir en Europe, à chacun, ses possessions respectives, mesure noble, & digne des deux premières puissances, qui ordonneroit à toutes les autres une paix fondée sur l'intérêt évident & combiné des deux rivales, & dont la plus grande difficulté peut-être, est qu'on n'ose pas tenter de l'exécuter. Cette idée, qui me roule depuis sept ans dans la tête, est trop grande pour n'être pas séduisante : elle immortalisera infailliblement le Souverain qui la réalisera, & le Ministre qui saura le seconder ; elle changera la face de l'Europe ; & totalement à notre avantage ; car, encore une fois, les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois, ne feront pas qu'ils soient alors autre chose que nos voituriers & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correspondance avec lui ; il me l'a même demandé, & je me suis mis auprès de lui à peu près dans la mesure que je desirois.

Premier P.S. *J'arrive, & je n'aurai peut-être*

pas de détails aujourd'hui ; au reste, l'hydropisie est dans l'estomac, & même dans la poitrine ; il le suit depuis jeudi ; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité, disent les uns ; il a très-mal traité le médecin trop sincère, porte une autre version ; il pourroit trainer, s'il vouloit se ménager, & même, dit le Docteur Baylles, plus d'une année ; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguille. M. de Hertzberg est depuis huit jours à Sans-Souci ; il n'y avoit jamais été appelé ! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette espece d'amende honorable, si pourtant c'est autre chose que le besoin de soulager la poitrine de ses interlocuteurs, & de recruter la conversation, le prince de Prusse avoit dîné chez lui dans sa terre, & passé un après-dîné presque entier avec lui & le prince de Dessau ; cela déjoue beaucoup les partis très-animés contre cet estimable ministre, auquel notre légation a toujours marqué, ce me semble, trop peu de confiance & de considération.

2. P. S. J'apprends par une source que je crois sûre & profonde, & qui est indépendante du Cabinet de Berlin ; que l'Empereur vient de faire les dispositions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient ; qu'on s'attend qu'il se portera lui-même très-incessamment vers ces frontières, & qu'on ne peut expliquer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle, combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte, me paroît souverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France ; mais si l'agrandissement indéfini de l'Empereur, & sur-tout l'exécution du système oriental, doivent lui devenir aussi redoutables que je le pense, je supplie que l'on délibère s'il peut être de la dignité du Roi de laisser recommencer le drame de la Pologne ; de l'intérêt de
l'état

l'état de perdre le commerce du levant ; d'une sage politique de temporiser lorsqu'on allume la meche. Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction ne fût en pareil cas d'autant plus gratuite , qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas , & d'autant plus fatale , que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarrasse guere , la Prusse n'y peut rien sans nous.

L E T T R E V I.

21 Juillet 1786.

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le Ministre de France , qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir , parce qu'il avoit affaire. Il faut , pour sentir toute la portée de ce procédé , savoir qu'il a paru ces jours-ci , dans la gazette de Hambourg , un article , disant en toutes lettres , que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre , qu'en général , le Ministre de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées font , que ce qui ne seroit qu'une impolitesse assez grave en toute autre occurrence , est une affectation fort embarrassante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire , je crois , que je suis fort au-dessus du *pundilio* ; mais ceci n'en est pas un. La prépondérance naturelle de la France est telle , que la considération d'un François ne peut absolument point être indépendante de l'accueil que lui fait son Ministre ; à plus forte raison quand ce François est envié , jalouxé , surveillé , quand on ne cherche que des prétextes pour le ren-

ventes , il a consenti à allodier , ou du moins à transporter aux filles ce fief qui étoit réversible à la couronne , en cas de défaut de mâles , de sorte que le Duc , qui n'a point de fils , se trouvoit , par une étourderie ou une ignorance fort bizarre , avoir confié à l'événement le plus hazardeux 600,000 écus d'Allemagne.

Il est incontestable que le prince Potemkin est ou paroît plus en faveur que jamais. On a été obligé de lui savoir gré de sa défobéissance. On murmure qu'il cherche & réussit à se raccommo-der avec le grand Duc.

Le nouveau ministre de Petersbourg (M. de Romanzow , fils du Feld-Maréchal) , ne réussit pas ici. Les connoisseurs lui trouvent cependant de l'esprit & de l'instruction. Je sais qu'il a de vives préventions contre moi , & j'entreprendrai de les détruire & de m'acoler de lui , parce qu'il est de nature à ce qu'on puisse en tirer beaucoup de choses ; mais on doit sentir que j'aurois besoin de quelques instructions , ou tout au moins d'une série de questions qui me servissent de boussole pour prendre des informations véritablement usuelles. Depuis bien des années , la politique générale est très-incohérente , faute de porter sur un système connu . . . Laquelle de ces deux alliances , celle de la maison d'Autriche avec la France , ou la convention des deux cours Impériales doit-elle être regardée comme stable , sacrée , subordonnée à l'autre ? La France est-elle résolue de quitter son allure naturelle , je veux dire le système continental , pour le système maritime , lequel , sage ou non , expliqueroit du moins nos extrêmes ménagemens pour les projets de la cour de Vienne ?

Faute de ces données , on ne peut guere qu'errer à l'aventure ; on peut être gazettier

plus ou moins instruit; on ne peut pas être négociateur, car on manque de bases. Je supplie qu'on ne croie pas que j'aie la présomption d'interroger. Je ne prétends qu'expliquer en très-peu de mots quelques-unes des raisons qui, indépendamment de mon insuffisance naturelle, & du peu de moyens que me donne ma position, circonscrivent infiniment l'utilité dont je voudrois, & dont je m'efforcerais d'être.

J'espère qu'on ne me soupçonnera pas de donner beaucoup d'importance au précis des gazettes allemandes, que j'enverrai désormais tous les courriers. C'est un objet de pure curiosité; mais que j'ai cru pouvoir être agréable, dans un pays où je ne pense pas que l'on reçoive un seul papier public allemand, & où tant de ministres envoient, pour toutes dépêches, des autorités de gazettes. Au reste, je ne parlerai que des nouvelles du Nord.

1er P. S. *Milord Dulrymple a reçu hier ordre de partir pour aller porter la jarretière au Landgrave de Hesse-Cassel.*

2d. P. S. *Je reçois une très-aimable lettre de Sans-Souci, où l'on paroît espérer de vivre encore assez longtemps; mais où cependant on s'occupe beaucoup plus de soi & de ses ananas que des affaires étrangères. On y montre (chose surprenante!) quelque étonnement, d'ailleurs très-obligeant dans la forme, de ce que M. de Vergennes le fils voyage à Hambourg, Dresde, Vienne &c., sans qu'on puisse espérer de le voir à Berlin. Je réponds que je suis reconnoissant, pour ma nation, de l'importance que l'on attache à la topographie du voyage du fils de notre ministre des affaires étrangères; qu'il me semble que c'est tout ce qu'on pourroit faire de plus flatteur pour son père; qu'au reste, je ne sais rien de tout à cet égard, & suis persuadé seulement que si*

l'on réserve la cour de Berlin pour la dernière, c'est par amour pour le crescendo. J'ai dit la même chose au comte de Goertz qui m'a fort questionné sur cela.

LET TRE VIII.

Berlin 26 Juillet 1786.

LES beaux jours soutiennent la vie du Roi ; mais il est mal. Mercredi il se fit promener quelques instans en brouette, il s'en trouva fort incommodé, & souffrit beaucoup pendant & après. Le jeudi il s'en ressentit plus vivement encore, & hier il n'étoit pas mieux. Je persiste à croire que son terme est marqué vers le mois de septembre.

Le prince de Prusse ne quitte point Potsdam; il fait la guerre à l'œil. Toujours même passion respectueuse pour Mlle de Voss (*). Dans un court voyage qu'elle vient de faire avec son frere, un valet de chambre de confiance suivit de loin sa voiture, & si la belle, qui, selon moi, est fort laide, témoignoit la moindre fantaisie, (de pain blanc, par exemple), elle trouvoit à une demie lieue de là tout ce qu'elle avoit désiré. Elle ne s'est point encore rendue, cela paroît incontestable. Au reste, son oncle ni ses freres ne sont propres à tirer un grand parti de cette chance. Les François arrivent déjà; mais je doute qu'il y ait beaucoup de profit, si ce n'est pour les aubergistes ou pour les marchandes de modes.

Le Duc de Courlande a prêté au prince de Prusse de quoi payer ses dettes de Berlin, & l'on croit qu'elles le sont toutes, si ce n'est

(*) Aujourd'hui Madame la Comtesse d'Ingenheim.

elles de la Princesse qu'on ne se soucie pas d'éteindre de peur de l'y accoutumer.

J'ai parlé à fond à Struensée ; il regarde le projet de la banque comme une grande & superbe opération qui ne peut que réussir ; il demande des détails quand il en sera temps , & promet d'y placer , & d'y faire mettre une somme considérable ; mais il faut qu'il soit seul prévenu , & que cela se traite uniquement entre nous.

L E T T R E I X.

31 Juillet 1786.

.....

Je pense bien qu'en effet , dans ces premiers momens, on attend de mes lettres pour m'écrire ; cependant si l'on a bien déchiffré & médité mon N^o. V (23 juillet), on ne disconvient pas que je n'aie besoin de renseignemens. La politique est dans la crise, je le répète ; il est impossible qu'elle ne change pas, soit par la force accélérée des choses, soit par les efforts pour la retarder. Tout annonce que le système oriental est plus que jamais en vigueur. Je ne doute pas qu'il ne soit tôt ou tard destructif de celui de l'occident. Mais il s'agit d'aujourd'hui, de demain , du passage d'un ordre de choses à l'autre. Si la Turquie Européenne, en langage politique & commercial, est une de nos Colonies ; si nous ne sommes pas décidés à l'abandonner à son sort, n'est-il donc pas tems d'y regarder, au moins sous ce rapport, abstraction faite du système général de l'Europe ! Si le Roi de Prusse avoit dix ans de moins , il sauroit bien rétablir l'équilibre ; car il prendroit en

Pologne autant que les autres prendroient ailleurs; mais il meurt, & il n'aura pas de successeur. Quoiqu'il en soit, il est aisé de comprendre que, pour mon fait particulier, je me consumerai en stériles efforts, & serai beaucoup moins utile avec beaucoup plus de peine, si je ne fais pas sur quelle piste marcher & m'informer.

Le Roi peut mourir tous les jours; mais il peut aussi vivre plusieurs mois. Je persiste dans mes pronostics de l'automne. Le prince Henri m'ayant mandé à Rheinsberg, par unie lettre très-formelle & fort aimable, il y auroit de l'affectation à n'y pas aller, & je partirai mercredi après le courrier, J'y serai huit jours tout au plus: au reste, je me trouverai là très en mesure de savoir des nouvelles du Roi, & de m'informer de beaucoup de choses.

P. S. Le Roi est sensiblement plus mal; il a eu la fièvre ces deux derniers jours; elle peut, ou le tuer, ou le prolonger. La nature a toujours tant fait pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une explosion des hémorroïdes pour lui redonner de la vie. La force musculaire est très-grande.

On écrit de Vienne à la Légation Angloise, que l'Empereur est en Transylvanie, & qu'on ignore ce qu'il fait, ce qu'il fera, & même quel point il occupe.

On a arrêté pour son compte, sur le Danube, tous les bateaux.

La société maritime vouloit accaparer le privilège exclusif de la vente du tabac en Suede, moyennant un demi-million annuel qu'elle auroit donné au Roi de Suede; mais les Etats se sont entièrement refusés à défendre la culture du tabac dans le royaume, & c'étoit la con-

Sition sine qua non. Sur le tout les actions de ce Roi baissent beaucoup; une autre division comme celle-ci, & l'autorité monarchique succombe encore une fois dans ces contrées. Il paroît certain que le bruit qui s'est répandu que ce prince s'est fait catholique à son passage à Rome, a aliéné tout le peuple; mais les intrigues de la Russie ne sont-elles pour rien dans la fermentation ?

Struensée répète qu'en cas de banque, il est tout prêt, lui, ses amis, c'est-à-dire, les plus gros capitalistes d'ici, & probablement sous le nouveau regne, le gouvernement. Cet homme est très à ménager. Il seroit important que je pusse lui donner souvent de bons avis sur l'état de la place. Avisez à cela. Il a ses racines en lui-même, & probablement il survivra à son Ministre. Il a immensément gagné dans les fonds anglois; il faut le détourner de là; & il y est porté; car il sent & dit que la chance des fonds Anglois est épuisée pour le reste de sa vie.

L E T T R E X.

2 Août 1786, écrite avant mon départ pour Rheinsberg.

Le Roi est sensiblement mieux, du moins du côté de la souffrance, quand il ne se remue pas. Il a laissé là même l'usage du *Taraxacum* (vulgairement pissenlit), la seule chose que lui ait ordonné Zimmermann, qui par conséquent en a désespéré. Il prend tout simplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purge assez copieusement.

L'appétit est très-bon, & l'on ne garde aucune mesure à cet égard. Les choses les plus mal-saines sont de choix favori. Une indigestion survient-elle ? (ce qui arrive fréquemment) il double la dose de son apéritif.

Frese (son médecin de Potsdam) est toujours à peu près disgracié, pour avoir osé articuler le mot *hydropisie*, sur la demande qui lui avoit été faite (en interpellant sa conscience) du nom & du caractère de la maladie. Le Roi est extrêmement frilleux, sans cesse enveloppé de pelisses, & couvert de lits de plume. Il n'est pas entré dans son lit, depuis plus de six semaines. Il dort constamment d'un fauteuil à l'autre, assez long-temps, & toujours incliné du côté droit. L'ensure augmente; le scrotum est même très-gonflé. Il le voit & ne veut pas se persuader, ou avoir l'air de croire que ce soit autre chose que l'ensure de la convalescence, & le résultat d'une grande foiblesse.

Voilà des informations infiniment exactes, & très-récents. Ce qui paroît sûr, c'est qu'on ne veut pas mourir; & des gens bien instruits pensent qu'aussi-tôt que l'on se croira vraiment hydropique & à l'extrémité, on se soumettra à la ponction & aux remèdes les plus violens & les plus décisifs, plutôt que de se résigner à s'endormir au sein de ses peres: on vouloit même, il y a déjà quelque temps, des incisions dans les hanches & dans les cuisses; mais le médecin n'a pas osé les risquer. Au reste, la tête est parfaitement libre, & l'on travaille même beaucoup.

L E T T R E X I.

8 Août 1786.

LE Roi est extraordinairement mal; quel-

ques-uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre ; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4 il s'est déclaré érysipele avec des cloches sur la jambe ; cela annonce ouverture & bientôt gangrene ; il y a maintenant suffocation & puanteur infecte, & la moindre fièvre doit finir le drame.

L E T T R E X I I .

12 Août 1786.

Le Roi paroît beaucoup mieux ; l'évacuation que fournit l'ouverture des jambes, a procuré diminution d'enflure & soulagement, mais affoiblissement & appétit excessif, très-dangereux. Encore une fois, cela ne sauroit être long ; préparez-vous à une grande dépêche à mon retour de Rheinsberg.

L E T T R E X I I I .

15 Août 1786.

J'ARRIVE de Rheinsberg, où j'ai été dans la très-intime familiarité du Prince Henri, & où j'ai reçu une foule de communications qui se développeront à fur & mesure du besoin ; je ne présenterai aujourd'hui que des résultats.

Le Prince Henri est dans la plus grande incertitude sur ce qu'il fera ou ne fera pas, sous le nouveau regne. Il redoute infiniment, & plus qu'il ne veut le paroître, quoiqu'il le montre beaucoup, l'influence de M. de Hertzberg, qui est toujours à Sans-Souci, mais je crois uniquement pour la conversation, du

moins quant au vieux Roi. Ce M. de Hertzberg s'est jetté ouvertement dans le système anglois; mais quoique les flatteries de Ewart(*) & ses menées secretes aient prodigieusement mis à profit les longs mépris de la légation françoise pour ce Ministre, je le crois principalement jetté du côté de l'Angleterre, parce le Prince Henri, son ennemi implacable, est le protecteur avoué & fanatique du système François, & qu'ainsi M. de Hertzberg a imaginé ne pouvoir devenir indispensablement nécessaire que dans l'autre parti, en faveur duquel il se revêt de la peau Stathoudérienne.

En conséquence, & persuadé comme je le suis, que le Prince Henri n'a pas assez de crédit auprès du successeur las du despotisme avunculaire, pour culbuter Hertzberg, qui battra toujours en breche son ennemi par sa jactance, ses petitesesses, le fidele portrait de ses entours, la jalousie qu'il saura inspirer au nouveau Roi, du rôle de faiseur que jouera & voudra jouer le Prince Henri, s'il est quelque chose; convaincu d'un autre côté qu'il est utile à la France que l'oncle influe, parce qu'il a en horreur le système anglois, tous mes efforts ont tendu à engager le Prince Henri, auquel il ne manque que du caractère, à dissimuler avec Hertzberg, à se laisser raccommo-der avec lui, à mettre ainsi son neveu à son aise, ce qu'il peut avec d'autant plus de sécurité, que Hertzberg, relativement à lui, ne peut être qu'un premier commis; que s'il marche droit, vaut autant celui-là qu'un autre; qu'au contraire, s'il fait fausse route, il

(*) Alors secretaire de légation, aujourd'hui Ministre d'Angleterre à Berlin.

fera plus aisé de l'écraser quand on l'aura admis pour collègue.

J'ai eu beaucoup de peine à persuader , parce que le baron de Knyphausen , beau-frere de Hertzberg , & son ennemi irréconciliable pour des discussions d'intérêt , a toute la confiance politique du Prince , & doit l'avoir , car c'est un homme fort habile , & peut-être le seul habile de la Prusse ; mais comme il touche à une paralysie absolue , comme il baisse au moral & tombe au physique , comme le Prince lui-même s'en apperçoit , j'ai pu venir à bout , en appuyant sur toutes ces circonstances , au milieu d'un déluge d'éloges pour le Baron de Knyphausen & de regrets sur sa situation , de décider le Prince Henri , & j'ai personnellement la commission de négocier le rapprochement de Hertzberg. Je vais pour cela après demain à Potsdam.

Sur le tout que puis-je pronostiquer ? Rien que foiblesse & incohérence. Il paroît constant que les petites intrigues , les beaux arts , les bleus , les subalternes , la garde-robe , & surtout les illuminés , meneront le nouveau Roi. J'ai des révélations sans nombre à cet égard , dont je tâcherai de tirer parti , & que je communiquerai au besoin. A-t-il un système ? Je ne le crois pas. De l'esprit ? j'en doute. Du caractère ? je n'en fais rien , & je pense qu'on n'a le droit de nier ni d'affirmer en ce genre. A des mémoires très-bien faits du prince Henri & du baron de Knyphausen , tous tendans à montrer que si la Prusse se jette dans le système anglois , Frédéric-Guillaume sera , dans quinze ans , Marquis de Brandebourg , il répond lentement , vaguement , laconiquement , hiéroglyphiquement. Il écrivoit l'autre jour , par exemple , (& j'ai vu la lettre) le

Prince des Asturies est tout Anglois; cependant le baron de Boden qui est son correspondant confident, & qui a tout à l'heure été enfermé huit jours à Potsdam dans son jardin, a juré au prince Henri que ses dispositions (au successeur) étoient toutes Françoises , & qu'il l'avoit chargé d'aller tâcher de convertir Hertzberg. Notez ceci. Notez en outre que Boden est un vil finasseur , qui peut vouloir tromper le prince Henri , au service duquel il a été , avec lequel il s'est brouillé & raccommodé , Dieu sait comment ! notez encore que le prince de Salm-Kimbourg a été aussi à peu près dans le même temps caché , huit jours , à Potsdam. Quelle incohérence ! Le prince Henri recommande qu'on ménage Boden qui est retourné à Paris : il voudroit aussi , car les grands hommes ne dédaignent pas les petits moyens , que l'on envoyât une blonde un peu grasse , à talens , surtout musicaux , qui passât pour venir d'Italie ou d'ailleurs , mais pas de France ; qui n'eût point eu d'aventure d'éclat ; qui parut plutôt disposée à accorder des faveurs , qu'à montrer des besoins , &c. &c. ; des échantillons d'élégance ; mais pensez toujours que cet homme est avare. Les bulletins , du moins ceux que je montrerai , doivent porter qu'on dit du bien de lui ; que le Roi en a dit ; qu'il a dit surtout : celui-là fera un honnête homme comme moi. Qu'on reparle des succès du prince Henri en France (ici je conseille sobriété , car je crois que le prince Henri en a trop parlé , & s'est surtout trop donné l'air de divination sur le nouveau regne ; on ne veut pas être prédit) ; au reste , on assure qu'en effet si le nouveau Roi étoit engagé , il seroit le plus fidele & le plus fervent des alliés (le prince Henri en jure son hon-

neur & sa tête, & en effet le prince de Prusse n'a encore manqué de sa vie à sa parole,) On ajoute, comme vous croyez bien, qu'il n'est ni possible ni juste d'exiger davantage ; car enfin on se méfie de nous, & à bon droit, &c. &c. &c.

Vous sentez qu'on n'a pas tellement plaidé la cause de la France, qu'on n'ait aussi fait valoir celle de la Prusse : on a prétendu me montrer, la carte à la main, soit par les détails militaires, soit par les détails politiques, que l'alliance de la Prusse vaut beaucoup mieux pour la France contre les Anglois, que celle de l'Autriche ; je ferai, si l'on veut, un mémoire sur les bases qui m'ont été fournies. On n'entend d'ailleurs point du tout nous brouiller avec Vienne. On ne demande qu'un traité de confraternité portant sur la garantie de la paix de Westphalie, traité connu de toutes les cours, & avec ce seul article secret, qu'en cas d'infraction à la paix, on ira plus loin. Si même en ce moment on ne veut pas un traité, on se contentera d'une lettre réciproque des deux Rois, cachetée, devant rester telle jusqu'à l'événement, & ignorée du porteur même. Enfin, on veut un gage contre le système Autrichien, & l'on se contentera de la parole d'honneur du Roi de France écrite. On ne demande & l'on ne demandera en aucun cas de subsides. Peut-être subsidieroit-on Brunswick & la Hesse. On se plaint beaucoup de ce que la France a permis & même favorisé la confédération Germanique, car enfin ne faut-il pas tôt ou tard que l'Allemagne prenne une assiette ? que la Prusse ait une frontière ? Eh ! quel autre moyen que la sécularisation interdite par cette confédération ? Comment arranger cette Saxe, autrement que

par la Westphalie & Liege ? (cette dernière phrase m'a paru très-remarquable.)

..... Je ne jette & ne puis jeter que les masses aujourd'hui. Encore une fois ; ce Prince est, il sera, & mourra François. Influera-t-il ? Je l'ignore. Il tapisse trop en dehors, & le Duc de Brunswick est tout autrement l'homme qu'il faut, & au pays & au Roi, quoique celui-ci ne l'aime pas. Au reste, on m'a donné des moyens secrets de correspondance, de perquisition, de succès ; & l'on ne peut pas avoir plus lié cause commune avec moi, toujours me promettant de faire valoir infiniment mes services de citoyen au jour de l'alliance avec la France, &c., &c.

J'oubliais un fait curieux. Le Prince de Prusse a écrit à Boden auparavant son voyage à Berlin, pour savoir ce qu'on pensoit de lui à Paris : *que vous serez faible, inappliqué & gouverné,* a répondu en substance Boden. Le Prince, en lisant sa lettre, a frappé du pied, & dit : *F....., j'ai souffert seul, mais je regnerai seul.*

P. S. *Par l'écoulement naturel de l'eau hors des jambes, que l'on peut calculer à une pinte par jour au moins, l'enflure du scrotum s'est dissipée ; le malade croit même que l'enflure en général a diminué. Il est probable qu'une fièvre se manifeste tous les soirs, quoique l'on tâche de se faire illusion à cet égard. L'appétit est si extraordinaire, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats tous des plus recherchés. Pour déjeuner & souper, on prend des beurrées couvertes de langues fumées & d'une bonne dose de poivre ; si l'on se sent oppressé de trop de nourriture, on a recours, & c'est ordinairement le cas, une heure ou deux après le dîner, à une dose d'anima rhei. On veut purger six à sept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavemens. Vous pouvez faire fonds sur tout ceci,*

ceci , & le résultat très-constant est que nous sommes à la dernière scène plus ou moins filée.

L E T T R E X I V .

17 Août 1786.

L'ÉVÉNEMENT est consommé : Frédéric-Guillaume regne , & l'un des plus grands caractères qui aient occupé le trône , est brisé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés.

Je mettois beaucoup d'amour-propre d'amitié à ce que vous fussiez instruit le premier de cet événement , & toutes mes mesures étoient prises avec un très-grand soin. Je savois le mercredi , dès huit heures du matin , que l'on étoit aussi mal que possible ; que la veille on n'avoit donné le mot qu'à midi , au lieu de le donner à onze heures , comme il est d'usage ; qu'on n'avoit parlé qu'à midi aux secrétaires qui attendoient depuis cinq heures du matin ; que cependant les dépêches avoient été nettes & précises ; que l'on avoit encore excessivement mangé ce jour-là , & notamment un homard. Je savois en outre que l'excessive malpropreté qui regnoit dans la chambre du malade & sur lui , par les hardes humides qu'il gardoit sans en changer , paroïssoit avoir excité une fièvre d'une espèce putride ; que d'ailleurs l'assoupissement de ce jour mercredi , étoit à peu près léthargique ; que tout annonçoit une apoplexie hydropique , une dissolution de cerveau , & qu'enfin quelques heures devoient terminer probablement la scène. A une heure après midi je me promenois à cheval sur le chemin de Potsdam , poussé par je ne fais quel pressentiment , & aussi pour reconnoître les si-

nuosités de la rivière qui est sur la droite, lorsqu'un palfrenier arrivant à bride abattue, vint chercher le médecin Selle, qui reçut ordre de faire toute diligence, & qui partit dans la minute. Je sus bientôt que le palfrenier avoit crevé un cheval.

Alors je fus dans quelque perplexité. Il étoit sûr que les portes de la ville seroient fermées : il étoit même possible que les ponts de l'isle de Potsdam fussent levés aussitôt l'événement, & dans ce dernier cas on pouvoit être aussi longtemps incertain que le nouveau Roi le voudroit. Dans la première supposition comment faire partir un courrier ? Nul moyen d'escalader les remparts ou les palissades, sans s'exposer à une affaire ; les sentinelles faisant une chaîne de quarante en quarante pas derrière la palissade, de soixante en soixante derrière la muraille, que faire ? N'ayant & ne pouvant point avoir d'ordres, ne disposant que de mes moyens personnels, m'exposerois-je au ridicule de donner une nouvelle déjà sue ? Huit jours plutôt, ou plus tard valaient-ils même, dans un événement si prévu, la dépense d'un courrier ? Si j'eusse été ministre, la certitude des symptômes mortels m'auroit décidé à expédier avant la mort ; car que fait de plus le mot *mort* ? Dans ma position le devois-je ? Quoiqu'il en fût, le plus important étoit de servir, & non pas de paroître avoir servi... Je cours chez le ministre de France ; il n'y étoit pas ; il dinoit à Charlottenbourg ; nul moyen de le joindre à Berlin ; je me fais habiller ; je pars pour Schoenhausen, & j'entre en même temps que notre ministre chez la Reine ; il ne savoit point les détails, & n'imaginait point que le Roi fût si mal ; pas un ministre ne le croyoit ; la Reine ne s'en doutoit

pas ; elle ne me parla que de mon habit , de Rheinsberg , & du bonheur qu'elle y avoit goûté étant Princesse Royale. Milord Dalrympe , avec qui je suis trop lié pour qu'il me fût possible de lui dissimuler mon opinion , m'assura que j'étois trompé. Cela peut être , répondis-je ; mais je dis à l'oreille de notre ministre que ma nouvelle étoit du chevet du lit , & qu'il doit croire les *AGIOTEURS* aussi bien instruits que les *DIPLOMATIES*. (*) . Je ne fais s'il me crut ; mais il ne se laissa point engager au jeu non plus que moi , & partit assez à tems pour donner la nouvelle de l'agonie.

Cependant j'avois de grandes raisons de me méfier de l'activité de notre légation. Que fais-je ? J'envoie sur un cheval vif & vigoureux un homme sûr , à quatre milles de Berlin , dans une ferme , du pigeonnier de laquelle je possédois depuis quelques jours deux paires de pigeons , dont le retour avoit été essayé ; en sorte qu'à moins que les ponts de l'isle de Potsdam ne fussent levés , j'étois sûr de mon fait. Et pour n'avoir pas une seule chance contre moi , car je trouvois que la nouvelle tarδοit beaucoup , je fais partir par la journalière M. de N... , avec ordre d'attendre aux ponts de l'isle. Il connoissoit la station de mon autre homme ; la levée des ponts lui en disoit assez ; il avoit l'argent nécessaire pour pousser plus loin : il n'étoit donc pas au pouvoir humain de me faire échouer ; car mes hommes n'avoient besoin de l'intervention d'aucune poste Prussienne : ils alloient chercher la Saxe en évitant toute ville de guerre ; leur route étoit tracée.

(*) On comprend qu'il s'agissoit de faire entendre au ministre de France qu'on ne lui faisoit pas concurrence.

M. de N. . sortoit à six heures & demie du matin avec la journaliere, lorsque le général Goertz, aide-de-camp du feu Roi, arrivant ventre à terre, a crié : *de par le Roi, baissez la Herse* : & M. de N. . a rebroussé. Cinq minutes après j'étois à cheval (mes chevaux avoient passé la nuit sellés ;) & pour remplir tous les procédés, j'ai couru chez le ministre de France; il dormoit; je lui ai écrit aussitôt, que je connoissois une occasion sûre pour peu qu'il eût quelque chose à envoyer : il m'a répondu (& je garde ce billet comme un monument curieux, si, ce qui cependant me paroît impossible, M. le comte de Vergennes n'a pas de courrier) (*): „ Le comte d'Est... a l'honneur de faire ses remercimens à M....; il ne „ profitera pas de ses offres obligeantes. „ Alors j'ai réfléchi ou qu'il avoit envoyé un courrier (ce qui pourtant ne pouvoit avoir trait qu'à l'agonie, & devoit par conséquent lui laisser quelque chose à dire), ou qu'il avoit ordre de n'en point expédier, sans quoi cette apathie seroit trop inconcevable. J'ai su en outre que l'envoyé de Saxe avoit fait partir dès la veille au soir son chasseur; de sorte qu'il avoit vingt heures sur moi & quarante lieues; or il seroit inconcevable que M. de V.... ne fût pas à Dresde la nouvelle de l'agonie; il ne le seroit pas moins que l'aide-de-camp Wittinkoff, qui a porté la nouvelle à la duchesse douairiere de Brunswick, ne l'ébruitât pas, de maniere à ne me laisser aucune marge à moi qui avois cru ne devoir écrire qu'après la mort. J'ai donc trouvé que nous n'étions pas assez riches pour jeter cent louis par la

(*) C'est par la Gazette de Leyde que M. de Vergennes a appris la nouvelle.

fenêtre ; j'ai renoncé à toute mes belles avances , qui m'avoient coûté quelque méditation , quelque activité , quelques louis , & j'ai lâché mes pigeons avec des *REVENEZ*. Ai-je bien fait ? Ai-je mal fait ? je l'ignore ; mais je n'avois pas mission expresse , & l'on fait quelquefois mauvais gré de la surrogation. Au reste , j'ai cru devoir vous mander ces détails , 1^o. parce qu'ils peuvent servir au besoin par-tout , (notez que plusieurs lots ont été gagnés ainsi) , 2^o. , pour vous démontrer que ce n'est ni de zèle ni d'activité , mais d'effronterie que j'ai manqué.

Le nouveau Roi est resté tout le jeudi à Sans-Souci , dans l'appartement du général Mölendorff ; son premier acte de souveraineté a été de donner l'aigle noir à M. de Hertzberg. A cinq heures du matin il (le Roi) a travaillé avec les secrétaires du feu Roi ; dès ce matin on l'a vu à cheval dans les rues de Berlin accompagné de son fils aîné. Le jeudi a offert un spectacle digne d'observation. ont mouillé quelques yeux , même de ministres étrangers , car ils y étoient tous (au serment des troupes) , le nôtre excepté !

Cette cérémonie est imposante ; elle le seroit davantage , si le serment que répètent mot à mot les soldats , n'étoit pas si long. Cependant tout cet appareil militaire , ces groupes de soldats qui , depuis le matin , inondoient les rues , cette précipitation du serment légionnaire annoncent trop exclusivement , selon moi , la force militaire : cela semble dire : JE SUIS SUR-TOUT LE ROI DES SOLDATS. JE ME CONFIE A MON ARMÉE , PARCE QUE JE NE SUIS PAS SUR D'AVOIR UN ROYAUME..... Je suis persuadé que ces formes toutes militaires seront tempérées sous le nouveau regne. D 3

L E T T R E X V.

18 Août 1786.

Le prince Henri a été averti un peu tard de la mort (seulement hier 17 à minuit); mais peut-être parce que pour lui envoyer un officier de sa connoissance, on lui a dépêché un fort mauvais écuyer. La lettre du Roi étoit d'une page & demie, toute de sa main, très-amicale, & le mandoit. Il est arrivé aujourd'hui à trois heures après-midi. Aussitôt qu'il a fait nuit, son aide-de-camp est venu me chercher; & tout ce qui va suivre est le précis de la relation du Prince. Il a eu une conversation d'une heure & demie avec le Roi, & n'en est pas plus avancé dans la connoissance de ce que sera lui; prince Henri. Le Roi a été très-simple avec sa famille, très attendri avec le Prince, dit celui-ci, & cependant nullement confiant. Au reste, l'oncle n'a rien entamé que la politique extérieure. Il a reçu immédiatement la grace qu'il a demandée pour son favori Tauensien (capitaine & aide-de-camp de son Altesse royale).

Résolu au système françois, mais voulant voir venir..... pourquoi?..... la dignité, la prudence, les vifs mécontentemens de la Hollande..... Etes-vous frere ou Roi? Comme frere, intéressez-vous. Comme Roi, ne vous mêlez pas, vous n'en aurez que plus d'influence. Au reste votre pere, dont vous ne parlez qu'en pleurant, étoit aussi François que moi: je vous le démontrerai par ses lettres..... Oh! a répondu le Roi, j'en ai vu la preuve dans celles de la Reine de Suede.

Vienne..... On compte sur des avances. On les recevra. On finira de bonne foi la guerre de paix.

Le système anglois..... Dieu m'en préserve. (C'est Hertzberg qui chauffe pour la Hollande; & sous ce masque, le bout de l'oreille angloise passe) La Russie..... A peine y a-t-on pensé.

Tout ce jour s'est écoulé en charlatanisme bien entendu. Le Roi s'est montré à cheval avec son fils aîné; il a parlé aux généraux avec toutes sortes de caresses..... „ Si vous serviez moins bien que vous n'avez fait, c'est moi qui serois puni d'être obligé de punir. „ Un peu plus sérieusement aux ministres, avec lesquels pourtant il a dîné. Sévèrement aux secrétaires..... „ Je fais que vous avez commis beaucoup d'indiscrétions. Je vous conseille de changer de maniere. „

Jusqu'ici Hertzberg a la grande main: (le Roi n'a pas prononcé son nom au prince Henri, ni le prince à lui.) Cependant le Roi a embrassé tendrement le comte Finckenstein (grand chevalier des François, & le seul homme après Knyphausen, à qui le prince Henri se fie; volontairement du moins)... „ Je vous remercie; lui a-t-il dit, des éminens services que vous avez si infatigablement rendus à mon oncle, & je vous demande de vouloir m'en rendre à mon tour..... „ Il est à noter que le comte Finck est l'ennemi implacable de Hertzberg, mais l'oncle de la bien-aimée, Mademoiselle de Voff.

Le testament sera ouvert demain devant les intéressés. Le Roi n'en chicane pas une ligne, sauf un article que, dit-il, il soumet à ses oncles, pour décider de la nécessité de l'abroger. Le vieux Roi a été généreux. La part du prince Henri est deux cents mille écus & une

belle bague, indépendamment de ce qui lui revenoit par la convention de famille. Les autres sont très-bien traités aussi, mais moins magnifiquement.

Le prince Henri a une occasion naturelle de fester; l'enterrement qui se fait à Potsdam lui en donne le prétexte. Le Roi ira de là en Prusse & en Silésie, pour recevoir les hommages. C'est un vieil usage de la Monarchie. Le prince Henri aura une explication avant le départ; mais il est résolu d'attendre jusqu'au bout, afin, s'il est possible, de laisser le Roi entamer de lui-même.

Le Roi a dit, en parlant de moi: „ Je soupçonne qu'il est chargé de m'observer; probablement son amour pour l'Empereur ne l'exposera pas à la tentation de dire du mal de moi, lorsqu'il n'y en aura pas à dire. „

Le prince Henri craint, qu'au genre de vie près, la méthode, & surtout les rites du gouvernement, ne restent les mêmes. Il me charge de dire que le comte d'Est... est beaucoup trop froid, trop pincé, trop ministre pour le nouveau Roi. Il supplie qu'on ne marchande pas longtemps les gages de confiance. On dit, & j'ai oublié de le demander au prince Henri, qui peut-être d'ailleurs ne l'auroit pas su, que le duc de Brunswick est mandé. Le ministre Schulembourg est dans la crise. Le prince Henri, qui l'a si longtemps abhorré & décrié, est résolu de le soutenir. Ce ministre n'est revenu que ce matin. Il a fait, ou plutôt fait faire par Struensée, un mémoire apologétique très-adroit, très-sophistique, & où il met sur le compte du feu Roi l'ordre de choses auquel il propose de remédier. Il se déchaîne contre les monopoles, lui qui est à la tête de tous les monopoles; mais il s'efforce de prou-

ver qu'ils (& surtout celui de la société maritime) ne peuvent pas être brusquement détruits.

LETTRE XVI.

22 Août 1786.

Le prince Henri est singulièrement content du nouveau Roi, qui passa avant-hier dimanche la plus grande partie de l'après midi chez son oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. Il prétend que son neveu lui marque toute sorte de confiance; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il assure que Hertzberg est prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en sont expliqués, dit le Prince; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle; l'esprit conciliateur du Roi, sa bonté naturelle, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même sans mauvaise foi, & montrent plutôt que son cœur est sensible, qu'ils n'annoncent que son caractère est fort.

Le prince Henri assure que le nouveau Roi est entièrement à la France. Il demande en grâce que l'on ne fasse pas attention à ce qu'on a envoyé le colonel ou major Geysau à Londres pour complimenter; ce n'est, dit-il, que comme famille; on a d'ailleurs trompé le Roi: on lui a dit que la Cour de St. James avoit envoyé complimenter à la mort du Roi Georges, ce qui n'est pas vrai. C'est, ajoute-t-on, un tour de M. de Hertzberg. Le prince Henri n'est pas arrivé à temps pour l'empêcher. Si cela étoit à faire, on ne le fe-

roit pas. (c'est toujours le Prince qui parle). On n'a envoyé ni à Vienne, ni à Pétersbourg. (A Vienne, au chef de l'Empire, presque aussi parent que le Roi d'Angleterre. --- A Pétersbourg! aussi M. de Romanzow en a-t-il porté des plaintes si ameres, que le comte Finckenstein, tout modéré qu'il est, lui a demandé s'il avoit donc ordre de sa Cour de lui parler ainsi). Mais, chose assez singuliere! on a envoyé par-tout ailleurs, & nommément le comte Charles de Podewils (frere de celui qui est à Vienne), pour porter la nouvelle en Suede. Ceci s'écarte du vieux systéme auquel le Roi veut d'ailleurs, dit-on, paroître rester fidele; car le Roi de Suede étoit un objet d'aversion pour le feu Roi, & il ne l'est pas moins pour le prince Henri. Le colonel Stein (espece de favori de l'intérieur), est allé en Saxe, à Weymar, à Deux-Ponts, &c.

Le prince Henri voudroit que le ministre des affaires étrangères écrivît, & bientôt, que la cour de France espere que le nouveau Roi consolidera l'amitié commencée par son prédécesseur, & donnât à entendre qu'on ne croit pas tous les ministres Prussiens aussi bien intentionnés pour la France que le Roi lui-même. (Je ne suis pas du tout de cet avis; car c'est signaler Hertzberg, & l'acharner à la guerre contre notre Cabinet: si ce ministre est à détruire, il ne le faut essayer qu'en lui imputant de gouverner le Roi; & que la réciprocité de bienveillance & de bons offices, peut & doit amener une liaison plus étroite. Il voudroit que M. de Calonne lui écrivît bientôt, à lui prince Henri, une lettre ostensible & très-aimable, mais qu'une occasion sûre devroit apporter: il voudroit que l'on recommandât à M. d'Est..., de se déridier; il voudroit sur-

tout que l'on trouvât une maniere de calmer un peu les affaires de Hollande, & que l'on se fît valoir beaucoup par-là.

Le duc de Brunswick a été mandé, & doit arriver jeudi. Il apporte, dit-on, un second testament, qui étoit déposé dans ses mains. Le premier n'a point été lu devant la famille, mais seulement devant les deux oncles & les deux ministres. On a d'ailleurs été porter à chacun son article; la date de ce testament est de 1769; il est fastueux, écrit avec soin & d'un ton oratoire. Le Roi a grande attention de spécifier que les dons qu'il fait sont sur ses épargnes personnelles. Voici le précis des legs. — La Reine a dix mille écus annuels d'augmentation de revenu. — Le prince Henri deux cents mille écus une fois payés, un gros diamant verd, un lustre de cristal de roche, estimé quinze mille écus, un attelage de huit chevaux, deux chevaux de main richement caparaçonnés, cinquante anteaux (petits tonneaux) de vin de Hongrie. — Le prince Ferdinand cinquante mille écus une fois payés, & du vin de Hongrie. — La princesse Ferdinand dix mille écus annuels; (ce qui ne s'explique que parce qu'elle étoit en 1769 la seule princesse de la maison qui eût des enfans) & une boîte. — La princesse Henri six mille écus annuels. — La douairiere de Brunswick dix mille écus annuels. — La princesse Amélie dix mille écus annuels, & toute la vaisselle particulière du feu Roi. — La princesse de Wurtemberg vingt mille écus une fois payés. — Le duc de Wurtemberg une bague. — Le Landgrave de Hesse dix mille écus une fois payés. — Le prince Frédéric de Brunswick, idem. — Le duc régnant de Brunswick, idem, huit chevaux (entr'autres les derniers que Frédéric a mon-

rés) & une bague de diamans estimée vingt-deux mille écus ; &c. &c. &c. Le Roi a confirmé tout cela de très-bonne grace. Le seul article qu'il n'ait pas passé, est une fantaisie bizarre que le feu Roi avoit eue pour son corps ; il vouloit être enterré près de ses chiens. Telle est la dernière marque de mépris qu'il a jugé à propos de donner aux hommes. Je ne fais si l'on aura autant de respect pour le testament qu'on attend, que pour celui qu'on vient d'ouvrir, lors même qu'ils ne seroient pas contradictoires.

Quant à la situation de cour, la vérité est, je crois, qu'on ignore absolument ce que fera le Roi, & que le prince Henri s'exagère son ascendant ; il bavarde beaucoup avec son neveu ; mais en résultat il n'y a pas eu encore un seul point convenu entr'eux. A peine cinq jours sont-ils écoulés, il est vrai ; mais pourquoi présumer ? Il soutient le ministre Schulembourg, & je sais que Schulembourg a trouvé le Roi sec & froid. Il avoit un choix pour la mission de France, & je sais que le Roi en a un autre, qu'il ne lui a pas même caché. D'ailleurs il écoute tout & ne s'explique sur rien. Bishopswerder lui-même ne fait peut-être pas ce qu'il fera, & s'il est sage, il ne se pressera pas.

J'ai vu deux fois M. de Hertzberg. Je l'ai retrouvé le même, à un peu de dissimulation près. Il s'est beaucoup défendu avec moi d'être Anglois. Il ne m'a pas paru croire le moins du monde avoir besoin du prince Henri, chez lequel il n'a pas même été, ce qui est très-maqué ou plutôt indécent, d'après sa promotion à l'Aigle Noir. J'ai voulu lui insinuer qu'il lui seroit très-aisé de se rapprocher de l'oncle par le neveu. Il a décliné en me remettant cepen-

dant pour le prince Henri un mémoire apologétique sur ses discussions personnelles avec le Baron Knyphausen. Ou le prince Henri, ou Hertzberg sont très trompés ; & peut-être ils le sont tous deux : toujours est-il que Hertzberg soupe presque tous les soirs avec le Roi, & que l'opinion de quelques gens instruits est que ce ministre & le général Möllendorf seront chargés de l'éducation du prince de Prusse.

Le marquis du Lucchesini a conservé sa place auprès du nouveau Roi ; mais jusqu'ici il n'a été chargé que du poëme pour l'enterrement ; c'est le secrétaire du prince Henri qui, dit-on, fait la musique. Et voilà une de ces choses qui tournent la tête à l'oncle !

J'ai envoyé au Roi mon grand mémoire : il m'en a seulement accusé la réception, en ajoutant que je pouvois être sûr que ce qui lui viendrait de moi lui feroit toujours plaisir, & que les choses obligantes qui lui arriveroient, ne lui paroïtroient jamais plus flatteuses que de ma part.

P. S. Les ministres ont prêté serment hier à trois heures ; ainsi point de changemens probables d'ici à quelque temps. Le comte d'Arnim Boytzembourg, mandé par le Roi, est venu en toute diligence, & a passé la soirée hier avec lui. Je ne le crois propre qu'à une place de cour ; cependant il pourroit être question de la mission de France ; plus probablement de la place de grand maréchal, ou du ministère du Landschafft, espece de président des États, qui influe sur la répartition de l'impôt & autres arrangemens intérieurs.

L E T T R E X V I I.

26 Août 1786.

Je crains que mes prophéties ne se vérifient.

Le prince Henri me paroît n'en être plus qu'à l'attitude avec son neveu. Un article du testament de l'ayeul du Roi a disposé la succession de certains bailliages , de maniere à donner quarante ou cinquante mille écus de rente de plus au prince Henri, y compris une augmentation de revenu au prince Ferdinand. Les circonstances n'étant pas exactement les mêmes que celles qu'a prévues le testateur ; les ministres , c'est-à-dire Hertzberg, ont prétendu que la substitution n'avoit plus lieu ; & le Roi, en éludant l'exécution du legs , a proposé à son oncle de faire juger la question de droit en Allemagne , en France ou en Italie. Le prince lui a écrit une lettre ingénieuse & noble, mais où il indique l'ennemi. Le Roi a redoublé de caresses extérieures pour son oncle , & soumis le procès aux trois ministres de justice qu'a nommés le Prince ; mais j'en conclus que l'oncle gagnera le procès du bailliage & jamais celui de la régence. Cependant Hertzberg m'a chargé de quelques avances auprès du Prince , & cela montre , ce me semble , qu'il n'est pas parfaitement sûr de son fait. Je n'ai jamais pu engager le Prince à s'y prêter ; tantôt bouffi , tantôt agité , il ne sait commander ni à son visage , ni à ses premiers mouvemens : il est faux , & ne fait pas être dissimulé ; doué d'idées , d'esprit , & même de quelque talent , il n'a pas un avis à lui. Petits moyens : petits conseils : petites passions : petites vues : tout est petit dans l'ame de cet homme : tandis qu'il y a du gigantesque , & nulle méthode dans son esprit ; haut comme un parvenu ; vaniteux comme un homme qui n'auroit nul droit à la considération , il ne peut ni mener , ni être mené. C'est un de ces exemples trop fréquens qu'un petit caractère peut tuer les plus grandes qualités.

Ce que le nouveau Roi craint le plus , c'est de passer pour être gouverné : sous ce rapport, le prince Henri est de tous les hommes celui qui lui convient le moins ; car je crois qu'il consentiroit à ne pas gouverner, pourvu qu'il passât pour tout faire.

Changement notable. Le directoire général est remis sur le pied où il étoit sous Frédéric-Guillaume premier. C'est une bonne opération. De la fureur de Frédéric II de tout faire, il avoit résulté qu'il étoit un des Rois de l'Europe le plus trompés. De la manie d'expédier toutes les affaires du royaume en une heure & demie, il suivoit que les ministres étoient maîtres absolus dans leurs départemens. Maintenant ils seront obligés de tout conclure en comité ; chacun aura besoin de l'aveu, de la sanction de tous les autres. C'est en un mot une espece de conseil. Cela sans doute a ses inconvéniens ; mais où n'y en a-t-il pas ?

L'arrêt de suppression du lotto est signé, à ce qu'on assure. J'aurai du moins fait ce bien à ce pays ; mais le Roi laisse sortir le dernier tirage, & cela est mal-adroit ; il auroit fallu qu'il n'y en eût point sous son regne. Au reste, ceci n'est peut-être qu'un bruit populaire.

Le Duc de Brunswick est arrivé cette nuit. M. de Hardenberg-Reventlau, homme de mérite, & son ministre favori, comme M. de Féronce est le principal, l'avoit précédé à quatre heures un quart. Le Duc est entré chez le Roi qui se leve à quatre heures ; à six heures & demie il étoit aux manœuvres. Le Roi n'a été avec lui ni froid ni chaud. Il se pourroit qu'à ce voyage il n'y eût entr'eux que de la politesse. La seule force des choses peut amener un tel premier ministre, qui au reste ne tapisseroit pas en dehors, & une fois arrivé seroit tenace.

Je ne causerai avec lui que demain. Le testament qu'il a apporté sera probablement brûlé ; il est , dit-on , fort antérieur à l'autre , & remonte à 1755.

Le Landgrave de Cassel , vient à ce qu'on assure ; le duc de Weymar aussi ; celui des Deux-Ponts encore , & même le duc d'Yorck : je doute au moins de celui-ci.

Hertzberg prétend que le Roi , se portant caution du Stathouder , nous devons être tranquilles sur la Hollande ; mais il ne nous dit pas les moyens de faire respecter cette caution.

Le prince Henri voudroit que l'on fit mettre dans un bulletin , que M. de Hertzberg , dont tout le monde ne dit pas du bien , paroît avoir toute la confiance du nouveau Roi , & même être le maître des affaires. Il est probable que cette dernière imputation est en effet le meilleur moyen de perdre un homme sous ce regne.

Il y a beaucoup de petites faveurs de cour d'accordées , & pas une grande place de donnée. J'ai essayé (j'étois en mesure pour cela) de raccommoder Hertzberg & Knyphausen , en leur montrant que leur coalition seroit un trône inébranlable. Knyphausen a refusé , parce que , m'a-t-il dit , Hertzberg est si faux , qu'on ne peut jamais savoir s'il est sincèrement réconcilié ; or il vaut mieux , dit le Baron , être ennemi ouvert , qu'ami équivoque d'un homme qui a plus de crédit que nous.

Je suis porté à croire qu'il faut culbuter Hertzberg , si l'on veut que les Prussiens soient François. Au reste , trois mois sont nécessaires pour tirer un pronostic un peu raisonnable ; mais , ençore une fois , si vous avez quelque grande vue politique sur ce pays & sur l'Allemagne , finissez ces querelles bourgeoises de la Hollande , qui aussi bien ne sont que des tracasseries

affaires bonnes à ceux qui ont leur fortune à faire, & non à ceux qui ont leur fortune faite.

L E T T R E X V I I I .

29 Août 1786.

LE pronostic devient tous les jours plus difficile à tirer ; & ce n'est que du temps que l'on peut en attendre un raisonnable. Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes ; c'est le prendre bien haut. Il a fait trois voyages à Schœnhausen ; il n'a pas même regardé mademoiselle de Voff ; il n'a pas eu l'apparence d'une orgie , pas touché une gorge de femme depuis qu'il est sur le trône. Un confident de foiblesses lui a proposé d'aller à Charlottenbourg ; il a dit, *non ; toutes mes anciennes allures sont là.* Il se couche avant dix heures du soir ; & il est levé à quatre : il travaille prodigieusement, & certainement avec quelque difficulté ! S'il persévère , il fera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue , & ce seroit alors sans doute qu'il auroit un grand caractère qui nous déjouera tous ; mais dans cette supposition là même , qui est si loin d'être probable , combien peu d'esprit & de moyens ! Il faut que cela soit bien fort , puisque ceux-là même qui le louent le plus extatiquement , commencent par abandonner la cause de son esprit. Le dernier jour où il a fait manœuvrer , il fut ridicule , lent , lourd , monotone. Les troupes furent mises quatre fois de suite en colonne , & finirent par parader ; cela dura trois heures , & cela sous les yeux d'un connoisseur tel que le duc de Brunswick..... Tout le monde étoit mécontent ; hier il fut mal au premier jour de cour ; il oublia quelques-uns des minif-

tres étrangers, ne dit que des mots communs, hâtes, embarrassés, mal arrangés; cela dura à peine cinq minutes; il nous quitta aussi-tôt pour aller à l'église, car il ne manque point à l'église, & déjà le zèle religieux, les homélies, les flatteries dans la chaire, sortent de toutes parts.

Le Prince Henri a gagné le procès des bailliages, comme je l'avois prévu; il n'est d'ailleurs pas plus avancé qu'il n'étoit, & par conséquent il l'est moins. Il dîne tous les jours avec le Roi, & fait mal; il affecte de lui parler à l'oreille, & fait mal; il ne cesse de lui parler affaires, & fait mal. Le Roi va seul chez le duc de Brunswick; il y va aussi avec Hertzberg, ou l'y rencontre. Le Duc prétend ne se mêler que du militaire, la seule chose qu'il entend, dit-il. Je ne l'ai encore vu que deyant du monde. Il m'a fait donner pour mercredi matin un rendez-vous particulier.

Le parti Anglois s'agite toujours beaucoup; mais cela même prouve qu'il rencontre des difficultés; & en effet c'est une alliance si fort contre nature que celle qu'il peut offrir en comparaison de la nôtre, qu'il ne faudroit pas même, ce me semble, se laisser dévoyer par des gaucheries, si le nouveau Roi en faisoit.

Au reste, ce prince devient très-difficile à observer utilement. Il prend les rites sévères de l'étiquette Allemande. On croit qu'il ne verra point d'étrangers, du moins de quelque temps. Or je saurai bien ce qu'on peut apprendre par l'espionnage subalterne des valets, des courtisans, des secrétaires, & l'intempérance de langue du prince Henri; mais il n'y a que deux moyens d'influer; c'est en donnant, ou plutôt faisant naître des idées au maître, ou à ses ministres. Au maître? Comment, dès

qu'on ne l'aborde pas ? Aux ministres / Il n'est ni facile ni très-convenable de leur parler d'affaires, quand on n'est pas accrédité, & les discussions de hazard sont courtes, vagues, & tronquées. Si l'on me croit propre à quelque chose, on doit m'envoyer en lieu où je sois accrédité; autrement j'ai peur de ne coûter ici plus que je n'en rapporterai. Le comte de Görtz va en Hollande; je ne fais si c'est pour relever Thulemeyer, ou *ad tempus*. Le fils du comte Arnim le suit. C'est un plançon pour le corps diplomatique. Ce M. de Görz n'est point un homme sans habileté: envoyé en Russie avec toutes sortes de désavantages, il est parvenu à bien connoître le pays; il est froid, sec, disgracieux, mais fin, maître de lui, quelque violent & bon observateur. Certainement au reste il est du parti Anglois: féal de Hertzberg, & convaincu que l'alliance de la Hollande avec nous, tout-à-fait contre nature, ne sauroit durer long-temps. J'avoue que je le pense comme lui, sur-tout si nous abusons de nos avantages.

Il y a un nouveau ministre de désigné *in petto* pour la France; je n'ai pas pu découvrir encore qui c'est; mais Hertzberg soutiendra autant qu'il pourra ce ridicule Goltz. Le Schœlembourg baïsse tous les jours. Déjà l'on a écarté à la société maritime son monopole du café: ce n'est pas un objet de moins de quatre millions & demi de livres pesant de cette fève pour les diverses provinces de la monarchie Prussienne, sur quoi l'on peut remarquer qu'en général l'usage du café, tous les jours plus universel en Allemagne, fait tomber successivement & beaucoup celui de la bière. Il y auroit un profit prodigieux à ôter à la même compagnie les sucres; mais ce n'est pas trop

la peine de détruire des monopoles pour les remplacer par des monopoles, même au compte du Roi.

On paie les dettes personnelles du nouveau Roi ; c'est le ministre de Blumenthal qui a ce détail. Il y aura , dit-on , d'assez grandes détractions ; mais elles doivent n'être pas injustes , car on ne crie point à cet égard. Au reste , Frédéric II , outre le trésor , a laissé des épargnes considérables , que les dettes personnelles de Frédéric-Guillaume absorberont à peine ; il reformera son opéra italien , dit-on ; tout le monde croit qu'il en aura un François : cela , certainement , ne seroit pas un médiocre point d'appui pour l'intrigue. La liberté du scrutin est rendue à l'académie , & les Allemands y seront désormais admis. Je regarde la curatelle de ce corps comme une faveur & un assez grand ressort pour Hertzberg , qui sera curateur de nom , & président de fait. Or la présidence de l'académie est si bien un ministère , que Frédéric l'avoit prise pour son compte depuis l'inquiet & morose Maupertuis. M. de Hertzberg m'a dit à la cour : „ vous me devez un compliment „ — lequel ? „ — Je suis „ curateur de l'académie , & j'y suis plus sensible , je m'en trouve plus honoré que du „ cordon. „ (Quarante personnes nous écoutoient.) „ — Assurément , lui ai-je répondu , „ si c'est le ministère de l'instruction , c'est le „ premier de tous. „

Le Roi ne se ruine pas en dons. Il n'a encore conféré , au delà des prébendes qui ne lui coûtent rien , qu'une pension de trois cens écus (au général Levald) . . . J'apprends qu'il vient d'en donner une de huit cents écus au poète Rammler : il y auroit peut-être plus de délicatesse à ne pas commencer par les trompettes.

L E T T R E X I X.

2 Septembre 1786.

Tout confirme mes prédictions. Le prince Henri est à peu près brouillé avec son neveu ; l'oncle ne s'en console pas, & pense à faire retraite à Rheinsberg : il retournera presque certainement pendant le voyage du Roi en Prusse & en Silésie ; ce n'est probablement qu'au retour de ces deux voyages que nous verrons de grands changemens, s'il doit y en avoir. Il en est cependant, outre celui que j'ai mandé, un autre très-marqué ; c'est une commission pour examiner la régie, ce qu'il faut en faire disparaître, ce qu'il faut en conserver, les droits que l'on peut relâcher, sur-tout en fait d'accises.

M. de Werder, ministre d'Etat, ami intime de Hertzberg, ennemi de Schulembourg qui l'a mis en place, beau-pere du secrétaire de la légation Angloise, ou peut-être de sa femme, est à la tête de cette commission : les autres membres sont des choix ridicules ; mais ce seul projet de réforme est très-agréable à la nation, autant que la pension de huit cents écus faite au poëte Rammler, & la promesse de l'admission des Allemands dans l'académie, l'est aux distributeurs de la renommée. Reste à savoir si ce n'est pas trop tôt faire espérer au peuple, & s'il ne falloit pas être sûr des remplacements, avant de faire pressentir des soulagemens.

Le Roi va en Prusse avec Messieurs de Hertzberg ; (chose sans exemple qu'un ministre suive le Roi hors de son département !) Goltz, surnommé le Tartare ; Boulet, ingénieur François ; le général de Görtz, Gaudi, & Bischofswerder.

Ce Goltz le Tartare est celui qui dans la dernière campagne de la guerre de sept ans, amena cinquante mille Tartares de la Crimée & des environs, qui venoient faire une diversion en faveur du Roi de Prusse, & déjà étoient à Bender, lorsque la paix se conclut. Avec tout cela, ce Goltz est peu de chose, au-delà d'un bon officier & d'un homme très-actif. Il ne dut ce grand & singulier succès qu'à un Hollandois nommé Biskamp, qu'il trouva en Crimée, & s'attacha cet homme très-habile, très-actif, qui savoit la langue, connoissoit le pays, & il servit à souhait Frédéric II, qu'à la vérité il a bien fait payer. Ce Biskamp est à Varsovie oublié, & cela est fort étrange. J'ai cru que le détail de ce fait, très-peu connu, pourroit intéresser.

Boulet est un honnête homme, auquel le Roi, qui lui doit ce qu'il fait sur les fortifications, montre de l'affection.

Le général de Görz est le frere de celui qui va en Hollande, & ne le vaut pas; c'est un homme fin, astucieux, & dont la foi est très-souçonnée.

Gaudi est le frere du célèbre général de ce nom; peu connu jusqu'ici comme ministre du département de Prusse; mais homme capable, instruit, ferme, décidé, & incontestablement le plus fait pour influencer dans l'intérieur, depuis la reconstruction du grand directoire.

Vous savez qui est Bischofswerder; il vient d'être fait lieutenant-colonel aussi bien que Boulet.

Le Roi a dit à Schulembourg qu'il décideroit au retour de la Prusse, lesquels de ses neuf départemens lui seroient ôtés. Lui & sa femme sont les seules familles de ministres non invitées à la cour. Toutes les probabilités

font, que Schulembourg demandera son congé, si ses collègues continuent à l'humilier & le Roi à le dédaigner; mais Struensée restera probablement; & alors il se propose de travailler dans nos fonds publics de concert avec nous; sur-tout si le Roi lui donne, comme il est apparent, la manutention des quatre millions d'écus (à peu près seize millions de notre monnoie) qu'il destine à des opérations de finance intérieures. Struensée est le seul qui les entende, & ceci n'est pas à négliger, comme on l'a fait jusqu'ici, au point même de mettre dans l'impossibilité de le tenir au courant. Nous pouvons tirer parti de lui pendant la paix; mais si, par malheur, les nouvelles qui se disent à l'oreille, de la plus mauvaise santé de l'Electeur de Baviere, s'aggravoient, comptez sur la guerre, car elle me paroît inévitable. Est-il bien temps de vivre au jour le jour comme nous faisons, quand chaque mois (sa mort peut arriver même avec probabilité tous les mois) menace de jeter l'Europe dans une inextricable confusion?

M. de Larrey, envoyé pour complimenter de la part du Stadhouder, dit hautement qu'il est impossible que les affaires de la Hollande s'accomodent sans effusion de sang; & sur cela Hertzberg spécule à perte de vue; mais le secret est fort bien gardé par les entours du Roi.

L E T T R E X X.

*A M. le Duc de ***

2 Septembre 1786.

PAR quelle fatalité, Monsieur le Duc, votre lettre du 16 ne me parvient-elle qu'aujourd'hui?

d'hui , & sur-tout pourquoi n'a-t-elle pas été écrite quelques semaines plutôt ? On ne saura jamais peut-être combien la proposition qui termine cette lettre , laquelle faite , dans d'autres circonstances que les derniers jours de la vie du Roi , eût été acceptée courrier par courrier , pouvoit être importante. On ne saura jamais ce que , présentée à temps , elle eût fait , empêché , dirigé , avec un Prince qui a peu d'étoffe peut-être , mais qui est reconnoissant , & qui est plus certainement un honnête homme qu'il ne sera un grand Roi ; de sorte que c'est plus à son cœur qu'à son esprit qu'il faut parler , & sur-tout qu'il le falloit dans un temps où il étoit tout autrement accessible qu'aujourd'hui , que le voilà palissadé par système & par l'intrigue. Comment aucun autre que vous n'a-t-il eu cette idée dans le pays que vous habitez ? Comment le cabinet de Versailles a-t-il abandonné à Serilly le mérite d'offrir , & de petites sommes encore ? Comment a-t-on laissé au duc de Courlande celui de nettoyer toutes les dettes criardes ? Que les vues mesquines , & l'étroite routine , & la lourde prudence de certains personnages sont impolitiques & désastreuses ! Dans quelles mesures cela mettoit nous , & moi personnellement avec lui ! Tout m'eût été possible & facile !... ; mais il n'y faut plus penser : il ne faut que se souvenir de cette preuve nouvelle , que vous avez toujours raison.

J'ai tenu depuis la mort du Roi votre cabinet très au courant des phases auliques ; & ma dépêche d'aujourd'hui , dont notre ami commun vous lira sans doute une grande partie , est un résumé fait de mon mieux des probabilités actuelles & futures. Vous y verrez que le prince Henri a déjà fait son sort ; que son petit caractère a échoué contre l'écueil de sa

grande vanité dans cette circonstance si grave, comme dans tant d'autres; qu'il a montré tout à la fois une avidité prodigieuse de régner, une morgue repoussante, un pédantisme insupportable, le dédain de l'intrigue; tandis que sa vie n'est que petite, basse & sale intrigue; le mépris des Ministres influens, tandis qu'à un seul homme près (le Baron de Knyphausen, tous les jours à la veille d'une apoplexie) il n'a pas un entour marquant qui ne soit sot, vil ou fripon; qu'enfin il est impossible d'être plus loin de la faveur, & sur-tout du crédit, & même de s'être mis en situation où il soit plus difficile de la recouvrer.

Je persiste donc à croire que le duc de Brunswick, maître de lui, nullement ostentateur, & profondément habile, sera l'homme de la chose, non pas aujourd'hui, mais au jour de la nécessité. J'en ai longuement déduit les raisons, & je les crois sans réplique, vu l'ordre de faits & de circonstances que je vois & celui que je prévois. Tout cela ne rend que plus nécessaire l'exécution de votre projet que je regarde comme très-praticable, même avec les *à poco*, par les mains desquels il vous faudra les faire passer, si vous suivez, avec votre dextérité naturelle & votre irrésistible séduction, le plan d'y intéresser l'amour-propre du maître, de manière que ce soit sa chose, & que, comme vous le dites si bien, par lui seul elle soit apprise à ses ministres. Je dis que votre projet n'en devient que plus nécessaire à réaliser, car l'Angleterre intrigue ici avec une grande activité pour son compte, à l'ombre des intérêts de la Hollande qui tiennent fort au cœur du cabinet de Berlin. Or, ce que j'insinue souvent ici, à savoir que la puissance prussienne n'est point assez consolidée pour

que le choc de notre système combiné avec celui de l'Autriche, ne la réduist pas en poudre, n'est pas tellement irréplicable, grace à la Russie, qu'il n'y ait beaucoup de choses à m'objecter : & toujours resteroit-il même dans les suppositions les plus défavorables à la Prusse, 1^o. que ce seroit ouvrir une déplorable carrière à des jeux sanglans, sous un directeur aussi mal habile que l'Empereur, le moins militaire des hommes ; 2^o. que le plus grand succès laisseroit sans contre-poids en Europe, un Prince qui a des droits & des prétentions à tout ; 3^o. enfin, & sur-tout que c'est chercher bien péniblement ce que la nature des choses nous offre, comme le printemps fait succéder des bourgeons productifs à du bois mort & sec.

Il y a quelques fautes de chiffres, qui font que je n'ai pu saisir la base de votre dissentiment avec moi sur le système maritime ; mais je connois trop l'extrême justesse de votre esprit qui ne se paie pas d'illusions, pour croire que nous soyons très-opposés ; & quant à moi, je n'ai jamais prétendu dire que nous ne dussions avoir une marine capable de faire respecter notre commerce. Il s'agit seulement de déterminer jusqu'où doit s'étendre ce commerce du moins activement protégé. Vous sentez, tout aussi bien que moi, qu'une alliance avec l'Angleterre ne peut porter solidement que sur un traité de commerce, qui trace une ligne de démarcation nette, précise & distincte ; car ils n'auroient pas aussi beau jeu que nous à une liberté illimitée ; comment soutiendroient-ils notre concurrence ? Et ces Indes, ces Antilles ne feront-elles pas jusqu'à la fin le pommier de la discorde, si l'on n'en cerne pas les racines parasites & voraces ?

Quoi qu'il en soit, Monsieur le Duc, me

vous laissez décourager ni par les dégoûts , ni par les difficultés ; gravissez d'un pas ferme , quoique mesuré , & avec une suite inflexible , le seul sentier non frayé qui puisse mener aujourd'hui à la gloire politique , & , ce qui est plus substantiel , à la pacification de l'univers. Il est si beau de réunir à tous les talens des héros , les principes d'un sage & les vues d'un philosophe ! C'est une couronne si peu vulgaire que de changer par un seul acte diplomatique toutes les vieilles formules , toutes les pitoyables rubriques , toutes les tracasseries meurtrières de la politique moderne , que votre courage doit être bien puissamment soutenu par une si magnifique perspective.

Vous savez si je vous suis tout dévoué , & si vous pouvez disposer de moi.

LETTRE XXI.

5 Septembre 1786.

Il est impossible que l'on vous donne des nouvelles plus exactes sur la situation du prince Henri avec le Roi , que celles dont mes précédentes sont remplies. Le Prince lui-même ne se farde plus sa position , & passant d'une extrémité à l'autre , comme tous les hommes foibles , clabaudant déjà , disant que le pays est perdu ; que les prêtres & les fôts & les catins & les Anglois vont le précipiter dans l'abîme ; il acheve par l'intempérance de sa langue , ce que les indiscretions du Chevalier d'O** , & les confidences personnelles de l'oncle au neveu quand il n'étoit que Prince de Prusse , ont probablement fait trop connoître à Frédéric-Guillaume ; il acheve , dis-je , de se per-

dre dans l'esprit du Roi. Voilà mon opinion ; il quittera, si on le lui permet, ce pays où il n'a pas un ami ; ni une créature, si ce n'est dans le subalterne le plus abject ; il quittera ce pays ; ou il deviendra fou ; ou il mourra ; voilà mon pronostic.

Ce n'est pas que je sois convaincu que ce gouvernement-ci doive toujours marcher par des subalternes. Le Roi a trop peur d'avoir l'air d'être gouverné, pour n'en avoir pas besoin. Pourquoi seroit-il le premier homme chez qui les prétentions n'auroient pas été en raison inverse de la réalité ? Frédéric II, que la nature avoit si bien fait naître pour le commandement, n'a jamais montré la peur de paroître être mené. Il étoit sûr de ne l'être pas ; celui-ci en tremble ; il le fera donc. Tant que les choses iront toutes seules, il n'en aura pas l'air ; rien n'est plus aisé dans ce pays-ci que de recevoir & de dépenser. La machine est montée de manière qu'il y a de si gros excédens ! quelques attentions de détail ; quelque surveillance de police, quelques changemens dans les sous-ordres, quelques coquetteries à la nation ; & à laquelle, soit dit en passant, on paroît résolu d'immoler l'amour-propre des étrangers, de sorte qu'ainsi que je l'ai toujours dit, la galomanie du prince Henri nous a fort mal servis, même en ceci ;) cela va tout seul. Il se fera du bien ; car ce n'est pas ici comme ailleurs, où le passage entre le mal & le bien est quelquefois pire que le mal, & où les résistances sont terribles. Tout se fait *ad nutum*. D'ailleurs les cordes sont si tendues, qu'elles ne peuvent qu'être relâchées. Le peuple a été si opprimé, si vexé, si pressuré, qu'il ne peut plus qu'être agé. Tout ira donc, & presque de soi-même tant que la politique extérieure sera cal-

me & uniforme. Mais au premier coup de canon , ou seulement à la première circonstance orageuse , comme il crouleroit , tout ce petit échaffaudage de médiocrité ! comme les ministres subalternes se rapetisseroient ! comme tout , depuis la chiourme effrayée jusqu'au chef éperdu , appelleroit un pilote !

Qui seroit ce pilote ? le duc de Brunswiçk. Je n'en doute presque pas ; parce que le petit amour-propre n'est plus rien au jour de la bagarre qu'une aptitude de plus à la peur ; parce que d'ailleurs le Prince est de tous les hommes celui qui ménagera le plus le petit amour-propre ; qu'il se contentera de faire sans paroître ; qu'il fera le serviteur des serviteurs , le plus poli , le plus humble , & à coup sûr le plus adroit des courtisans , en même temps que sa main de fer enchaînera toutes les petites vues , toutes les intrigues , tous les partis. Voilà mon horoscope , & je ne crois pas qu'il y en ait un autre de raisonnable à tirer aujourd'hui.

En l'Etat , c'est Hertzberg qu'il faut ménager , & le comte d'Est. . . n'y est pas propre , parce qu'il l'a trop déserté autrefois , & qu'il feroit bien qu'il y auroit indécatesse & lourde gaucherie à revenir trop brusquement. Au reste , ce Hertzberg peut se perdre lui-même par ses jactances & son ostentation vaniteuse. C'est un moyen de culbuter les gens en place que les courtisans emploieront , vu le caractère du Roi , & qui pourra réussir.

Mais c'est la Hollande , cette Hollande convulsive à laquelle il faudroit aviser. On est convaincu que nous y pouvons tout , & bien que je ne croie pas cela aussi vrai qu'on le tient pour indubitable , je pense du moins que si l'on disoit au parti qui s'est tant avancé , probablement sur la conviction que nous

étions derrière lui pour le soutenir ; (comment se chargeroient-ils sans sûretés dans les futurs contingens , d'une telle responsabilité ?) arrêtez-vous à un tel point , on seroit obéi. On sent bien qu'à cet égard je ne prétends ni ne veux donner d'avis. Je suis trop loin de la vérité ; je ne la vois que par le verre à facette des passions , & M. d'Est** ne me dit rien ; mais ce que j'apperçois distinctement , c'est que l'orage qui se forme sur ces marais , peut envelopper d'autres pays. La légation Françoisé de Berlin ne vous dira pas cela ; ce n'est pas sa maniere de voir : elle est persuadée que l'intérêt de frere n'influera point sur les liaisons du Roi. Moi , j'en doute ; j'ai de fortes raisons d'en douter. Hertzberg est tout Hollandois ; c'est la seule façon décente qu'il ait d'être Anglois ; & ce ministre peut beaucoup pour la politique extérieure qu'au demeurant il n'entend pas. Je lui disois l'autre jour sur son éternelle répétition : LE ROI SERA CAUTION DU STATHOUDER : ,, Je res-
 ,, pecte trop le Roi pour vous demander qui
 ,, sera la caution de la caution ; mais j'oserai
 ,, vous dire : *comment fera-t-il respecter sa cau-*
 ,, *tion ?* Qu'arrivera-t-il lorsque la France lui
 ,, aura démontré que le Stathouder est con-
 ,, trevenu aux engagemens pris sous sa sanc-
 ,, tion ? Ce n'est pas de la Hollande que le
 ,, Roi est beau-frere ; & l'affaire de Naples
 ,, vous montre assez comment on fait éluder
 ,, les interventions de famille. Que peut le
 ,, Roi contre la Hollande ? Et n'est-il pas
 ,, trop équitable pour exiger que nous , qui
 ,, ne pouvons pas vouloir que les Hollandois
 ,, soient Anglois , nous risquions notre al-
 ,, liance pour le chevalier des Anglois ? ,,.....
 A tout cela Herzberg , qui ne voit dans ce

monde sublunaire que Hertzberg & la Prusse, répondit des choses vagues; mais à ces mots: *Que peut le Roi contre la Hollande?* il dit entre ses dents avec un air très-sombre: *elle ne le défieroit pas; je crois.* Encore une fois, prenez garde à la Hollande, où la légation angloise assure, par parenthèse, que nous avons achetée la ville de Schiedam; que M. de Calonne nommément y prodigue l'or, & qu'en un mot il est personnellement le tison de la discorde.

J'ai réservé les questions qui commencent votre lettre pour les dernières: d'abord, parce qu'elles sont moins pressées, puisqu'il paroît impossible que l'Empereur entreprenne rien sur la Turquie européenne avant le printemps prochain; ensuite parce qu'il me faut me recorder, le concours des circonstances de la mort du Roi & de l'avènement de Frédéric-Guillaume au trône, ayant demandé presque exclusivement mon attention, & repoussé dans un plus grand éloignement les objets moins voisins: encore crains-je bien que ma moisson ne soit stérile; la Prusse n'ayant avec ces pays dispersés à plus de quatre cents lieues, aucune relation ni de commerce; parce qu'il n'y a point de grand négociant; ni de politique, parce que les diplomaties Prussiennes sont extrêmement mauvaises. Et quant aux particuliers qu'on voit dans le monde, ils sont si ignorans qu'on n'en peut tirer aucune lumière. Buckholz qu'ils ont à Varsovie, homme très-ordinaire, mais actif; & leur chargé d'affaires à Pétersbourg, Huttel, homme instruit, leur mandent que la Russie est plus pacifique que le Turc, & que les provinces de l'intérieur Ottoman invoquent la guerre. Quant aux provinces frontières, celles qui appartiennent aux Tartares, ne sont certainement pas amies

des Russes. La Moldavie & la Valachie ont des Hospodars, qui en leur qualité de Grecs sont sûrement vendus à qui veut les acheter, & par conséquent à la Russie. L'Empereur les tracasse, & se fait haïr là comme ailleurs. J'en dirai davantage, & je tâcherai d'esquisser l'idée d'un voyage sur les bords de ces contrées, fait sous le déguisement de marchand & dans le plus sévère incognito; il instruirait de l'état des frontières, des magasins, des dispositions des peuples, &c. &c.; enfin de ce qu'on doit craindre ou espérer dans le cas où il en faudroit venir au VETO armé (dans lequel il est bien probable que la Prusse nous aideroit très-volontiers & de toute sa force): c'est-à-dire, si l'Empereur se décidoit à ne tenir aucun compte de nos représentations, comme il en a déjà fait montré deux fois. Peut-être serois-je plus utile dans un tel voyage qu'à Berlin, où ma carrière est semée de chausse-trapes, & où elle le sera aussi longtems qu'on ne m'accréditera pas, du moins comme converseur, ce qui seroit d'autant plus convenable peut-être, qu'on s'ouvre quelquefois davantage à un tel interlocuteur qu'à un ministre; attendu que les refus ou les propositions n'ont plus les conséquences ministérielles, & qu'ainsi l'on s'éclaircit les uns les autres sans se compromettre.

Faites une sérieuse attention à ceci, je vous prie. En vain me recommandez-vous de *peu marquer*, permettez-moi de vous le dire; il est impossible, malgré tous mes efforts, que je ne marque pas. J'ai trop de célébrité & d'affinités avec le prince Henri qui est un vrai héros-femme, & qui n'a aucune espece de secret; on me fait parler lorsque je n'ai rien dit; on dénature ce que j'ai dit, lorsque j'ai parlé.

parlé. Il est impossible de se faire une idée de tout ce qu'on m'a prêté depuis la mort du roi; c'est-à-dire depuis une époque où j'ai profité de l'interruption des sociétés, pour me tenir absolument clos, & ne travailler qu'enamainant. Le comte d'Est... me défavorise autant qu'il peut. La légation angloise crie: *foenum habet in cornu, longe fuge*. Les favoris m'écartent; les beaux-esprits, les prêtres & les visionnaires font ligue, &c. &c.: chacun craint pour son domaine, parce que ma destination n'est pas connue. Je ne puis rester avec utilité, qu'autant qu'on trouvera moyen de faire dire au comte Finckenstein, que je ne suis rien qu'un bon citoyen & un bon observateur; mais que je suis cela, & qu'on m'a permis de donner mon avis. Je ne puis pas douter que ce ministre ne desire fort qu'on lui dise ce peu de mots; quoiqu'il en soit, je dois en conscience le répéter: mon rôle devient tous les jours plus difficile & plus louche; & pour que je sois vraiment utile, il me faut un caractère quelconque, ou être employé ailleurs.

Le prince Henri chante aujourd'hui la palinodie. Il réprétend encore une fois Hertzberg enfermé, & incessamment perdu. Il dit des merveilles du duc de Brunswick. Il se promet tôt ou tard une grande influence; il ne se pressera pas; il louvoiera six mois; il assure que les projets anglois sont absolument avortés. Hertzberg, dit-il, se conduit comme s'il avoit perdu la tête, & précisément comme si lui prince Henri le conseilloit, pour le précipiter, &c., &c. &c. Enfin, c'est un mélange d'exaltation & de rodomontades, de présomption & d'anxiétés, un flux de paroles sans rien de positif, de demi-mots sans valeur déterminée, que de l'exagération &

de l'enfiure; d'où il est difficile de conclure s'il se trompe, ou s'il veut tromper: s'il foutient le procès de son amour-propre, ou s'il se repaît d'illusions, ou même s'il a lui récemment à ses yeux quelque rayon d'espoir; car, ainsi que je l'ai dit, il n'est vraiment pas impossible que Hertzberg se perde par sa jactance. Au reste, le prince Henri me presse de me faire donner un caractère pendant que le Roi sera en Prusse & en Silésie, ou du moins un crédit quelconque auprès du comte Finckenstein, qui puisse le communiquer au Roi.

Rien n'est changé dans les nouvelles habitudes de celui-ci; Madame Rietz est allée le voir une seule fois. Mais Samedi passé il écrivit au fils qu'il a de cette femme, avec cette suscription: *A mon fils Alexandre, Comte de la Marche.* Il a ennobli & même baronnisé la maîtresse du Margrave Schwedt (baronne de Stoltzenberg; c'est le titre d'une baronnie d'environ huit mille écus de rente que le Margrave lui donne) qui n'est autre chose qu'une assez jolie Allemande, autrefois comédienne, & dont le Margrave a un fils. On n'a pas voulu refuser la seule chose que demande & peut demander ce vieillard de soixante-dix-sept ans. C'est peut-être aussi pour se donner un prétexte d'en faire autant pour Madame Rietz. Le mari de celle-ci est Erzkammerer, ce qui revient à peu près à premier valet-de-chambre & trésorier de la cassette; mais on croit qu'il ne fera que sa fortune pécuniaire; sa femme n'a jusqu'ici nulle influence sérieuse.

Le maréchal de cour Ritwitz, étant soudainement devenu fou furieux à la suite d'un démêlé avec un des officiers de la bouche, on a proposé au Roi un M. de Marwitz, hom-

me tout-à-fait insignifiant. Autant vaut celui-là qu'un autre, a dit le Roi. Est-ce infouciance ? Est-ce peu d'importance attachée à une place, qui véritablement n'en mérite guere ? C'est ce qu'il est impossible de décider.

M. de Lucchésini augmente de prétentions. Il veut une place, finance ou commerce, probablement la direction de la société maritime ; mais c'est tendre bien haut. Avec de l'esprit & des connoissances, il a une de ces tournures auxquelles on ne s'accoutume pas à marier l'ambition ; tout au plus le jettera-t-on dans le corps diplomatique auquel il est propre. Je crois cet Italien un des plus ardents à m'écartier du Roi, qui, au reste, sera très-peu abordable jusqu'à l'hiver.

La commission pour la régie paroît jusqu'ici plutôt une espece de chambre ardente qu'une commission paternelle. On parle beaucoup plus de sommes dont l'emploi n'est pas justifié, que d'alléger les accises. M. de Verder, président de la commission, est d'ailleurs connu pour l'ennemi personnel de quelques-uns des membres de la régie. Cela, peut-être, a donné lieu au soupçon ; c'est cependant le duc de Brunswick qui a proposé Verder : à la vérité ce Prince avoit besoin de lui pour quelques affaires relatives à son pays.

Hertzberg a certainement essuyé une bourrasque, & le crédit du comte Finckenstein en paroît augmenté. Mais j'avoue que la nuance me semble imperceptible, & je persiste à croire que Hertzberg est inébranlable par toute autre chose que ses propres maladresses.

L E T T R E X X I I .

8 Septembre 1786.

LE six, à la revue de l'artillerie, j'étois descendu de cheval pour suivre le Roi, sur le front des troupes. Le duc de Brunswick m'a joint, &, tout en causant mortiers, bombes & batteries, nous nous séquestrions; & aussitôt que nous avons été seuls, il s'est mis à me parler de la prodigieuse connoissance que j'avois du pays, de maniere à me faire sentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi; puis, me parlant de l'aurore du nouveau regne, il a sauté brusquement à la politique extérieure, & après beaucoup de détails trop longs & peu utiles à rapporter, il m'a dit: „ au nom de „ Dieu, arrangez-vous en Hollande; mettez „ le Roi à son aise; le Stathouder sera-t-il ja- „ mais là bas autrement que *ad honores*? Vous „ y avez tout crédit; vous ne pouvez pas le „ perdre ce crédit; le parti qui vous le don- „ ne feroit trop en danger si vous le perdiez. „ Encore une fois mettez-nous à notre aise „ de ce côté, & je vous réponds de tout le „ reste sur ma tête; mais hâtez-vous, je vous „ en prie. Je pars dimanche pour Brunswick. „ Venez m'y voir pendant le voyage du Roi „ en Silésie; nous pourrons causer librement, „ & nous ne le pourrons bien que là; mais „ écrivez à vos amis qu'ils emploient leur in- „ fluence à décider le ministere de France à „ la modération avec le prince d'Orange, „ qu'encofe ne peut-on pas proscrire sans con- „ vulsions. Rien n'est mûr pour s'en passer; „ qu'ils le sauvent, ils ne peuvent pas ren-

„ dre un plus grand service à l'Europe. Ne
 „ font-elles donc pas connues chez vous, les
 „ formes qui ne changent rien à rien, & qui
 „ font tout supporter? „ Nous nous sommes
 séparés, parce que cela commençoit à faire
 sensation; mais dites-moi si je ne dois pas al-
 ler à Brunswick causer avec lui à son aise.

Je dois ajouter à ceci que le comte de Görtz
 a emmené huit chasseurs avec lui, qui sont
 destinés à porter ses lettres jusqu'aux frontiè-
 res des Etats prussiens, afin qu'il ne passe point
 de dépêches sur terre, ni par mains étrangè-
 res. Au reste, le duc de Brunswick m'a répé-
 té ce que m'avoit dit le prince Henri, & que
 j'avois oublié de mander, que l'un des princi-
 paux motifs du choix du comte de Görtz est
 son ancienne amitié avec M. de Verac.

J'ai conclu de ma conversation avec le Duc,
 qu'il étoit ou qu'il seroit bientôt le maître
 des affaires, & cela m'a expliqué le nouvel
 accès de joie, d'espoir & de présomption où
 est le prince Henri, à qui le madré Brunswic-
 kois aura persuadé, qu'avec de la patience le
 sceptre lui seroit dévolu, & que lui Duc ne
 seroit que Connétable. (on dit que Koenigs-
 berg sera déclaré Feld-maréchal.) Cela joint
 à ce que le Duc aura fait arrondir & disparos-
 tre les discussions d'intérêt pécuniaire, tour-
 ne la tête au Prince, qui me disoit l'autre
 jour : *que le Duc étoit le plus loyal des hommes,*
& son meilleur ami; qu'à la vérité il ne pensoit
pas ainsi il y a quinze jours; mais &c. &c. &c.
 de sorte que c'est en quinze jours que s'est
 opérée cette métamorphose. Il n'y a en résul-
 tat nulle différence entre un imbécile & l'hom-
 me d'esprit qui se laisse ainsi tromper. Il n'y a
 en résultat nulle différence entre un sot &
 l'homme d'esprit qui se laisse persuader qu'un
 sot est un homme d'esprit. Or ces deux choses.

arrivent tous les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg, & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ferveur de novice paroît se ralentir un peu. J'ai de fortes raisons de croire que Mademoiselle de Voss est prête à céder : œillades, conversations fréquentes (car cette assiduité à Schœnhausen n'est pas pour la Reine douairière), présens acceptés (un canonicat pour son frere), crédit essayé (c'est elle qui a fait placer Mademoiselle de Wiercy auprès de la princesse Frédérique de Prusse) : or demander c'est promettre. En un mot, depuis l'avènement, tout annonce que le diadème est un beau fard : tant mieux au reste ; il n'y a que la chute qui puisse rendre cette maîtresse peu dangereuse ; elle est toute Angloise, & n'est pas incapable d'intrigue. D'ailleurs, quand on pense que le crédit d'une Madame du Troussel a pu, sous un Frédéric II, donner des places, même importantes, on sent ce qui arrivera sous un autre Roi, aussitôt que l'on s'avifera que l'intrigue peut quelque chose à la cour de Berlin comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être ses lettres de vétérance.

On montre son fils à présent comme comte de la Marche. Il a une maison particulière.

Le général Kalchstein, disgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & jusqu'à ce que j'aie de nouveaux détails sur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de santé de l'Impératrice de Russie. Il y a environ six ans qu'un jeune homme étranger au service de France,

bon gentilhomme, fut adressé à la G...-D... par une femme qui a été élevée avec elle, & qui est restée son intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention d'entrer au service de Russie; il fut présenté au G...-D... par la D..., qui sollicita avec de vives instances, & en sa présence même, une place pour ce jeune homme auprès de son mari.

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une figure agréable, alloit souvent chez la P.... Attiré par elle, fêté, distingué, comblé de bontés, il devint amoureux, & son trouble extrême l'apprit à la G...-D.... Un soir de grande cour & de bal masqué, elle le fait conduire par une de ses femmes dans un appartement mal éclairé, & assez écarté de ceux où étoit la cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G...-D... arrive en domino noir. Elle ôte son masque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un sofa, & l'y fait asséoir à côté d'elle. Alors la G...-D... lui dit qu'il faut opter entre le service de France & celui de Russie, lui laissant d'ailleurs un certain tems pour se résoudre. Les agaceries, les caresses même succèdent; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G...-D... le rassura, l'enhardit, lui fit toutes sortes d'avances, enfin le jeune homme triompha de sa propre timidité, & fut même très-vaillant.

A cette scène de transports succéderent soudain des adieux qui tenoient autant de la terreur & du despotisme que de l'amour. La G...-D... ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus absolu, de dire au G...-D... qu'il ne peut accepter la place de capi-

taine qu'on lui destinoit; elle ajoute qu'il faut partir, partir aussitôt; qu'il lui en coûteroit la tête, si la moindre chose transpiroit; enfin elle le presse de demander une marque de souvenir; & le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle détache de son domino; il reçoit ce gage; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Pétersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Très peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G.-D... qu'après avoir franchi les frontières de Russie; il en a reçu une réponse très-gracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France où il fuit le service. Cet homme a peu de caractère, mais il ne manque pas d'esprit; dirigé, il pourroit assurément être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrain, aujourd'hui que la C.-D... n'a plus tant de peur. Je ne le connois point personnellement; mais je puis disposer de son ami intime, qui est un homme parfaitement sûr. Au reste, je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure, qu'il n'est pas nécessaire de connoître, si l'on ne veut pas s'en servir. Si au contraire on croit utile de suivre cette ouverture, je le nommerai courrier par courrier.

Certainement l'Electeur de Baviere n'est pas bien. Il pourroit ne pas vivre jusqu'à l'hiver, & il paroît difficile qu'il aille jusqu'au printemps. J'irai d'ici à Dresde, afin de n'avoir pas l'air de ne m'absenter que pour le duc de Brunswick; j'y serai sept ou huit jours, autant à

Brunswick, & trois ou quatre semaines en-tout. Mon voyage sera précisément du même nombre de jours que celui du Roi, pendant lequel il n'y a rien à apprendre; au lieu qu'assurément je mettrai ma course à profit, & saurai en huit jours à Brunswick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie européenne. Je doute qu'on puisse empêcher l'Empereur, s'il n'est pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, jusqu'à l'embouchure du Danube; mais aussi ce jour-là il devient l'ennemi naturel de la Russie, qui le trouveroit de trop dans la mer noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'assure que la Moldavie & la Walachie désirent appartenir à l'Empereur. Je ne saurois le croire, puisque ses propres paysans désertent & vont en Pologne même, plutôt que de rester chez lui; mais ces pays sont absolument ouverts; & je pense que ce n'est que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que nous seuls, par promesses ou menaces, pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition; que la Russie opéreroit demain toute seule, s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Petersbourg; mais après demain que feroit-elle? Au reste vous n'ignorez pas sans doute qu'elle a reçu quelque échec; que le prince Héraclius a été obligé de déserter sa cause; qu'elle est encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucase, comme frontière; qu'elle n'a rien sur le pendant qui lui mettroit le pied dans les entrailles ottomanes, & que ce seroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces nouvelles sont vraies, & ces conjectures fondées, il est im-

possible que je sache, aussi bien que vous, aucune de ces choses.

La question relative au Bailliage de Wurtemberg a été accommodée très noblement par le Roi. Il le reprend, & donne annuellement cinquante mille écus au prince Henri, qui est obligé d'en laisser dix-sept au prince Ferdinand; le Bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la renonciation au Margraviat d'Anspach. Or, comme on fait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il est évident qu'il est poussé par le prince Henri, & d'autant que c'est là le *manet alia mente repostum* contre M. de Hertzberg. Il est difficile d'imaginer rien de plus gauche & de plus propre à se brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la singularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & son démêlé avec le comte de Finckenstein, sur le non-envoi d'un complimenteur à Petersbourg; démêlé assez vif pour que le Comte lui ait demandé s'il avoit ordre de sa cour de lui parler ainsi; comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainsi l'on n'a pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le Corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Est., qui s'y est bien conduit, n'en aura pas fait faute à son cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Romanzow, seul entre tous les ministres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'insouciance ou de mécontentement faisant sensation & le temps nécessaire

pour recevoir des ordres étant écoulé, j'avise de ce fait, auquel cependant je ne donne pas autant d'attention que le parterre, mais qui déplaît beaucoup aux loges. Au reste, le cabinet de Berlin devoit savoir depuis long-tems que la Russie est entierement perdue pour lui jusqu'au regne du Grand-Duc; mais il est impossible de heurter de front plus & plus impoliment que ne fait M. de Romanzow.

LETTRE XXIII.

20 Septembre 1786.

VOICI quelques détails sur ce qui s'est passé à Potsdam le jour de l'enterrement.

Le Roi est arrivé à sept heures. Il est allé à sept heures & demie avec mesdames les princesses Frédérique, Louise de Brunswick, les demoiselles de Knisbec, de Voss, &c, voir la chambre de Frédéric; elle étoit petite, tapissée en drap violet, chargé d'ornemens noirs & argent. Au fond se trouvoit une estrade sur laquelle étoit placé le cercueil au-dessous du portrait du héros. Ce cercueil étoit richement garni en drap d'argent galonné d'or. Vers la partie correspondante à la tête, on voyoit un casque d'or, l'épée que Frédéric portoit, le bâton de commandement, le ruban de l'aigle noir, des éperons d'or. Autour du cercueil étoient huit tabourets, sur lesquels on avoit placé huit carreaux d'or destinés à porter; 1^o. la couronne royale; 2^o. la boule d'or, surmontée d'une croix; 3^o. la boîte d'or, contenant le sceau; 4^o. le bonnet électoral; 5^o. le sceptre; 6^o. l'ordre de l'Aigle noir, en diamans & autres pierres précieuses; 7^o. l'épée royale; 8^o. la main roya-

le. La balustrade étoit couverte de velours violet. Un lustre superbe pendoit au milieu , & aux deux côtés s'élevoient deux pyramides tronquées de marbre blanc veiné de noir ; c'étoit du drap blanc marbré avec beaucoup de vérité. Cette chambre m'a paru trop peu éclairée.

Sa Majesté a passé ensuite dans le salon du dais , tendu de noir & orné avec des plaques d'argent du château de Berlin , puis dans la grande salle tendue de noir. Huit colonnes postiches & noires avoient été ajoutées à cette immense salle. Pour tout ornement il y avoit des guirlandes de branches de cyprès , & encore trop peu de lumieres.

Au bout d'une demi-heure le Roi est rentré dans ses appartemens ; à huit heures & demie les princes Henri , Ferdinand & le duc de Brunswick sont venus voir les mêmes salles , & n'y ont resté que cinq minutes.

A neuf heures & un quart le Roi est venu chez le prince Henri. Les régimens des gardes se sont formés sous leurs fenêtres ; on a apporté le dais ; c'étoit un fond de velours noir , entouré d'un drap d'or , garni d'une crépine ou frange. Sur le fond d'or étoient des aigles noirs. Douze bâtons couverts de velours supportoient le dais & étoient surmontés de douze aigles d'argent de la hauteur d'un pied , ce qui faisoit un bon effet.

Après le dais est venu le corbillard , fort large , fort peu élevé , couvert de satin blanc , garni en franges d'or , tiré par huit chevaux couverts de velours noir.

Le corbillard , suivi d'un carosse coupé de velours noir , surmonté d'une couronne noire , attelé de huit chevaux blancs , enharnachés de velours noir , sur lequel on avoit attaché

des aigles noirs brodés en or. La livrée, les laquais de chambre, les heyducs, les coureurs, les piqueurs, les pages suivoient.

Les princesses conduites par MM. de Görtz & de Bischofswerder ont été à l'église.

A dix heures on s'est mis en marche. Le lieu de l'assemblée étoit la grande salle aux huit colonnes. On avoit pratiqué une rampe douce qui alloit jusqu'à la porte, & c'est là que le corbillard est venu prendre le cercueil. Le chemin depuis le château jusqu'à l'église étoit de planches & couvert de drap noir. La marche, vraiment superbe, s'est faite avec beaucoup d'ordre. Les troupes formoient deux haies.

On est arrivé à l'église illuminée en bougies & en lampions; on a déposé le cercueil sous une coupole soutenue de six colonnes en marbre blanc; les orgues se sont fait entendre, & bientôt après a commencé la musique; elle a duré une demie heure, & l'on s'en est retourné sans désordre, mais non pas processionnellement.

De retour au château on a trouvé les tables préparées; à midi on a servi; à une heure & demie on s'est levé. Le Roi, le prince Henri, le duc de Brunswick & les princesses ont été à Sans-Souci. Voilà l'emploi du temps.

Nullé comparaison pour la magnificence, le goût, la richesse, avec nos catafalques de l'église de Notre-Dame; mais pour le pays, pour le temps, on a fait tout ce qu'on pouvoit faire.

Beaucoup d'ordre depuis le commencement jusqu'à la fin. La musique médiocre, sans effet, sans force, sans charme, mauvaise exécution, pas une voix, excepté Concialini qui a mal chanté.

Les tables bien servies, abondance, choix; beaucoup de domestiques, bon ordre.

Chaque aide-de-camp général faisoit les honneurs d'une table. Vin de France , du Rhin , de Hongrie à profusion.

Le Roi allant à table , conduisoit le prince Henri. Sa Majesté a salué avec noblesse dans toutes les occasions. Sa physionomie n'étoit ni sérieuse ni trop gaie.

Elle a témoigné son contentement à M. de Reck , qui lui a répondu : c'est M. le capitaine Gonthard qui a tout fait : je n'ai d'autre mérite que celui de lui avoir procuré tout ce dont il a eu besoin.

Le Roi avoit le grand uniforme de ses gardes. Les princes étoient en bottes : celui de Coëthen avoit des éperons de deuil , ce qui a été remarqué.

Le Roi est allé seul & revenu seul avec le duc de Brunswick.

LET TRE XXIV.

12 Septembre 1786.

Le Roi part demain : rien n'est changé à l'ordre de son voyage ; il sera de retour le vingt-huit , & repartira le deux pour la Silésie. J'aurai très-probablement à son retour une occasion naturelle de parler finances , & des moyens de remplacement. Il faut absolument que d'ici là Panchaud combine avec moi un bon plan de commerce dans nos fonds , bon pour nos finances , & sur-tout bon pour le Roi , qu'il s'agit d'allécher. Sentez l'importance du Roi.

Bischopswerder augmente en crédit & s'en cache avec soin. Welner entour un peu subalterne , mais pourvu d'esprit , de manège & de connoissances de l'intérieur : visionnaire

quand il l'a fallu pour plaire : guéri des visions , depuis que le Roi veut tout au moins qu'on s'en cache ; actif , appliqué , & sur-tout assez obscur pour qu'on puisse s'en servir sans jalousie. Welner paroît s'accréditer infiniment ; il a ce qu'il faut pour réussir , & même déjouer tous les concurrens. (*)

Je vous répète que Boden n'est pas à négliger pour les insinuations ; il est vain , & doit être corruptible ; car toujours soupçonné de la cupidité la plus insatiable & la plus vile dans ses moyens , il a perdu une place de huit mille écus d'Allemagne par la mort du Landgrave de Cassel , & il est , dit-on , aux expédiens ; il est avec le Roi en correspondance , même assez intime ; ce qu'il répétera souvent portera coup ; c'est bien l'homme pour tuer Hertzberg , qui au reste a eu du dessous sur la Hollande , & malgré qui on pourroit bien rappeler Thulemeier.

Le prince Henri est toujours bercé d'espérances : je ne doute pas que le Duc de Brunswick ne l'ait enjolé ! Au reste , il est exactement au point où il étoit , excepté le moins bien de Hertzberg. C'est M. de Alvensleben que le Roi destine à la mission de France : homme de grande naissance , de sens & de sagesse , dit-on : il est à Dresde ; je tâcherai de le voir avec soin ; j'emporte des lettres pour lui.

Personne n'est content ; militaire , civil , cour , ministres , tous font la moue. Je crois qu'ils s'attendoient à la pluie d'or ; au reste , rien de changé dans mes pronostics , qui se réduisent à ces deux mots : le commun des martyrs , & tout est tranquille , afin de pouvoir se persuader que l'on gouverne ; le duc de Bruns-

(*) Il est aujourd'hui ministre absolument principal.

wick, s'il y a de l'orage ou des circonstances difficiles.

Au nom des affaires & de l'amitié, n'oubliez pas un plan d'opérations de finance. On foutrient Schulembourg, & j'ai lieu de croire qu'il est sauvé. J'influerois sur le travail des finances, que je ne chercherois point à le verser; il nous vaudroit mieux qu'un autre, le seul baron de Knyphausen excepté, & celui-ci ne fera jamais rien aussi long-temps que Hertzberg fera quelque chose.

Songez que vous avez un imbécille pour ministre en Baviere, qui devient une mission importante à la mort de l'Electeur. Si l'on compte me placer, & il le faut bien si l'on veut que je serve, ne feroit-on pas bien de me faire débiter ainsi ?

L E T T R E X X V.

A Dresde, 16 Septembre 1786.

Je ne vous dirai encore rien de particulier sur ce pays, comme vous pouvez croire; car que découvre-t-on en courant? D'ailleurs je retrouve l'inconvénient de n'être point accrédité, & par conséquent de ne pouvoir avec décence parler affaires qu'en termes très-généraux & très-amphigouriques.

Le ministre des affaires étrangères Stutterheim, chez qui j'ai dîné, est, dit-on, un puits de secret, & ses sous-ordres sont, par conséquent, très-réservés. Au reste les ministres vont ici au *rappor*t plutôt qu'ils ne travaillent. Aller au *rappor*t est le mot consacré. Mais j'ai si bien vu sous Frédéric II, que le Roi qui gouvernoit le plus par lui-même, étoit encore

encore assez peu le maître, & infiniment trompé, que je fais à quoi m'en tenir sur ces *ditans* de cour.

J'ai vu M. d'Alvensleben; s'il va en France, je ne crois pas qu'il y vive long-temps; c'est un homme usé, qui ne se soutient que par son extrême sobriété & sa séquestration presque absolue de la société. Il a une assez grande connoissance de l'Allemagne; il passe pour un homme sage & mesuré, réussit où il se montre, & donne bonne opinion de son caractère moral. Cependant il n'est pas sans ruse, & peut-être voudroit-il être fin. Au reste il n'est pas précisément tourné pour la France, mais c'est le fruit du terroir, & sous tout autre rapport il est en première ligne. Il me semble qu'il doit vous agréer.

Je tâcherai de me mettre au courant du pays; mais encore une fois, aussi long-temps que je n'aurai point de caractère, & qu'on me tiendra si mal instruit de chez vous, je serai beaucoup plus propre à ramasser des notions littéraires & écrites, qu'à aucune autre chose; or le monde ne s'écrit pas. Et, par exemple, vous ne trouverez dans aucun livre qu'un ministre principal ait confié son fils aîné voyageant, à un fat subalterne nommé G..., & à un chevalier du V..., qui ne profère pas un mot sans dire une absurdité! encore s'il n'en disoit pas de dangereuses! mais pourquoi répandre qu'il a attendu à Hambourg cinq semaines pour avoir une permission de mener le vicomte de Vergennes à Berlin, vu l'avènement du nouveau Roi; & qu'on la lui a refusée? A-t-il peur qu'à Berlin on soit insensible à l'affectation d'avoir évité cette cour? Je ne finirois pas, si je vous citois ses balourdises, dont la moindre est du dernier ridicule.... En vérité, si je dois

commencer par être bas-officier en diplomatie; je vaudrais autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoissons point, & sur-tout auquel nous ne participons point assez, on devoit, puisqu'on veut y avoir un ministre, placer un bon védette, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien désirer de plus favorable que d'être sourd & muet.

Les vastes relations des grands entrepôts de commerce sont telles, que ces postes ne sont jamais indifférens. Que ne donne-t-on à M. du V... une place d'argent sans affaires?

L E T T R E X X V I.

Dresde, du 29 Septembre 1786.

IL y a peu d'hommes ici, & cependant la machine est passablement montée; on ne sauroit mieux prouver qu'il faut plutôt de l'ordre & de la suite pour bien gouverner, que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marcolini; c'est un favori sans ascendant (comme sans mérite) du moins dans le Cabinet; son influence ne passe pas la Cour. Il est en Italie en ce moment, & tout suit l'ordre accoutumé. Probablement quelques grâces dont il dispose, & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens, sont la vraie cause de ces murmures, assez accrédités cependant pour que l'Empereur ait fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des ministres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épousé sa niece. Il croyoit ainsi tout dominer; le piege étoit

si grossier , qu'on n'a pas même eu besoin de l'éventer.

Les vrais ministres influens sont MM. de Stuterheim & de Gudschmidt. Le premier est presque caduc ; d'ailleurs sage , mesuré , sachant ignorer ce qu'il ignore , s'éclaircir , consulter , s'informer ; mais encore une fois c'est un homme près de sa fin. Le second ne se montre point. On assure qu'il est homme du plus grand mérite ; qu'il a des connoissances infinies ; qu'il ne lui échappe pas une brochure en quelque langue de l'Europe que ce soit ; qu'il a la judiciaire nette , l'esprit vif & présent , l'humeur communicative , très-compatible avec la discrétion d'autant plus sûre chez lui , qu'il en a la piété , & non la superstition. Il est le premier dans la confiance de l'Electeur. C'est au reste un homme de soixante ans , très-maladif.

Il faut compter encore parmi les ministres , un M. de Worm , homme très-instruit , qui a quelques principes d'économie politique , des connoissances peu communes sur les rapports généraux du commerce ; de l'activité , du travail , & de l'esprit à bonne dose , mais rarement juste , dit-on. Son caractère moral est entaché. On l'accuse de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en est pas moins vrai qu'il sert bien dans l'intérieur. Il m'a paru fin & communicatif , persiffler & rusé , malin & marquois , mais propre aux affaires de quelque pays que ce puisse être.

De tous les ministres étrangers , celui de Suede , M. de Saftzing , m'a semblé le seul au dessus du médiocre , ou plutôt qui ne soit pas au-dessous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre , qui passe pour un homme habile , & que je n'ai eu aucune occasion naturelle de soup-

der. Il est ouvert & accort jusqu'à l'affectation, vu son caractère d'Anglois. Le reste, si ce n'est Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur est un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque chose du Roi d'Angleterre; son esprit de suite qui est complet, participant un peu de l'opiniâtreté. J'ai peu causé avec lui, vu le pêle-mêle du dîner, qui est d'étiquette à la table des Electeurs, & en conséquence duquel j'ai mis de l'attention & du soin à faire que M. de Vergennes se trouvât près de lui. Il parle nettement & avec précision, mais d'un fausset aigre & cassant. Son costume & sa physionomie semblent indiquer un jalousie dévot & pateline, mais active & implacable. La très-mauvaise éducation de l'Electrice, ses tons bruyans, son *laisser aller*, occupent beaucoup ce prince & à son désavantage; car, outre que ce genre de vigilance est toujours empreint d'une nuance de ridicule, sa figure rêche, enlaidie encore par une tic nerval dans les yeux, devient alors hideuse & inquiétante.

Tel & si peu gracieux que le voilà, c'est un prince digne à beaucoup d'égards d'estime & de respect. Depuis 1763, sa volonté de bien faire, sa prodigieuse économie, son infatigable travail, ses privations sans nombre, sa persévérance, son assiduité ne se sont pas démenties un instant. Il a payé toutes les dettes des Electeurs; il avance la liquidation de celles de l'état; il suit ses plans avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irrésolu; difficile au travail, mais intelligent; peu fécond en premiers aperçus, mais doué d'aptitude à la méditation, il n'a de faiblesse que la dévotion, encore ne lui fait-elle point outre-

passer les droits, ni négliger ses devoirs. Un pas au-delà il seroit bigot; en deçà il ne seroit pas dévot. Il est fort douteux que son confesseur Herz ait le moindre crédit, si ce n'est pour distribuer quelques places de valets. L'Electeur soutient ses serviteurs avec une rare fermeté envers & contre tous; en un mot, ce pays étoit perdu sans lui, & s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très-florissant; la population augmente à vue d'œil. L'excédent annuel des naissances sur les morts est de vingt mille dans une population de moins de deux millions. Le commerce, qui pourroit être mieux, n'est point mal. Le militaire singe celui de Prusse, & il a sur lui l'avantage d'être purement national, mais à dire vrai, du canton le moins militaire de l'Allemagne. Le crédit est bon & même grand. Le papier de l'état est au pair, ou à peu près. L'intérêt de l'argent est à quatre pour cent. Le cabinet de Drefde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres; les droits des états sont intacts; la justice est impartialement administrée. En un mot, & tout considéré, la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable; cela est admirable après les terribles fléaux qui ont successivement, & quelquefois tous ensemble, désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc: on l'est que les deux cours Impériales sont en froideur: on l'est que la Russie manque d'argent, d'hommes & de chevaux; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons, s'il le faut absolument, d'opérer une diver-

sion en Allemagne, sans nous en mêler, sauf à venir enfin au secours de celui qui se trouveroit trop en danger; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne soit à un seul ni même à deux; & quant à la Turquie Européenne, on pense que notre intérêt, se réunissant avec celui de l'Angleterre, elle sera sauvée de maniere ou d'autre.

J'ai vérifié que l'Electeur de Baviere n'avoit point eu une attaque proprement dite; il a tout simplement changé de maîtresse: lorsque cela lui arrive, il force son régime vénérien, & il en résulte des accidens de nerfs qui ressemblent à des fausses attaques, & qui le conduiront un de ces jours à la paralysie. On ne compte point sur sa vie.

Les hostilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de sensation à son désavantage; & moi je ne pense pas qu'elles soient aussi désastreuses pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province, nous perdrons de nos avantages; & l'on a beau dire que le Stathouder ordonne en Gueldre au Stathouder, il y a là beaucoup de noblesse qui forme une opinion publique.

Je vous envoie le tableau militaire de l'Electorat de Saxe, qui n'est point un secret; mais j'y joindrai le courrier prochain celui des magasins, que je me suis procuré par une circonstance singulière, qu'il est inutile de détailler ici. Je remarquerai seulement que la coutume où est l'Electeur de se servir pendant plusieurs années dans ses bureaux, de fournisseurs sans appointemens, doit donner lieu à des découvertes, quelque bien gardé que soit ici le secret.

Je remettrai à M. de V.**, qui retourne à Paris, toutes les minutes de mes chiffres,

bien & duement cachetées à votre adresse.

Il ne compte point revenir ici, & il espere l'ambassade de Suede.

Les mouvemens qui vont se faire dans les diplomaties par le vuide de M. d'Adhémar, ne pourroient-ils pas me ménager quelque chose de plus agréable & de moins précaire qu'une commission non avouée, naturellement finie avec la vie d'un ministre qui court à la mort? J'espere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches, actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma position nébuleuse, vous ne serez pas mécontent de ma correspondance. Et par exemple depuis que Selle a fait paroître l'histoire de la maladie du Roi, j'ai la satisfaction de voir que je vous ai parfaitement instruit. Il est vrai que sous le feu Roi, à la fin d'un si long regne, on savoit à qui s'adresser, & que maintenant il faut découvrir quelles seront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir passablement peint les hommes & les choses. Eh! que ne pourrois-je pas en ce genre; que ne découvrois-je pas si j'étois accredité?

LETTRE XXVII.

Dresde, 21 Septembre 1786.

JE vous ai entretenu plusieurs fois, & notamment dans mes numéros XI. & XIX, de ce

Boden. Je ne puis que m'en référer à ces mêmes signalemens & détails.

Quant au nommé Dufour, dont le vrai nom est Chauvier, & qui a été garçon perruquier en France, si je l'avois cru important, je vous en aurois parlé plutôt, & même à fond; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiquées le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le Prince de Prusse: ce crédit tenoit, 1^o. à la persécution du feu Roi, qui l'avoit chassé; de sorte que, pour le faire revenir, il a fallu lui donner le nom de Dufour, qui est celui d'une famille de la Colonie Française; 2^o. à l'ennui; il disoit souvent en tête-à-tête avec le Prince; & même il est arrivé dans les derniers tems à l'ennuyé présomptif, de lui dire très-sécherement: TAIS-TOI. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier, si le Roi eût vécu encore quelque temps; & je le comptois au nombre des objets de la course que je projettois à Potsdam. Mais outre que la mort étant survenue brusquement, il y auroit en mauvaise grace à se tourner subitement de son côté, les influences subalternes ont tout-à-fait disparu dans ces premiers tems. Le nommé Chapuis, homme qui n'est pas sans esprit & sans adresse, né dans la Suisse Française, gouverneur du fils naturel du Roi, & le bien-aimé de Madame Rietz; ce Chapuis qui paroïssoit intéressant à connaître sous plusieurs rapports, & duquel en conséquence je me suis approché sous des prétextes purement littéraires; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Coprir après ces gens-là, dans cette occurrence, ce seroit se rendre suspect sans utilité. Je vous avois dit, au retour de Rheinsberg, numéro XI: „ J'ai reçu une foule de commu-

„ nifications qui se développeront à fur & à mesure du besoin. „ L'avènement au trône a reculé ce moment. Ce n'est qu'au sein de l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à ces portes dérobées avec utilité & sans danger.

En général, ce sont là plutôt des ressorts d'espionnage que des moyens d'influer. Ces gens-là ne pourront jamais rien sur le système extérieur politique, ou la Puissance prussienne est finie. Il ne faut pas calculer ce pays-ci d'après le nôtre; il ne s'y trouve pas la même marche, ni pour les sottises, ni pour leurs compensations; & comme en général l'homme est à un certain point ce qu'il a besoin d'être, le Roi de Prusse sera sage dans sa politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de penser qu'il ne faille extrêmement surveiller une coalition de la Prusse & de l'Autriche; car ce système aussi peut se défendre; il est même le plus hâtif & le plus brillant, & le prince Henri n'en seroit peut-être pas si éloigné qu'il le croit lui-même à la moindre lueur d'espérance. Mais je ne vois pas jusqu'ici le plus léger prétexte à soupçon; cependant je sonderai de près, à mon retour à Berlin, ce qui a pu y donner lieu. On peut bien croire que je ne m'endormirai pas sur cet objet, moi qui, depuis quatre ans, ai publié dans un livre imprimé mes craintes de ce genre, & qui n'ai commencé l'envoi des tables statistiques par l'Autriche, que pour vous donner à considérer attentivement l'immense base de puissance que possède l'Empereur, dont je ne saurois jamais regarder l'alliance avec nous que comme le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de Kaunitz, & le type de notre légèreté indélébile. Au reste, on s'exagère ailleurs peut-être

la puissance de l'Empereur autant que nous la diminuons; mais cela même est une raison qui pourroit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique, le profit facile & décevant d'en partager les dépouilles: & voilà pourquoi *voir venir* me paroît moins de raison qu'il ne l'a été; car il est probable que le Roi de Prusse une fois engagé ne se dévoyeroit pas; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur, jointes à l'antipathie des deux nations, & à l'opinion universelle, qui fait regarder le chef de l'Empire comme un Prince sans foi, paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse, & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir. Mais l'homme est bien circonspect, Hertzberg bien véhément, & la crise bien urgente.

J'ai causé avec plusieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur; il s'y est montré très-affable & très-parleur, & il a surtout distingué un officier François, qui a fait le voyage à cheval pour ne pas laisser échapper sur sa route une seule position militaire. En général les troupes Autrichiennes manœuvrent bien par compagnie, passablement même par régiment; mais, lorsqu'elles sont rassemblées, elles ont une infériorité prodigieuse sur l'armée Prussienne: on est unanime sur ce point. Elles n'ont pas su garder leurs distances, pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur est étranger, tandis que les Prussiens ont tellement l'habitude & la religion d'observer leurs distances, qu'il est inoui de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée Autrichienne sur la Prussienne, 1°. à ce qu'il y a

dans son armée trop peu d'officiers & de bas-officiers en comparaison du nombre des soldats ; 2^o. à ce que, par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies sont à deux cents factionnaires, garde à peine cinquante ou soixante hommes sous les armes, & renvoie les autres chez eux, même malgré eux ; de sorte que les trois quarts ne sont jamais exercés ; 3^o. à ce que ses troupes sont dispersées, morcelées par très-petits détachemens, & ne manœuvrent jamais ensemble que dans les camps, où se font même les exercices de détail ; 4^o. à la très-inférieure espece des officiers. Les capitaines sont l'ame de l'armée Prussienne ; ils sont la partie honteuse de l'armée Autrichienne, &c. En général l'on prétend que le sort d'une guerre entre les deux nations, à généraux seulement égaux, est peu problématique, & doit presque certainement être favorable aux Prussiens dans la première campagne : or l'égalité de généraux n'existe pas. Laudhon, quoique vigoureux encore, ne peut pas durer longtemps ; & d'ailleurs il a souvent dit qu'il ne commanderoit jamais une armée qu'à quatre cents milles de l'Empereur. Lasçi, qui a toute la confiance de ce prince, & qui s'est rendu, dit-on, singulièrement nécessaire par la complication de la machine militaire, est d'une habileté douteuse. Personne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunswick, pas même contre Kalkreuth ou Mollendorf.

Des gens revenus assez rapidement de la Russie, assurent que l'Impératrice est bien, & que Ermenow l'a consolée de ses longues douleurs sur la mort de Lanskoï. On dit aussi que Bedborotko gagne du terrain sur Potemkin, & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquième dépêche; je pense qu'en général ils sont plutôt surpris que devinés. La voie par laquelle ils le sont communément, est la communication officielle des pièces qu'une cour fait passer à une autre, & que le ministre a quelquefois la mal-adresse d'envoyer sous son chiffre ordinaire à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet écueil. En général cependant il faudroit avoir beaucoup de chiffres, & je vous prie de ne pas négliger l'occasion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.

L E T T R E XXVIII.

Dresde, 24 Septembre 1786.

VOTRE lettre du 4 septembre que, par mégarde, vos secrétaires ont datée du 4 août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, sans renseignemens écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée; & je ne suis pas à me repentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse suivi mon plan, l'avance de quatre jours sur tous les courriers diplomatiques; mais je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été susceptible d'être devinée? Il en est des détails de la mort, comme de la nouvelle; je n'ai pas pu croire que, n'étant plus un secret & devenant si faciles à scruter & à décrire, on vous en laissât chommer. Je l'ai pensé d'autant moins que certains ministres, & en

vérité la plupart , me paroissent si embarrassés de la rédaction de leurs dépêches , que je ne les aurois pas soupçonnés de dédaigner la besogne aisée ; content d'ailleurs de vous avoir instruit , grace à des circonstances heureuses , de la marche de la maladie , comme peu de cabinets l'ont été , j'ai méprisé les détails devenus publics ; mais il y en avoit d'assez piquans , sur les deux derniers jours du Roi , dont on pouvoit se faire fête à bon marché , & qui ne sauroient être dépourvus de tout intérêt , même après la mort , lorsqu'il s'agit d'un mortel aussi extraordinaire au physique & au moral.

Sa maladie , qui auroit tué dix hommes , a duré onze mois , sans interruption & presque sans relâche , depuis le premier accès d'apoplexie asphyxique , d'où il revint par de l'émétique , & en proférant avec un geste impétueux , pour premiers sons , ces deux mots : TAISEZ-VOUS. La nature tâcha de sauver cette composition rare à quatre reprises différentes ; deux fois par des diarrhées , deux autres fois par des éruptions à la peau ; de sorte que les adorateurs d'un Dieu peuvent dire que le Créateur même a brisé cette forme , & que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge , la contention continuelle d'ame & d'esprit , pendant quarante-six années , les fatigues , les agitations de tout genre , qui signalèrent ce regne de féerie , & la maladie la plus terrassante.

Cet homme est mort le 17 août , à deux heures & vingt minutes du matin ; & le 15 , où il sommeilla contre son habitude constante jusqu'à onze heures , il avoit fait encore son travail de cabinet , au milieu d'une très grande

foiblesse, mais sans manquer d'attention, & même avec une présence d'esprit & une concision rares pour tout autre Prince peut-être en pleine santé : aussi, lorsque, le 16, le Roi régnant envoya à Selle l'ordre de se rendre à Potsdam le plutôt possible, parce que le Roi avoit perdu connoissance, presque depuis le midi du jour d'auparavant, & qu'il étoit dans un sommeil léthargique ; ce médecin arrivant à trois heures, & trouvant à Frédéric II. du feu dans les yeux, de la sensibilité dans les organes, & de la connoissance au point que, n'étant pas appelé par lui, il n'osa pas se montrer ; jugea qu'il étoit sans ressource, moins à l'odeur cadavéreuse qu'exhaloit sa plaie, qu'à ce que, pour la première fois, pendant tout le cours de son regne, il ne se rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet ; & c'étoit bien conclure : ce n'est qu'en mourant qu'il pouvoit oublier son métier..... Les deux tiers de Berlin s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fut un homme ordinaire, & presque au dessous des autres. Oh ! si ses grands yeux, qui portoient au gré de son ame héroïque la séduction ou la terreur, se rouvroient un instant, auroient-ils le courage de mourir de honte, ces adulateurs imbécilles ?

L E T T R E X X I X.

Dresde, 26 Septembre 1786.

EN causant avec un homme instruit qui revient de Russie, j'ai appris un fait qui m'étoit tout-à-fait inconnu, que M. de Vergennes fait sans doute, mais qu'à tout événement il ne m'a pas paru inutile de consigner ici, & d'au-

tant moins qu'on pense plus que jamais à y donner suite.

Lorsque Ayder Aly s'avançant jusqu'au delà de l'Orixa, étoit au plus haut point de ses succès, les habitans du Nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes de commerce par le conflit des Anglois & de leurs ennemis, ont porté leur fer jusques sur les frontières de la Sibérie pour l'y vendre. Ce fait extraordinaire a été l'occasion d'une entreprise remarquable qu'a tenté la Russie en 1783. Elle envoya d'Astracan une flotte pour s'emparer d'Astrabat, afin de former un établissement sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, & de pénétrer aussi dans l'intérieur des Indes. Cette entreprise a échoué; mais elle n'est pas abandonnée, & si peu, que l'on voit en ce moment à Petersbourg un plan en relief des ouvrages dont on veut fortifier Astrabat.

De tous les projets gigantesques de la Russie, celui-ci est peut-être le moins déraisonnable, puisque la nature des choses le lui a indiqué, & qu'il y a déjà une navigation intérieure complètement établie depuis Astracan par le Volga & la Mita, le lac Jemen, le Wologda, le canal de Ladoga & la Newa jusqu'à Petersbourg. Si jamais ce plan étoit suivi avec succès & activité, il faudroit une de ces deux choses, ou que l'Angleterre songeât sérieusement à une coalition avec nous contre le système du Nord, ou qu'elle nous laissât prendre toutes sortes d'avantages sur elle à Petersbourg; car on y auroit alors des intérêts tout-à-fait contraires aux siens, & il pourroit s'y former de terribles orages contre sa puissance aux Indes.

Que de révolutions & de chocs d'hommes & de choses occasionnera le développement

des destinées de cet Empire, qui asservit & domine successivement tout ce qui l'entoure & l'avoisine ! A la vérité, son influence sur chaque point paroît devoir être en raison inverse de leur multiplicité. Mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe ; & sans se hâter de deviner le sort de la Turquie européenne pour se les exagérer, si la Russie prend l'Ukraine polonoise, comme la manière dont elle arme la mer noire & dispose son commerce, paroît en indiquer clairement le dessein imminent, combien ne se multiplieront-ils pas encore ? Quelle tête a donc l'Empereur, s'il est impossible de lui démontrer qu'il lui vaut mieux & des Turcs & des Polonois pour voisins, que cette étrange nation, propre à tout, susceptible de tout, qui produit les meilleurs soldats de l'univers, & les hommes les plus malléables qui habitent ce globe !

Les différentes notions que j'ai acquises ici, où j'ai fait une moisson assez abondante, seront l'objet d'un mémoire particulier; elles ne sont pas assez pressées, & sont trop nombreuses pour entrer dans des dépêches. Mais je n'ai pas pu résister à une tentation assez chère, que voici. L'Electeur fait faire par ses ingénieurs la topographie de la Saxe; il en existe déjà vingt-quatre cartes; elles sont tenues sous le plus grand secret, & cependant, moyennant quelques louis par carte, je puis les faire calquer & copier. Il m'est bien venu dans l'esprit que, puisque je le puis, M. de V*** l'a fait. Mais comme on fait rarement tout ce qu'on peut, & même tout ce qu'on doit, il est très possible qu'il n'en soit rien, & alors j'aurois perdu une occasion unique que je ne retrouverai plus. En conséquence je me suis décidé, dans

dans l'espoir que l'intention du moins me servira d'apologie, & que l'on voudra bien penser que, ne faisant pas un fol de fausse dépense qui n'ait trait à la meilleure exécution de ce dont on m'a chargé, on peut me passer des excédens.

L'Electeur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtresse paroît ne devoir être qu'une fantaisie éphémere, & la faveur retourne déjà à l'ancienne maîtresse Madame de Toring Seefeld, née Minuzzi.

L E T T R E X X X.

30 Septembre 1786.

Vous aurez su, sans doute, par le courrier du mardi, ce qui s'est passé lundi à la premiere cour de la Reine; mais, comme je crois devoir quelques réflexions à ce sujet, je commencerai par les détails exacts.

La princesse Frédérique de Prusse qui croyoit que, selon l'usage très-sensé du pays, la Reine joueroit avec des nationaux, & non avec ministres étrangers, avoit arrangé M. d'Est** pour sa table (c'est elle qui distribuoit les parties). Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la sienne. La Reine a nommé le prince Reuss, ministre de l'Empereur, & le prince de Coethen; mais cette maniere d'élephant imbécille, ayant, après quelques secondes, déclaré qu'il ne savoit aucun jeu, la Reine lui a substitué M. de Romanzow, ministre de Russie. La princesse Frédérique, très-surprise, n'a pas osé, ou n'a pas voulu faire de représentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Est** a refusé très-positive-

H

ment, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la Princesse, disant que très-positivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'est retiré aussitôt.

Tout le monde blâme la Reine, & M. d'Est**. La première a fait une balourdise sans exemple; le second, dit-on à Berlin, ne devoit pas refuser la fille du Roi. Ce jugement est sévère peut-être. J'avoue cependant que je n'aurois pas refusé, parce qu'il ne faut, ce me semble, montrer l'insulte, que lorsqu'on veut se tenir pour insulté; or il y auroit bien de la légèreté à prendre aussi sérieusement une gaucherie de la Princesse la plus gauche qu'il y ait en Europe. D'ailleurs M. d'Est** n'avoit, à la rigueur, pas plus à se plaindre que tous les ministres royaux, puisqu'il n'y a point de préséance entre ministres. Et peut-être seroit-il imprudent de vouloir l'établir; car ce seroit assurément mettre tout au moins en question ce que la tradition, la tolérance universelle nous accordent; aussi, pour le dire en passant, Milord Dalrymple, dès qu'il a su que M. d'Est** s'étoit plaint chez le comte Finck, a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas sur personne; mais qu'il ne souffriroit pas que personne voulût le prendre sur lui. J'aurois donc accepté la carte de la Princesse, en disant très-haut, & montrant la table de la Reine: *je vois que nous sommes ici pêle-mêle, & certainement le sort ne pouvoit mieux me servir* (il y a prétexte pour appeler la Princesse jolie). Si j'avois cru devoir davantage à mon Souverain, la cour d'après j'aurois refusé sur la nomination de la Reine, mesure violente & hazardeuse toutefois, & la réparation eût eu un éclat, au lieu de cela, ce n'est que l'insulte

qui a fait sensation , & même une fort considérable dans le public. Maintenant M. d'Est** acceptera-t-il , ou n'acceptera-t-il pas à la première invitation ? S'il accepte , il sera constaté qu'ayant senti le procédé , il a pourtant joué le second. Et cependant comment refuser , J'ai proposé au prince Henri ce *mezzo termine* , qu'il y eût cour chez la Reine douairière qui , par sa circonspection & sa dignité naturelle , compte plus que la régnante , & que là M. d'Est** fit sa partie avec le ministre de l'Empereur : distinction d'autant plus marquée qu'il n'est jamais arrivé à cette Reine de jouer avec des ministres étrangers... Si le deuil d'épouse ne s'y oppose pas trop longtemps , il me semble que c'est ce qu'on peut faire de mieux. Au reste la Reine a écrit au comte Finck une lettre qui a dû être lue à M. d'Est** , où le mot *excuse* est prononcé , & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout ; mais , dit-on , ce procédé a été public , & l'on veut que les excuses soient secrètes , puisqu'on demande le silence.

Au fait , l'important & le très-certain est qu'incontestablement il n'y a eu nulle préméditation ; que l'instinct déraisonnable de la Reine l'a seule inspirée ; que le comte Finck & toute la cour en ont été fâchés ; que si le Roi l'apprend il en saura très-mauvais gré à la Reine , qu'il n'a pas vue depuis six semaines ; qu'il la contrarie surtout ; qu'il a traversé tous les arrangemens que , dans sa verve d'avènement , elle avoit faits avec le maître de sa maison ; qu'enfin jamais Reine de Prusse , c'est-à-dire , la plus insignifiante des Reines , n'a moins influé. Si donc il est vrai , d'un côté , qu'on n'a dans ce monde que la place qu'on prend ; que notre rang , très-déchu dans l'opi-

nion, n'a pas besoin de décheoir encore, & que l'insolence Russe, qui empiète infatigablement, a besoin d'être surveillée & traversée; il est parfaitement sûr aussi que le procédé de lundi est un fait isolé qui ne vaut pas même de la bouderie dans une circonstance où la bouderie peut amener la froideur, & la froideur, d'assez grandes révolutions, ou du moins des faux-pas décisifs, que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint-James voudroient bien occasionner & dont ils sauroient profiter.

Tel est mon avis, puisqu'on me fait l'honneur de me le demander, qu'il me soit permis d'y ajouter que Berlin n'est plus une mission indifférente; il faut y être actif & mesuré, aimable & imposant, ferme & souple, loyal & rusé, en un mot, tout ce qui ne se réunit pas aisément. M. de V. va demander cette mission, dans le cas où M. d'Est. se retire ou passe ailleurs. J'en parle sans intérêt, puisque je n'ai pas lieu de présumer que, vou-lût-on décidément me placer dans cette carrière, je débutasse par une mission de cet ordre; mais je dois dire que M. & surtout Mad. de V... n'y conviennent pas. Lui est lourd & borné, plutôt turbulent qu'actif, timide que prudent, donneur de dîners que représentant; il n'a ni formes, ni élocution, ni yeux. Elle, qui ne manque pas d'esprit, seroit trop gaie, même à Paris; &, pour trancher le mot, son ton est mauvais & peu séant. Mais, comme elle a du caractère, elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie; & comme elle mene d'autant mieux son mari qu'il croit être chez lui maître absolu, elle le rend raboteux, cassant, heurtant, outre qu'elle le sequestre, ce qui est partout & sur-

tout à Berlin , parfaitement disconvenant à un ministre de France. C'est un des inconvéniens de M. d'Est.

Voici ce que j'apprends de plus capital sur le Roi & l'administration , soit en absence, soit au retour. Il est très-mécontent du Stathouder. On prétend que vous devez être satisfait des déclarations du comte de Görtz. Je me tue de répéter que c'est à présent qu'on ne peut plus suspecter nos intentions , puisqu'assurément , si nous voulions la destruction du Stathouderat , le prince d'Orange nous a fait beau jeu. Le prince Henri assure que , pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haye l'ordre (& non pas des ordres) & un peu d'argent , le Roi sera très content. Je crois qu'il (le Roi) sent la nécessité de ne pas s'enfermer dans son premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain , c'est que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande ; & qu'il a eu à cette occasion , en présence du Roi , une prise très-vive avec le général Möllendorf. Jugez par-là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel ministre. Eh bien ! tout cela n'empêche pas qu'en Prusse il n'ait été Comte , & que son crédit ne me paroisse bon.

Quant aux affaires intérieures , Schulembourg baisse , quoiqu'en dise le prince Henri , ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas sur l'eau. On assure cependant qu'il va être fait Comte avec beaucoup d'autres ; car on n'est pas économe de titres. La commission pour la régie commence à frapper de grands coups ; mais sur les individus & non sur les choses. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner désormais que six mille

écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou se retirer. Launay furieux, & d'autant plus que depuis longtems il demandoit son congé, de sorte qu'on pouvoit sans inconvénient le traiter plus poliment, dit tout haut qu'il va imprimer un compte rendu qui prouvera non-seulement que chacune de ses opérations a pour piece justificative une lettre du feu Roi, dont il a tempéré l'humeur fiscale, beaucoup plus qu'il ne l'a provoquée; mais encore qu'il a refusé vingt marchés offerts par le Roi, qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le scandale de ce compte rendu, s'il ose le publier, sera fort grand, & en dernière analyse, la commission sur ce pied fera plutôt l'examen du feu Roi, que celui de la régie que l'on pouvoit aisément prévoir s'être mise en regle. Les commissaires ont congédié Roux, le seul homme habile qui fût dans la régie, avec cinq cents écus de pension, & Grodard, homme insignifiant, avec le même traitement. Ils ont mis à la place Koepke & Beyer, à trois mille écus d'appointemens, tous deux ne sachant rien, avec cette différence que le dernier est un travailleur exact & assidu; mais l'un & l'autre sont sans instruction & sans principes. En général, il n'y en a point dans cette commission, & les commissaires ne savent pas du tout comment s'y prendre; il en sera de même ici de toutes les commissions, parce qu'indépendamment des inconvéniens qui y sont attachés dans tous les pays du monde, il y a de plus dans celui-ci, que l'instruction y étant très-rare, elles seront longtems fort mal composées, mais on veut faire des contents, placer des protégés, & surtout ne point avoir de ministre principal. Tant que cela

durera, il y aura de l'embargo, & j'ai plusieurs raisons de croire que, d'ici à quelques mois, personne ne sera encore à sa vraie place, à celle qu'il est de sa destinée de garder; il ne faut donc pas se presser de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple, moins en refusant la fête préparée pour son retour, qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoisie l'attendoit. *Il nous traite comme son oncle nous a traités au retour de la guerre de sept ans*, ont dit les poissardes. *Mais avant que d'agir comme lui, il faut avoir fait les mêmes choses que lui.* En vérité, le peuple a quelquefois du bon sens!

Quant à la domesticité, on peut remarquer d'abord un désordre total dans l'intérieur de la maison. Nul maître, nul ordonnateur, nuls fonds assignés; la valetaille & l'office gouvernement. Dufour ou Chauvier, je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un seul, sans influence aucune, & plutôt mal que bien traité, de même que tous les confidens subalternes. Le Colonel Vartensleben, autrefois relégué en Prusse par son intimité avec le Prince royal, prend de la faveur, à ce qu'on croit. Mais les deux hommes à observer sont Welner qui, à ce qu'on assure, a la communication de tous les papiers ministériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décisions, & Bischofswerder qui, outre le soupçon universel, dit avec trop d'affectation qu'il n'a aucun crédit sur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en fait pas jusqu'à dire qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas, pour donner à penser qu'on l'a.

Pour ce qui est des plaisirs, on s'humanise. Un arrangement très remarquable, c'est un cuisinier donné à la princesse Frédérique de

Prusse, fille du premier lit ; elle aura ainsi une espèce de maison , ce qui n'est autre chose , ce me semble , qu'un moyen peu honnête de se procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiselle de Voss qui capitule ; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun succès à espérer auprès d'elle ; aussi longtemps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au devant du Roi à son retour ; puis , traversant la ville comme un éclair , elle s'est rendue à Charlottenbourg , où le Roi se trouve , & où elle séjourne. Elle prend au reste le prudent parti de se charger de la direction des plaisirs de ce Prince , qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouissance , quelle qu'elle soit.

Un fait que je ne saurois garantir , mais que l'on se dit à l'oreille , c'est que l'Angleterre prodigue les caresses & les offres répétées de traité de commerce , sous les conditions les plus avantageuses , & que la Russie elle-même n'a pas épargné les avances ; ce qui est certain , c'est que nos ennemis & leur parti font beaucoup sonner que nous venons de réformer dix mille hommes , ce qui prouve bien , disent-ils , que nous ne pensons pas à en imposer aux Cours Impériales.

Je puis certifier encore que le Grand-Duc & la Grande-Duchesse , qui , depuis longtemps , n'avoient pas donné signe de vie au prince Henri , lui ont écrit des lettres charmantes ; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos , & de même qu'il demandoit , la veille de l'enterrement du Roi , dans un cercle , si on illumineroit le lendemain ; il appelle illumination des cinq chandelles , la nuit du 2 , (journée des hommages) où l'on a ordonné d'illuminer. A propos d'hommages , le prince Henri est admis à prêter le

serment par écrit., & cette faveur n'a pas peu redoublé ses fumées. Il parie toujours pour l'expulsion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de son voyage en Prusse, & que tous les récipiendaires ont suffoqué d'encens : cela est complètement mal-adroit.

Je finirai par un mot sur la Saxe. Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne santé; il se desseche visiblement, & l'exercice violent qu'il fait par système, & qu'il soutient avec son invincible opiniâtreté, l'avance; il n'aura point de garçons, & l'on ne sauroit exagérer l'imbécillité cassarde de ses freres, qui d'ailleurs ne sont point mariés, & d'où il suit que les futurs contingens menacent prodigieusement ce beau pays. Marcolini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on pense qu'une de ses commissions est de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe sur la Toscane ou quelque autre alliance Autrichienne de l'empereur, a eu l'idée de lui donner Mademoiselle de Condé; ce qui nous assureroit de l'electorat & de l'Electeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

ier. P. S. j'ajouterai, quant à la carte que je me suis décidé à faire copier furtivement, qu'elle porte sur la partie la plus importante de la Saxe, & que tous les ministres étrangers sans exception, M. de V. à la tête, sont convaincus que l'Electeur ne la laisseroit pas voir à son frere. Une trouvaille plus précieuse encore, c'est celle du cadastre de 1783, rédigé avec une grande exactitude; & contenant une répartition détaillée de la richesse territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V. quitte

Dresde , & n'y veut pas retourner. C'est un joli poste, & très-bon pour observer l'Empereur & le Roi de Prusse.

Boden est en chemin pour venir ici ; on le croit assez présomptueux pour solliciter la mission de France. Il échouera , ou la cabinet de Berlin se fera tort. C'est toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous destine. Je vous en ai parlé de Dresde, où j'ai beaucoup causé avec lui ; c'est assurément un homme instruit & sensé. M. d'Enragues étoit intimement lié avec lui , & il est resté son ami. Il fera fort aisé de faire venir M. d'Enragues qui est à Montpellier , soit pour diriger , soit pour surveiller son début.

ad. P. S. Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires , & prié d'aller dîner à Charlottenbourg. Il me l'a fait dire , & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme , mais je veux répéter ici que la nouvelle des dix mille hommes proposés par Hertzberg est de toute certitude : elle m'a paru si importante , combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg , qui me semble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès longtems dans cette correspondance secrète dont j'ai parlé , l'assistance armée du nouveau Roi ; cette nouvelle , dis-je , m'a paru si importante , que j'ai cru devoir en faire avertir M. d'Est... par une voie qu'il ne peut pas deviner me tenir.

Au reste , & relativement à l'intrigue de cour , ici , j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand , qui dit tout à sa femme , qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureusement l'énorme stupidité de cette princesse émuise son

influence, & glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.

L E T T R E X X X I.

3 Octobre 1786.

J'AI eu fort peu de temps pour le courrier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Cette cérémonie des hommages étoit imposante, malgré l'angustie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre insçu, dans nos sensations physiques, ce tribut d'égarde, payé par le despotisme armé à la nation qu'il gouverne, cette espece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque sorte une co-relation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté des députés, & du moins l'apparence d'une délibération, plaisent à l'ame & remplissent la tête de douces & touchantes rêveries. A un Prince qui sauroit penser, je ne voudrois que le contraste de cette cérémonie avec le serment militaire, & des émotions différentes qu'elles excitent, pour lui faire sentir s'il est donc vrai qu'une monarchie ne repose que sur la force, & si la pyramide doit porter sur la base ou sur la pointe.

Après le discours du ministre de justice (Reck) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les ecclésiastiques), conduit par le prince Frédéric de Brunswick, prévôt du chapitre

de Brandebourg , le serment des nobles , l'énonciation & la confirmation des privilèges , la nomination des grâces , faite par le ministre de Hertzberg (le ministre de Schulembourg est du nombre des nouveaux comtes) , le Roi s'est avancé sur un balcon extérieur , où l'on avoit pratiqué un fort beau dais , pour recevoir les hommages du peuple & son serment. La bourgeoisie étoit rassemblée par tribus , jurandes & métiers , dans la place vis-à-vis du château. Tous les symptômes d'une joie tumultueuse sont ici comme ailleurs l'effet sympathique , j'ai presque dit contagieux , d'un grand nombre d'hommes rassemblés pour en voir un élevé au-dessus de leurs têtes , qu'on appelle leur souverain & leur maître , & de qui dépendent en effet la plupart des biens & des maux qui les attendent. Il faut remarquer cependant que l'ordre a été beaucoup plus grand & le jour & la nuit qu'on n'auroit droit de l'espérer dans toute autre grande ville. Il est vrai que l'on ne distribue ici , ni vins , ni cervelats , ni argent ; les largesses se divisent par quartier , & par la main des pasteurs & des magistrats. Il est vrai aussi que les passions de ce peuple ressemblent à peine aux émotions des autres.

La Roi a donné à dîner à six cents & tant de personnes. Tout ce qui étoit noble a été invité. Sur la proposition qu'on m'a faite d'y rester , j'ai répondu qu'il n'étoit question apparemment que des nobles nationaux , & que , si l'on eût voulu admettre les étrangers à cette faveur , on leur auroit sans doute fait l'honneur de le leur dire. Tous les Anglois & presque tous les François se sont retirés comme moi & avec moi.

Les illuminations étoient médiocres ; on en

■ remarqué une , où l'on avoit enveloppé de crêpe tous les lampions ; de sorte que leur lumière étoit pâle , triste & vraiment funéraire. Cette idée est d'un Juif , & c'est devant la maison qu'elle a été exécutée. Ceci me rappelle un beau trait du sermon qui a précédé la cérémonie : il étoit prononcé dans l'église Luthérienne ; le ministre de la communion dominante a invoqué long-temps , & même avec assez d'onction & d'énergie , la tolérance , *cette heureuse & sainte moisson que les provinces Prussiennes doivent à la maison qui les gouverne.*

Je vous envoie les meilleures médailles qui aient été frappées ; gardez-les pour vous ; car on en va distribuer aux ministres étrangers , qui sans doute les feront passer. Il y en a en or , mais je les ai trouvées trop chères pour leur beauté. Chaque général en service en a reçu une grande , dont le prix est de quarante-huit écus. Chaque commandant d'un régiment en a reçu une petite , dont le prix est de six ducats. La grande est bonne , la petite très-médiocre (je parle de celles qui ont été distribuées hier , & seulement de la ressemblance.)

4 Octobre 1786.

La journée des hommages & ses préparatifs ont consumé tout le temps & obstrué toutes les sociétés depuis le dernier courrier ; ainsi peu de choses à mander aujourd'hui. Le prince Henri avoit été invité l'autre jour ; principalement , je crois , & quoiqu'il en dise , parce que M. de C. . . pere , dînoit avec le Roi. Cependant avant le dîner le Roi parla au Prince , de la Hollande , & se plaignit de ce que les paroles de M. de Verac , qui avoit dit à M. de Görtz ne pouvoir se mêler de rien , étoient en contradiction avec les promesses du cabinet de Versailles. La Hollande donne de l'hu-

meur, cela est naturel ; & cependant, comme je le dis sans cesse : „ quelle plus belle occasion „ de se désintéresser, que celle où le Stathou- „ der, contre toute raison & toute convenan- „ ce, a pris un parti violent & décisif peu de „ jours avant l'arrivée du conseil que lui des- „ tinoit le Roi ? „ J'ai eu une scène fort vive sur la Hollande avec M. de Hertzberg ; patience, fermeté, un peu d'astuce de ma part ; violence, emportement & déraison de la sienne. Il me paroît clair qu'il suit en Hollande une marche secrète.

A propos de M. de C. . . , il fit attendre une heure le Roi pour dîner. C'est une triste destinée qu'a la France d'être toujours, en quelque sorte, représentée par certains voyageurs dans des circonstances délicates. Un duc de la F. . . , au milieu d'une société ennemie, demande au duc de Brunswick : *à propos, avez-vous servi, vous, Monseigneur ? . . .* A Dresde, en pays cérémonieux & circonspect où votre legation a fort déplu, ce même questionneur impitoyable venant de voir la collection de pierres précieuses la plus immense qu'il y ait en Europe, dit à l'Électeur en plein dîner : *cela est bien ; oui, fort bien : combien cela vous a-t-il coûté, Monseigneur ?* Un M. de P. . . à Potsdam huit jours avant la mort du Roi, dînant avec le prince de Prusse, entend nommer M. de H. . . ; il s'écrie : *à propos, j'oubliois que j'ai une lettre de lui à vous remettre,* & cette lettre il la jeta au prince au travers de la table. Au reste, il aura regardé sans doute cette familiarité comme toute simple, lui qui, à Prague, en prenant congé de l'Empereur, a saisi & secoué sa main, en lui témoignant toute sa satisfaction d'avoir vu ses manœuvres & renouvelé connoissance avec lui, & c'est M. de

... qui raconte ici cette anecdote, que dix Anglois préfens n'auroient au refte pas laiffé à terre; quand il ne fe feroit pas donné la peine de la ramaffer. Pourquoi laiffer voyager de telles gens, qu'il eft aifé de retenir par leurs places? Il eft impoffible de s'exagérer le tort que font ces ridicules pafquinades, dans un moment où les malveillans font fi nombreux, & qu'ils voudroient faire juger la nation fur ces échantillons. Remarquons au refte à propos de MM. de C . . . , qu'autant le pere eft fat, phyfiquement fat, fat d'une maniere démefurée & dégoûtante, autant le fils eft un fujet d'une grande efpérance, & réuffit univerfellement. Je ne connois pas un auffi jeune homme qui joigne à plus de modettie, plus de raifon; à une timidité plus décente, un plus grand talent d'obfervation; à des formes plus agréables & plus douces, plus d'activité fage & mefurée. Sans doute ces qualités reffortent mieux par l'extravagance du pere; mais elles exiftent toutes, & fur des bafes folides, puifque c'eft probablement le fpectacle continuel des travers du pere, qui en a fait naître l'aversion au fils. C'eft un des plançons que je connoiffe les plus propres à être transplantés dans la diplomatie.

Le Roi fut tout hier froid & taciturne: pas une émotion, pas un mot gracieux, pas un fourire. Le miniftre de Reck, qui harangua les Etats au nom du Roi, promit dans fon difcours que fous ce regne on ne mettroit jamais de nouvel impôt, & qu'on diminueroit même ceux qui exiftoient. Lui a-t-on dit de le promettre; ou l'a-t-il pris fur lui? C'eft ce que j'ignore & ce qu'on met en doute.

Le Roi avoit eu avant-hier des tracafferries domeftiques, & une fcene de jalousie à Char-

lottenbourg, de la part de madame Riétz ; il s'en ressentoit peut-être encore hier ; quoiqu'il en soit , le discours de son ministre de justice valoit mieux que sa contenance, quelque belle représentation physique qu'il ait en effet. Il part toujours le 4 pour la Silésie , & n'en revient que le 17.

On meuble une partie du château , mais très-simplement.

On a fait publier que ceux qui avoient des expectatives de fiefs se présentassent ; que leur expectative étoit anéantie , & qu'ils ne pourroient revenir à la charge, que lorsqu'il y auroit un fief vacant à solliciter ; mais non demander une expectance, comme cela se dit.

J'ai vu une relation de ce qui s'est passé en Prusse. Celui qui l'a écrite a rencontré des expressions très-exaltées pour peindre l'enthousiasme , & à côté ce mot du Roi : *je trouve la Prusse bien malade, mais je la guérirai.*

Le comte de Kaizerling , qui avoit beaucoup perdu dans la guerre de sept ans , & éprouvé de mauvais traitemens du feu Roi ; après en avoir été très-accueilli , a reçu en prêt cent cinquante mille écus sans intérêts pour trente ans.

L'évêque de Warmie fera ici , dit-on , sous trois semaines ; c'est un homme très-aimable , & léger comme un Polonois , qui a été fort bien avec le prince de Prusse. Le Roi paroît s'en souvenir ; il est , de beaucoup , celui que le Roi a le mieux traité en Prusse.

C'est en novembre que le Roi arrêtera les états de dépense & de recette.

ier. P. S. *J'oublois de vous dire que le prince Henri a été fort caressé hier , pour un jour aussi nébuleux. Il a dîné & soupé avec le Roi , & l'a conduit en tête à tête voir les illuminations.*

ad. P. S. Je reviens de la cour ; les ministres étoient pêle-mêle ; mais comme les deux ministres Impériaux étoient ensemble , le Roi a tenu une marche rétrograde assez singulière. Le hazard faisoit que , vu la quantité d'Anglois à présenter , milord Dalrymple étoit le plus près de la porte du Roi , & précédoit les ministres Impériaux. Le Roi a débuté par ceux-ci , puis il a retourné à milord Dalrymple ; après quoi il a descendu beaucoup plus bas vers M. d'Est . . , & ne lui a parlé que pour remercier en général les ministres étrangers de leurs illuminations. Cela n'est peut-être que hazard ; mais tout est remarqué. Si cette intervention des usages duroit , je crois qu'il faudroit faire sentir qu'elle déplaît ; car le bruit de la haine du Roi pour les François se renforce tous les jours , & ces bruits-là produisent quelquefois la réalité de ce qu'ils annoncent.

L E T T R E X X X I I .

4 Octobre 1786.

IL paroît très-probable que c'est l'habitude qui aura raison , & que Frédéric-Guillaume ne fera jamais que ce que son oncle le pénétrant l'avoit deviné. Il est impossible de s'exagérer la turpitude des détails de son intérieur, quant au désordre & à la perte de temps. Les valets redoutent sa violence , mais ils sont les premiers à tourner en dérision son incapacité. Pas un papier n'est en ordre, pas un mémoire apostillé, pas une lettre personnellement ouverte ; nulle puissance humaine ne lui feroit lire quarante lignes de suite. C'est tout à la fois la secousse de la violence , & la torpeur de la nullité. Son fils naturel, le comte de la Marche, le tire seul de sa léthargie ; il l'aime à l'adora-

tion. Son visage rayonne lorsqu'il l'aperçoit, & tous les matins il s'occupe longtems de cet enfant (*); c'est là même, dans ses plaisirs, la seule chose périodiquement régulière; car les heures sont d'ailleurs absolument interverties & imprévoyables. L'humeur de l'autre jour, par exemple, que j'ai cru la suite de l'orage de la veille à Charlottenbourg, m'a fait remonter aux détails occasionnels : c'étoit une querelle de musique. Le Roi vouloit un concert de chambre; il avoit demandé vingt-deux musiciens; il comptoit exécuter lui-même : sa basse étoit prête & d'accord. Quatorze musiciens seulement arrivent; emportemens, menaces, violences. Les valets de chambre se rejettent sur Kalikan, chargé de commander la musique. Kalikan est mis en prison. Duport, le fameux violoncel, & par conséquent le musicien favori, est venu au secours de Kalikan; il a remis au Roi la lettre que les valets-de-chambre avoient interceptée. La colere a été furieuse; tout le monde a fui; mais cette prévarication subalterne n'a d'ailleurs eu aucune suite. Pauvre regne! pauvre pays!

Je crois deux choses; l'une que le Roi a conçu l'idée & l'espoir de devenir un grand homme, en se faisant Allemand, purement Allemand, & narguant ainsi la supériorité Française; l'autre qu'il est déjà résigné au fond de l'ame à laisser les affaires à un ministre principal : peut-être ne se le dit-il pas tout haut à lui-même; mais au moins se dit-il tout bas : eh bien ! le pis aller sera d'appeller le duc de Brunswick ou mon oncle.

(*) Mort l'année dernière.

La premiere de ces conceptions est l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Hertzberg. Cet homme a dit & pu dire : „ il ne vous reste qu'une maniere d'être quelque chose, c'est de donner „ une impulsion à votre nation, qui doit dater de votre regne un nouveau genre de „ gloire; vous ne pouvez la donner, cette „ impulsion, qu'en vous mettant à tout de „ tête; que ferez-vous jamais comme François? „ le foible imitateur de Frédéric II. Comme „ Allemand vous serez original, vous serez „ vous-même, révééré dans la Germanie, adoré „ de votre peuple, prôné par les gens de lettres; considéré en Europe, &c. &c. „ Le mot de l'énigme est que Hertzberg a cru ce chemin le plus court pour être le ministre principal.

Mais la force des choses en demande ou elle en demandera bientôt un autre. Ce pays-ci, quoique servile, n'est pas façonné à l'esclavage ministériel; & Hertzberg, long-tems subalterne, plus astucieux qu'habile, plus faux que fin, plus violent que tranchant, plus vain qu'ambitieux, vieux, infirme, ne promettant pas une longue durée, ne sauroit les y assouplir. Il leur faut, quelque loin que pousse ses prétentions ce Welner tant écouté aujourd'hui qu'on ne peut discerner que de très-près son influence; il leur faut un homme dont l'existence domine toutes les hiérarchies, & le nombre n'en est pas grand. Encore une fois, je ne vois que deux hommes en mesure, le prince Henri & le duc de Brunswick. Au désavantage de n'être pas ici, ce dernier joint celui de devoir être bien redoutable à un prince foible & inappliqué, mais vain & jaloux, qui peut croire que le prince Henri ne fera pas à sa réputation le même tort qu'un

prince qui ne peut se déplacer , & vivre ici habituellement que comme premier administrateur , & sans qu'on puisse élever le moindre doute à cet égard. Aussi les actions du prince Henri haussent-elles tous les jours , malgré ses mal-adresses moins jactancieuses pourtant depuis quelques semaines ; & au lieu de ne revenir de Rheinsberg , où il retourne pendant l'absence du Roi, qu'à la mi-décembre, comme il y comptoit , il sera ici le même jour que son neveu.

Cependant , indépendamment des défauts personnels du prince Henri , & des écoles qu'il fera indubitablement , comment concilier ce système Allemand & la haine des François , avec la confiance accordée à ce Prince ! Les symptômes de cette haine , soit systématique , soit naturelle , se conforment mieux tous les jours. En renvoyant Roux & Grodard, Roux dont le vrai crime , peut-être , est d'avoir entretenu une Juive que le prince de Prusse desiroit , & de s'être obstiné à ne se prêter à aucun accommodement , le Roi a dit : *voilà donc de ces B. . . dont je me suis défait*. Un marchand François lui apporte des gentilleses ; il répond durement, j'ai pour sept millions de ces drogues-là , tourne le dos , & ne rouvre la bouche que pour dire : *qu'il n'aille pas chez la Reine au moins , car il ne seroit pas payé*. Sans doute le trait n'est pas blâmable ; je ne note que la forme. Boden , passablement reçu , à cela près que pour toute consolation de sa fièvre quarte , on lui a dit : *allez vous-en à Berlin , & tenez-vous y en repos , car vous en avez pour trois mois* ; ce Boden lui disoit : *j'aurois eu deux mille commissions pour votre Majesté , si j'eusse osé m'en charger . . .* Vous avez bien fait de refuser , lui a-t-il répondu , & d'un ton si rogue,

que Boden n'a pas même osé remettre les lettres de Dufaulx & de Bitaubé. Launay est traité avec dureté & même tyrannie ; il a été détenu dans sa chambre lors de la visite de ses papiers, indépendamment des arrêts généraux qui lui ont été donnés dans la ville de Berlin. C'est un Delâtre, son ennemi personnel, qu'on lui oppose sans cesse, & qu'on a fait venir pour lui servir de délateur ; homme sans honneur & sans foi, soupçonné de grands crimes, dilapidateur des deniers du Roi, libelliste forcené, dénoncé par notre cour même à celle de Berlin, qui la fit remercier ministériellement il y a deux ans de ses procédés à cet égard. Je dis qu'on l'a fait venir ; car, devant quatre-vingt mille écus au Roi, se seroit-il hasardé sans sauf-conduit & provocation ? Il est clair que Launay est persécuté comme régisseur & comme François. A ce propos on croit le projet de congédier la régie à la Trinité, époque où l'on appure les comptes décidément arrêtés. C'est là le grand holocauste qu'on offre à la nation, mais qui couvrira les vuides des revenus ? Car enfin cette régie a rendu l'année dernière six millions huit cents mille écus d'Allemagne, & non-seulement il est impossible de remplacer ce déficit immense, mais il est aisé, quand on connoit ce pays, de prévoir que des régisseurs Allemands percevroient à peine la moitié de cette somme.

Que produira la convocation des conseillers provinciaux & de finances, & des députés des négocians ? Des plaintes, & pas un projet qui ne soit isolé, partiel & en contradiction avec le système général, tel du moins que l'offre la nature des choses ; car d'ailleurs il n'en existe assurément pas encore.

Je reviens & dis : tous ces procédés & ces

projets sont contre le système personnel du prince Henri. Fait-il passer son ambition avant tout ? (il est bien loin d'en avoir la force) ou dissimule-t-il pour arriver ? Je ne crois pas qu'il en soit capable avec suite ; je crains plutôt qu'il ne soit encore une fois la dupe des carettes , qui , cependant , il faut l'avouer , sont plus substantielles & plus marquées qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Je crains sur-tout qu'il ne se hâte trop , & qu'avidé de recueillir la moisson du moment , il ne néglige les semailles pour l'avenir.

Le Roi a donné au ministre de justice de Reck , une boîte de coquilles pétrifiées , enrichie de superbes diamans (estimée douze mille écus) ; pareille boîte au ministre de Gaudi & dix mille écus ; pareille boîte au général Möllendorf ; un beau solitaire au marquis de Luchefini , & une bague de diamans au lieutenant de police Philippi. Il a fait aussi démonter trois boîtes garnies de diamans , dont on a fait trente bagues , qu'il a emportées pour les distribuer en Silésie.

N. B. Launay n'a point eu l'alternative d'accepter six mille écus ou son congé ; il a reçu seulement , sous la forme d'ordre , avis que ses appointemens étoient réduits à six mille écus.

M. de Hertzberg a donné aujourd'hui un grand dîner d'étrangers , où se trouvoit le nouveau ministre d'Espagne , & où n'étoit invité ni M. d'Est. ni aucun François ; affectation d'autant plus marquée que tous les Anglois , Piémontois , Suédois , & non-seulement les ministres étrangers , mais les Envoyés pour complimenter y étoient rassemblés. M. d'Est. s'en venge convenablement : il donne demain un très-grand dîner où M. de Hertzberg est invité.

P. S. M. Ewart, secretaire de la légation Angloise, m'a dit hier devant quinze personnes, M. de Hertzberg appuyant du geste & de la voix, ces propres mots : *le Stathouder est, par la constitution, le pouvoir exécutif en Hollande, ou pour le dire plus clairement, il est précisément en Hollande ce qu'est le Roi en Angleterre.* J'ai répondu du ton le plus froidement ironique : *il faut esperer cependant que les Hollandois ne lui couperont pas la tête.* Les rieurs n'ont pas été du côté de M. Ewart.

Boden m'a fait remettre vos paquets. Les extraits des plaidoyers Linguet, qui sont excellens, (je parle des extraits) ont parfaitement bien réussi. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'en envoyer la suite. Vous ne pouvez pas mieux m'achalander que par les choses de ce genre.

Il y a un accroc sur Alvensleben; c'est Hertzberg qui soutient Goltz.

Le numéro LXXVIII du courrier du Bas-Rhin est si insolent pour le Roi de France & son ambassadeur, qu'on feroit bien, je crois, d'en porter des plaintes ministérielles : cela réprimerait un peu Hertzberg qui est le compere de Manson, & qui en fera bien écrire d'autres, si cette lubie passe impunément. Or on ne fait pas ce que font les Gazettes pour les Allemands.

L E T T R E X X X I I I .

Magdebourg, 9 Octobre 1786.

LE hasard m'a découvert en sortant de Berlin, que l'homme qui est resté quatre jours enfermé dans l'appartement du Prince de H.

(de R....) n'est autre chose que ce C..., autrefois S. H., ancien mari de notre célèbre S. H., dont le mariage a été cassé; conseiller Bonneau du prince de Prusse, & , pour le compte de sa propre femme; banqueroutier, faussaire; en un mot, chevalier d'industrie de l'ordre le plus méprisable, & dont tous les étrangers nous disent: comment cet homme peut-il être officier chez vous? Je ne m'étonne plus si le Prince de H. a été froidement reçu par le Roi. Venir tout exprès pour s'efforcer d'exploiter la mine de corruption, qu'on croit s'être assurée par la connoissance des foiblesses d'un Souverain; fonder des succès sur la mauvaise opinion qu'on a de lui, & l'afficher en quelque sorte par une course rapide de Paris à Berlin; dépourvue de tout autre prétexte, puisque le prince de H. & son menin ne sont restés que cinq jours, & sont déjà repartis pour Paris, c'est tout à la fois une conduite bien méprisable & une intrigue bien gauche. Je crois qu'il importe que l'on dise très haut & avec un ton de dédain fort ironique tout ce qui peut faire sentir, sans s'abaisser à le dire nettement, que notre cabinet est complètement étranger à cette manœuvre; car des demi-mots que j'ai entendu lâcher à des malveillans, me persuadent qu'on ne demanderoit pas mieux que de lui imprimer cette tache.

J'ai fait route de Brandebourg à Magdebourg avec le comte de Hatzfeld, envoyé de l'Electeur de Mayence, pour le complimenter, & le baron de G..., envoyé du duc des Deux-Ponts pour le même objet. Celui-ci, ancien capitaine de hussards à notre service, est un bel imbécille, qui ne peut avoir été choisi que comme frere de madame d'Eixbeck, maîtresse du Duc. L'autre est un homme rempli

d'aménité, & dont l'esprit & les connoissances méritent de l'estime. Il paroît qu'il restera quelque temps à Berlin pour démêler le cahos. J'ai beaucoup causé sur Mayence ; l'Electeur est mieux, & cependant il ne promet pas une longue durée. Il paroît que les deux prétendants les plus en mesure d'arriver après lui, sont M. Feckenberg (tout à fait Autrichien) & M. d'Alberg, homme de l'habileté duquel on a la plus haute idée, dont on connoit peu les affections politiques, & qui dissimule comme Sixte-Quint encore moins.

Cette Cour semble, quant à présent, très-montée contre l'Empereur qui ajoute au reste chaque jour par une foule de traits particuliers & publics réellement inconcevables, à la haine universelle. On ne sauroit s'exagérer l'effet qu'ont produit sa réponse à la requête des Hongrois : *pueri sunt pueri, pueri puerilia tractant*, & l'abolition violente de tous leurs privilèges : ... mais d'un côté les grands propriétaires sont à Vienne enchaînés par leurs places & presque gardés à vue, & véritablement les otages de l'esclavage des Hongrois.

De l'autre l'aristocratie étant infiniment odieuse au peuple, il n'y a dans ce superbe & redoutable pays ni unité d'intérêts, ni centre de réunion ; & les troupes réglées sont postées & munies d'artillerie, soutenues de vétérans, de colonistes &c. &c.

Au reste, un Anglois fort mon ami & très-bon observateur, que je viens de retrouver ici, & qui a fait tous les camps de l'Empereur, en s'extasiant sur les formidables bases de sa puissance, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, la Galicie, &c., avoue que l'infériorité de ses troupes sur l'armée prussienne a infiniment passé son attente ; il assure qu'il est

impossible, soit relativement à l'instruction ou à la composition des officiers, soit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui sont précisément nuls, & tellement que son esprit paroît obstrué pour ce genre de combinaisons, qu'il est impossible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire sortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée prussienne anéantie ne peut plus renaître que de son trésor. Si jamais un homme paroît sur le trône autrichien, c'en est fait de la liberté de l'Europe. La santé de l'Empereur paroît mauvaise; son activité se ralentit peu à peu; cependant il outre-passe encore de beaucoup ses forces personnelles; mais ses projets ne paroissent plus que les vellétés d'un agonisant qui rêve la convalescence. On le croit dans ce moment très-froid avec l'impératrice de Russie.

L E T T R E X X X I V .

Brunswick, 14 Octobre 1786.

Si je cours la poste, vous voyez que ce n'est pas par dissipation. Eh! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels que cette activité oiseuse, si je puis parler ainsi, qui me précipitant dans toutes les cohues, dans les sociétés les plus fastidieuses, dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles allemands, qui s'appellent des *entre-nous* quand on n'est que trente personnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres pensées, & me force à me plier sans cesse à des formes qui m'étoient si étrangères, pour ne pas dire si odieuses.

Vous qui menez une vie fort agitée , mais du moins dans des sociétés d'élite , vous devez éprouver , malgré tout l'à-plomb que vous a donné la nature , combien il est difficile de passer brusquement de la dissipation sociale à la méditation du cabinet. Cette première est cependant absolument nécessaire pour connaître , sinon les hommes , du moins tels ou tels hommes ; indépendamment de ce qu'elle est indispensable , pour se ménager les *à parte* qui instruisent des faits courans , & font deviner ceux qui les suivront : il faut galopper cinq jours avec un Prince , & le suivre dans toutes les sinuosités physiques & morales de sa vie publique & privée , pour avoir le droit ou l'occasion de faire une question , ou , ce qui est préférable , pour lui surprendre un mot qui équivaille à la question & à la réponse. Mais qui fait cela mieux que vous ? Je ne veux que vous faire sentir que mes excursions ne sont pas le fruit du hasard , encore moins celui de la fantaisie. Ajoutez que chacune de mes courses complète des connoissances locales , sur lesquelles je me suis imposé de n'être pas satisfait légèrement. J'espère que vous verrez entr'autres , par mon mémoire sur la Saxe , & par celui sur les Etats prussiens , qui sont de vrais ouvrages , & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois , que j'ai soigneusement approfondi les pays que je veux connaître , & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres , avec cette différence cependant , que j'ose à peine me confier à l'affertion orale de l'homme le mieux instruit , lorsqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La nécessité de cette espèce de conscience superstitieuse que m'impose presque machinalement l'acte de prendre la plu-

me , m'a été démontrée dans trop de circonstances , pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible ? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre amitié a daigné me faire de la sensation qu'ont produite mes dépêches épurées , arrangées , embellies par vous , (car comment soigner ce qu'on écrit au moment , au jour le jour , avec la rapidité de l'éclair , & sans avoir le temps de relire) on en est content ; si j'en juge par les symptômes redoublés de l'extrême inattention que supposent les longs silences sur les questions les plus importantes , sur les demandes les plus instantes , & quelquefois l'oubli absolu de la plupart de ces choses , je dois croire qu'on lit mes lettres , tout au plus avec l'intérêt d'un bulletin assez bien rédigé , & que cette lecture n'a pas la plus légère suite ultérieure. Si cela est vrai , est-ce donc bien la peine , je vous le demande , à vous dont les sentimens énergiques & les hautes pensées échappent par tant de côtés à la contagion de légèreté , d'insouciance , d'égoïsme & d'inconséquence , qui s'exhale de tous les pores du pays que vous habitez ; est-ce bien la peine que je sacrifie à un intérêt aussi subalterne que celui de la curiosité , mon temps , mes goûts , mes forces & mon talent ? Vous savez , je crois , que je ne suis pas charlatan ; vous savez que mon usage n'est pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien ! mon cher ami , je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tout entiers de la seule exécution mécanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoissances de plusieurs autres ; tous mes momens & presque toutes mes pensées sont là , partent de là , & y retournent . . . Si cela ne

produit pas davantage (& à dire vrai , vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit , car mes plus grand travaux sont dans mon porte-feuille) , c'est la faute , ou de mon insuffisance , ou de ma position , peut-être de toutes deux , peut-être aussi seulement de cette dernière. Mais j'y suis tout entier , & ce n'est pas à près de trente-sept ans que je dois être tout entier à des riens ; or ce sont des riens , si cela ne produit rien , & que cela ne mène à rien ni moi , ni les autres.

Si donc cela produit quelque chose , qu'on me le prouve ; qu'alors , par exemple , que je fais une question pour le bien de ma commission , elle soit répondue ; qu'alors que je dis il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à proposer , parce qu'on me questionnera incessamment sur cela , & que je perdrois une occasion que je ne retrouverois peut-être jamais , si j'étois pris au dépourvu , on m'envoie ce plan d'opérations.

Si cela me mène à quelque chose , qu'on me le dise , car j'ai bien dans ma position quelque besoin d'encouragemens , ne fût-ce que pour pouvoir me livrer sans folie aux impulsions de mon propre zele. Je dis sans folie ; car pour ne parler que du plus grossier , mais aussi du plus palpable des intérêts , quand je vois que je suis à une assez grande distance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'est assuré , (& comment assuré ? on est tellement en arriere , que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de ministre n'aggravât mes dettes personnelles , des sommes dont mes amis m'ont fait l'avance , pour le compte de ceux qui ne peuvent pas ignorer que je ne saurois en faire moi) ne dois-je pas enrayer ? Et si j'enraye , ma moisson & mon utilité ne sont-elles

pas finies ? Me restera-t-il autre chose alors que le regret du temps perdu , & le chagrin profond & très-onéreux dans les suites, d'avoir attaché à mon sort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront sacrifié ? Pardon si je déborde ; mais à qui confierai-je mes anxiétés, si ce n'est à vous , mon ami , mon consolateur , mon guide , mon soutien ? A qui dirai-je : que me rapporte tout ceci ? pas même de l'argent ; car il va tout à la chose , & nullement à ma satisfaction personnelle. Véritablement je ne serois susceptible d'aucune autre , si mon avenir étoit arrivé , & que je n'eusse point d'entours. Vous savez bien que l'argent ne me fera jamais rien , du moins quand j'en aurai. Où vais-je ? Où mènerai-je les autres ? Ai-je fait un bon marché de troquer ma vie , même orageuse , mais si mêlée de jouissances qu'il n'étoit pas au pouvoir des humains de me dérober , pour une activité stérile qui m'arrache jusqu'aux fréquens épanchemens de votre amitié. Vous n'êtes plus qu'un homme d'Etat pour moi ; vous pour un ferrement de main duquel je donnerois tous les trônes du monde.... Ah ! je suis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique.

Post Scriptum commencé. à Helmstadt , fini à Brunswick , le 14 Octobre 1786.

On écrit de Silberberg en Silésie , que la voiture du Roi a été renversée , & qu'il s'est blessé à la tête & au bras. Le cocher , ajoute-t-on , est mort sur la place. Cette nouvelle m'est arrivée hier à Magdebourg , & l'on en a écrit autant au général de Pritwitz : elle est probablement exagérée , mais il y a un fond de vérité. L'extrême faiblesse du duc de Brunswick & ma

propre émotion m'ont donné profondément à sentir quelles destinées sont attachées sur cette tête. Le Duc a envoyé sur le champ un courrier, & comme je le suis à Brunswick, où il veut me parler à fond de la Hollande, j'aurai des détails sûrs & de la première main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un seul mot; c'est d'un changement de chevaux que j'écris.

Brunswick, 14 Octobre 1786.

N'ayant pas trouvé d'occasion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je suis arrivé ici deux heures avant le Duc. Aussitôt qu'il a été à Brunswick, il m'a écrit au crayon sur un quarré de papier.

„ J'ai parlé hier au soir avant de partir au
 „ ministre comte de Schulembourg qui avoit
 „ quitté Berlin le 11. Il ignore absolument la
 „ nouvelle alarmante qui nous a tant affectés;
 „ & comme je n'ai rien appris là-dessus ici;
 „ je commence à me rassurer; j'espère que
 „ mon courrier sera ici de grand matin. C'est
 „ de chez ma mere que je vous griffonne ceci.
 „ M. le Comte: j'espère que vous me ferez
 „ l'amitié de venir me voir demain au matin.
 „ & de dîner avec nous.,

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de catastrophe.

Le Duc a été parfaitement brillant de talens & d'aménité à Magdebourg: rien de plus imposant que ses manœuvres; rien d'instruit comme son école; rien de fini, de complet & de suivi comme sa conduite en tous points: il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg, & certes il n'avoit pas besoin du contraste des princes de Weymar (duc) & de Dessau: celui-ci le plus foible des hommes;

celui-là travaillé de l'envie d'être quelque chose, & peu pourvu de moyens, si l'on en juge sur les apparences. Il peut & doit devenir un Prince important. Cependant, si comme toutes les probabilités y font, la Saxe lui écheoit faite d'enfans dans la branche électorale, c'est une affligeante perspective, que le renversement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays, & qui tourmenté dans son enfance, malheureux dans sa jeunesse, vraiment respectable dans son âge mûr, descendra probablement au tombeau avec le chagrin amer que le bien qu'il a fait ne lui survivra pas.

J'ai appris un fait qui fera quelque plaisir à M. de Segur s'il est encore en vie. On a construit à Hanovre, à grands frais, une fonderie qui a coûté près de cent mille livres tournois au Roi d'Angleterre. Le duc de Brunswick n'ayant point été satisfait de sa fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre: ils ont si mal réussi qu'il a fallu les renvoyer aussitôt. On ne sauroit supposer, vu les relations entre le Duc & le Roi d'Angleterre, que cela vienne de la mauvaise volonté des fondeurs. Ce fait semble donc une preuve de leur mal-adresse.

J'espère vous donner, le prochain courrier, des résultats exacts sur les dispositions de Berlin & du Duc relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propositions qui lui paroissent convenables, & il ne s'est point caché de l'extrême desir qu'il avoit de les voir accepter; ces agitations bourgeoises menaçant tous les jours d'avantage le repos de l'Europe, sinon dans le moment présent, du moins dans les futurs contingens, par les refroidissemens & les méfiances auxquelles elles donnent lieu.

LETTRE

LETTRE XXXV.

A Brunswick, 16 Octobre 1786.

LES deux conversations que j'ai eues avec le Duc, n'ont encore été que vagues, quant à la Hollande, & même presque absolument étrangères à cet objet. Son courrier lui ayant apporté la nouvelle d'un espoir d'accommodement, la retraite de celui des co-opérateurs de M. de Verac, que l'on regarde comme le boute-feu; enfin des détails qui lui auront fait regarder, peut-être, son entremise comme inutile ou tardive, il a parcouru rapidement ce pays, pour passer à un qui lui importe infiniment plus, je veux dire la Prusse. Seulement s'est-il montré très-anti-Stathouvérien, très-convaincu que le droit de présentation ne devoit rester que ce qu'il étoit dans son origine; que la constitution de Gueldre, de Frise & d'Utrecht étoit évidemment à retoucher, au moins quant à l'incroyable disposition des magistrats révocables *ad nutum*; qu'en un mot, le Prince, qui de l'autorité monarchique la plus absolue, laquelle il possédoit de fait, en étoit venu au discrédit le plus complet, par la conduite la plus abjecte & la mal-adresse de poser, au mépris de toutes les loix, de toutes les décences & de tous les préjugés, en prétention de droit, ce qu'il avoit en réalité, ne méritoit pas le moindre intérêt; mais que pour la Prusse, & surtout afin de retarder ces ébranlemens, il falloit lui rendre le *decorum* des honorifiques, fauf à surveiller ses liaisons. Il s'est à ce propos expliqué sur Harris & même sur le prince de

Brunswick (Louis) comme je l'aurois fait à peu près. En résultat cependant, non-seulement il ne m'a rien appris sur tout cela ; mais il a décliné imperceptiblement le débat qu'il avoit provoqué il y a quelques jours. Je répète que quelques nouvelles que j'ignore sont la cause de ce changement de marche. En général j'en fais beaucoup trop peu (de nouvelles) & par exemple il est fort singulier, non moins embarrassant, & , pour trancher le mot, passablement ridicule, que ce soit le Duc qui m'apprenne la signature de notre traité de commerce avec l'Angleterre, que je n'en connoisse pas un des articles, & que je ne sache aucunement quelle contenance faire à cet égard. Comme ma méthode usuelle n'est pas de me voir couvrir de l'enveloppe mystérieuse dont se voile la nullité de certains ministres, je n'ai pas été médiocrement intrigué de mon rôle en ce moment. J'apprendrois mille fois davantage, si j'étois mieux instruit. En cela, comme dans tout le reste, la fortune ne va guere qu'à celui qui a.

Pour la Prusse, comme j'en fais autant que le Duc, ç'a été toute autre chose. J'ai eu des épanchemens de confiance d'autant moins limitée que je l'ai mis à son aise & bien vite sur le prince Henri qu'il n'aime pas plus qu'il ne l'estime. Je vois avec inquiétude qu'il a les mêmes craintes & opinions que moi. Il est mécontent de la plupart des démarches & des opérations du Roi, de cette foule de titres & d'ennoblissemens accordés par masse & avec une telle prodigalité, qu'il sera désormais beaucoup plus aisé de trouver un noble qu'un homme dans les Etats prussiens ; de la promesse faite au Prince de Dessau, (dont l'unique attrait est un tel goût pour les visions &

la mysticité, que lors du voyage de Lavater à Brème, il lui adressa les plus instantes supplications de passer chez lui, afin qu'il pût L'ADORER) & peut-être au duc de Weymar, (qui aux mêmes goûts tempérés par des passions plus vives, joint plus d'esprit, mais dont les affaires sont trop obérées pour qu'on regarde ses vellétés militaires autrement que comme une spéculation de finance,) de réintégrer l'un, & de faire entrer l'autre au service de Prusse, ce qui nécessite des passe-droits, décourage & vicie l'armée; système bien opposé à celui de Frédéric II, qui disoit du peu de grands seigneurs en activité de son temps :

Au nom de Dieu, mon cher Mollendorf, débarrassez-moi de ces Princes; de cette vacillation qui fait tâter à la fois vingt systèmes; du désordre intérieur; de la plupart des choix; des rites domestiques; des anecdotes qui deviennent tous les jours plus finistrement caractéristiques &c. &c. : en un mot, si je recopiois toutes mes dépêches, je transcrirois nos conversations. , Croyez-moi, m'a-t-il dit; je puis
 ,, à un certain point vous servir de thermomètre; car si je sens qu'il n'y a point d'espoir
 ,, d'un régime ferme & noble, & qu'ainsi le
 ,, jour de la maison de Brandebourg soit arrivé, je ne serai pas le dernier à faire retraite. Je n'ai jamais reçu un sol du Roi de
 ,, Prusse, & je suis dans la ferme résolution
 ,, de n'accepter jamais rien de lui, & je refuserai. Son service me coûte très-cher; comme vous avez vu. Je suis indépendant. Je
 ,, voudrais payer un tribut à la mémoire du
 ,, grand homme; je suis tout prêt à consolider
 ,, de mon sang son ouvrage; mais je ne serai
 ,, pas complice même par ma présence de sa
 ,, démolition. On ne doit que ce qu'on peut;

„ je fais de mon mieux les affaires de mon pays &
 „ de mes enfans ; je les laisserai dans un grand
 „ ordre. J'entretiens mes combinaisons de fa-
 „ mille. Nous serons probablement des der-
 „ niers frappés dans le bouleversement du
 „ corps germanique , à cause de la confrat-
 „ ternité des deux maisons qui lie l'Electeur
 „ de Hanovre à nos intérêts. Je ne suivrai
 „ donc le sort de la monarchie Prussienne ,
 „ qu'autant que son gouvernement aura de
 „ la sagesse & de la dignité &c. &c. „ Au reste
 „ il ne désespere de rien encore & il a raison.
 Il croit que personne n'est à la place qu'il
 gardera : je pense comme lui , & j'entrevois
 qu'il espere que son tour pourroit bientôt ve-
 nir , & je n'en doute presque pas , si l'anéan-
 tissement de la puissance Prussienne n'est pas
 décrété.

Il m'a appris le fait très singulier que M,
 de G... pere avoit demandé du service au Roi
 de Prusse , & prétendu lui déployer tous les
 plans hostiles de l'Empereur , dont ce même
 M. de G... dit pourtant tout haut que son al-
 liance avec nous sera finie le jour de la mort
 du prince de Kaunitz.

Le Due n'est rien moins que rassuré sur les
 plans de l'Empereur , dont il redoute infiniment
 la puissance & les entours. Il est bien vrai
 que son insuite doit dérégler ses projets , &
 faire avorter leur exécution ; que la déraison
 de sa conduite personnelle doit hâter sa fin ;
 que l'archiduc François paroît n'être rien ;
 que parmi les hommes influens il n'en est pas
 un de redoutable , surtout dans le militaire ;
 que Alvinzy , faiseur pour l'infanterie , Kins-
 ky , faiseur pour la cavalerie , n'ont que des
 talens disputés &c. ; mais il paroît des hom-
 mes au moment où l'on s'y attend le moins ;

il ne faut que des événemens pour les mettre à leur place. Condé, Spinola, le duc de Brunswick lui-même, prouvent qu'on peut naître Général. Dans l'armée Autrichienne, il est un prince de Waldeck, qui annonce, dit-on, de grands talens. La foule de petites anecdotes que nous nous sommes apprises mutuellement, seroit trop longue à déduire; & d'ailleurs, hors de son cadre, une anecdote n'a ni grace, ni résultat; elles trouveront leur place à leur tour; mais il en une qui tient trop au système de la Russie pour la passer sous silence.

La Czarine s'est appropriée depuis quelques mois la possession & le revenu des postes de Courlande, en laissant seulement au Duc un petit bureau, afin qu'il n'y soit pas censé totalement étranger. Ainsi cette Russie, qui entretient un ministre en Courlande, tandis qu'il n'y en a point de Courlande à Saint-Petersbourg, & qui, là comme en Pologne, fait annoncer ses volontés comme autant de loix, au Duc & aux Etats; par son ministre qui est le vrai Souverain du pays; cette Russie qui, depuis quelques années a déclaré purement & simplement que tel canton de la Courlande lui appartenoit; & cela sans chercher un autre prétexte que celui de tirer sur ses limites une ligne plus droite, ne se cache point de ne connoître d'autre code, d'autres titres, d'autres manifestes que celui qu'alléguoient les Gaulois aux Etrusques: „ Notre droit, „ nous le portons dans nos armes; tout ce „ que les hommes forts peuvent saisir leur appartient. „ Un de ces jours elle déclarera que la Courlande, que l'Ukraine polonoise est à elle, que la Finlande est à elle, & par exemple, cette dernière révolution qui lui se-

sera très-salutaire , parce qu'alors elle sera vraiment inattaquable & presque inaccessible à toute l'Europe réunie , sera opérée au moment où elle la tentera , si nous n'y prenons garde. Quel que soit le jour où j'apprenne que cela est consommé , & même que le nouveau système de la Suede est totalement bouleversé , je ne serai pas surpris.

Le Duc m'a dit aussi que l'Empereur perfectionnoit beaucoup son artillerie ; que ses piéces de six équivaloient en force à nos anciennes piéces de huit , & qu'à cet avantage elles réunissoient tellement celui de la légèreté , qu'il ne falloit que quatre chevaux pour les traîner , tandis qu'en Prusse même il en faut encore six. Il attribue , autant que je m'en souviens , cette double perfection , à la construction de la chambre faite en poire. Je ne mande ce fait que pour vous en conseiller la vérification par les gens de l'art , l'économie de deux chevaux sur six , étant infiniment importante , & d'autant plus qu'elle entraîne celle d'un valet par attelage.

Ma manière d'être avec le Duc a été infiniment aimable de sa part , quoique participant un peu , quant à la conversation intime , de mon existence équivoque à Berlin. Je crois pouvoir assurer sans présomption que je ne suis pas désagréable à ce Prince , & qu'accrédité par une commission quelconque , je serai un des hommes les plus propres à traiter & faire réussir quoi que ce soit avec lui. Ce Prince habile ne me paroît avoir qu'un foible ; c'est la prodigieuse crainte de voir entamer sa réputation même par le plus méprisable Zoïle ; il vient de s'exposer cependant à un éclat fâcheux , par une déférence pour son ministre principal (M. de Féronce) , que je ne com-

prends pas. Ce M. de Féronce, & M. de Munchausen, grand-maître de la cour, & homme réputé peu délicat sur l'argent, sont les fermiers de la lotterie. Chose honteuse en soi, & que je ne comprends pas de la part de Féronce, qui est véritablement un homme de mérite ! Deux négocians nommés Oeltz & Nothnagel, ont gagné un quaterne qui leur faisoit un profit de dix-huit mille écus : non-seulement on en a refusé le paiement ; mais comme il falloit pour cela trouver une fraude, ces hommes ont éprouvé un grand nombre de vexations ; ils ont même été emprisonnés ; & tous ces détails ils viennent de les révéler dans un recueil imprimé, qui ne contient que les faits du procès, & qu'ils ont publié, en se pourvoyant contre le Duc ou ses juges au tribunal de Wetzlar. Je n'entends pas cette absence de force ou de circonspection.

17 Octobre 1786.

P. S. Je viens de recevoir des nouvelles authentiques & positives du Roi de Prusse, c'est un de ses chasseurs qui a eu un accident très-grave ; pour lui, il est en fort bonne santé, & arrive du 18 au 19 à Berlin.

J'apprends en même temps que le comte de Finckenstein se meurt d'une fluxion de poitrine, dont il a été saisi à la suite d'une très-vive altercation avec M. de Hertzberg au sujet de la Hollande. On désespere de sa vie ; c'est une grande perte pour nous, soit parce qu'il étoit absolument des nôtres, soit parce que, temporisateur de sa nature, il auroit retenu le prince Henri, soit parce qu'il auroit du moins dirigé Mademoiselle de Voss après la chute, soit enfin parce que Hertzberg n'aura plus de contrepoids. Quant à ce dernier point cependant, je ne suis pas éloigné de croire

qu'il n'en accélérera que plus vite le moment où cet homme présomptueux doit être absolument en discrédit ; mais outre la disette des sujets, qui retardera cette époque, comment répondre qu'un homme aussi violent, & tout imbu de la haine que nous portent en général les Allemands, ne fera pas hazarder quelques faux pas décisifs ?

Le duc d'Y*** est arrivé ce soir ici, & l'Empereur n'auroit pas été traité avec plus de respect, surtout par la Duchesse sa tante & les courtisans. À la vérité elle est toute Angloise, par les goûts, par les principes, par les manières, au point que son indépendance presque cynique fait avec l'étiquette des cours Allemandes, le contraste le plus singulier que je connoisse. Au reste, je ne crois pas qu'il s'agisse du mariage de la princesse Caroline, Princesse tout-à-fait aimable, spirituelle, jolie, vive, fémillante. Le duc d'Y***, puissant chasseur, puissant buveur, rieur infatigable, sans grace, sans contenance, sans politesse, & qui a, du moins à l'extérieur, beaucoup de la tournure physique & morale du duc de L., ressent une espèce de passion pour une femme mariée à un mari jaloux, qui le tourmente & le détourne d'un établissement. Je ne fais pas encore s'il va à Berlin. Il y a plusieurs versions sur son compte. On dit qu'après avoir été libertin effrené, il lui vient quelque velléité de faire son métier. Pour moi je lui trouve toute l'encolure d'un prince Allemand, doublé d'insolence Angloise, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.

L E T T R E X X X V I .

Brunswick, 27 Octobre 1786.

JE vous envoie la suite & la fin de la dépêche précédente. J'y joins la traduction d'un Pamphlet, d'autant plus singulier, qu'il a paru à Vienne avec la permission de l'Empereur, qui a apostillé la communication du censeur, de ces propres mots: *que celui-ci passé avec les autres.* Ceci n'est rien encore auprès de la bizarrerie qui trois jours après a fait relâcher l'infortuné Szekely, que toutes les représentations du monde n'avoient pu sauver, & dont la cause est assez mal défendue ici; car quel parti n'y avoit-il pas à tirer de la confiance qu'il avoit été faire à l'Empereur de la situation de sa caisse, du désordre qu'il y avoit dans sa conduite, des supplications instantes d'acheter pour le compte du public un secret chymique bien constaté, au prix nécessaire pour achever de remplir le déficit de sa caisse (je dis achever; car Szekely & sa famille avoient couvert la plus grande partie du vuide); de la réponse de l'Empereur: *Me parlez-vous comme ami? Me parlez-vous comme Empereur? Si comme ami, je ne saurois l'être d'un depositaire infidèle: si comme Empereur, je vous conseille d'aller faire vous-même votre déclaration aux tribunaux.....* Ce fait, que je connois depuis mon arrivée à Berlin, & dans ses circonstances les plus aggravantes, est un des plus odieux qui me revienne dans la mémoire, & j'en pourrois raconter cinquante de tout pareils.

*Observations libres sur le crime & la punition du
Lieutenant Colonel des gardes, SZEKELY, par
un ami de la vérité, 1786.*

QUE la vérité se fasse entendre ! qu'elle se montre aujourd'hui sans fard , sans voile dans son imposante nudité ! Juges incorruptibles , écoutez ; je vais vous parler du délit & de la punition de Szekely. Mon cœur est attendri , mais ma parole sera impartiale. Vous jugerez moi , Szekely & ses juges.

Szekely annonce un déficit dans la caisse du régiment des gardes & le désordre de sa maintenance. On l'arrête sur le champ , & après quelques informations simulées , il est mis au conseil de guerre. Quatre-vingt dix-sept mille florins d'Empire ont disparu de sa caisse ; mais Szekely avoit placé toute sa confiance dans le feu sieur Lakner , seul dépositaire des clefs du trésor. Plus d'une fois Szekely avoit déclaré qu'il étoit peu propre à conduire des affaires pécuniaires , & que jamais il n'avoit revu ni vérifié les comptes de la caisse confiée à ses soins. On ne peut donc le soupçonner d'infidélité personnelle , surtout lorsque son Corps rend justice à ses mœurs , & désigne unanimement le caissier Lakner avili par des bassesses , suspecté par des dépenses infiniment au-dessus de fortune.

Une négligence très coupable , il est vrai , voilà le seul crime de Szekely ; aussi le conseil de guerre le condamne t-il à passer six ans dans une forteresse. Cette punition , suffisante sans doute , puisque Szekely n'étoit effectivement , & selon le langage des jurisconsultes , *nec confessus , nec convictus* d'aucune prévarication ,

devint plus forte par la sentence du conseil de guerre aulique, chargé de la révision du procès, qui porta à huit années le temps de sa détention. Ce tribunal ignoroit-il donc que notre très-gracieux Monarque est dans l'habitude d'aggraver toutes les sentences prononcées contre les criminels ? Il faut croire que les juges n'obéirent dans cette occasion qu'à la rigueur des loix : mais ce qui assurément paroîtra inconcevable, c'est la décision de l'Empereur sur cette affaire. Voici l'arrêt que ce Monarque a proféré, & il n'a pas rougi...

„ On doit casser Szekely sans balancer, le déclarer incapable de servir militairement, & le remettre à la justice civile, qui le fera placer ensuite à Vienne, dans le lieu du délit même, au carcan, pendant trois jours consécutifs, sur l'échafaud du haut marché, où il restera deux heures chaque jour, pour donner un exemple utile. -- Je fixe par grâce les huit années de prison qu'on lui a dictées, en faveur de son âge, à quatre, pendant lesquelles il sera enfermé à Sege-din, lieu pénal de l'Etat civil pour les Hongrois, & on lui donnera la nourriture commune aux autres coupables. „

Le tribunal fit des représentations à l'Empereur; il démontra que cette punition étoit beaucoup trop sévère, & entièrement contraire aux loix & à l'équité; mais l'Empereur fut inflexible, & il confirma ainsi sa sentence.

„ Tout préposé de caisse pourroit dire comme Szekely, qu'il ne sait point ce qu'est devenu l'argent, quand même il l'auroit volé. Dès qu'il manque de l'argent dans une caisse, & sur-tout une somme aussi forte que quatre-vingt-dix-sept mille florins, le juge n'a pas besoin de démontrer à l'accusé que

„ c'est lui qui l'a détournée ; c'est à l'accusé
 „ à prouver qu'il ne l'a pas volée ; & dès qu'il
 „ ne peut pas le prouver , c'est lui qui est le
 „ voleur. — Dès que Szekely sera cassé , &
 „ qu'il cessera par là d'être officier , on exé-
 „ cutera la sentence contre lui , & on lui at-
 „ tachera au col un écriteau , portant *prepo-
 „ sé infidele.* „

Portons un regard attentif sur ces décisions
 supérieures.

Szekely est punissable pour avoir été très-
 négligent ; il l'est encore pour avoir donné
 toute sa confiance à un caissier mal-honnête ,
 dont il ne pouvoit ignorer le luxe & le faste ,
 puisque tout le corps des gardes en étoit scan-
 dalisé. Il étoit facile d'entrevoir qu'un tel
 homme ne pouvoit mener ce genre de vie sur
 les fonds de son patrimoine : il est même pro-
 bable que Szekely s'apercevant du désordre
 & du déficit de sa caisse , effrayé des peines
 infamantes qu'encourent ces sortes de délits ,
 sacrifia beaucoup à l'alchimie & aux sciences
 secrètes , dans l'espérance de faire de l'or & de
 se tirer ainsi d'embarras. C'étoit une folie ,
 sans doute , dont tout homme sensé gémit ;
 mais elle n'en est pas moins très possible. Il est
 certain que l'amour de la chimie étoit la pas-
 sion dominante de Szekely , & qu'il se livroit
 d'autant plus à ses goûts qu'il croyoit répa-
 rer un jour ainsi les pertes qu'il avoit éprou-
 vées. Ajoutez à cette excuse l'ignorance ex-
 trême dont il s'accusoit lui-même pour toute
 manutention pécuniaire.

Il est vrai qu'avec ce sentiment de son in-
 capacité il n'auroit jamais dû se charger d'une
 caisse ; mais si tous ceux qui possèdent des em-
 plois au dessus de leurs forces étoient obligés
 de les abdiquer , quels vastes déserts ne nous

offringent par le
courage que
quand il
il confere m. f.
Pexerca:
cette car
ter de

N
tique de
flatte
rien
plus
cette
ne
des
tion
ingr
imm
xer de
que
gré
gr
aut
tout
ne
que
ses
cont
ran

J
po
qu
de
d'
ne
gar
ner
dev
her

Encore moins voudroit-on se dissimuler la faute de la chancellerie Hungaro-Transilvaine, puisque, suivant son instruction, elle devoit également surveiller l'administration de Szekely : mais rien ne doit étonner de ce tribunal supérieur où l'on ne se distingue plus que par le désordre & la mauvaise foi ; où la comptabilité n'existe plus que de nom ; où l'on a des idées aussi justes d'une combinaison exacte de recette & de dépense, que Brambille (*) de médecine.

Juges ! vous condamnez Szekely : eh bien ! foyez dignes de votre ministère ! punissez aussi ses surveillans, qui, par leur inexacritude, l'ont placé au bord de l'abyme où vous le plongez sans humanité & sans pudeur.

Tous les Rois de l'Europe se sont réservé la plus douce des prérogatives, celle de faire grace aux coupables, ou d'adoucir la peine annoncée par la sentence qui les condamne. Joseph seul suit d'autres principes plus conformes à son cœur ; il aggrave la punition infligée aux malheureux. Ah ! sans doute, c'est pour jouir du plaisir ravissant d'effrayer son peuple par l'exercice du despotisme le plus illimité. Pauvre Szekely, homme infortuné, que je te plains ! Victime de l'humeur d'un Monarque, peut-être dans le moment où il prononça sur ton sort, une mouche incommode touloit son front, & ton déshonneur

(*) Ce Brambille est premier chirurgien de l'Empereur qui l'a ennoblé, & lui a donné l'inspection des écoles de médecine & de chirurgie. On le dit un charlatan ignorant, & on a écrit une violente satire contre lui, en dernier lieu, qu'on dit fort plaisante. Cette satire a passé à la censure, & a été publiquement vendue à Vienne : autre fait singulier, qui tend à prouver qu'en Autriche on souffre plutôt les paquinades, que les ouvrages instructifs & libres.

devint sa vengeance. Déplorable victime d'un cœur tyrannique & barbare! ô vous, âmes sensibles! ô vous, âmes justes & honnêtes! parlez: dites quel Monarque peut aggraver des sentences? Un tyran! — Quel Monarque peut fouler aux pieds les droits de l'humanité? Un tyran! — Quel Monarque peut se faire un jeu des loix & de la justice? Un tyran!!! Quel Monarque peut dans des affaires criminelles, n'agir que selon ses caprices? — Un Joseph!!!! Un Joseph! Dieu! grand Dieu! Qu'est-ce donc que l'homme? Pauvre & foible créature qu'une tête dominatrice peut tous les jours écraser dans la poussière, pour lui faire exhaler son dernier soupir au sein des tourmens, des sept mille douleurs déchainées au gré de l'hydre aux 7000 têtes qui l'étrangle! . . O image terrible & déshonorante pour l'humanité, & cependant trop vraie, trop exacte, trop confirmée par l'expérience! un Souverain qui aggrave les sentences, ne dit-il pas hautement: „ Vous, Juges, que j'ai institués pour juger selon les loix & l'équité, „ vous êtes des prévaricateurs; vous avez „ trahi votre devoir, votre conscience; vous „ m'avez voulu tromper. „ Alors de tels magistrats ne sauroient être conservés, il faut les destituer; ou, si on les maintient dans leurs fonctions, c'est approuver leur conduite & confirmer leur jugement. Mais que, comme un foudre destructeur, le Monarque leur crie: „ votre sentence est trop douce, je veux l'aggraver arbitrairement, comme maître de la vie & de la mort! „ Ciel! quel langage dans la bouche d'un Roi que tu fis notre protecteur, & non pas notre tyran.

Jamais Szekely n'eût été condamné, s'il ne s'étoit pas lié d'intimité avec les frans-maçons.

Lorsque l'Empereur prononça l'arrêt de cet infortuné, il s'oublia jusqu'à dire : „ Je monterai bien à ces gens-là (les francs-maçons) „ que leur protection ne sert de rien. „ Quelle est donc l'équité d'un Monarque qui prostitue ainsi la puissance du plus fort, et étouffant un des membres de la société qu'il déteste? Ne riroit-on pas d'un paysan qui, après le crépuscule, iroit trouver son voisin pour lui donner une chiquenaude, sans être reconnu; se sauver ensuite, & se divertir de lui avoir joué ce joli tour? *O justice! justice! auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir.*

Oui certes: elle étoit bien avilie, bien corrompue, la bouche qui aggrava la sentence de Szekely, destiné à languir huit ans dans les prisons. Joseph supprime la moitié de sa détention. Eh quoi! bourreau couronné, ce sont là tes faveurs! La grâce de ces quatre années, accordées à un homme de qualité, exposé par tes ordres trois jours de suite au carcan, ressemble à celle que recevoit un criminel, condamné au gibet, à qui tu permettrois d'être roué vif, parce qu'il seroit trop foible pour monter l'échelle! Aurois-tu survécu à la honte d'un tel attentat, si ton peuple même n'eût applaudi à tes fureurs? La curiosité avec laquelle tout Vienne savoura le spectacle du malheureux Szekely, prouve que les mœurs de ton peuple tiennent déjà de ta barbarie; mais qu'ils tremblent, les esclaves asservis à ton sceptre! un nouveau Néron leur promet de nouveaux crimes, de nouvelles horreurs.

Fin du premier volume.

HISTOIRE

SECRETE

DE LA COUR DE BERLIN,

ou

CORRESPONDANCE

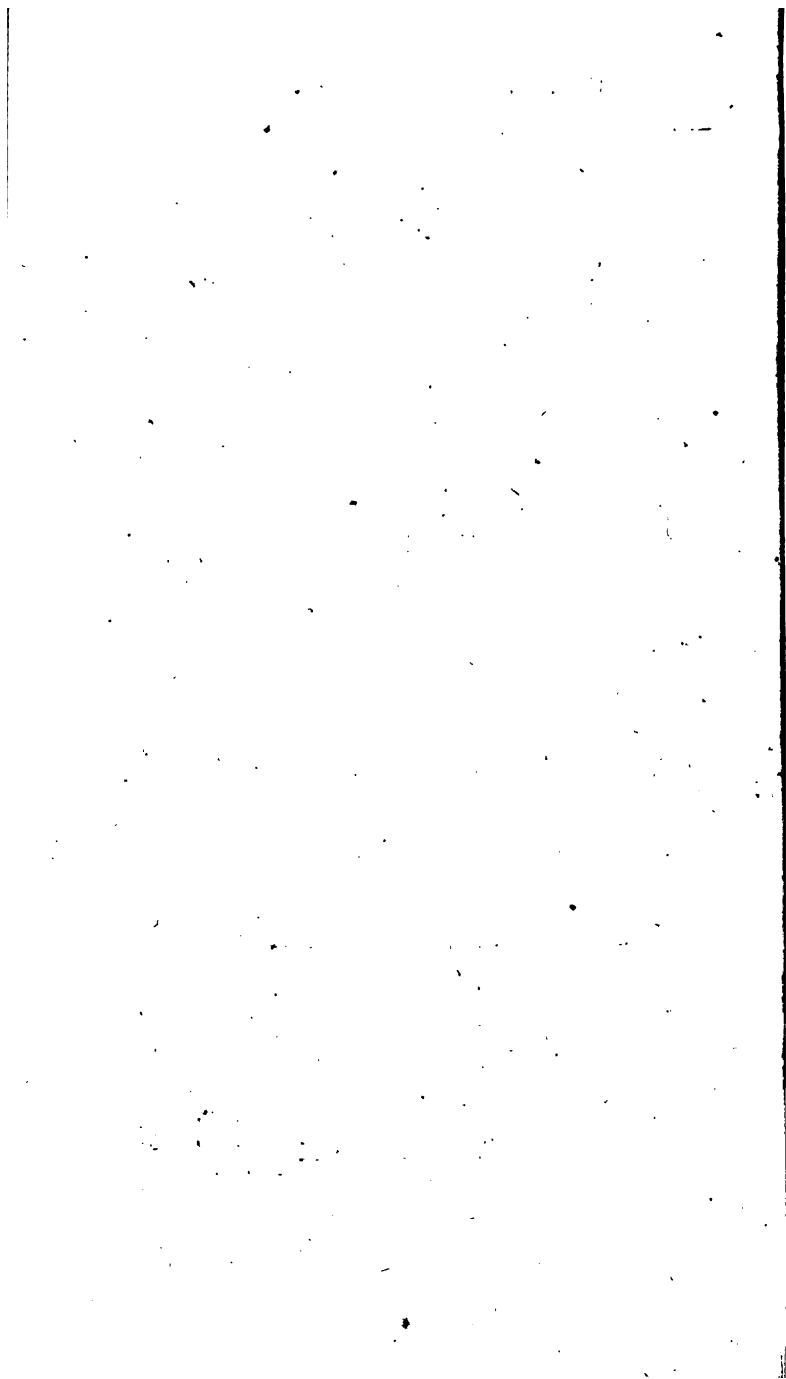
D'UN VOYAGEUR FRANÇOIS,

*Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19
Janvier 1787.*

OUVRAGE POSTHUME,

TOME SECOND.

M, DCC. LXXXIX.



L E T T R E X X X V I I .

Brunswick, 18 Octobre 1786.

JE crains qu'il n'y ait des vacillations dans
 l'esprit du Roi, relativement à la Hollande;
 car après la réception de son courrier, & la
 nouvelle du danger du comte de Fincken-
 stein, le Duc m'en a parlé avec une inquié-
 tude nullement dissimulée. Il m'a dit ces pro-
 pres mots : *Cette Hollande fera tirer du canon,*
surtout si elle vient à se compliquer de la mort de
l'Eledeur de Baviere : prêtez-vous donc à un mezz-
o termine, qui amortira ce feu. Allons, il faut
un Conseil au Stathouder, sans lequel il ne puis-
se rien. De qui composerons-nous ce conseil ? Je
 lui ai dit que je ne connoissois pas assez ce
 théâtre pour avoir aucun avis sur cela, mais
 que j'allois lui faire une proposition qu'il ne
 devoit regarder que comme une idée, pure-
 ment mienne, & cependant nullement impra-
 ticable. „ Maintenant que je fais à quoi m'en
 „ tenir sur votre sagesse & vos principes, ai-
 „ je continué, je suis sûr que vous voyez
 „ sous leur véritable jour, les affaires & la
 „ conduite Stathoudériennes; que vous n'ima-
 „ ginez pas que l'amitié en politique puisse
 „ avoir une autre base que l'intérêt, & que
 „ nous devons renoncer à notre alliance avec
 „ la Hollande, pour faire passer de meilleu-
 „ res nuits à Madame la princesse d'Orange;
 „ que vous comprenez combien il est impos-
 „ sible que nous prenions confiance dans M.
 „ de Hertzberg, qui, sur cette affaire, en est
 „ au non sens; & combien notre méfiance doit
 „ croître, si l'unique contre-poids de ce vio-

29X632

„ lent ministre s'évanouit par la mort du com-
 „ te Finck; je m'avancerai donc volontiers à
 „ vous dire qu'il me paroîtroit fort aisé que
 „ la France se prêtât à traiter cette affaire
 „ avec vous seul, si le Roi de Prusse consent
 „ que vous en foyez l'unique chargé pour son
 „ compte personnel, & pour ainsi dire l'arbi-
 „ tre. Je sens combien il importe à vous, à
 „ nous, à tous, que vous ne vous compro-
 „ mettiez pas vis-à-vis du Roi; il n'y a déjà
 „ que trop de cause d'éloignement entre vous,
 „ & ce pays est entièrement perdu si la force
 „ des choses ne vous amene pas au timon.
 „ Mais si vous trouvez la crise assez inquié-
 „ tante pour redouter des événemens décisifs,
 „ il me semble que ce n'est plus le cas de lou-
 „ voyer; car si la destinée du Roi de Prusse
 „ est de faire des fautes irréparables, il vaut
 „ autant, aussi pour tous, qu'il les fasse de-
 „ main, afin que plutôt que plus tard on
 „ puisse tirer l'horoscope de son regne, &
 „ prendre en conséquence un parti. C'est donc
 „ à vous à savoir dans quelle mesure vous
 „ êtes avec le Roi. Il ne peut pas vous ai-
 „ mer: jamais homme foible n'aima un hom-
 „ me fort. Il ne peut pas vous désirer: jamais
 „ homme obscur & vaniteux, ne désira un
 „ homme illustre & brillant; mais ce n'est ni son
 „ amitié ni son penchant qu'il vous faut, c'est
 „ la chose. Vous devez avoir sur lui l'ascendant
 „ qu'un grand caractère & un esprit vaste au-
 „ ront toujours sur une tête étroite & une
 „ ame vacillante. Si vous en avez assez pour
 „ lui faire peur de sa position, pour lui mon-
 „ trer qu'on l'a déjà compromis, que cet
 „ envoi de Görtz, malgré vous (ou plutôt à
 „ votre insu, car vous n'étiez point encore
 „ arrivé), & cela sans avoir le moins du monde

„ des gages de docilité du côté du Stathou-
 „ der , est une grande bévue ; que les lettres
 „ inconfidérées de Hertzberg sont une très-
 „ lourde faute ; que ce ministre suit sa ligne
 „ personnelle , & ne suit qu'elle au hazard
 „ d'ôtera son maître sa considération politique
 „ dès les premiers momens de son regne , puis-
 „ qu'il est bien évident que s'il s'opiniâtre à son
 „ intervention inconfidérée , dans les supposi-
 „ tions les plus favorables & presque les plus
 „ romanesques , il n'aura encore que joué le
 „ jeu des Anglois , jeu que même ils ont gâ-
 „ té ; si vous pouvez faire entendre cela , vous
 „ viendrez facilement à bout de persuader
 „ qu'on sera trop heureux d'accepter votre
 „ médiation ; & quoique ce ne soit pas là le
 „ mot dont on puisse se servir , parceque la
 „ regle des proportions s'y oppose , l'estime
 „ du cabinet de Versailles pour vous est tel-
 „ le , qu'une fois cette négociation dans vos
 „ mains , toutes les difficultés s'aplaniront
 „ d'elles-mêmes. Or cette mesure auroit ce
 „ double avantage , d'accommoder l'affaire
 „ que vous regardez comme un tison de dif-
 „ corde , & de faire sentir au Roi qu'il pré-
 „ fume trop , s'il croit que par la seule magie
 „ du brusque & tudesque françois de M. de
 „ Hertzberg , il conservera à son cabinet la
 „ considération que quarante-six années de
 „ grandes choses , de heroïques succès , d'une
 „ activité vigilante & persévérante jusqu'au
 „ prodige lui ont valu ; qu'il a besoin d'un
 „ homme dont le nom au dehors & la pré-
 „ pondérance au dedans lui attirent de la
 „ confiance , & servent de clef à une voûte
 „ peu solide par ses dimensions , ou , pour
 „ parler sans figure , à un royaume mal situé ,
 „ mal constitué , mal gouverné , & qui n'a

„ de vraie force que l'opinion, puisque sa
 „ position militaire est détestable, & ses moyens
 „ précaires; car un trésor s'enfuit, si une
 „ main de fer, & non pas avare, n'y veille;
 „ & quant à une armée, qui fait mieux que
 „ vous que des années entières fussent à pei-
 „ ne pour la former, tandis que six mois de
 „ relâchement peuvent la détériorer jusqu'à
 „ ne pas la reconnoître? „

Ce discours, qui a tenu le Duc très-atten-
 tif, & qui étoit surtout destiné à deviner ce
 qu'il croyoit pouvoir & devenir, a paru pro-
 duire sur lui un grand effet. Au lieu de com-
 mencer, comme il fait toujours, par des phra-
 ses tempérantes & dilatoires, qui peuvent ser-
 vir à toutes fins, il est entré aussitôt dans mon
 sens, & après avoir dit avec onction & d'un
 ton pénétrant, & senti que je lui offrois la
 perspective du plus grand honneur dont il eût
 d'idée, & qu'il préféreroit à six batailles ga-
 gnées, il a cherché avec moi le moyen de
 faire cette ouverture au Roi. ; Je ne crois
 pas, m'a-t-il dit, être en mesure de l'enta-
 mer sans préparations. Je craindrois plus en-
 core de nuire à la chose qu'à moi-même; mais
 assurément il faut lui faire venir cette pensée,
 & s'il me donne le plus léger prétexte, je dé-
 roulerai tout. Ne pourriez-vous pas parler au
 comte Finck, s'il en revient? — Non; car il
 tient strictement à sa consigne. Ceci n'est
 qu'une idée mienne, & de peu de valeur di-
 plomatique, puisque je ne suis point accré-
 dité. — Vous avez peu d'occasions de parler
 en particulier à Welner? — Fort peu; & puis
 comment cet homme seroit-il des vôtres? Il
 veut jouer le premier rôle; il travaille pour
 son propre compte, sentant bien qu'il a sur
 vous l'immense avantage de son obscurité;

d'ailleurs il est intime ami de votre frere, qui ne vous veut point à Berlin. , (En effet, celui-ci hait son frere qui le méprise, & il espere faveur & crédit du domaine de la vision). Nous en étions à peu près là quand toute la cour sortant de l'opéra pour se rendre au souper, & le duc d'York entrant sans précurseur, nous a forcés de nous quitter; il m'a donné rendez-vous ce matin, jour de mon départ, à neuf heures, & j'y vais.

Le Duc étoit ébranlé aujourd'hui, comme je m'y attendois, sur son assentiment à se faire nommer au Roi. Je dis que je m'y attendois, car son imagination brillante & sa verve ambitieuse se prennent facilement de premier mouvement, quoique les symptômes extérieurs en soient tranquilles; mais la longue réfrénation de lui-même qu'il s'est éternellement commandée, & dont il a la plus persévérante habitude, le ramene aux hésitations de l'expérience & à la circonspection peut-être excessive, que sa grande méfiance des hommes, & son foible pour sa réputation, ne cessent de lui commander. Il m'a exposé avec beaucoup de détails les ménagemens qu'il devoit à la petite gloire, & pour trancher le mot, m'a-t-il dit, à la gloriole du Roi; puis reprenant la conversation où nous l'avions laissée, il m'a assuré que je me trompois sur Welner; qu'il étoit un des hommes de Berlin sur lesquels il comptoit, & qui le voudroient plutôt qu'un autre; que je pourrois le voir aisément chez Moulinès (son résident, homme rusé, mais trop-ostensiblement; serviable pour mieux faire son métier d'espion, mais s'offrant trop; appelé dans l'éducation du prince de Prusse, mais sans titre encore; déserteur du prince Henri depuis qu'il est à peu près clair

qu'il ne fera rien ; en général porté pour nous, & trop visiblement, car on l'appelle le conseiller privé de M. d'Est **, mais uniquement attaché au fond à sa personnalité); qu'il (Welher) y va beaucoup; qu'assurément il ne s'ouvrira pas d'abord; mais qu'au demeurant il répétera tout ce que j'aurai dit au Roi, &c. &c. Le Duc a beaucoup répété d'ailleurs qu'il croyoit inutile & dangereux de le nommer; & enfin, mais avec difficulté, & pour ainsi dire malgré lui, il m'en a donné la bonne raison. Dans quinze jours il sera à Berlin, plutôt, peut-être; car (notez bien ceci), il ,, paroît que l'espérance donnée par M. Har- ,, ris (ministre d'Angleterre à la Haye) d'un ,, secours puissant & efficace, dans le cas où ,, le Roi de Prusse veuille arbitrer les af- ,, faires de la Hollande à main armée, a don- ,, né au Roi le desir de conférer avec ses ser- ,, viteurs. ,, Je vous répète les propres mots du Duc, qui me fixoit beaucoup, & que je dése, non-seulement d'avoir observé sur mon visage la plus légère trace d'émotion, mais encore de n'avoir pas été frappé d'un sourire presque imperceptible & très-ironique, comme si j'avois su & dédaigné la nouvelle. Toute ma réponse a été, en haussant les épaules, à la fin de la phrase: ,, Monseigneur, ce n'est ,, pas à vous qu'il est besoin de dire que ce ,, que Louis XIV, Turenne, Condé, Luxem- ,, bourg, Louvois, & deux cents mille Fran- ,, çois n'ont pas fait en Hollande, la Prusse, ,, surveillée de l'Empereur, ne le fera pas ,, dans ce même pays soutenu de la Fran- ,, ce.... (*) ,,

(*) Il faut convenir qu'ici le voyageur a été mauvais prophète; il reste à savoir si c'est précisément sa faute.

Le Duc va donc, ou veut nous faire accroire qu'il va à Berlin, où l'on délibère sur les propositions de l'Angleterre. . . .

Eh bien ! tant mieux ; foyez tranquille : le Duc est plus Allemand que Prussien, & aussi bon homme d'Etat que grand guerrier. Il fera voir qu'une telle proposition est si absurde, qu'elle n'est probablement que la conception personnelle de cet audacieux & rusé Harris, qui veut à tout prix faire sa fortune, & enfermer dans un accès de fougue sa nation, plus habile que sage. Mais cependant je crois que mon voyage à Brunswick est un heureux hazard : car bien que j'avoue, & avec un grand plaisir, que j'ai trouvé le Duc dans les principes les plus modérés, les plus sages & les plus François, politiquement parlant, je lui ai fait voir la chose, ou plutôt l'ensemble des choses, sous des points de vue nouveaux ; & si, comme je persiste à le croire, ou plutôt comme je le crois bien davantage depuis que je fais que son intrigue porte sur Welner, qu'il s'est ménagé de longue main (car cet homme a été chanoine à Halberstadt, où est le régiment du Duc) ; si la force des évènements le porte au timon, j'aurai les plus grands avantages pour traiter avec lui & l'associer à nos vues. Au reste, il m'a dit de donner à M. d'Est** ce très-bon conseil, si le comte Finck meurt, & même s'il ne meurt pas, de demander à traiter directement avec le Roi l'affaire de la Hollande, & tout ce qui y a trait. C'est le plus sûr moyen de battre en breche Hertzberg, qui décidément a été contrarié très-ferme par le Roi dans cette affaire ; & d'obtenir ce qu'on n'aura l'air d'attendre que de la judiciaire & de la volonté personnelle de ce prince : cela réussit avec

tous les Rois , même les plus grands. Van-
swieten a obtenu de Frédéric II lui-même par
cette marche les choses les plus importantes ;
& certes elle est un peu plus sûre , cette mar-
che , comme aussi plus noble que les souter-
reins de la flagornerie auprès du prince Henri,
dont la protection affichée fait plus de mal à
la légation Françoisise qu'elle ne peut jamais
produire de bien dans les futurs contingens
les plus favorables ; car je ne suis pas très-
éloigné de croire ce que dit nettement le Duc,
que ce *Prince partageur* , s'il étoit le maître
des affaires , seroit le plus dangereux ennemi
de la liberté germanique Il faut finir ,
car le temps pour chiffrer nous manqueroit :
le reste de cette précieuse conversation vous
viendra. Dites-moi , le plutôt qu'il sera pos-
sible , ce que je dois faire d'après tout ceci ,
& croyez que si vous trouvez un moyen quel-
conque de m'accréditer secrètement auprès du
Roi , ou même du Duc , vous ferez une très-
bonne affaire.

Billet d'envoi.

*Si vous croyez que je ne radote pas tout-à-fait ,
écoutez-moi : je vous adjure de lire & faire lire ceci
avec la plus grande attention , & de ne pas me faire
attendre une demie minute la réponse , fallût-il ab-
solument pour cela se dépouiller pendant quelques heu-
res de la légèreté du pays , ou même avoir de la fuite
tout un jour.*

LETTRE XXXVIII.

Berlin , 21 Octobre 1786.

Je suis arrivé à cinq heures & demie du ma-

tin. Le Roi devoit faire manœuvrer sa cavalerie à six. Je suis monté à cheval aussi-tôt, pour voir l'état de sa santé, & celui de sa physionomie, & pour m'açoster de quelqu'un, s'il étoit possible. La santé est bonne, la physionomie soucieuse; on a long-temps fait attendre les troupes; on s'est, après deux charges, très-brusquement & ridiculement retiré. Rien de nouveau & d'assez important ne m'est parvenu pour ne pas employer le très-peu de momens que j'ai d'ici au courrier, & qui sont fort abrégés par vos huit pages de chiffres, à résumer les conséquences que j'ai tirées de l'importante conversation dont je vous ai rendu compte dans ma dernière dépêche, & de laquelle il m'est d'autant plus impossible de vous achever les détails, que le Duc m'ayant envoyé, une heure après que je l'ens quitté, son ministre des affaires étrangères (M. de Hardenberg de Reventlau) ils sont très augmentés.

Il m'a paru quatre choses.

1^o. Que, dans la confiance que m'a faite le Duc, il étoit entré une grande complication de sentimens, de mouvemens & d'intentions. Il veut que nous le portions au premier ministere de Prusse, mais avec mesure. Il n'est pas sûr que nous le désirions. (J'ai fait tout ce que j'ai pu, pour l'en convaincre), cependant, absolument persuadé que se mêler des affaires de la Hollande, est une lourde faute, il désire que la Prusse se conduise bien, & que nous ayons l'influence du moins en ceci. Il a donc voulu m'aviser, & tout à la fois découvrir si je savois quelque chose, & si nous étions assez décidés pour soutenir la gageure; de là les commentaires postérieurs de Hardenberg, ses fausses confidences de gazette; le rappel, non

seulement de M. de Coetloury , mais celui de M. de Verac ; notre désertion du parti patriotique , &c. , &c. ; toutes choses auxquelles j'ai répondu en riant.

2°. Que la très-grande inquiétude du Duc est de savoir si nous sommes ou ne sommes pas Autrichiens, ou seulement même si nous sommes à cet égard dans une telle indécision que les fautes ou les froideurs du cabinet de Berlin suffiroient pour nous pousser , au hazard de tout ce qui en peut arriver dans les futurs contingens , à seconder l'Empereur dans ses projets contre l'Allemagne. Je crois que, rassuré sur cet article capital, le Duc seroit François ; car il est fort Allemand , & les Anglois ne peuvent que mettre le feu en Allemagne ; nous seuls pouvons y maintenir la paix. Si ces liaisons avec l'Angleterre paroissent se resserrer , c'est , je pense , uniquement la méfiance du sort de la Prusse , qui en est la cause : car il fait bien que ses combinaisons Angloises sont plus imposantes que solides , & que les Prussiennes , un peu plus subalternes , peut-être , sont bien moins hazardeuses.

3°. Lui & son ministre m'ont demandé & redemandé tant de fois sur quelle base je croirois pouvoir piloter la pacification de la Hollande , qu'il m'est venu dans l'esprit que le Duc songe , peut être , que si nous excluons l'alliance Nassau pour le prince de Prusse , on seroit obligé de se rejeter sur la princesse Caroline de Brunswick , sa fille : ce soupçon est fondé sur des choses si fugitives , qu'il est impossible de l'appuyer par écrit , même de probabilités , & d'autant moins que n'ayant aucune espece d'instruction à cet égard , je n'ai nullement osé m'avancer ; je ne le donne donc que comme il m'est venu. En tout , être peu instruit

sur les affaires de la Hollande , m'a beaucoup nuï en cette occasion. Si j'eusse pu m'hazarder , j'aurois puisé à cet égard jusqu'à tarir. La seule chose bien positive qu'il ait décrétée comme proposition , c'est une espece de conseil de régence coalitionnaire , sans lequel le Stathouder ne pourroit rien faire , & où seroient les Gyslaer, Vanberckel, &c. &c. &c. ; mais où seroient aussi M. de Lynden, le gouverneur des enfans du Stathouder , &c. &c. A mon éternelle objection, comment soutiendrez-vous les mesures prises sous votre caution ? Ils ont toujours répondu : s'il contrevient à ses arrangemens , nous l'abandonnerons. — Jusqu'à quel point, ai-je repris ? & si ce n'est qu'amicalement, que lui importera votre abandon ? — En un mot je me suis toujours tenu avec une obstination un peu mystérieuse, à dire que l'on n'ameneroit jamais à la raison le Stathouder, qu'on ne lui eût déclaré que le Roi de Prusse l'abandonnoit, sauf à rassurer à l'oreille la princesse.

4°. Il m'a paru que le Duc rouloit quelque grand projet dans sa tête pour la reconstruction de l'édifice Germanique ; car ce prince habile, sent que pour conserver cette ruine antique, il faut l'étayer, & même en reprendre sous œuvre quelques parties. Le seul desir qu'il m'ait clairement manifesté, c'est la séparation de l'électorat de Hanovre de la monarchie Angloise, & la sécularisation de certains Etats qui puissent contribuer un jour à un équivalent pour la Saxe. Il croit que le premier point s'obtiendroit, & même sans de grandes difficultés, si notre politique devenoit Angloise. Il croit que le second peut venir, quoique contraire à la ligue des princes, parce qu'à la mort de l'Electeur de Mayence on aura oc-

raison d'y retoucher , ainsi qu'un prétexte naturel & légitime de faire expliquer les princes ecclésiastiques , qui , plus intéressés que tous autres à la liberté Germanique, sont toujours les premiers à tergiverser , &c. &c. Ceci décele du moins que tout attaché qu'il se montre à la confédération des princes , il y aura des moyens de lui faire entendre raison sur des modifications.

Ce qu'il faut que je sache maintenant, c'est : 1°. , s'il faut le mettre en avant , vrai moyen de l'écarter , ce qui ne me paroît pas être notre intérêt ; car il est plus sage , plus habile , & moins susceptible de préjugés & de passions qu'aucun autre qui puisse arriver à cette place ; 2°. s'il faut échauffer & augmenter son parti , ce qui est travailler directement contre le parti du prince Henri , car le plan du Duc est exclusif ; & à dire vrai il paroît tacitement si convaincu que l'autre ne peut rien être , qu'il a beaucoup ajouté à mon opinion sur ce sujet ; 3°. jusqu'à quel degré je dois lui montrer de la confiance ; car il est impossible d'en obtenir d'un homme avisé sans lui en donner , & je crois qu'il vaut mieux lui dire que lui laisser deviner.

Le comte Finck est sauvé. Le Roi est arrivé le 18 à huit heures du matin ; il étoit parti de Breslaw le 17 à sept heures du matin. C'est une diligence incroyable ; personne n'a pu le suivre. Ce jour là même il a été voir la Reine douairiere , & a donné ainsi lieu d'attribuer à mademoiselle de Voss cette course rapide & périlleuse. On la dit grosse , mais 1°. on ne peut pas le savoir , & 2°. je crois que l'empressement seroit amorti , si cela étoit. On assure qu'elle a demandé deux cents mille écus ; en ce cas sa destinée n'aura pas une

grande latitude. Le Roi a fait une foule de nobles en Silésie comme ailleurs. Les gazettes vous les diront assez, sans que je charge de leurs inutiles noms cette lettre. Il va passer huit jours à Potsdam pour son travail sur le militaire. On parle d'un grand changement dans cette partie, lequel sera favorable aux subalternes, repressif pour les capitaines.

Les Dantzickois, qui s'imaginoient apparemment que les Rois étoient des ogres, ont été si enchantés d'en voir un qui ne mangeoit pas leurs enfans, qu'ils se sont enthousiasmés jusqu'à vouloir se soumettre purement & simplement à la domination Prussienne. Les magistrats ont éludé comme ils ont pu, sous le prétexte que Dantzick étoit une dépendance de la Pologne; mais le mouvement a été si violent & si tumultuaire, que les courriers Prussiens & Polonois ont marché. Cet événement donnera l'éveil à l'Empereur & à la Russie: bonne circonstance pour nos affaires Hollandoises.

Au reste, M. de Hertzberg qui s'est permis encore plusieurs coups de tête en Silésie, & nommément dans son discours des hommages, où il a vraiment bravé l'Empereur d'une manière fort indécente, comme s'il étoit dans sa nature de ne pouvoir s'accommoder d'un ordre de choses paisibles; M. de Hertzberg a eu le crédit de retarder la nomination de M. d'Alvensleben pour la mission de France, que le Roi avoit annoncée à souper. Devois-je m'attendre à cette reculade, quand je vous ai donné la nouvelle, que j'ai regardée comme si publique que je ne l'ai pas même chiffrée?

L E T T R E X X X I X.

24 Octobre, 1786.

JE commencerai cette dépêche par une anecdote parfaitement sûre, qui me paroît la plus décisive que l'on connoisse sur le nouveau regne. Qu'on se rappelle que j'écrivois le 29 août : (No. XV.) „ *Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes; c'est le prendre bien haut Il se couche avant dix heures du soir, & il est levé à quatre S'il persévère il sera l'exemple unique d'une habitude de trente ans vaincue, & c'est en ce cas sans doute qu'il a un grand caractère qui nous déjouera tous.*

Eh bien! j'en jugeois comme tout le monde sur les apparences. La vérité est qu'à neuf heures & demie le Roi disparoissoit, & qu'on le croyoit couché, tandis que dans l'intérieur le plus reculé du palais il célébroit les Sardanapales jusques bien avant dans la nuit. Il est aisé de concevoir maintenant pourquoi il a fallu intervertir les heures du travail. La santé ne suffisoit pas au théâtre & à la coulisse. . . .

Le prince Henri se regarde comme écarté par système & par goût. Il est persuadé ou croit être persuadé que la foule innombrable de sottises qui résultera de son éloignement (car dans son opinion, sans lui le pays est perdu), fera recourir à son expérience, à ses talens, & qu'il refusera les tardifs secours qu'alors on implorera de son génie. Il ne pense pas que, même en lui accordant tous les rêves de son amour-propre, l'expression *un pays perdu* n'est vraie que relativement à un certain laps

laps de temps & à un concours de circonstances qui n'éclatent que dans une période donnée, & qu'ainsi très-probablement il sera mort avant qu'on ait eu le temps de s'apercevoir qu'on a besoin de lui. Il vient passer quatre mois à Berlin; comme un martyr, dit-il, afin qu'on ne puisse pas dire qu'il a déserté la chose publique; ensuite de quoi Rheinsberg, le lac de Geneve, la France seront ses asyles. Il en trouvera facilement par-tout pour les consolations de son choix; aujourd'hui qu'il peut rester des heures entières à jouer à colin-maillard ou à la main-chaude, chez les plus insipides comédiennes, telles que n'en offriraient point nos plus mauvaises villes de province.

La distribution du crédit d'ailleurs est la même. Hertzberg viole le Roi; qui probablement estime davantage le comte Finck, mais qui, n'en étant pas aussi pourchassé, le laisse dans une subalternité d'influence qui, d'apparente devient réelle, vu la facilité du maître. Les autres ministres sont à peu près comptés pour rien.

Welner augmente tous les jours en juridiction & Bischofswerder en crédit; mais ce crédit il ne paroît l'exercer ni en ostentateur ni en dupe. Ce ne sont ni des titres, ni des cordons, ni des départemens qu'il convoite. Tout au plus fera-t-il des ministres; il ne le fera jamais. Trois cents mille livres pour chacune de ses filles, un beau sief pour lui, des grades militaires (il passe pour un bon officier), voilà ce qu'il veut; voilà ce qu'il aura probablement. En attendant personne n'a rien, ni lui, ni Welner, ni Görtz, qui vit d'emprunt.

Bowlet: — crédit d'ingénieur-maçon & nul autre; il n'en comporte pas.

Goltz (le tartare) fin , rusé , dextre , peut-être même ambitieux ; mais très-personnel & cupide : l'argent est sa passion dominante , il aura de l'argent : c'est lui qui cependant influera probablement le plus sur le travail militaire , à moins que le duc de Brunswick ne s'en empare. Les mémoires relatifs au génie lui ont été remis.

Le colonel Wartensleben écarté sensiblement , & probablement vu les liaisons de sa famille avec le prince Henri , qui par delà tant d'autres désavantages , a celui que tous les entours du Roi s'accordent à l'exclure.

Les subalternes : — leur regne n'est pas venu. Il paroît que long-temps trompé par eux , comme prince de Prusse , le Roi le fait & s'en souvient , bien que par respect humain il veuille le dissimuler , du moins quelque temps encore.

Le maître enfin : qu'est-ce ? Je persiste à croire qu'il seroit téméraire de prononcer aujourd'hui ; mais on seroit bien tenté de répondre , *le Roi des soliveaux*. Point d'esprit , point de force , point de suite , point de laboriosité , les goûts du porc d'Epicure , & des héros seulement l'orgueil , si pourtant ce n'est pas plutôt encore de la vanité étroite & bourgeoise. Voilà jusqu'ici les symptômes. Eh ! dans quelles circonstances ? A quel âge ? A quel poste ? Il me faut rappeler toute ma raison pour douter ; il me faudroit l'oublier pour espérer. Ce qui vraiment est à craindre , c'est que le mépris universel qu'il encourra bientôt , ne l'irrite & ne lui ôte même l'espece de bonté qu'il montre. C'est une bien redoutable foiblesse que celle qui réunit à la soif effrénée des plaisirs sans choix & sans délicatesse , le desir du secret , dans un poste où rien ne peut être secret.

Je ne fais pas au reste ici le second tome de madame de Sévigné. Je ne dis pas du mal de Frédéric-Guillaume, parce qu'il ne me regarde pas, comme elle disoit du bien de Louis XIV, parce qu'il venoit de danser un menuet avec elle. Hier à la cour de la Reine il m'a adressé trois fois la parole, & c'est la première fois qu'il l'a fait en public. *Vous avez été à Magdebourg & à Brunswick?* — Oui, Sire. — *Avez-vous été content des manœuvres?* — Sire, j'ai beaucoup admiré. — *Mais c'est la vérité & non pas un compliment que je vous demande.* — Sire, la vérité est selon moi que Votre Majesté seule manquoit à ce superbe spectacle. — *Comment se porte le Duc?* — Parfaitement bien, Sire. — *Viendra-t-il bientôt?* — Votre Majesté seule le fait, à ce que j'imagine. . . Il a souri. Voilà l'échantillon. Vous croyez bien que ce qu'on peut me dire devant toute la cour m'est infiniment indifférent; mais ce ne l'étoit pas aux spectateurs, & je note ceci, comme ayant paru entrer dans la réparation arrangée pour la France. Or la voici cette réparation. Jugez de l'esprit à expédiens de la cour de Berlin! car je suis convaincu que de la meilleure foi du monde on vouloit plaire à M. d'Est**.

D'abord on a déterminé que la Reine feroit un lotto & non pas une partie privée, afin que plus de monde fût admis à sa table. Ensuite & après que toutes les princesses, le prince Henri, le prince Frédéric de Brunswick, le prince de Holsteinbeck ont été priés & placés, Mlle. de Bischofswerder, dame d'honneur chargée de la partie, a nommé M. d'Est** : puis la Reine appercevant milord Dalrymple, lui a fait signe, & au moment même dit de se placer. Le ministre de France & celui d'Angleterre ont donc été les seuls ministres étrangers

de cette partie ; de sorte que le prince Reuss & M. de Romanzow sont restés sur la même ligne d'exclusion , comme ils avoient été sur la même ligne de faveur. Il est difficile d'être plus gauche & plus inconsiderée. C'est maintenant que s'aggrave mon regret de ce que M. le comte d'Est** s'est cru obligé de se fâcher le premier jour de cour de la Reine ; car je ne vois plus de réparation possible qui ne soit un maussade replâtrage après l'ineptie d'hier.

Au reste je suis sûr qu'on n'a pas voulu blesser , qu'on a voulu même réparer. Pour traiter la chose moins en petit, je me persuade qu'on a tort de dire que le Roi hait les François. Il ne hait rien ; à peine aime-t-il quelque chose ; on lui a fait entendre qu'il falloit être Allemand pour se frayer une carrière personnelle & glorieuse ; il se rabaisse au niveau de sa nation , au lieu de s'efforcer d'élever sa nation , parce que sa vue ne porte pas plus loin. S'il a une vive répugnance pour quelque chose , c'est pour les gens d'esprit , parce qu'il croit qu'avec eux il faut absolument faire & entendre de l'esprit ; or il hait l'un, parce qu'il désespere de l'autre ; il ne fait pas qu'il n'y a que les gens d'esprit qui sachent n'en point avoir. Son parti paroît irrévocablement pris de tout traiter à l'amiable, sans hauteur ni menaces. Mais il vient toujours de Berlin au Stathouder deux versions dont le Prince ne manque pas de choisir celle qui flatte sa passion dominante.

On fait à un mille d'ici des expériences d'artillerie très-secretes : elles sont confiées au major Tempel-Hoff. Un très-petit nombre d'officiers-majors y est admis. Les capitaines en sont exclus. L'emplacement est couvert de tentes , gardées par des sentinelles nuit &

jour. Je tâcherai de découvrir ce que c'est.

J'ai oublié de vous dire, de Brunswick, que je tenois de la Duchesse que le prince de Galles fait consulter les plus habiles avocats de l'Europe, pour savoir, si épouser une catholique, peut, soit par les loix positives de l'Angleterre, soit par celles d'aucune autre nation, soit dans les maximes du droit public de l'Europe, l'exclure d'une hérédité quelconque, & notamment de celle de la couronne. Il paroît qu'il y a beaucoup d'imprudences dans cette espece d'appel présomptif des opinions britanniques à celles des avocats.

Une anecdote moins importante, mais plus piquante peut-être, c'est que le Margrave de Bade-Baden a envoyé ici pour complimenter M. Edelsheim, le frere de celui de ses ministres qu'on appelle *le Choiseul de Carlsruhe*. Or voici l'histoire de ce complimenteur, arrivé beaucoup après tous les autres. Dans le temps qu'on doutoit des talens prolifiques du pere des cinq enfans royaux, on vouloit donner un amant à une dame (la Reine divorcée & reléguée à Stettin) qui en auroit bien pris sans cela. Les freres du duc de Brunswick furent chargés de ce choix. Ils les prenoient dans un étage trop bas; alors on jetta les yeux sur Edelsheim, qui fut assez publiquement chargé de ce grand œuvre. Il fut ensuite envoyé à Paris pour une autre commission, dont il s'acquitta mal; on le mit à la Bastille, à ce qu'on m'assure; il en sortit, revint, fut disgracié, puis remis en activité, envoyé auprès de diverses cours d'Allemagne en 1778. . . . Et c'est cet homme que dans sa haute sagesse le Margrave envoie au Roi de Prusse, qui s'est mis lui-même à rire en le voyant.

P. S. Hier à onze heures du matin, le Roi, enfoncé dans un carrosse gris, est allé seul à Mon-bijou, où il est resté une heure, & d'où il est sorti couvert de sueur & très-enflammé. Est-ce le triomphe de mademoiselle de Voss ? Il est impossible de le savoir encore ; rien n'a transpiré non plus des lettres que M. de Calenberg a apportées du Stathouder.

Muller & Lansberg, secrétaires privés du cabinet, avoient demandé leur retraite avec d'assez d'amertume, leurs services n'étant apparemment plus nécessaires, disoient-ils, puisqu'on ne daignoit pas même les instruire de ce qu'ils avoient à répondre, & qu'on envoyoit au Roi les lettres toutes dressées. Ils restent, & c'est par Bischopswerder que l'accommodement s'est fait. Il paroît qu'il se ligue avec Welner contre Hertzberg, même sans trop s'en cacher.

Le Roi ne va plus que vendredi à Potsdam ; on croit que c'est afin de donner au Duc le temps d'arriver pour le travail militaire. C'est une étrange manie que de vouloir rendre raison de tous les caprices des Rois.

L E T T R E X L

28 Octobre 1786.

J'AI passé la soirée, hier, avec le prince Henri : le Roi avoit consacré à ce palais presque tout son après-dîner la veille ; car de chez le Prince il avoit été chez la Princesse, où il a joué & pris le thé avec Mlle de Voss, entr'autres dames d'honneur. Cette espèce de réconciliation avec le Prince, (laquelle pourtant n'est que de la simple courtoisie, montrée à la visite de la Princesse, que le Prince regarde

comme sa plus cruelle ennemie); cette réconciliation (& c'est presque le mot propre, car la froideur étoit très-grande) paroît être l'ouvrage de la politique de Welner, qui dans sa lutte contre Hertzberg, a voulu, si ce n'est l'appui du Prince, du moins sa neutralité; & la haine de ce foible mortel est si aveugle, en effet, que combinée avec les espérances de son ambition, qui ne se défabusera pas aisément, elle lui a suffi pour se jeter encore une fois à la tête du Roi, & par conséquent pour se reculer s'il étoit possible. Au reste, lui-même ne fait pas grand fond sur ce rapprochement simulé, d'autant plus suspect, qu'il se trouve placé à la veille d'une absence de 15 jours, après laquelle il ne sera pas difficile de trouver des prétextes de ne pas se voir de quelque temps encore, si le Roi le juge à propos. Mais le Prince croit son ennemi mort, & il s'en réjouit comme un enfant, sans penser que c'est le moyen le plus sûr de le ressusciter.

En effet, M. de Hertzberg paroît avoir fait son sort. En Silésie, il avoit eu des déboires assez vifs; quelques brusqueries, quelques contrariétés, le chagrin de voir rayer de la liste des comtes, le frere de son ancienne maîtresse. Dès la Prusse même, il auroit dû s'apercevoir que ses jactances ne plaisoient pas. Lorsqu'aux hommages il lut la liste des comtes, il s'arrêta à son nom afin que le Roi le prononçât lui-même du haut de son trône, & le Roi eut la malice de n'en rien faire, de sorte que le comte de Herzberg n'a été inauguré que le lendemain dans l'anti-chambre.

Mais ce qui l'a probablement perdu, s'il l'est en effet, ce sont ses manieres hautaines avec Welner, le moins oublieur des hommes, & qui, dans ses projets d'ambition, n'avoit pas

besoin de cette rancune pour haïr & desservir le ministre. Celui-ci l'a fait attendre dans son anti-chambre des heures entières, l'a reçu & tenu debout dans sa chambre, ne lui a parlé qu'un petit nombre de minutes, & l'a congédié avec des airs qui ne sont bons qu'à offenser. Welner a juré sa perte, & Bischopswerder le seconde. Elle paroît probable du moins dans toutel'acception du mot crédit; je l'aurois devinée aujourd'hui à sa seule politesse. Il avoit un grand dîner d'étrangers, dont, pour cette fois, M. d'Est** & moi nous étions; & toutes les prévenances ont été pour nous. Cela est gauche & bas. Etrange singularité que ce mélange de roideur & de foiblesse, par lequel les demi-caractères se perdent. Machiavel a raison: *tout le mal de ce monde vient de ce qu'on n'est pas assez bon ou assez méchant.* Quoiqu'il en soit, il est certain du moins que M. de Hertzberg a reçu une défense sèche & positive de se mêler directement ni indirectement des affaires de Hollande, d'où M. de Callenberg, au reste, paroît n'avoir rien apporté de particulier. C'est tout bonnement du service qu'il demande, & ses lettres étoient de simples recommandations.

Ce n'est pas pour Hertzberg que l'on ne rappelle pas Thulemeier; c'est pour le comte Finck. La mere de cet envoyé a été liée de tout tems très tendrement avec ce ministre, & c'est même le mari de cette vieille amie qui fit entrer le comte dans le département. Après tout, le rappel ou non rappel de Thulemeier est à présent, ce me semble, un objet de bien peu d'importance. Sa mission est finie de fait depuis l'arrivée du comte de Görtz, & je ne crois pas même qu'on reçoive de ses dépêches.

Le sort de Launay est décidé d'avant-hier au soir par une lettre très-sévère. Il est hors d'ac-

tivité , & pour toute retraite on lui offre une pension de deux mille écus , pourvu qu'il reste dans les Etats du Roi. Il faut convenir que son compte rendu est un chef-d'œuvre d'égoïsme & d'impéritie , & qu'il pourroit être victorieusement réfuté , quoique le mémoire des commissaires où ils l'ont entrepris , soit pitoyable. Au reste , il a constaté deux faits , dont l'un bien curieux & l'autre décisif contre sa propre gestion ; à savoir qu'il a fait entrer dans les coffres du Roi en 19 ans quarante-deux millions six cents quatre-vingt-neuf mille écus d'Empire , ou plus de cent soixante-dix millions de notre monnoie par delà ses fixations , qui montoient à 5 millions d'écus annuels. Quelle entorsion terrible ! L'autre fait est que la régie coûte plus de quatorze cents mille écus annuels ou près de six millions en frais de perception , qui au premier apperçu des affaires & des circonstances locales , peuvent être réduits au moins des deux tiers. Mais on n'emploie pas en ce moment un seul homme qui paroisse en être aux élémens ; il est de fait qu'on n'a pas pu rédiger encore un tableau général de la recette & de la dépense , ni classer une seule des branches du revenu , en sorte qu'il n'est pas encore un seul objet , pas même le dîner du Roi , qui soit nettement assigné. Ceci est un cahos , mais c'est le cahos tranquille. Tout est en stagnation , finances , militaire , civil. En général cela vaudroit sûrement mieux que trop gouverner dans un pays constitué , où la sagesse particulière l'emporteroit sur la folie publique. Mais on est si accoutumé ici que le Roi travaille , ou plutôt qu'il fasse tout ; on a si peu d'habitude d'y suppléer (quoique la chose une fois ordonnée on sache fort bien le tromper) ; on est si éloigné même de les lui proposer , que la stagnation est

un détraquement réel de la machine; & ce détraquement, que ne peut-il pas devenir dans un État qui a des bases si fragiles, quoiqu'à la vérité, habité par un peuple si lent, si lourd, si peu passionné, que difficilement une secousse y fera subite! Quoi qu'il arrive, le vaisseau coulera bas plus ou moins insensiblement, s'il ne survient pas de pilote, mais il ne chavirera pas.

Encore une fois il faut attendre; il seroit téméraire de vouloir discerner quelque chose dans ces *ténèbres visibles*: il faut attendre, dis-je, pour savoir du moins si le Roi aura ou n'aura pas le courage de prendre un ministre principal. Son avènement seroit une véritable révolution, qui peut tout changer, soit en bien, soit en mal.

Ce qu'il faudra beaucoup surveiller quand on pourra pronostiquer le sort de ce gouvernement-ci, c'est le duc de Brunswick, s'il n'y est point appelé, & qu'il y ait apparence de naufrage. Ce Prince n'a que 50 ans, & certes il est ambitieux. Si jamais il peut se résoudre à quelque chose de hasardeux, & qu'il ne compte plus sur la Prusse, il soufflera sur toutes les combinaisons germaniques, comme le vent du Nord sur de foibles roseaux. Sa tournure & ses manières ne sont point compatibles avec l'Angleterre, qui d'ailleurs ne peut qu'accidentellement agir dans le continent. Mais mon imagination se figure telle circonstance où je le crois capable de se jeter du côté de l'Empereur qui le recevrait à bras ouverts. Et que ne pourroit pas le duc de Brunswick à la tête de l'armée autrichienne? Quel danger pour l'Allemagne! Quelle existence pour lui qui aura peu de frein, s'il lui faut prendre un parti désespéré? car il ne sauroit souffrir ses fils, si ce n'est le cadet qui promet de n'être pas aussi stupide que les autres.

On a manqué la bonne maniere de le lier : e'eût été de le mettre absolument à la tête de la confédération des Princes. S'il les déserte, je crains fort qu'il n'en soit le destructeur.

Le baron de H*** est arrivé, & il n'a pas été reçu par le Roi, comme on s'y attendoit. Un certain énergame de musique, appelé le baron de Bagge, est aussi à Berlin. Je crois que tous tant qu'ils sont ils se hâtent trop. Il est dans la ferveur du système Allemand, & surtout avide de faire dire qu'il suit d'autres errements. Depuis qu'il est Roi, le banquier de la Valmour a eu ordre d'envoyer ses comptes, pour qu'ils fussent arrêtés, & de suspendre tout paiement ultérieur à cette fille qui eut autrefois sur lui tant d'empire. On dit qu'il revient le 3 de Potsdam, & je crois en dernière analyse qu'il ne fera qu'y chasser. Le prince de Dessau y arrive demain soir : je ne doute pas qu'il n'y ait quelque évocation d'ames.

LET TRE X L I

30 Octobre 1786.

J'AI remis à Struensée sur sa demande, les notes suivantes ; l'une sur la possibilité d'un placement dans les effets publics de France ; l'autre sur le traité de commerce :

Sur les placemens d'argent dans les effets publics de France.

Il y a deux sortes d'effets publics en France ; ceux dont le revenu ou leur rapport est fixe & certain, & qui n'ont rien d'éventuel ; & ceux qui produisent des dividendes ou partages de bénéfices, sujets à des vicissitudes & à des variations en hausse ou en baisse.

Dans cette dernière classe sont principale-

ment les actions des compagnies publiques ou favorisées ; telles que la caisse d'escompte, les eaux de Paris, la compagnie des Indes : tous ces effets ont été successivement ou en même temps livrés à tous les excès de l'agiotage. On a perdu, pour ainsi dire, toute idée de leur valeur réelle, de leur rapport effectif, pour se livrer à toutes les exagérations des joueurs sur des objets que l'on ne peut pas soumettre à des calculs exacts. On a même été moins occupé de rapprocher les prix de ces actions de leur véritable valeur, que de les balotter, d'après de prétendues notions sur l'impossibilité de livrer les quantités vendues : on a fait accaparement sur accaparement, association pour la hausse, association pour la baisse. Tout ce que le mensonge, l'intrigue & l'astuce ont pu imaginer, a été mis en œuvre pour faire hausser ou baisser le prix : & quoique la violence de ce jeu ne dure que depuis environ deux ans, beaucoup de gens s'y sont déjà ruinés, & beaucoup d'autres s'y sont déshonorés, en se mettant à couvert de la loi, pour éluder leurs engagements.

L'autre genre de placement, le seul peut-être qui mérite ce nom, sont les contrats & les effets royaux proprement dits ; les contrats rapportent cinq & demi à six pour cent au plus. Un seul effet au porteur en rapporte davantage, c'est l'emprunt de cent vingt-cinq millions, qui ne se vend sur la place qu'à deux pour cent de bénéfice, quoiqu'il y ait neuf mois d'intérêts échus ; & qu'il offre réellement un intérêt de bien près de sept pour cent par an. Il n'est pas possible qu'il reste longtemps à ce taux. Soit que l'on veuille y placer d'une manière permanente, ou pour

une spéculation de quelques mois seulement, cet emprunt mérite une préférence décidée sur tous les autres. Chaque année le bénéfice réellement, puisqu'avec un intérêt toujours égal de cinq pour cent l'an, on marche toujours vers un remboursement plus avantageux. En Janvier 1787 & 1788, ces remboursemens se feront sur le pied de quinze pour cent de bénéfice sur le capital; ensuite ce bénéfice monte à vingt pour cent, & de trois ans en trois ans, vingt-cinq, trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq, cinquante; & enfin pour la dernière année à cent pour cent, le tout indépendamment de l'intérêt à 5 pour cent jusques & compris l'année du remboursement, la dernière année à cent pour cent de bénéfice seulement exceptée. On peut conserver ce placement sous sa forme originaire d'effet au porteur, ou, si l'on veut, on peut le faire constituer en contrat, sans rien changer pour cela à l'ordre du remboursement.

Ceux qui achètent dans le projet de garder, devraient préférer de le faire constituer en contrats, parce que sous cette forme il ne peut être volé, brûlé ni détruit; ceux qui achètent par spéculation pour revendre, font mieux de garder les effets au porteur, parce qu'alors la vente n'en éprouve ni retards ni formalités.

Les emprunts publics en France doivent être regardés comme finis, toutes les dettes de la guerre étant payées; de sorte que si l'on emprunte désormais, ce ne sera probablement (*) que de petites sommes, pour parer aux remboursemens annuels dont les finances sont chargées pendant cinq ou six ans encore. Mais

(*) On ignoroit alors, & l'on ne devoit pas la sublime invention des emprunts graduels & successifs.

ces emprunts ne présenteront aux prêteurs que de médiocres avantages ; le taux de l'intérêt a une tendance naturelle à baisser, d'après la prospérité générale du royaume, & par conséquent l'emprunt de cent vingt-cinq millions présente une probabilité de hausse, qui chaque jour peut se réaliser, & dont on ne peut s'assurer qu'en y plaçant promptement. Cette probabilité peut même s'appeller certitude, quand on considère d'un côté la nature de l'emprunt, qui est le plus sage, le plus solide, le plus avantageux aux prêteurs, & le mieux combiné à tous égards que l'on ait jamais fait, d'un autre côté le concours des circonstances, qui toutes se réunissent à faire présumer que le crédit de la France & la confiance dans ces effets royaux ne pourra que s'accroître & s'affermir de plus en plus.

Sur le Traité de Commerce.

Il paroît que le traité de commerce plaît beaucoup aux deux parties : les Anglois y voient un grand débouché pour leur lainage, leurs cotons façonnés & leur quinquallerie. Nous comptons sur une très-grande exportation de nos vins, nos toiles, batistes, &c. : & probablement tous ont raison ; mais avec des modifications que le temps seul peut apprécier.

En général, le traité paroît avoir consacré un principe trop souvent méconnu, que les droits modiques sont les seuls moyens de préserver le revenu, & de prévenir la contrebande ; ainsi dix à douze pour cent sont les droits que les marchandises angloises vont payer. Si dans les premières années l'avantage pourroit sembler être du côté des Anglois, il est clair que chaque année le commerce françois gagnera du terrain par là, d'autant

que rien ne s'oppose à ce que nos manufactures imitent peu-à-peu les produits de l'industrie angloise, tandis que la nature ayant refusé à l'Angleterre le sol & le climat, qui seuls peuvent produire nos vins, ils seront toujours dans notre dépendance à cet égard.

Il est certain que les vins de Portugal continueront à être consommés en Angleterre en assez grande quantité. La génération qui s'élève, préférera les vins de France : cela est prouvé par l'exemple de l'Irlande, où il se boit dix fois plus de vin de France, que de celui de Portugal. Les vins de France ne devant désormais payer en Angleterre que les mêmes droits que ceux de Portugal y payent aujourd'hui, c'est-à-dire quarante livres sterling par tonne, ou environ vingt-quatre sols de France la bouteille, nos vins de Médoc pourront s'y vendre à bon marché, & seront préférés aux vins de Portugal. Les Anglois pourroient, à la vérité, baisser les droits actuels sur les vins de Portugal; mais ils craindroient de les diminuer sensiblement, pour ne pas compromettre le produit de leurs brasseries, qui forment la branche la plus importante de leurs droits d'accise, & rapportent annuellement plus de dix-huit cents mille livres sterling.

En tout, le traité fera incontestablement avantageux aux deux pays; il procurera une augmentation de jouissances à leurs habitans, & de revenus à leurs Souverains respectifs; il tend à rapprocher les Anglois, des François; en général, il porte sur ces principes libéraux qui conviennent aux grandes nations, & dont la France devoit d'autant plus donner l'exemple, que c'est le pays de l'univers, qui, par ses avantages naturels, gagneroit le plus, &

ce que de tels principes fussent universellement établis dans le monde commerçant.

LETTRE XLII.

31 Octobre 1786.

On a dit aussi (& c'est le prince Ferdinand) que c'étoit moi qui avoit réfuté le compte rendu de de Launay. Depuis ce moment j'ai été me faire écrire chez de Launay tous les jours, & j'ai déclaré qu'en pareille matière, tourmenter les personnes, me paroissoit si peu nécessaire aux choses, qu'indépendamment de la lâcheté de frapper sans mission un homme dans le malheur, il n'y avoit qu'un fat qui eût pu inventer une méchanceté si bête.

Sur une réplique à la réfutation de son compte rendu, Launay a reçu une lettre si dure, qu'il a demandé sur le champ la permission de se retirer. Le Roi a répondu que cette permission lui seroit accordée quand la commission n'auroit plus besoin de lui.

On murmure hautement ici, après en avoir longtems parlé fourdement, qu'il se machine un traité entre la Russie, l'Autriche & la Prusse, dont le prétexte est la pacification de la Hollande. J'avoue que je ne vois pas à cela la plus légère apparence pour le moment. Le Roi, ni aucun de ses ministres, ne me paroissent avoir assez d'étendue dans l'esprit pour une pareille conception. Cependant c'est le cas assurément d'y faire une attention sérieuse... Comme je finissois cette phrase, je reçois avis sûr que le docteur Rogerson, médecin favori de la Czarine, celui-là même qu'elle

a envoyé à Vienne, & dont je vous ai parlé dans mes premières dépêches, vient d'arriver. C'est le cas, ou jamais, de faire la guerre à l'œil : mais ce genre d'escrime n'appartient qu'aux ministres ; eux seuls en ont les moyens, ne fut-ce que par la toute-puissance des petits soupers, qui sont des tamis pour les secrets. Au reste, ce Rogerfon revient d'Angleterre par Amsterdam, & sa route naturelle étoit bien de passer ici. Cependant je répète qu'il faut observer de près le cabinet d'Autriche & de Saint Pétersbourg, tout convaincu que je sois, quant à présent, que l'Empereur ne tend que des pièges à ce pays-ci. Ajoutez à tout ceci que je crois m'apercevoir très-clairement que le prince Henri se dégallomanise ; cela ne l'avancera de rien ; car c'est comme anti-Henri qu'on est anti-François, & non pas comme anti-François qu'on est anti-Henri. Mais ce Prince est turbulent, faux, perfide : autrefois il a réussi à Saint-Petersbourg. Il peut se flatter que si l'on a besoin de ce cabinet, on pensera à l'employer, & jamais on ne ressembla mieux par la morale à feu Erostrate.

Le duc de Brunswick est arrivé samedi soir à Potsdam : c'est une espèce de secret à Berlin. Le dimanche on n'avoit encore fait que de la musique & des revues ; mais il est certain que du dimanche au mardi il est parti deux courriers. Je n'en fais pas davantage ; je manque de moyens pécuniaires & autres ; mais c'est une chose si incommode que le désordre intérieur ; quelques-uns des favoris sont si intéressés à le faire cesser, du moins dans certaines parties, puisqu'ils n'ont pas le fol, & il est à un tel excès dans le palais, que je ne puis pas ne point soupçonner qu'il y ait quel-

que grand objet de distraction qui absorbe le peu de momens que le Roi consacre au travail.

Il a eu une secousse intérieure, où il s'est fait violence. Un de ses écuyers favoris, Rumpel, fort insolent de la nature, & au point qu'à une revue il lui est arrivé de frapper un gentilhomme, sans qu'il en soit résulté aucune autre suite, a eu un démêlé de subordination très-vif avec M. de Lindenau, nouveau premier écuyer, Saxon, ami de Bischofswerder qui l'a fait placer. Lindenau a envoyé l'insolent favori aux arrêts, & a rendu compte au Roi; celui-ci a fait un soubresaut violent; mais après quelques secondes de silence, il a non-seulement donné raison à M. de Lindenau, mais confirmé les arrêts d'une manière très-fèche, & pour un terme indéfini. Cela a rendu quelque énergie aux chefs, & tempéré un peu l'insolence des sous-ordres.

D'un autre côté, la division se met dans les favoris. Goltz & Bischofswerder ont eu un différend très-sérieux en Silesie. Le Roi ayant fait je ne sais quelles nouvelles nominations, Goltz s'est tu si froidement, que le Roi a voulu savoir les motifs de cette improbation tacite: *C'est, a dit Goltz, que Votre Majesté nous inonde de Saxons, comme s'il n'y avoit point de sujets chez elle.* -- Bischofswerder arrive peu de momens après, propose un Saxon; & le Roi lui dit très-brusquement: *Eh! sacre dieu! vous ne me proposez jamais que des Saxons.* -- Probablement dans l'explication qui a suivi cette brusquerie, le Roi aura été indiscret; toujours est-il vrai que Bischofswerder en a eu une très-vive avec Goltz! Cela est replâtré; mais on peut conclure, avec probabilité, que Goltz le tartare & Bischofswerder le débonnaire, ne sont, ni ne seront très-cordiale-

ment ensemble. C'est le dernier qui a fait venir l'insignifiant duc de Holsteinbeck, & qui le porte au commandement des gardes, pour écarter de ce poste l'ancien favori Wartensleben.

Un cran plus bas, il semble que Chauvier reprend du crédit. Il a cru dans le commencement du regne, que la morgue de secrétaire avanceroit ses affaires : elle les a reculées ; il paroît qu'il se retourne, qu'il reprend le département du maquérillage, des complaisances subalternes, même de l'espionnage, & que cela lui réussit.

Le Roi revient mercredi, pour repartir le jeudi, dit-on. Je n'entends rien à cette marche ; mais ne seroit-ce pas un peu pour écarter le prince Henri, sans se brouiller avec lui ? Ce Prince se trouvera étranger aux affaires par la seule topographie du Roi.

Le ministre de Blumenthal a demandé assez nettement sa démission au Roi, se plaignant que Sa Majesté, qui avoit chamarré de cordons quelques-uns de ses serviteurs moins anciens que lui, ne lui ait pas donné cette marque d'honneur. Sa retraite, qui n'est pas accordée, est un objet de peu d'importance ; mais on dit que le Roi ne demande pas mieux, afin d'avoir une place à donner. On annonce, & d'un assez bon coin, que cette place, ou plutôt une place principale, sera tout à l'heure arrangée pour un homme très-marquant, & qui déplaira à tout le monde. Je ne puis ni deviner qui c'est, ni croire que le Roi ait la force de déplaire à tout le monde.

Hertzberg est toujours en baisse, si ce n'est en chute de crédit. Il est de fait, que, depuis le retour de Silésie, il n'a pas dîné avec le Roi.

Welner est à Potsdam.

Ne vous laissez pas persuader par la légation, qu'il n'y a rien à craindre du côté de l'Autriche. Je suis convaincu que le Roi n'a pas un parti pris; que l'Empereur le tâte, & que quelque chose nous échappe. Rien de moins extraordinaire assurément quant à moi. J'avoue que je suis surpris moi-même de tout ce que je parviens à savoir, quelque peu que ce soit; mais il ne peut y avoir de secret ici pour le ministre de France, que faute d'argent ou d'activité.

On vient de me conter que le général Rodig avoit appelé en duel le comte de Görtz; on n'en dit pas le sujet, & cela me paroît peu vraisemblable; cependant la nouvelle est de bon lieu, quoique d'un jeune homme.

LETTRE XLIII.

4 Novembre 1786.

M. de Launay est suspendu de toutes fonctions par une nouvelle lettre infiniment dure, & passablement incohérente. J'ai cependant peine à croire qu'on veuille fouiller le commencement du regne par une inutile cruauté. La victime est immolée à la nation, du moment où l'homme n'est plus en place; le reste ne seroit que l'explosion d'une haine gratuite, puisque ce malheureux ne peut plus faire ombre à personne. M. de Verder est à la tête de la régie. Nous verrons ce que produira un nouveau régime, ou plutôt s'ils sauront l'établir. En attendant, le renvoi de quarante François est décrété *in petto*, & je ne vois pas que ces especes de vèpres siciliennes conqui-

rent même l'opinion publique. Ici le théâtre n'est pas assez vaste pour que le parterre ne discerne pas ce qui se passe dans les coulisses. Il n'y a guere d'autre illusion possible, que de faire réellement du bien. Au reste j'essaie de sauver Launay, en faisant dire par le prince Henri, qui du moins a conservé le droit de tout dire, que jusqu'ici le Roi a vraiment été dans cette affaire l'homme de sa nation; que s'il alloit plus loin, il seroit l'homme des ennemis de Launay; qu'on murmure dans le public qu'il a épousé leur haine, &c. Il est certain que les JE du compte rendu lui ont donné de l'humeur & même de l'emportement.

Le Roi est arrivé hier & reparti ce matin: il paroît que c'est une épisode du Roman Voss, lequel mûrit. On est en suspens sur les trois partis suivans. Deux cents mille écus pour fa dot (le Roi ne le veut point, ou ne veut compter que mille écus par mois; de sorte que le paiement ne seroit parfait que dans seize ans & huit mois; ce qui le rendroit un peu problématique; un mariage de la main gauche (le Roi y consent, mais la demoiselle trouve que cela est très-équivoque); ou la marier à un homme qui partira le jour même pour la mission de Suede: (on n'est pas sûr de trouver un homme assez vil pour cela, dans une classe qui le mette sur la ligne des ministres). La demoiselle avoue que, sans être amoureuse, elle est sensible à une persécution de trois ans; mais que fera-t-elle? Que fera son oncle? sa famille? Quelle sera sa place dans l'opinion, à la ville, à la cour? Voilà l'objet de la négociation que conduit Bischopswerder; je ne le crois pas assez jeune pour devenir le substitut du Roi; de sorte que sa spéculation ne me pa-

roît pas sûre. Quant au Roi, il y a bien un peu de curiosité, un peu d'obstination, un peu de gloriole; mais encore plus de besoin d'une société où il puisse être aussi commere, aussi déboutonné, aussi les pieds sur les chenets que possible. Ce qui entrave la négociation, c'est que les Riétz doivent vider le pays, & que le Roi tient fort à son fils. Au reste, il faut ajouter à tout ceci cependant que Mlle de Voss raconte tous les propos du public, & même des courtisans, les plus secrets sur son compte, ce qui peut donner des soupçons sur la probabilité des conjectures.

Il retourne à Potsdam, jusqu'au 8, dit-on; il n'y est pas tellement occupé d'affaires ou de plaisirs secrets qu'il n'ait quelques sociétés. M. d'Arnim y est, espece d'homme du monde manqué, à qui l'aménité facile de ses mœurs & sa grande fortune ont fait beaucoup d'amis, & dont l'esprit tout à la fois assez droit & peu brillant, mais indécis & vacillant, n'offusque ni n'effraie le Roi. En tout pays absolu, c'est un grand moyen de fortune que d'être médiocre; s'il est vrai qu'en général avec les Princes il ne faut rien de tranchant, & que l'hésitation en délibérant leur plaît toujours, je crois que cela est principalement pour Frédéric-Guillaume II.

Au reste, les états d'assignation sont faits, à ce qu'on assure, & c'est le travail du seul Welner; aussi tous les ministres, Schulembourg excepté, peut-être à cause de ses liaisons avec le comte Finckenstein, que l'inauguration de Mlle de Voss doit rendre puissant, sont-ils inquiets & consternés. Il en est, & ceci est positif, qui n'ont pas encore rendu le plus léger compte au Roi. Appréciez par-là l'état de situation d'un pays où tout dépend de cette

seule tête. Ne vous étonnez pas de ce que l'on vous parle de peu d'affaires; car il ne s'en fait point; celle de de Launay est la seule que l'on suive avec l'activité de la haine. Tout le reste dort.

Quelqu'un qui arrive de Russie m'assure que déjà depuis long-temps l'Impératrice ne va plus au Sénat, & qu'elle s'enivre habituellement tous les matins avec du vin de Champagne & de Hongrie (& ce fait est contraire à toutes les traditions parvenues jusqu'à moi); que Potemkin exalte son ambition jusqu'aux plus grands projets, & que l'on dit tout haut qu'il sera Empereur ou qu'il aura la tête coupée à l'avènement du Grand-Duc. Cet homme rusé, tranchant, & d'une fermeté rare, n'a pas un ami, & cependant le nombre de ses créatures & de ses créanciers, qui perdroient tout avec lui, est tellement grand dans toutes les classes de la nation, que son parti est extrêmement formidable. Il amasse un trésor immense dans un pays où tout est vénal. Habitué à ne jamais payer ses dettes, & disposant de tout en Russie, il ne lui est pas difficile d'accumuler des sommes immenses. Il a un appartement dont lui seul garde la clef, garni de rayons du haut en bas, & divisé en un grand nombre de casés remplis de billets de banque de la Russie, du Dannemarck, & sur-tout de la Hollande & de l'Angleterre. Un de ses gens d'affaires lui proposoit un jour l'achat de la bibliothèque d'un grand Seigneur qui venoit de mourir. Potemkin le mena dans son appartement à billets, & pour toute réponse lui demanda s'il croyoit que cette bibliothèque valût celle qu'il lui proposoit. Avec de tels moyens pécuniaires il n'a pas même besoin d'un autre crédit pour faire à S. Petersbourg

tout ce qu'il osera vouloir. Au reste je dois dire ici que le docteur Rogerfon , lequel est parti aujourd'hui pour retourner à S. Petersbourg , assure que personne en Europe ne mene une vie plus réglée & plus sobre que Catherine II. Observons cependant qu'il est absent depuis huit mois.

J'ai ramassé quelques détails assez curieux sur l'usurpation de la régale des postes de la Courlande , dont je vous ai parlé dans mes dépêches précédentes. C'est un objet assez important pour ce petit Etat. Indépendamment de l'inquisition qui en résulte , & de l'infraction du droit des gens , cette branche de revenu n'est pas de moins de cent soixante mille livres de France annuellement. Mais voici une circonstance singulière qui caractérise la politique russe. Pour ne pas commettre un acte de violence trop marqué , & se dispenser de faire marcher des troupes , ce qui attire toujours l'attention des voisins , la cour de Russie a fait proposer , ou plutôt demander une conférence amiable des députés de Courlande avec les commissaires nommés à cet effet , & appelés à siéger à Riga , forteresse russe , frontière de la Courlande , sous la présidence du gouverneur de cette ville. Quatre députés de Courlande s'y sont rendus au terme fixé , & le gouverneur leur a signifié qu'il avoit ordre de sa souveraine de les faire arrêter , s'ils ne signoient pas l'acte qu'il leur montrait tout dressé , par lequel la régale des postes de Courlande se trouvoit conférée à la Russie. Les députés qui , dans un refus , n'avoient de perspective que la Sibérie , ont signé purement & simplement ; après quoi plusieurs conventions qui aliènent des menus droits , ou même des portions de pays limitrophes , ont été présen-

tés & fonctionnés de même. Une des plus astucieuses, comme des plus importantes, est celle qui concerne la réclamation des sujets russes qui peuvent se trouver en Courlande, & dans laquelle le cabinet de S. Pétersbourg enveloppe les descendans de ceux-là même qui seroient naturalisés depuis des siècles. Il est évident que cette concession prête à des abus illimités & des chicanes sans nombre, qui feront plus de mal à la Courlande que le plus onéreux impôt ; car rien n'empêche les préposés russes de feindre, quand ils voudront, l'existence d'un ou de plusieurs ou de tels & tels sujets russes dans telle ou telle partie de la Courlande qu'il leur plaira, & de supposer gratuitement le refus de les restituer, pour mettre le pays à contribution d'autant de centaines de ducats (somme fixée par la convention pour chaque tête moscovite qu'on refusera de rendre) que le fisc russe ou du délégué en auront besoin, ou que le pays en pourra fournir. Encore une fois, ce qui s'exécute plus clairement pour la Courlande, se pratique un peu plus fourdement, mais se pratique dans tous les pays qui avoisinent la Russie. Revenons à Berlin.

L'écuyer Trumpel, dont je vous ai parlé dans ma précédente, est renvoyé. Ce coup de force a beaucoup étonné. Il est certain que le Roi fait tout ce qui est en lui pour n'être pas dominé. C'est jusqu'ici la volonté la plus distincte que l'on puisse discerner dans ce Prince.

Il soupa jeudi soir à la table de confidence, où l'on est servi par des tours & sans valets. Le souper fut plus que gai. Il étoit composé de dix personnes. On fut voir après toutes les dames d'honneur les unes après les autres.

Le prince Henti, qui a donné cette semaine

de grands dîners au militaire & au civil (chose qu'il ne faisoit jamais), soupe lundi chez la Reine régnante avec toute sa cour; cela ne prouve rien du tout que la volonté de n'être qu'en mesure de politesse. J'oubliois de dire qu'il donne demain à dîner à tous les bas-officiers du régiment de Braun; c'est une affectation ridicule & gratuite, qui ne le raccommode pas avec l'armée, dont il est vraiment méprisé.

Le baron de Bagge, qui n'a voulu voir personne ici, & pas même faire les visites de décence, disant qu'après la manière dont il avoit été avec le prince de Prusse, c'étoit au Roi à lui faire dire de venir, a reçu hier invitation de se rendre à Potsdam. C'est tout au moins la preuve que la musique tient à cœur.

Cet infâme C** a écrit à Chauvier, qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de n'avoir pu voir le Roi; qu'il alloit dans un pays où il étoit du moins facile de nuire, & qu'il mettroit tout en œuvre pour le perdre, indépendamment de tous les moyens que lui Chauvier en avoit déjà fournis. Chauvier a pris le bon parti; il a porté la lettre au Roi.

Les courses nocturnes continuent. J'ignore toujours quel est l'objet des grands mouvemens vers l'Autriche & réciproquement.

L E T T R E X L I V.

Du 7 Novembre 1786.

Le Roi s'est entremis lui-même, pour raccommode Bischofswerder & Goltz le tartare. Aussi la paix est-elle faite quant à présent, &

d'autant plus pleinement que la guerre ouverte & avouée est au plus haut point d'activité entre le premier favori & le comte de Görtz. On a eu beaucoup de peine à empêcher les voies de fait. Que faut-il augurer d'un Roi, que l'on se dispute ainsi ? Probablement on donnera un régiment au comte de Görtz pour l'éloigner : mais la difficulté est la liquidation de ses dettes ; car il paroît que la chose sur laquelle le Roi cede le moins en dernière analyse, c'est l'argent. Le traitement des aides de camp est fixé enfin. Bischofswerder a deux mille écus ; Goltz le tartare & Bowlet chacun dix-sept cents. Le premier écuyer de Lindenau, aussi deux mille écus ; huit places de fourrages, que l'on peut évaluer, année moyenne, à six cents écus ; chauffage & lumière. Voilà comment les sables du Brandebourg, aidés de la Silésie, cependant, peuvent entretenir une armée de deux cents mille hommes.

Le thermometre pour les affaires est toujours le même. Les lettres ne sont point expédiées : il y a une chambre pleine de paquets non ouverts ; le ministre d'état, Zedlitz, n'a pas pu encore obtenir une réponse à ses rapports depuis plus de trois semaines : tout s'arriere, tout se recule ; cependant le genre de vie de Potsdam paroît avoir été passablement réglé, quoique madame Rietz y ait été. Le plus tard que le Roi se soit levé a été à six heures. Le prince de Dessau ne l'a jamais vu que sur les midi & demi, & peut-être pas une demi heure par jour, indépendamment du dîner. C'est au souper que les femmes paroissent, & que l'on se déride.

Welner n'a point quitté Potsdam, & deux hommes travaillent continuellement dans sa

chambre. Jusqu'ici, on peut le regarder comme le Roi de l'intérieur. Il paroît constant qu'il n'est ni sans habileté, ni sans connoissances, & le désordre éternel des comptes, joint à la méfiance des financiers en activité, doit avoir poussé le Roi à s'abandonner à Welner, recommandé par son obscurité.

Je dis le *désordre éternel*, parce qu'en effet Frédéric-Guillaume I, à qui l'on doit presque tous les établissemens intérieurs, auxquels son fils n'a presque rien changé, n'avoit pas un état général exact, & c'étoit par systême. Comme lui seul connoissoit l'ensemble de ses affaires, & comme il ne vouloit pas qu'aucun de ses ministres particuliers pût le deviner, il faisoit des états incomplets, surchargés, infideles. Frédéric II qui n'a jamais rien entendu aux finances, mais qui savoit bien que l'argent est la base de toute puissance, se bornoit à vouloir faire de grosses épargnes, & il étoit si sûr que ses excédens étoient énormes, qu'il se contenta des comptes partiels; du moins cette version me paroît-elle plus probable, que l'imputation d'avoir brûlé les états-généraux de recette & de dépense, par malice, & seulement pour embarrasser son successeur. Celui-ci veut se mettre en règle, & il a raison; mais ce sont les étables d'Augias à nettoyer, & je ne vois pas où est l'Hercule, au moins parmi ceux dont il prétend se servir.

Le comte Finckenstein a écrit au Roi une lettre très-forte, pour lui déclarer que les vivacités de M. de Hertzberg se multiplioient au point qu'elles lui devenoient insupportables; que son grand âge d'ailleurs & sa dernière maladie lui faisoient désirer sincèrement sa retraite. Le Roi lui a fait une réponse douce, très-obligeante & pour ainsi dire apolo-

gétique, où il lui demande avec instance de rester, & lui promet que les sujets de plainte cesseront. Il s'engage peut-être à plus qu'il ne peut. Les hommes les plus incompatibles seroient ensemble sous Frédéric II, & c'est un des traits caractéristiques de son regne; mais ce ne seroit pas peu présumer que de vouloir le recommencer. Il faut qu'on ne s'y attende pas; car malgré toute la servilité du pays, on prend des licences qu'on ne se fût pas permises sous le feu Roi, de qui l'on parloit très-librement, mais avec qui l'on ne se familiarisoit pas. Maintenant il n'y a pas jusqu'à l'académie qui veut empiéter. Elle a proposé trois nouveaux académiciens Allemands; un Boden, astronome; un Meierotto, recteur du college; un Ancillon, ministre du saint évangile (merveilleux choix). Le Roi a marqué avec assez d'amertume sa surprise de cette proposition insolite, sans qu'on sache seulement s'il veut augmenter le nombre des académiciens; & cette indiscretion occasionnera probablement un règlement. Au reste, le Roi a mis un gros oui sur la proposition d'un je ne fais quel druide appelé Erman, auteur d'une foule de mauvais sermons, & d'une histoire du refuge, qui a déjà quatre volumes que l'on pourroit mettre en trente pages, & qui a été proposé par le seul curateur (M. de Hertzberg) sans avoir passé au scrutin.

Le Boden de Paris paroît tout à fait oublié & même pis. On a représenté au Roi qu'il y avoit trois lettres de cet homme sans réponse. Je n'ai rien à lui dire, *c'est un f... u coquin, qui est venu sans ordre...* Telle a été la décision royale. Il revient demain pour peu de jours. Il a tellement l'habitude de courir d'un lieu à l'autre pour des instans, qu'il paroît

que c'est un besoin pour lui. M. de H*** lui a écrit depuis trois jours, pour savoir quand il pourroit prendre congé; il n'a point de réponse.

Le grand dîner du prince Henri au régiment de Braun a eu lieu hier, comme je l'avois annoncé. Le prince avoit à sa table tous les officiers & quarante bas-officiers qui avoient encore servi sous lui à la bataille de Prague. Il a donné une médaille de quinze ducats à chaque officier, un ducat à chaque bas-officier, & un écu à chaque soldat. Il est difficile d'être plus gauchement ostentateur. S'il avoit eu besoin de s'achever auprès du Roi, c'en étoit le vrai moyen; mais son sort étoit déjà complètement fait, & il faut qu'on le sache bien; car Rogerfon qui avoit beaucoup vu le prince Henri dans ses deux voyages de Russie, n'est point venu chez lui. Le Roi l'a vu, mais peu de momens, dit-on.

Je ne me rapelle pas en ce moment le nom de la personne qui vient de Vienne, & qui au dîner du Roi s'est fort égayée sur le compte de l'Empereur; ce qui a laissé le Roi froid, & même soucieux, jusqu'à donner des marques d'improbation tacites, mais assez fortes.

On prépare de nouveaux cordons. Il semble que la monnoie morale soit celle qui coûte le moins au Roi, & jamais le mot de Frédéric II à Pritwitz qui se plaignoit de ce que Braun avoit le cordon avant lui : *mon cordon est comme la grace efficace; il se donne & ne se mérite pas* : jamais ce mot n'a été plus vrai.

Le comte d'Arnim a été nommé grand veneur & ministre d'état, avec voix & séance au grand directoire. Je vous ai parlé de lui avec détail dans une de mes dépêches précédentes.

Ce choix est de pure faveur, d'autant plus marquée que la place de grand veneur, arrachée à Schulembourg, avoit toujours été sollicitée par le colonel Stein, espèce de favori; mais faveur fondée, à ce que je crois, sur un simple goût de société; car Arnim est irréprochable dans sa morale & dans ses mœurs, & ce n'est qu'un incapable de plus dans le ministère.....

Pourriture avant maturité. J'ai grand peur que telle ne soit la devise de la puissance Prussienne. Mais leurs millions sont bons. Il seroit donc utile, s'il est vraiment question de la banque, comme tous les bulletins, les gazettes & lettres particulières le disent, de sorte que tout le monde en parle, excepté moi, de me charger des propositions pour y en placer; car cela est plus important ce me semble que l'emprunt de cent vingt-cinq millions, que la banque saura bien apparemment prendre pour son propre compte. Au reste, Struensée qui sans doute seroit bien aise de cette occasion de se rendre nécessaire au Roi, m'a demandé nettement ce qu'il devoit penser du désarroi de la caisse d'escompte, de la lettre du Contrôleur général à ses administrateurs; du projet d'une banque, de sa prochaine réalisation, des principes sur lesquels elle sera établie, & sur-tout du genre d'administrateurs qui sera à la tête: (l'idée seule lui paroît lumineuse; mais il est convaincu que tout dépend des chefs). A tout cela, je n'ai su, comme vous sentez, que répondre; & il importe que je le sache bientôt; car outre qu'une négociation de ce genre, ne peut réussir ici que par lui, parce que tous les autres, sans en excepter un, n'y entendent rien du tout, il a droit de m'interroger, puisque je l'ai agacé le premier.

L E T T R E X L V.

Du 10 Octobre 1786.

Je ne saurois malheureusement me déguiser que chaque jour confirme ici, par quelques traits plus pitoyables les uns que les autres, l'opinion que j'hésite depuis aussi long-temps que je puis, à prendre de l'homme & de la chose.

Le Roi vient de donner le cordon de l'aigle noir à M. d'Anhalt; voici quel est cet homme. D'Anhalt nâquit d'une cuisiniere & d'une foule de peres. Il commença par être palfrenier; puis il vendit du café de contrebande aux officiers. J'ignore comment il le devint lui-même; mais je fais que sa fonction principale fut d'espionner. On l'attacha aux pas du prince de Prusse (le Roi d'aujourd'hui); & comme il méloit des conseils empoisonnés à des relations odieuses, on lui destina, dit-on (& cet on là est à la vérité le plus cruel ennemi du feu Roi), l'exécution d'une atrocité que l'on n'eut ni l'adresse de colorer, ni le courage de consommer. D'Anhalt se trouva des talens militaires plus que n'en comporte sa folie naturelle. Sa vocation en ce genre est bien marquée, ce me semble, par ce trait caractéristique, qu'il n'a jamais de sang-froid qu'à la tête d'une troupe. Il est parvenu, soit ainsi, soit autrement, au grade de lieutenant-général. Comme il étoit sans esprit (le peu qu'il en avoit a été aliéné depuis par une chute terrible, pour laquelle il a été trépané) il se soutint en faveur. Il étoit abhorré à Königsberg, où il commande, & c'étoit bien à un certain point un titre pour lui à Potsdam,

dam, où le royaume éprouva quarante-six ans de disgrâce. Quelques jours avant la mort du Roi, le général d'Anhalt fut mandé à Sans-Souci: le Roi lui dit: vous venez de marier une de vos filles? — Oui, Sire, & je m'en ressens. — Combien lui avez-vous donné? — Dix mille écus. — Cela est beaucoup pour vous qui n'avez rien. Le lendemain le Roi les lui envoie. D'Anhalt retourne en Prusse. Son bienfaiteur meurt; il découpe la tête de son portrait, & y substitue celle du successeur. Le nouveau Roi va recevoir à Königsberg les hommages, & donne à d'Anhalt une superbe boîte; mais, à dire vrai, le prépare à quitter le commandement de la Prusse. Deux mois après, c'est à dire aujourd'hui, d'Anhalt qui, dans un encan, il y a quelques jours, voyant adjuger un portrait du feu Roi pour un prix très-modique, dit froidement: *Bon! je vous donne l'autre par dessus le marché*, se retire avec une pension de cinq mille écus, le cordon, & la promesse d'être employé à la guerre. On tâche d'excuser cette prostitution de bienfaits, apparemment extorqués par la foiblesse, en alléguant la crainte que cet homme ne passe au service de l'Empereur, comme il en a menacé par ces mots assez nobles: *si vous me refusez cette grace, il faudra bien que j'aille prouver ailleurs que je ne l'ai pas démeritée*. La raison ne me paroît pas bonne, les terres qu'il a acquises près de Magdebourg étant un gage suffisant de sa personne.

Quoiqu'il en puisse être, & tout singulier que soit un tel choix, qui a fait une vive sensation, il faut convenir qu'Anhalt est un grand militaire, un militaire à conserver; qu'il lui falloit un dédomagement du gouvernement de la Prusse; qu'en sa qualité de sou,

souvent furieux , on ne pouvoit lui laisser. Mais on n'a aucune de ces raisons à donner pour M. de Manstein , simple capitaine , militaire ordinaire & même ignoré , mais dévot visionnaire , qu'on vient d'appeller sans prétexte , & qu'on destine , dit-on , à devenir gouverneur des jeunes princes , avec le titre de lieutenant-colonel. Cela est effrayant pour ceux qui ont la vue longue ; toute l'armée est indignée. Au reste , cela n'est probablement pas vrai , mais le soupçon décele l'opinion.

Une singularité qui n'a pas moins choqué , c'est que M. de Heinitz , ministre d'état du département des mines , ait été mis à la tête de la commission contre M. de Wartenberg , espece d'homme déplaisant , chargé depuis long-tems de l'habillement des troupes , & friponneau subalterne , mais probablement pas plus , & peut-être moins que ceux qui l'ont précédé. Cette maniere d'inquisition , qui paroît être la méthode adoptée , & à laquelle on ne s'accoutumera pas , ne fût-ce que parce qu'il est difficile de persuader que le feu Roi fût négligent & mauvais économe ; cette maniere d'inquisition semble indiquer des soupçons contre les chefs de corps , puisqu'on en dérobe la direction aux militaires , dont elle étoit la besogne naturelle. Les plaintes sont vives , mais plus méprisantes encore , & cela sans doute est un mauvais symptôme , sur-tout au bout de deux mois de regne.

D'un autre côté , l'inertie & la stagnation , qui en est la suite nécessaire , continuent à se faire sentir , pour ne s'être point fait suivre par les lettres comme faisoit Frédéric II. Le Roi s'est laissé prodigieusement arriérer ; il en a trouvé des milliers à son retour de Silésie , dont l'expédition fait un contraste bien frappé.

pant avec l'incroyable activité du feu Roi, qui cependant ne travailloit pas plus, ou plutôt qui travailloit moins qu'un autre à son métier de Roi. Une heure & demie par jour, voilà, dans les circonstances ordinaires, le temps qu'il y consacroit; mais il ne remettoit jamais au lendemain le fardeau de la veille. Il savoit, ce prince qui connoissoit si bien les hommes, qu'il vaut mieux mal-répondre que de ne point répondre. Une foule de mémoires à projets sont sur la table du Roi actuel (la plupart ayant pour objet des changemens militaires), sans qu'on y ait jetté les yeux, & qu'ils aient produit autre chose que la connoissance de la véhémence aversion du Roi pour les mémoires. Il les regarde comme attentatoires à son autorité, & tout conseil comme un aveu de l'opinion qu'on a de son incapacité. Au nombre des inutiles écrits qui lui ont été envoyés, il se trouve, dit-on, un mémoire du baron de Knyphausen sur la politique extérieure (quelques indices me font croire qu'il est favorable à notre système, & celui-ci a plus particulièrement déplu); aussi son sort a-t-il été sans hésitation d'être mis de côté comme du radotage: au reste le baron m'a nié qu'il fût l'auteur de ce mémoire.

C'est apparemment au sentiment qui fait tant abhorrer les conseils, qu'il faut attribuer cette singularité, que Welner n'ait eu qu'un traitement de trois mille écus, tiré des pensions accordées autrefois aux chefs des départemens du commerce, & dont il a eu la plus petite, ce qui l'affimile à de moins influens & de moins travailleurs que lui. Comme tout ce qui se prépare & le peu qui se fait émanent de lui, son travail doit être très-grand. Le seul éclairci de l'état de situation pécuniaire

lui a donné, dit-on, beaucoup de peine. On connoît maintenant l'excédent de la recette sur la dépense au moins civile; elle est plus forte qu'on ne croyoit de près d'un quart; c'est-à-dire beaucoup. On imagine qu'on emploiera la plus grande partie de cet excédent à améliorer le sort des officiers subalternes. Les soldats ne valent sans doute que l'honneur de mourir de faim. Mais j'ai peine à croire qu'on ose heurter le corps des capitaines.

Si le Roi donne peu à ceux dont il paroît faire le plus de cas, il y a quelques indices pourtant, ou qu'il leur donne en secret, ou qu'il a des raisons secrètes de donner à d'autres. Le chambellan Doernberg, homme insignifiant, ce me semble, qui a quitté avec ingratitude le service de la princesse Amélie, laquelle avoit payé ses dettes, pour entrer à celui de la Reine, a été augmenté considérablement d'appointements en cinq jours de temps à deux reprises différentes. Il a aujourd'hui deux mille écus comme chambellan, chose inouïe jusqu'ici! Que veut dire cela? Le parti adopté pour mademoiselle de Voss feroit-il de la marier? Auroit-on jetté les yeux sur ce fortuné mortel qui ressemble à un sapajou? Penseroit-on à lui faire insensiblement sa fortune? Un capitaine de gendarmes me disoit hier: *depuis que la royale munificence s'exerce sur Doernberg, je compte moi sur cinquante mille écus de gratification annuelle.* Il y a dans cette affaire vision, maquerellage, mariage. Mais pourquoi dans cette dernière supposition un choix si ridicule? Quel homme de la cour refuseroit mademoiselle de Voss avec beaucoup d'argent? Je leur faisois trop d'honneur l'autre jour en doutant qu'il s'en trouvât dans cette cour Vandale. Ce n'est pas aux lieux où

l'on est si accoutumé à marcher courbé, que l'on fait se redresser contre de telles tentations : & puis, que ne peut l'argent dans une nation si pauvre ? J'ai vu tout-à-l'heure Brederic, naguères laquais du prince Henri, devenu une espece de favori, vu son art dans les négociations gitoniques, arborer la croix & le ruban de chanoine de Magdebourg (le prince Henri est prévôt de ce chapitre). Sept mille écus prêtés par le prince ont acquis cette prébende, & son palfrenier tant aimé en porte l'enseigne dans un pays où l'on passe pour si délicat sur l'article de la naissance !

A propos de son patron, il y a plus de huit jours que je n'ai entendu parler de ce prince musical, dont les hauts & les bas font le thermometre le plus variable que j'aie connu. Le comte de la Marche lui a fait demander la permission de voir la fête qu'il a donnée à la partie du régiment de Braun qui combattit avec lui à Prague. Le prince l'a permis, & après avoir beaucoup caressé cet enfant, il lui a dit : *mon ami, il m'est bien difficile de vous parler ici ; mais demandez à votre père la permission de venir chez moi, & j'en serai fort aise.* Voilà les ressorts de sa fine politique ; il en faudroit beaucoup pour réparer l'école de ses grands dîners. Un de ses commensaux affidés & enthousiastes me disoit ce jour là ces propres mots : *N'est-il pas bien singulier que le prince soit si peu considéré de l'armée après tout ce qu'il a fait pour elle ? . . .* Et c'est l'armée qu'il croyoit incriminer ! Ce mot m'a paru notable.

L'anecdote de l'académie est plus piquante que je ne l'ai racontée dans ma dernière dépêche. Le nommé Schutz (académicien) a écrit au Roi une lettre très-violente sur M. de

Hertzberg & la maniere arbitraire dont il gouvernoit l'académie. Le Roi a renvoyé la lettre à M. de Hertzberg, signe très-marqué d'improbation dans ce pays. Ce jour-là même Büfching (le géographe) refusoit une place d'académicien, à moins qu'on n'y voulût joindre une pension de mille écus. Pour toute réponse aux plaintes de Schutz, M. de Hertzberg a nommé Erman sans consulter personne, & le Roi a mis oui sans difficulté à cette nomination. Nouvelle lettre de Schutz, plus véhémement encore, & dont j'ignore les suites.

L'affaire de Launay n'est pas aussi civilisée qu'elle en a l'air. On dit tout haut qu'on n'attend plus pour le laisser résirer, que la fourniture du café pour la Silésie, dont il s'est très-témérement chargé, & qu'il a sous-cédée à des marchands menacés de perdre, & enhardis par sa catastrophe à désavouer ou enfreindre leurs engagements, dans un moment où tous les canaux obstrués par les glaces laissent bien peu de ressources pour réparer un si grand vuide. Mais la vérité est que la commission est suspendue, parce qu'on envoie chercher sous main des éclaircissimens dans les différentes parties du royaume : inquisition vraiment cruelle & tyrannique ! qui prouve qu'on veut des torts à Launay, plus encore qu'on ne désire l'amélioration de la chose publique.

Un nommé Dubosc, autrefois gros négociant de Leipsick, où, si je ne me trompe, il a failli, & très-connu par ses visions & son adhérence aux mysticités, a été appelé & est en activité pour donner, à ce qu'on croit, un plan d'opérations de commerce à substituer aux privilèges exclusifs. Il paroît que l'on

médite une sortie contre les *Spligerber*, & que l'on cherche les moyens de leur ôter le monopole du sucre; opération très-juste & très-salutaire! mais compliquée & délicate.

Une nouvelle plus importante encore, mais que je ne garantis pas, quoique venue de bon lieu, c'est que le baron de Knyphausen a eu une entretien secret avec le Roi. Cela ne m'étonneroit pas à un certain point. Je fais à n'en pouvoir douter que le Roi, furieux de ce qu'on l'a poussé au choix du comte de Görtz pour la Hollande, actuellement que la maison d'Orange même se plaint de ce ministre, a voulu, après un torrent d'emportemens & d'injures, rappeler & Görtz & Thulemier, mais qu'il a été arrêté tout court, par l'impossibilité de trouver un homme dans un pays où il n'y en a pas, surtout dans cette partie tant négligée par le feu Roi. Le nouveau en viendra peut-être à savoir que les sots ne sont bons à rien.

P. S. Rien de nouveau depuis cette longue lettre écrite; des faits particuliers me confirment que la princesse Frédérique, fille du Roi, prend beaucoup de crédit, & qu'elle n'éprouve pas de refus: cela sans doute tient à Mademoiselle de Voff.

LET T R E X L V I.

*A Monsieur le Duc de L**.*

Berlin, 22 Novembre 1786.

JE m'étois flatté, M. le Duc, que M. de H*** m'apportoit un paquet de vous; il m'a dit, qu'en effet votre intention avoit été de

me en beaucoup d'occasions , mieux arrangé les choses que notre prévoyance. Quoiqu'il en soit, son astuce, ses jactances, son insuite, l'intempérance de sa langue & la vileté de ses entours secondés du discrédit le plus universel, ont ajouté à l'antipathie personnelle & à la crainte générale, habituelle & forte de paroitre gouverné. Le sort du duc de Brunswick est tout autrement incertain, & je ne crois pas qu'il soit décidé avant la bagarre; mais il y a cela de particulier pour lui & pour lui seul, que s'il saisit une fois, il ne désespérera pas; car un meilleur courtisan, un homme plus avisé, plus souple, & en même tems plus ferme & plus opiniâtre n'existe pas.

Vous sentez bien, M. le Duc; que si je crois les événemens partiels, trop peu nombreux jusqu'ici, pour être réduits en système, & fonder un préjugé sur l'homme & sur la chose, je suis bien plus éloigné encore de penser que l'on puisse deviner, avec quelque apparence de probabilité satisfaisante pour un esprit sage, quels seront les grands rapports extérieurs & l'influence politique de la Prusse, sous le regne actuel. J'ai résumé mes idées, à cet égard, dans un mémoire qui ne laisse pas d'être un assez grand ouvrage, & qui, sauf les données qu'offre le pays, & que vous trouverez là réunies & rapprochées plus qu'ailleurs, à ce que je crois, n'est qu'un tissu de règles de fausse position. On y trouvera beaucoup de choses qui peuvent arriver, & peut-être pas une de celles qui arriyeron. Heureux si dans les combinaisons de cette arithmétique hasardense, j'ai réussi, du moins, à faire connoître les choses telles qu'elles sont, & telles qu'elles pourroient être. Ce mémoire, accompagné de trois ou quatre autres sur des parties de l'Al-

Allemagne, que d'heureux hazards m'ont fait connoître à fond, doit avoir pour cadre le plan de la reconstruction de l'édifice germanique, qu'il faut reprendre sous œuvre si l'on ne veut pas qu'il croule; mais j'avoue que c'est ici où l'indécision sur les hommes, la complication des choses, l'obscurité des futurs contingens, m'arrêtent à chaque pas, & où je n'ai qu'une bouffole, votre grand & noble but, la coalition de la France & de l'Angleterre, pour le bonheur du monde, & non pour les délices des orateurs & des gazetiers.

M. de H. m'a dit, M. le Duc, que vous comptiez venir ici au printemps. Assurément ce seroit le seul moyen de me faire supporter d'y rester jusques-là; mais j'espère qu'on ne vous laissera pas si longtems dans une inactivité si indigne de vous; & quant à moi, M. le Duc, après avoir payé un tribut de fix mois, auxquels j'ai la conscience d'avoir employé une assiduité & une activité rares, en compensation du peu de talens que m'a donnés la nature, je crois avoir le droit de secouer une existence équivoque, douteuse, embarrassante sous tous les rapports, dans laquelle il faut une dextérité & une fermeté peu communes pour conserver quelque considération, & qui me fait consumer mon temps & mes forces à un genre de travail qui n'a rien de piquant pour moi, ou à un ennui d'étiquette & de vie sociale pires que ce travail. Je l'ai écrit en toutes lettres à l'abbé de P..

LET TRE XLVII.

Du 24 Novembre 1786.

IL m'arrive l'histoire la plus extravagante &

la plus embarrassante possible. Madame de F., la fameuse Tribade, tombe ici des eaux de Schwalbach sous un nom emprunté, avec un train immense, & pas une lettre de recommandation, si ce n'est pour des banquiers. Or savez-vous ce que cette femme profondément audacieuse & même habile s'est mis dans la tête ? de conquérir le Roi. Mais comme pour mes péchés je la connois de longue main & à fond, c'est à moi que la damnable syrene s'est adressée pour lui donner la carte du pays & recevoir en dépôt cette haute confiance que j'eusse fort volontiers déléguée au diable. Cependant comme elle est un démon de séduction, comme elle ne demande point d'argent, du moins quant à présent ; comme sous beaucoup de rapports, son physique & même son moral conviennent au Roi ; comme si ce n'est pas une chance à chercher, ce n'en est pas une non plus à repousser ; comme enfin l'équipée est faite, & qu'il vaut mieux la diriger que de s'exposer à un ridicule éclat, je vais aviser aux moyens de lui donner un prétexte supportable, de rester quinze jours dans ce pays, en retirant mon enjeu, ou plutôt en me gardant bien d'en hazarder.

Si M. d'Est. . n'étoit pas tout d'une pièce, cela seroit bientôt arrangé. Elle iroit à Saint-Petersbourg par Varsovie, attendroit ici l'époque des traîneaux, qui avec les froids excessifs ne sauroient tarder, seroit chez lui quelques jolis soupers, inspireroit de la curiosité, &c. &c. Mais il ne faut pas compter sur cette marche ; elle est trop déliée pour lui.

Si le prince Henri n'étoit pas l'indiscrétion même, rien ne seroit plus aisé que de la mettre par lui à la cour ; elle lui auroit apporté des lettres ; mais une heure après l'aide-de-

camp Tauensien le sauroit ; cinq minutes ensuite Mlle de Knibbeck sa tante en seroit instruite ; or je la soupçonne grandement d'être l'entremetteuse de Mlle de Voss. . . . Nous n'avons donc que nos propres forces. Quoi qu'il en soit , je ne me compromettrai pas ; mais sa démarche seule me compromet. C'est une fatalité : comment aurois-je pu y échapper ?

J'ai beaucoup réfléchi sur cette bizarre aventure. La suite consiste à ne pas abandonner son but , & non à s'opiniâtrer aux moyens. Or , le peu que nous en avons est vraiment impraticable.

Si elle conserve son état , nul moyen de voir le Roi ; elle aura contr'elle les entours mystiques , le parti de Voss , & en général les anti-François.

Si elle dissimule son état , elle aura contr'elle les Rietz , les subalternes.

Ou je la verrai beaucoup , & dès-lors elle sera suspecte ; ou je ne la verrai pas , & elle sera mal conduite.

Si cela sent tant soit peu l'aventure , je me ferai un tort gratuit.

Rien ne peut aller vite avec un Prince allemand. Si le séjour est long , c'est le séjour lui-même qui divulguera l'aventure.

Il est impossible que dans huit jours on ne sache pas le véritable nom. Alors sa réputation gâtera la besogne , dans un pays où l'amabilité n'excuse pas les vices , & où le sexe ne fait pas pardonner à l'étourderie.

En un mot , les seules folies inexcusables sont celles qui donnent du ridicule sans compensation , & celui-ci est du nombre. . . . D'Est. seroit ses petits contes ; Boden ses petites noirceurs ; Tauensien ses petites intrigues. Avant de se montrer il faut laisser passer la tourbe qui

viendras'essayer.... Je l'envoie donc à Varsoïe en lui procurant des lettres ; elle en reviendra ici avec d'autres lettres , si vous n'avisez pas aux moyens de l'en empêcher , pour peu que votre intention ne soit pas qu'elle étale ; car je puis bien suspendre , mais comment pourrois-je défendre ? Voilà ce que j'ai apperçu de moins périlleux dans cette bisarre saturnale , à laquelle je donne avec raison plus d'importance que vous n'en ferez tenté , attendu que Mad. de F** n'est à Paris presque qu'une courtisane comme tant d'autres , au lieu qu'ici la niece d'un ministre , veuve d'un P***. G*** &c. , ne passera jamais pour n'avoir pas été envoyée par le gouvernement , ou du moins pour n'être pas venue sous sa tolérance. Il ne faut donc pas qu'elle fasse quelque grande sottise.

Le Roi vient de terminer un procès qui durroit depuis vingt-trois ans. Le duc de Mecklenbourg-Schwerin avoit autrefois emprunté cent mille écus de Frédéric II , pour sûreté desquelles il donna des bailliages. Aussi-tôt Frédéric y mit en quartier un régiment de hussards. Le régiment recruta comme on croit. Le pays de Mecklenbourg fut révolté de cet acte de despotisme , & offrit le remboursement que le feu Roi trouva le moyen d'éiuder pendant vingt-trois années. Son successeur vient de retirer les troupes. Il perd à la vérité la facilité d'engager quelques Mecklenbourgeois , mais aussi n'enverra-t-il pas annuellement trente mille écus hors de son pays. C'est de plus un nouveau membre pour la confédération germanique , & cela vaut ce que cela valoit.

On a célébré dimanche 12 , dans la principale auberge de Berlin , le mariage de la comtesse Matuska avec un officier prussien , appelé

de Stutheren. La comtesse est une sœur de Mlle Hencke (Madame Rietz) ; elle croyoit avoir épousé un gentilhomme polonois qui s'est retiré depuis quelques mois. Une fois détrompée elle a fait choix d'un jeune officier. Le Roi a donné de l'argent, & même assez. On présume que c'est chez cette sœur que se retirera Mlle Hencke, qu'on dit n'être pas mariée avec Rietz, & gêner les projets que l'on forme pour vivre paisiblement avec la dame d'honneur.

Un souper très-remarquable & très-secret, où l'on a pris la filhouette de l'ombre de César, transpire un peu. Le nombre des visionnaires augmente; aussi dit-on que les actions de Bischopswerder baissent; je n'en crois pas un mot.

Nulle opération nouvelle. D'ailleurs les dépositions pleuvent de toutes parts contre le pauvre de Launay, & vraisemblablement sa fortune rachetera sa liberté.

Rien de nouveau ou du moins de bien constaté quant à la Hollande, si ce n'est que le comte de Görtz a trouvé moyen d'y déplaire aux Etats, à la maison d'Orange, & aux principaux chefs du parti, qu'on nomme le parti François. Je fais bien ce qu'un philosophe en concluroit; mais un politique y verra du moins qu'il est des commissions dont il ne faut jamais se charger.

L E T T R E X L V I I I .

28. Novembre 1786.

IL paroît tous les jours davantage que le Roi n'oublie pas ceux qui lui ont montré de l'attachement avant son avènement au trône; &

cette marche qui se développe successivement, le constate du moins un honnête homme. Le comte Alexandre Wartensleben, officier aux gardes, & dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois, avoit été élevé avec lui. Delà cette liaison qui n'admet aucuns secrets. Le feu Roi fait venir Wartensleben & lui dit : „ Je suis charmé de vous voir intimement lié avec mon neveu. Continuez, mais il faut aussi servir l'Etat. Je dois être instruit des démarches de mon successeur; vous me raconterez, *mein liebes Kind*, vos parties de plaisir. Je ne les empêcherai pas; mais je vous dirai si elles ont quelque chose de dangereux, & vous en avertirez vous-même le Prince de Prusse. Reposez-vous sur moi, *mein schatz*, de votre avancement. „ — Wartensleben qui connoissoit le vieux renard, répond : „ Qu'il est l'ami du cœur du Prince, & qu'il ne seroit jamais son espion. „ Alors le Roi prend son air furieux : „ *Herr lieutenant*, puisque vous ne voulez pas me servir, je vous apprendrai du moins à obéir. „ Le lendemain il l'envoya à Spandaw, où il est demeuré trois mois; puis il le place dans un régiment en garnison au fond de la Prusse. Le nouveau Roi qui l'a rappelé aussitôt après son avènement, après un moment d'humeur que lui a donné son refus d'aller en Suede, & qu'ont entretenu peut-être les autres favoris, vient de lui accorder une prébende qui vaut douze mille écus, & le destine, selon toutes les apparences, à commander les gardes.

Second exemple du même genre. Lorsqu'on fit le procès au ministre Görn, chef du département du commerce, il se trouva dans sa caisse une lettre de change du prince de Prusse de trente mille écus. Il falloit les représenter dans les vingt-quatre heures. M. d'Arnim va
trouver

trouver le Prince Royal & les lui offre. Celui-ci fut trop heureux de les accepter. Delà est venue l'espece de faveur dont jouira vraisemblablement le nouveau ministre; du moins je n'en vois que cette cause, outre celle tirée de son caractere facile & de son esprit médiocre & indécis, mais juste & clair, comme je l'ai dit dans mes dépêches précédentes.

Autre action humaine & généreuse. La princesse Elisabeth de Brunswick, premiere femme du Roi, a reçu en augmentation de traitement les revenus du bailliage de Ziganitz, qui se montent à douze mille écus, avec pleine liberté de se retirer où elle voudroit. Bien sûre de n'être pas reçue dans sa famille, elle restera à Stettin; mais cette nouvelle l'a transportée de joie; elle a fait annoncer aussitôt que la générale Schwerin sa gouvernante n'avoit plus d'ordres à donner; & pour la premiere fois, depuis dix-huit ans, elle a monté à cheval (avec Mlle de Platen), afin de jouir aussitôt de la liberté qui lui étoit rendue.

Un trait qu'il faut ajouter aux preuves de la morale personnelle du Roi, c'est d'avoir remis au prince Henri sa correspondance avec Frédéric. Elle contient cinq cents quatre-vingt-sept lettres sur les affaires de l'État, depuis 1759 jusqu'en 1786. On avoit mal à propos répandu qu'il partageoit secrètement l'opinion de son frere sur leur neveu. Ces lettres ont prouvé que du moins il ne vouloit pas le laisser voir. Il lui a même rendu des services, & par exemple, lorsque le comte de Wartensleben, dont je parlois tout à l'heure, fut enfermé, il lui envoya le brevet d'une pension de cent louis dont il jouit encore.

L'homme de confiance du feu Roi, le fameux hussard de la chambre Schöning, vient

d'être nommé adjoint au caissier de la caisse militaire, avec trois mille écus d'appointemens. Assurément il n'y a point à cela de rancune. Ce Schöning, au reste, n'est pas un homme sans intelligence, & il est dépositaire d'une foule de choses qui ne doivent pas être rendues publiques aujourd'hui ni peut-être jamais.

Opposons à toutes ces bonnes actions du Roi, l'espece d'inertie où il reste au sujet de ses dettes personnelles. Il ne s'empresse pas de les payer au dehors, & n'a pas encore apuré un compte considérable au dedans.

Il est décidé que le Roi congédiera tout ce qui tient à la régie & au système financier françois, chose très-louable en elle-même! car, à supposer la nécessité de prolonger pendant quelques années le régime fiscal, encore les régisseurs françois doivent-ils avoir depuis 25 ans formé des sujets allemands, ou ils n'en formeront jamais; & n'est-ce pas sur des Allemands que le Roi de Prusse doit régner? Mais le passage d'un ordre de choses à l'autre n'en sera pas moins très-délicat, & je ne vois pas que rien soit prêt pour en diminuer la secousse. On a annoncé aux administrateurs du tabac qu'à commencer du 1 Juin 1787 leur administration cesseroit. Tout le monde pourra désormais cultiver (objet très-important, car la feuille de tabac qui naît dans ces sables infconds est une des meilleures de l'Allemagne, & elle faisoit autrefois l'objet d'un grand commerce), fabriquer & vendre du tabac. Dès le 1 de Juillet on donnera des concessions *gratis* à qui en voudra (même liberté promise pour le café.) Depuis 1783 jusqu'en 1786 l'administration du tabac avoit rendu environ seize cents mille livres au-dessus de la somme sur laquelle le Roi comptoit; de sorte que c'étoit

un revenu d'un peu plus d'un million d'écus, & quelquefois quatorze cents mille (près de quatre à six millions de notre monnoie), & cependant l'administration n'avoit pas le droit d'acheter la feuille; elle étoit obligée de la prendre dans les magasins de la société maritime qui la lui vendoit à cent pour cent de bénéfice. Cette administration vexoit infiniment les sujets pour avoir les excédens avec lesquels il falloit aborder le Roi, lorsqu'on lui rendoit compte, & sans lesquels il ne trouvoit ni sagesse dans le travail, ni talent dans les employés. Le nouveau Roi laisse les appointemens aux commis de cette partie, jusqu'à ce qu'ils soient placés, & cela est humain; car cette révolution ne dérange pas moins de 1200 familles; mais où retrouvera-t-il ces 8 millions de revenu? On parle & certainement on délibere de les remplacer par une capitation répartie en douze classes de citoyens, payant depuis vingt-quatre écus pour les gros négocians, douze écus pour les habitans les plus riches, deux écus pour les citadins obscurs, jusqu'à douze gros pour les paysans. Quelle maniere de commencer un regne, que de taxer les personnes avant les propriétés! C'est à la perception de cet impôt odieux qui met à prix le droit d'être, (il ne s'agit cependant que d'une capitation par famille, ce qui le rend moins défavorable), que seroient employés les commis hors d'activité: mais les prosélytes & même les apôtres de ce projet ne comptent que sur un produit annuel de deux millions d'écus (le prix du tabac & du café réunis) qui couvrirait à peine le déficit, & celui qui fait calculer en finance, se garde bien de supputer arithmétiquement le produit de l'impôt selon la mesure de l'imposition. Il me sem-

ble qu'il falloit mieux connoître d'avance les remplacements , & je m'étonne un peu de ce qu'il débute par les opérations que je lui ai indiquées comme à préparer , & qu'il laisse en arriere celles par lesquelles je pensois qu'il devoit débiter.

M. de Heinitz, ministre du département des mines , & président de la commission , chargé d'examiner la gestion du général de Wartenberg , avisé sans doute par la clameur universelle , a représenté au Roi qu'il faudroit placer dans cette commission quelques militaires. En conséquence le Roi a nommé le général Möllendorf.

Pour donner une idée des malversations attribuées au juif Wartenberg , très-surpassé , dit-on , par ses prédécesseurs , on cite le trait que voici : Il avoit fait faire des habits pour un régiment d'infanterie , sans que le drap eût passé dans l'eau. Les habits étoient si étroits qu'à peine le soldat pouvoit les vêtir. Le premier jour que le régiment les porte une grosse pluie survient. Le quartier-maître dit que si les soldats se déshabillent , jamais ils ne pourront remettre leurs habits. On ordonne qu'ils passeront la nuit habillés , & secheront leurs habits sur leurs corps.

Exemple d'une autre espece , & caractéristique de Frédéric II. Un caissier de M. de Wartenberg vole quatre-vingt mille écus. Le Général le mande au Roi , & attend ses ordres. Frédéric répond qu'il ne peut ni ne doit se mêler de cette affaire , parce qu'il est très-décidé à ne pas perdre cette somme. Wartenberg comprend ce jargon ; il fait assembler tous les fournisseurs , & les invite à se la répartir , sous peine de perdre à jamais la fourniture. Ils jurent , crient , se lamentent , & finissent par se

cotiser. Wartenberg écrit au Roi que la somme est dans la caisse. Frédéric lui répond une lettre très-sévère, & qu'il finit en l'avertissant que *c'est pour la dernière fois qu'il lui fera grace.*

Les relations intérieures sont toujours à peu près les mêmes. Le bruit général est que le Roi va épouser Mlle de Voff de la main gauche, manière allemande d'ennoblir le concubinage, inventée par les courtisans déliés & les prêtres complaisans, pour sauver, disent-ils, les dehors. Cette demoiselle est toujours un mélange de pruderie & de cynisme, d'affectation & d'ingénuité. Elle ne trouve d'esprit qu'aux Anglois, dont elle parle passablement la langue.

On soupçonne M. de Manstein d'être l'auteur de quelques-uns des changemens projetés dans l'armée, & qui ont pour but d'améliorer l'état du soldat & de l'officier subalterne aux dépens du capitaine. Je répète que cette dernière cohorte est bien formidable, & que tout changement de ce genre demande une grande prévoyance & une fermeté inflexible. Le prince Henri, qui garde en public un profond silence sur toutes les opérations, prendra très-vivement le parti de l'armée, si elle a à se plaindre, & se flatte de regagner ainsi ce qu'il a perdu par trop de hauteur. Mais l'aristocratie de l'armée le connoit trop bien pour y prendre confiance. Elle sait qu'auprès de lui les Gitons ont été & qu'ils seront toujours les arbitres de tout; qu'alors même que les circonstances lui ont imposé la nécessité d'approcher de lui des hommes de mérite, ç'a été un fardeau que ses frères épaulés ont secoué le plus vite qu'elles ont pu; qu'enfin c'est un homme fini pour la guerre, & à jamais odieux au cabinet.

Il paroît que c'est un comte de Brühl qu'on a choisi pour gouverneur du Prince Royal, &

rien ne constate mieux le crédit de Bischofswerder que cette éternelle préférence pour les Saxons. Le comte de Brühl, fils du fastueux Satrape de ce nom, frère du grand-maître de l'artillerie saxonne, aimable, instruit, enclin de bonne ou de mauvaise foi aux rêveries des visionnaires, peu militaire, mais voulant profiter de la circonstance pour entrer dans cette carrière à pas de géant, demande d'être fait lieutenant-général dès son début, chose inouïe dans l'armée prussienne, & qui fera infiniment de mécontents.

On vient d'interdire à la banque le commerce des lettres de change, & cela est très-sage en théorie, mais accompagné de grands inconvéniens dans la pratique locale. La banque où le Roi faisant l'intérêt à deux & demi pour cent des dix-sept millions d'écus environ qui s'y trouvent en capitaux, & de l'argent qu'on y apporte; dans un pays où les capitalistes n'ont nul emploi de leurs fonds, la banque n'a de moyens de payer ces deux & demi pour cent, sans être onéreuse au Roi, que par le commerce des lettres de change; & désormais elle le pourra d'autant moins, que la société maritime, fondée comme je vous le disois sur cette base insensée, qu'elle doit donner au moins dix pour cent de bénéfice à ses actionnaires, du moment où on lui coupera quelques-uns de ses privilèges exclusifs les plus rapportans; celui du bois, par exemple, ne pourra plus procurer à la banque, qui reçoit d'elle le cinq pour cent de tout l'argent que la société maritime y prend, les sources de profit qu'elle lui a ouvertes jusqu'ici.

ier P. S. Le ministre Schulembourg a donné sa démission. Elle n'est pas encore acceptée.

Le Roi a soupé hier chez sa fille avec made-

mademoiselle de Vierey , intime amie de mademoiselle de Voss , placée de sa main depuis l'avènement au trône , & la bien-aimée. Cela , comme semble , avoisine beaucoup la conclusion du roman.

Il est plus sûr que jamais que le Roi ne travaille point , & qu'il est avide de plaisirs jusqu'à la fureur. Les secrets de l'intérieur à cet égard ne se gardent point du tout , & rien ne prouve mieux , à mon avis , que le maître est foible & peu imposant autant que mal entouré.

ad P. S. Le Roi est si effrayé de la clameur universelle élevée au sujet de la capitation , qu'il la retire. Des gens de son intérieur me parloient aujourd'hui des moyens de remplacement. Mais qu'attendre d'un Prince avare & foible que deux jours de clameurs font reculer , & à qui l'on ne peut que dire : imposez les terres nobles , & sacrifiez quelques millions à aller chercher les intérêts que paient les nations emprunteuses.

LETTRE XLIX.

Du 21 Novembre 1786.

IL devient plus soupçonnable chaque jour qu'il se trame quelque chose entre l'Empereur & la Prusse , ou que tout au moins il y a des propositions , soit de la part du premier , soit réciproques , sur lesquelles on délibère. Je n'ai ni l'argent ni les moyens nécessaires pour découvrir les détails. Un ministre peut tout en ce genre , & tout impunément. Mais quand j'aurois moi le grand ressort de la corruption , que ne risquerois-je pas à tenter de le mettre en œuvre ? Je ne suis avoué ni directement ni indirectement. Un coup d'autorité peut disposer de moi & de mes papiers en un instant , &

je serois perdu ici & là pour avoir eu un zele inconsideré. Aiguillonnez donc votre ministre , ou hâtez-vous d'opposer à cette coalition puissante à laquelle rien ne résistera , du moins jusqu'au Rhin , le systéme d'union avec l'Angleterre , dont vous venez d'ébaucher les bases , & qui fera le sauveur du monde. Pensez à la Pologne , je vous en conjure. Ce qu'ils ont fait là (s'ils n'ont pas acquis davantage , c'est en vérité qu'ils ne l'ont pas voulu) ils le feront encore , & cela même sans l'intervention de la Russie , de ce géant qui dort , & dont le réveil peut changer la face du globe.

A la vérité , c'est la froideur des deux cours impériales qui confirme le plus les soupçons d'un nouveau systéme. Tout ce que je puis soupçonner de ses bases , c'est que le prétexte en est l'élection d'un Roi des Romains , & le but , une alliance intime qui détruiroit la confédération germanique. Comme cette confédération est l'ouvrage du Roi , prince de Prusse , ou du moins comme il veut le croire & la regarde comme un coup de maître , il est douteux que l'Empereur réussisse ; mais si la nouvelle d'hier se confirme , c'est un grand acheminement à un succès. On mande que l'Electrice Palatine est sans espérance. Si elle meurt , l'Electeur se remarie le lendemain , & sans doute un nouvel ordre de choses peut & doit s'ouvrir. Il me semble qu'il est difficile d'y réfléchir trop sérieusement. Pour moi , tant qu'on n'étendra pas mes instructions , mes moyens , je ne puis qu'observer de mon mieux l'intérieur du pays & de la cour.

La raison pour laquelle le comte de Schu- leimbourg , ministre d'Etat , a demandé sa retraite , vient en partie de ce qu'on l'a chargé d'exécuter le projet de la capitation qu'il n'a

ni conçu ni approuvé , & qu'il regarde avec raison comme une commission fort défavorable , si ce n'est très odieuse. Ce ministre , homme d'esprit , & qui seroit redevenu maître des affaires , si au premier dégoût il eût su donner sa démission , est infiniment désagréable aux agens inférieurs. Sa longue faveur , sa fortune rapide & sa perspicacité surveillante ont révolté ou inquiété tous ses émules & ses rivaux. Il n'est pas d'ailleurs un de ces instrumens dociles qu'on peut assouplir à tous les systèmes. L'incapacité de la plupart des autres ministres lui donne un prétexte de s'opiniâtrer dans les siens. Les ridicules des entours du Roi , pour ne pas dire leurs extravagantes foiblesses , l'enhardissent à rendre avec usure un mépris dont la réputation de ses talens émoussé pour lui les traits ; car que n'éponge pas cette réputation , sur-tout dans les pays où les hommes sont si rares ? Mais si , comme on le dit (je n'ai pas encore été à même de le vérifier), il y a coalition entre Struensée & Welner , Schulembourg est perdu , car on n'aura plus besoin de lui. Au reste , comme il avoit donné sa maladie pour prétexte , le Roi dans une lettre fort aimable n'a accepté que par *interim* & sous la condition que la signature du ministre fonctionneroit tout ce qu'on feroit pour lui.

En attendant , le système aulique , celui des visions & de la faveur des visionnaires se soutient , ou plutôt ne fait que croître & embellir. Le duc de Weimar est arrivé ici hier au soir ; il loge au château dans les appartemens du duc de Brunswick. Ce Prince , grand apôtre de la secte à la mode , & dont je vous ai parlé dans mes dépêches de Brunswick & de Magdebourg , n'avoit passé longtems que pour un *arbiter elegantiarum* , promoteur zélé des let-

tres & des arts, économiste par système, & mauvais économiste par passion. Il y a déjà quelques mois que je le soupçonnois de verve guerrière; le voici qui l'avoue. Il vient pour entrer au service Prussien. Jamais de tels généraux ne recommenceront une guerre de 7 ans.

Tout va d'ailleurs sur le même pied. Le Roi a demandé à souper au prince Henri; il y soupe aujourd'hui. Le prince qui continue ses gaucheries, tout en étouffant de rage concentrée, a fait dire aux ministres étrangers que sa maison seroit ouverte tous les lundis, & que s'ils vouloient y venir pour le jeu, il les verroit avec plaisir. Il veut changer l'usage qui a jusqu'ici interdit à tout ce qui tient au corps diplomatique, de manger avec les princes de la maison, & insensiblement les inviter à souper. Son crédit est toujours au plus bas; cependant je crois toujours que s'il persévéroit à se taire, que s'il s'abstenoit de montrer des prétentions, de l'impatience, de l'avidité du pouvoir, il embarrasseroit le parti qui veut l'éloigner, & finiroit par en triompher. On commence à murmurer généralement contre les agens obscurs du cabinet, & la noblesse oubliée pour les Saxons aimera mieux voir un prince dans les affaires, que des commis qui ne peuvent s'élever à une haute fortune avouée que par de grandes révolutions. Or l'aristocratie qui ne tient pas à cette gent subalterne, ne les redoute guere.

Le duc de Courlande arrive sous peu de jours: comme il fait lui rembourser des sommes considérables, il est à présumer qu'à cette époque on paiera la totalité des dettes du prince de Prusse qu'il n'est pas de la décence d'avoir laissé subsister plusieurs mois sous son règne. Ce fait combiné avec les soupers d'en-

tremetteuses qui se multiplient chez la princesse Frédérique , & sont évidemment l'unique motif de la maison qui lui a été accordée , entachent sérieusement le caractère moral du Roi.

Madame de F** qui n'a pas voulu partir pour Varsovie , sans tenter l'aventure , a eu hier une audience du Roi très-gaie , très-anecdorique , où il s'est plaint de son *ennuyeux métier* , l'a fort engagée à venir s'établir ici ; lui a reproché de lui avoir volé le portrait de Suck ; lui a porté des plaintes des impolitesse & des étourderies du prince de P** qui a trouvé laide & maussade jusqu'à sa fille (la princesse Frédérique). Cela a duré une heure , & probablement si cette femme fût venue avec plus de précautions & pour plus de temps , elle auroit eu ici quelque succès. Mais c'est un être si cupide , si pervers , si dangereux , qu'il est peut-être bon qu'elle aille porter ailleurs ses talens ; chez nous , par exemple , où elle est connue , où elle n'augmentera point la corruption , & n'aura jamais d'influence importante ; au lieu qu'admise au conseil privé des Rois , elle mettroit en feu l'Europe , pour gagner de l'argent , & même pour se divertir. J'ai profité du moment où elle s'est écartée de la marche que je lui conseillois , pour lui réitérer mon avis que ses démarches pourroient avoir pour elle des conséquences plus sérieuses que celles de l'amour-propre blessé , & lui déclarer que je retirois mon enjeu : 1°. parce qu'il ne me convient pas de me compromettre dans une partie que je ne conduis pas ; & 2°. parce que l'ambition des Dames n'a , ni ne peut avoir les mêmes motifs , les mêmes principes , la même marche , le même but que celle d'un homme qui se respecte.

Au reste, si, par impossible, elle réussissoit, je la tiens par trop de côtés pour ne pas influencer sur elle.

P. S. Milord Dalrymple, homme d'honneur & de sens, ennuyé quelquefois, parce qu'il est toujours ennuyé, mais doué de plus d'esprit que ne sauroient le croire ceux qui ne l'ont pas soigneusement observé, & même d'une morale sûre, généreuse, libérale; Dalrymple qu'il faut tâcher de se faire donner, si l'on adopte jamais sincèrement un plan de coalition pacifique, Dalrymple est rappelé, dit-on, & Ewart reste chargé d'affaires sans ministre au dessus de lui. Je crois bien que le cabinet de Saint-James trouve commode d'avoir ici un espion ami intime d'un ministre & beau-fils d'un autre; mais quelles sortes de vues peuvent excuser dans le cabinet de Berlin la tolérance d'une telle inconvenance? Au reste, ceci n'est qu'un bruit public qui m'est suspect.

On prend goût aux commissions. On vient d'en nommer une pour l'examen du monopole des sucres. Les Hambourgeois offrent de le livrer à quatre gros, & il en coûte huit & même neuf.

Idem, pour la fabrique des draps.

Idem, pour le bois qui va être réduit à la moitié de son prix actuel, (indépendamment de la suppression de la compagnie chargée de le fournir); mais comment & par où? Ce n'est pas que ce changement ne soit assurément un des plus urgens & des plus profitables pour le pays. Mais le retrait de tous ces monopoles (le sucre excepté, qui appartient à un particulier), suppose la destruction de la société maritime, de cette compagnie bizarre, qui a promis à ses actionnaires un gain

de dix pour cent, indépendant de toutes circonstances; mais qu'une main très-adroite peut seule démolir sans risquer de faire du mal avec les décombres. Aussi dans la lettre au ministre de Schulembourg; le Roi se défend-il de ce projet, & ordonne-t-il qu'il soit contredit dans les papiers publics. Quelle fluctuation de plans, d'ordres, de volontés! Quelle difette de force & de moyens!

L E T T R E L.

24 Novembre 1686.

M. de Hertzberg a fait une nouvelle tentative pour rentrer dans les affaires de Hollande, dont le Roi lui avoit interdit la connoissance, & il a présenté un mémoire à ce sujet. Il prétend avoir prouvé dans cet écrit, que des têtes couronnées étoient déjà plusieurs fois intervenues comme médiatrices entre les Etats & le Stathouder, & que la réponse insidieuse de la France mettoit en fait ce qui est en question. Le prince Henri croit que ce mémoire a fait quelque sensation; j'ai des raisons de ne pas penser de même; cependant je lui ai dit que s'il pouvoit me le procurer, ce mémoire seroit bientôt détruit: je doute, au reste, qu'il ait même ce pouvoir. Notons à ce propos que nous sommes raccommodés: deux soupers dont j'ai consécutivement refusé d'être, lui ayant donné à penser, il m'a fait des avances de tout genre, auxquelles il étoit décent que je me prêtasse.

Il est bien constant que le voyage du duc de Weimar n'a d'autre but que son admission au service Prussien, qui doit cimenter l'élévation

& la gloire de la confédération germanique. La vérité est que ce Prince protège vivement le système de ceux qui trouvent dans la profondeur de leurs connoissances mystiques de quoi conduire les affaires d'Etat. La faveur pour ces systèmes va toujours en s'échauffant, ou plutôt en se démasquant, car elle ne s'est jamais refroidie. Le frere du Margrave de Baden, fort imbu des opinions à la mode, a un fils naturel auquel il veut donner un état : c'est cette grande affaire qu'il est venu traiter en personne, & il a été reçu à miracles.

Les affaires ne le sont pas si bien : il regne une telle confusion dans l'intérieur de la maison du Roi, qu'on ne donne que des à-compte aux divers officiers. Au reste, il est décidé que l'on payera toutes les dettes du Prince de Prusse; que le Prince Royal aura une maison & une table de dix convets; que la princesse Frédérique aura une maison comme celle de la Reine; & l'époque où ces arrangemens se réaliseront est fixée après la formation des états de dépense.

L'armée est mécontente, 1^o. parce qu'on ne voit le Roi à la parade qu'une fois en huit jours; 2^o. parce qu'on multiplie les grades de majors & de lieutenans-colonels jusqu'à satiété (par exemple, tous les capitaines qui ont fait la guerre, ont franchi ce pas: c'est le second chapitre des titres & des ennoblissemens par masse), grace qui nes'accordoit autrefois, pas même à la sollicitation des plus grands Princes; 3^o. parce qu'on annonce beaucoup, & qu'on ne fait rien; qu'on punit peu; qu'on exige peu; qu'en un mot l'armée n'absorbe pas, comme autrefois, l'attention du Souverain. Il paroît que Manstein ne diminue point le crédit de l'aide-de-camp Goltz, devenu

sointe, & qui, du moins pour la partie militaire, influe évidemment plus que ses rivaux. Il a plus de talent, sans avoir tout celui qui seroit nécessaire à cette place, qui, dans le vrai, équivaloit à celle de ministre de la guerre.

Un sujet d'étonnement pour le petit nombre d'observateurs attentifs à tout ce qui peut leur faire deviner le caractère moral du nouveau Roi, c'est sa froideur pour celui de ses aides-de-camp nommé Bowlet, dont je vous ai parlé plusieurs fois. C'est un réfugié François, esprit médiocre; honnête homme, peu ambitieux, ingénieur très-ordinaire; mais distingué ici où il n'y en a point. Depuis vingt ans il est attaché à ce Prince, & n'a jamais été admis dans les plaisirs secrets, presque nécessaires alors pour supporter la solitude de Potsdam & la haine du feu Roi; il n'augmente ni ne diminue en faveur, & son influence est presque nulle. C'est une énigme que cette espèce de répugnance pour un homme dans son genre, & qui ne peut ni l'offusquer ni le dégoûter.

Quant au civil, il est presque sûr que l'on retirera le projet de la capitation. Cet expédient précipité n'auroit pas pourvu aux besoins de remplacemens. Mais vous sentez combien toutes ces variations diminuent la confiance dans les administrateurs subalternes & cachés qui opèrent à la place des ministres, & comme tout marche à la nécessité d'un ministre principal. Il paroît qu'il n'y a d'arrêté que l'enve de changer, mais qu'on n'a ni système, car je ne saurois appeler ainsi le desir vague de soulager le peuple, ni plans déterminés d'après connoissance méditée des détails.

On n'avoit, par exemple, prévu aucune des difficultés qu'entraînoit la suppression de l'établissement & de l'administration du tabac qui fournissoit un asyle à douze cens invalides bas-officiers & même lieutenans. Il faut que ces gens-là vivent, & ils retombent à la charge du Roi. Ce n'est pas tout, les actions du tabac coûtoient originairement mille écus; elles rapportèrent cent dix écus. Dès-lors elles monterent à quatorze cents écus. Le contrat du feu Roi emportoit jusqu'à l'année 1793. Si le Roi rembourse les actions à raison de mille écus, c'est une injustice, puisqu'on les a achetées quatorze cents sur la foi d'un contrat qui ne devoit finir que dans sept ans. Si le Roi tient compte de l'intérêt à raison de huit pour cent jusqu'en 1793, c'est une mauvaise opération pour lui. Dès que le remplacement amiable n'étoit pas prêt, n'auroit-il pas été plus simple de ne faire de changement qu'à l'époque où s'éteignoient les actions? La valeur représentative du capital consiste en ustensiles, magasins, maisons, voitures &c. &c., & l'on ne se défera de tout cela qu'avec perte; nouvelle charge pour le Roi. Cette partie étoit grévée de pensions pour des personnes qui les avoient méritées, ou, si l'on veut, obtenues pour cette même affaire qui payoit ces pensions: il faut aujourd'hui les assigner sur une autre caisse &c. &c.

A Dieu ne plaise que je prétende que des embarras de ce genre doivent arrêter; on ne feroit jamais de réformes; mais ils doivent être prévus, & ils ne l'ont pas été; de sorte que le public ne voit dans cette suppression qu'un mal réel pour un bien qu'on ne demandoit pas. Cette rage de déjouer la contrebande ou de la détruire, coûtera, si l'on n'y prend garde

garde bien plus cher au peuple que la contrebande ne peut nuire à l'Etat. La guerre à la contrebande ne doit jamais être que le fruit d'un système uniforme & général; & c'est une vue courte que de vouloir corriger par parties, des abus qui tiennent aux vices généraux de l'administration. Les raffineries de sucre, les fabriques d'armes, de soie, de gaze, de petites étoffes, les manufactures de drap, tout en un mot ce qui tient à l'industrie est dirigé par des réglemens meurtriers du commerce: faut-il que tout cela disparoisse d'un seul acte de volonté? Cela est impossible sans convulsions, & c'est ainsi qu'on décrédite la vérité & la bienfaisance même, & qu'on décourage les Rois. Malheur à qui bouleverse sans préparations!

Les principes des deux Rois sur leur dignité personnelle paroissent différer à un point qui doit donner à penser à ce pays. Lorsque Frédéric II établit le monopole du café, les habitans de Potsdam osèrent charger une charrette de cafetieres & de moulins à café, la promenerent dans la ville, & finirent par la renverser dans la riviere. Frédéric, témoin de cette burlesque cérémonie, ouvrit sa fenêtre & rit aux éclats. Voilà pour celui qu'on appelle le Tibere de la Prusse; voici pour son Titus. Avant-hier on a fait emprisonner le commis d'un marchand, nommé Olier, & ce n'est que le lendemain matin qu'il a appris que la cause de sa détention étoit un propos léger tenu sur le compte du Roi, & qu'en cas de récidive le cachot feroit justice de lui. Tel est le premier fruit intérieur de la ténébreuse administration que l'amour-propre du Roi, combiné avec sa paresse, a nécessité. Quel pronostic de tyrannie, soit royale, soit,

ce qui est pis, subalterne ! eh ! dans quelles circonstances, dans quel pays ? Là où le maître, qui a un amour-propre si irascible, veut passer pour bon ; & où son pouvoir n'a nulle espèce de contrepoids dans l'opinion publique qui n'existe pas.

La commission sur Launay garde toujours le silence, le traîne en longueur, compulsé ou recherche des faits, & ne décide rien. Du Bosc travaille beaucoup. Il est arrivé deux négocians de chaque province qui doivent donner leur avis sur la meilleure manière de faire prospérer le commerce. On ne fait pas encore ici que s'il ne faut jamais confier l'exécution des détails d'un plan de commerce qu'à des négocians, il ne faut jamais les consulter sur le système général à établir, parce qu'ils n'ont que des vues & des intérêts partiels. Un d'eux a pourtant ouvert un avis fort sage, du moins dans le mauvais ordre de choses actuelles : c'est de défendre aux manufactures de soie, toutes pour le compte du Roi, de faire d'autres étoffes que de l'uni. Si l'on prend ce parti, le Roi de Prusse pourra fournir la Suede, la Pologne & une partie de la Russie.

La princesse Elisabeth, femme divorcée du Roi, a demandé un château à cinq milles de Berlin, avec priere au Roi de nommer les Dames & les Cavaliers qui demeureroient auprès d'elle. On croit que les mouvemens que se donne cette Princesse lui sont suggérés par un officier adroit & intrigant ; mais ce n'est pas elle, ce me semble, qui peut devenir redoutable à la Reine, & en vérité je n'oserois pas en dire autant de Mademoiselle de Voss. Encore une fois ; quel sera le sort du pays que vont se partager les prêtres, les visionnaires & les catins ?

Quelque diligence que j'apporte à tâcher de deviner ce qui se traite avec la cour de Vienne, je suis réduit aux conjectures. Cependant, quand je pense qu'ils ont là bas un homme incapable, le comte Podewils, & que rien n'est changé à la marche du prince Reuss, le ministre de l'Empereur; que le prince Henri, mal instruit en général, (tandis que par la seule force de l'instruction, si les vingt quarts de volonté dont il est composé, & qui n'en font pas une, lui permettoient d'y mettre de l'argent & de la suite, il prendroit un fort grand ascendant dans le cabinet), sauroit pourtant quelque chose de positif, s'il y avoit une telle manœuvre, & n'a que des soupçons vagues; j'ai peine à croire qu'il s'agisse d'une révolution bien importante ou bien probable.

Mais ne se délivrera-t-on donc pas de toute cette complication de craintes, en changeant une fois notre système de politique extérieure, & renversant la seule barrière qui s'y oppose; je veux dire en étouffant par des arrangemens respectables & des avances sinceres, cette jalousie de commerce, mere de l'animosité nationale, qui a fait taire le bon sens & prédire avec éclat, à l'appui des sophismes dictés par la cupidité des négocians, que la ruine de tout, soit pour la France, soit pour l'Angleterre, seroit la suite de la balance défavorable que la liberté du commerce ne manqueroit pas de faire naître? Est-il donc si difficile de démontrer que le commerce de la France pourroit être beaucoup plus avantageux à la Grande-Bretagne que celui d'aucun autre pays, & *vice versa*? Eh! qui n'en voit la raison, pour peu qu'il ouvre les yeux? Elle est dans la volonté de la nature, qui a

rapproché ces monarchies plus que tous autres pays ; les retours du commerce qui se feroit entre la côte méridionale de l'Angleterre, & les côtes septentrionales du Nord-Ouest de la France, pourroient avoir lieu cinq ou six fois l'an, comme dans le commerce le plus intérieur. Le capital employé à ce commerce pourroit donc, dans l'un & l'autre pays, alimenter cinq ou six fois la même quantité d'industrie, & procurer de l'emploi & des moyens de subsistance à six fois autant d'habitans, qu'un capital de même valeur pourroit le faire dans la plus grande partie des autres branches du commerce étranger entre les parties de la France & de la Grande-Bretagne les plus éloignées les unes des autres ; les retours auroient lieu au moins une fois par an, & seroient par conséquent trois fois plus avantageux que le commerce autrefois si vanté avec l'Amérique septentrionale, dans lequel les retours n'avoient lieu communément qu'au bout de trois années, & ne se faisoient communément qu'entre quatre ou cinq. „ D'ailleurs, dit le sage „ Smith, la France, si l'on considère sa population, ses besoins, sa richesse, n'est „ elle pas un marché pour le moins huit fois „ plus étendu, & à raison des retours multipliés, vingt-quatre fois plus avantageux „ que n'a jamais été celui des Colonies Angloises de l'Amérique septentrionale ? „ Il n'est pas moins clair, & il l'est davantage, que le commerce avec la Grande-Bretagne seroit dans le même degré utile à la France, & en proportion de la richesse, de la population & de la proximité des deux pays ; il auroit évidemment la même supériorité sur celui que la France a fait avec ses propres Cole-

nies. O folie humaine ! que de peines nous nous donnons pour dessécher les bienfaits de la nature ! Quelle prodigieuse différence entre le commerce que la politique des deux nations a cru devoir décourager , & celui qu'elle a le plus favorisé !.. Il me semble qu'un livre qui développeroit ces idées , qui commencent à ne point paroître monstrueuses en Angleterre , seroit très-utile , & ne sauroit être confié à de trop habiles mains.

P. S. J'ai preuve topique que le Roi travaille moins que jamais. On répond aux lettres après huit, dix jours ; & d'une manière plus longue & plus soignée que sous le feu Roi , ce qui prouve assez qu'il entre plus du secrétaire en cette affaire. Que dire d'ailleurs d'un cabinet où le Roi ne travaillant point du tout , il est impossible de citer un ministre dont l'influence ait fait telle ou telle chose , même dans le directoire général assemblé deux fois par semaine , & où le Roi n'assiste jamais ? Et ce Roi veut changer le régime fiscal ! Ah ! un Hercule seul peut nettoyer les étables d'Augias !

LET T R E L I.

Du 28 Novembre 1786.

ON n'est pas d'accord sur le genre de services que peut rendre au gouvernement le comité des marchands convoqués des différentes Provinces. Ces bonnes gens sont fort étonnées de se trouver consultées dans les affaires d'état ; car il y a aussi loin d'eux aux Montaudouin & aux Prémords , que des ministres Prussiens aux Sully & aux Colbert. La vérité

est que c'est le système général & fondamental qu'il s'agiroit de détruire, & qu'on ne veut que pallier. Le sang est infecté : au lieu de l'épurer, on ne pense qu'à fermer tel ou tel ulcere ; on exaltera le virus, & gare la gangrene.

On s'agite beaucoup pour les fabriques ; mais, bon Dieu ! est-ce par là qu'il faudroit commencer ? Et quand on auroit bien nettement déterminé celles qu'il faut conserver & celles qu'il faut laisser périr, ne devoit-on pas, avant de réglementailler, prendre pour point de départ, que la place des fabriques n'est point à Berlin, où réunissant la cherté de la main-d'œuvre à tous les inconvénients locaux, nationaux &c. &c., elles deviennent une désastreuse extravagance : aussi les fabricans eux-mêmes font-ils la contrebande, & vendent-ils des étoffes françoises pour des étoffes du pays. Comme ils n'ont pas de concurrens, ils y mettent le prix qu'ils veulent. Quant à la contrebande, rien de plus aisé ; ils portent aux foires de Francfort une partie de leurs marchandises, la vendent ou ne la vendent pas, achètent des étoffes de Lyon, les marquent comme celles de Berlin, & les font entrer sans autre précaution, ni le moindre risque, puisque les commis des barrières, qui sont de vieux soldats ou de vieux domestiques de cour, ne distinguent pas si ce qu'ils voient est taffetas ou satin ; à plus forte raison un ouvrage tissu à Lyon ou à Berlin. Il n'y a dans cette ville ni activité, ni émulation, ni goût, ni génie, ni argent pour souder tout cela ; il faut encore un siècle & je ne sais combien de révolutions aux Allemands pour imiter ce luxe de décoration qu'ils sont assez fous pour envier. Les opérations que

tentent maintenant des hommes incapables de choisir entre ce qui est possible & convenable, ou chimérique & nuisible, sans moyens, sans principes, sans système, uniquement pressés de faire parce qu'on veut faire, & que leur existence éphémère tient à faire; leurs opérations, dis-je, n'auront d'effet que de donner à croire au Roi d'abord, aux esprits vulgaires & routiniers ensuite, que le mal est irréparable.

Une affaire assez importante pour les suites qu'elle pourroit avoir, du moins en d'autres mains, c'est l'héritage du Margraviat de Schwedt. Le Margrave touche à sa fin. Après le partage de la Pologne, le feu Roi écrivit à son frere le prince Henri, qu'il vouloit lui donner une marque éclatante de son amitié & de sa reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à l'état. Frédéric croyoit se tirer d'affaire avec une statue; mais on lui fit dire sous main que l'on se reposoit de ce soin sur la postérité, & que pour le moment on ne vouloit qu'être plus riche. Peu de mois après, le Margrave de Schwedt, frere du Margrave actuel meurt. Alors le feu Roi saisit cette occasion pour dégager sa parole. A un long terme & dans une patente bien authentique, il donne au prince Henri l'expectance du Margraviat, à la condition par lui de remplir les charges dont ce grand fief est grévé. Frédéric meurt. Son successeur déclare que toutes survivances, donations à *futuro* &c., sont nulles, & qu'il ne confirme rien. Le prince Henri se trouve dans le cas de tous ceux qui avoient des expectances; il est peu vraisemblable qu'on lui laisse les terres; la question est de savoir s'il recevra, ou s'il ne recevra pas des compensations.

Le prince Henri a certainement des prétextes pour crier à l'ingratitude, & il criera, voilà tout. Attaqué aujourd'hui d'un accès de rage-mue, la rage bavarde viendra à son secours, & lui sauvera la vie; car il n'y a que les douleurs muettes de dangereuses; mais ceux-là même qui ne sont pas ses partisans, observeront ce procédé avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il commence à se manifester que même les promesses personnelles du Roi sont susceptibles de quelques vacillations. Je vous avois parlé dans une de mes dépêches de la restitution de quelques bailliages au duc de Mecklembourg; elle avoit été promise au ministre de ce prince par le Roi même. Il a depuis retiré ou du moins suspendu sa parole. Cette facilité à revenir sur des engagements récents, combinés avec les clameurs des hommes; contrats exclusifs que l'on foule aux pieds sans ménagemens, a paru d'un augure sinistre. Il a, par exemple, été mis *par ordre* dans les papiers publics, que le Roi déclaroit à tous les fournisseurs de l'armée, que pour tous les motifs paternels qu'on n'a pas manqué d'énoncer avec emphase, & que vous trouverez dans toutes les gazettes, le Roi annulloit leurs contrats & même ceux qui auroient été récemment confirmés; clause d'autant plus gratuitement odieuse, d'autant plus absurde qu'il n'en a confirmé aucun, & qu'ainsi ce n'étoit pas la peine d'avertir solennellement qu'il pourroit très-bien au besoin manquer à sa parole.

Le Roi me parloit avant-hier de la manufacture de draps. Je tâchois de lui faire entendre qu'avant de démolir sa maison, il falloit savoir où coucher quand elle seroit découverte, où poser les décombres, où rebâtir; il

me répondit en riant : „ *Ah ! Schmits est votre*
 „ *banquier (c'est l'entrepreneur de cette manu-*
 „ *facture) ; vraiment oui*, lui dis-je, *Sire ; mais*
 „ *il ne m'a pas encore fait présent de l'argent que*
 „ *j'ai touché par ses mains.* „ Ceci doit vous
 montrer quels ressorts on fait jouer auprès de
 lui pour m'éloigner. Voici un fait plus topi-
 que à cet égard.

J'ai été six jours malade & très-souffrant
 sans paroître dans le monde, & d'autant
 plus qu'au fond les grandes sociétés n'ap-
 prennent rien. Avant-hier le Roi dit à son
 lotto : *Où est donc le comte de . . . ? Il y a mille*
ans que je ne l'ai vu. *Sire*, lui dit quelqu'un
 de l'intérieur, *cela n'est pas étonnant, il passe sa*
vie chez Struensée avec MM. Biefter & Nicolai.
 Vous noterez que Biefter & Nicolai sont deux
 savans Allemands, qui ont beaucoup écrit
 contre Lavater & les visionnaires ; qu'ils ne
 mettent jamais les pieds chez Struensée, &
 qu'ils ne le connoissent pas même person-
 nellement, à ce que je crois. Il ne falloit que
 réveiller dans l'idée du Roi que j'étois anti-
 visionnaire.

La nomination du comte Charles de Brühl
 à la place de gouverneur du prince royal, a
 fait triompher plus que jamais leur parti. C'est
 au mérite d'appartenir à cette honorable secte,
 qu'un comte Leppel, le plus incapable & le
 plus ridicule des hommes, doit la mission en
 Suede ; un baron de Doernberg, des graces
 de tout genre ; un prince Frédéric, son in-
 timité ; un duc de Weimar, un frere du Mar-
 grave de Baden, un prince de Dessau, leurs
 succès, les entours les plus influens, leur fa-
 veur. Il semble que ce soit une confédération
 tacite, & qu'on ne veuille mettre dans l'ad-
 ministration que des sectaires éprouvés & fer-

vens. Personne n'ose les combattre ; tout le monde ploie la tête ; les esclaves de cour & de ville qui n'ont pas pris les devans , murmurent à voix basse , & peu-à-peu ils se rangeront du parti dominant.

Au reste, personne n'est assez adulateur pour excuser cette prostitution d'ennoblissemens, de titres , de cordons , de places académiques , de grades militaires, qui s'aggrave chaque jour. On a fait , par exemple , dix-sept majors, uniquement pour acquitter des paroles vagues , inconsiderées , & paroître à peu de frais se souvenir de ce que l'on avoit promis quand on avoit besoin de tout le monde.

Le Roi se montre trop , pour ne parler que de billevesées. Il ne faut pas , ce me semble , qu'au commencement d'un regne , un Monarque de Prusse trouve le temps d'avoir tous les jours un triste concert ou un plus triste lotto, sur-tout quand on connoît les riens , si ce n'est pis , qui remplissent sa matinée. C'est au reste tous les jours davantage qu'il se constitue le réparateur des torts de son oncle. Les colonels ou généraux que celui-ci avoit renvoyés, rentrent dans l'armée avec des grades ou des appointemens qui les dédommagent. Les conseillers jadis cassés pour l'affaire du meunier Arnold , ont été réintégrés dans leurs fonctions ; & à dire vrai , le sort qu'ils avoient éprouvé étoit une des plus criantes iniquités de Frédéric II ; mais sa principale victime , le chancelier de Furst , est oubliée jusqu'ici. Son grand âge ne lui permet pas sans doute d'occuper une place ; mais une marque solennelle de bienveillance , une réparation flatteuse & d'étroite justice , tandis qu'on accorde tant de dédommagemens qui ne sont que des faveurs douteuses & même défavorables , étoit elle donc impossible ?

Les mines dépendoient uniquement sous le dernier regne, du ministre chargé de ce département. On vient de faire un arrangement, par lequel quatre tribunaux distribués dans les provinces, moderent beaucoup son autorité, & cela peut être nécessaire dans un pays où le droit public des mines est d'une tyrannie révoltante. Au reste, cette opération n'annonce pas la disgrâce de M. de Heinitz (il a été au contraire depuis quinze jours chargé de plusieurs nouveaux départemens, & notamment de quelques démembrements de M. de Schulembourg); elle entre dans le plan de tout remettre comme l'avoit laissé Frédéric-Guillaume en 1740. Cette critique du dernier regne peut devenir une vengeance bien chere. Mais au moins faudroit-il être conséquent, & puisque le grand directoire a été remis sur le pied de son institution, ne pas le laisser dans une oisiveté & une ininfluence tout-à-fait humiliantes. Il est déjà question d'éloigner le ministre de Gaudi, l'homme de qui le gouvernement retireroit le plus de ressources s'il étoit mis en œuvre. Cette conspiration contre la capacité, l'intelligence, le talent, alarme à bon droit ceux qui connoissent les faiseurs de prédictions.

Il me semble qu'il y auroit ici en ce moment une acquisition digne du Roi de France, & que M. de Calonne est fait pour lui proposer. L'illustre la Grange, le premier géometre qui ait paru depuis Newton, & qui, sous tous les rapports de l'esprit & du génie, est l'homme de l'Europe qui m'a le plus étonné, la Grange, le plus sage, & peut-être le seul philosophe vraiment pratique qui ait jamais existé, recommandable par son imperturbable sagesse, ses mœurs, sa conduite de tout genre, en un mot l'objet du plus tendre respect du petit

nombre d'hommes dont il se laisse approcher , est depuis vingt ans à Berlin , où il fut appelé dans sa première jeunesse par le feu Roi , pour remplacer Euler , qui l'avoit désigné lui-même comme le seul homme capable de marcher sur sa ligne. Il est très mécontent ; il l'est en silence , mais il l'est irrémédiablement , parce que c'est du mépris que sont nés ses dégoûts. Les fougues , les brutalités , les folles jactances de M. de Herzberg , l'affociation de tant d'hommes auprès desquels la Grange ne peut avec pudeur rester assis , la crainte très-sage de se trouver pressé entre le repos philosophique qu'il regarde comme le premier des biens , & le juste sentiment du respect de lui-même , qu'il ne laissera pas blesser , tout le convie à se retirer d'un pays où rien n'absout du crime d'être étranger , & où il ne supportera pas de n'être pour ainsi dire qu'un objet de tolérance. Dans cette conjoncture il n'est pas douteux qu'il n'échangeât volontiers le soleil & l'argent de Prusse pour le soleil & l'argent de France , du seul pays de la terre où l'on sache rendre un culte au génie des sciences & des arts , & faire les réputations durables ; du seul pays où la Grange , petit-fils d'un François , & qui se souvient avec reconnoissance que nous l'avons fait connoître à l'Europe , puisse aimer à vivre , s'il lui faut renoncer à ses habitudes. Le prince Cardito de Laffredo , ministre de Naples à Copenhague , lui a offert les plus belles conditions de la part de son souverain. Le Grand-Duc , le Roi de Sardaigne l'invitent vivement ; mais toutes leurs propositions seront aisément oubliées pour la nôtre. (Eh ! quel homme d'un mérite constaté en Europe , le Roi de France n'attirera-t-il pas de même , à l'aide d'un bon contrôleur-général , le jour où il voudra exer-

cer cet empire des bienfaits qui ne peut appartenir qu'à lui ?) La Grange a ici six mille livres de pension. Le Roi de France ne peut-il donc pas consacrer cette somme au premier géometre de l'Europe & de ce siècle ? Est-il au-dessous de Louis XVI, de retirer d'une académie misérable, un grand homme qu'on y méconnoît, qu'on y mésestime, & de tuer ainsi par la plus noble des guerres le seul corps littéraire qui ait lutté contre les siens ? N'est-ce pas aussi une générosité mieux entendue que tant d'autres ? La France a si impolitiquement servi d'asyle à tant de Princes, qui ne pouvoient que lui coûter ! Pourquoi ne recueillerait-elle pas un grand-homme qui ne peut que lui valloir ? Elle a si long-temps enrichi les autres de ses pertes ; pourquoi ne s'enrichiroit-elle pas des fautes des autres ? Enfin, & pour parler du ministre que j'aime, un de Boynes a donné 18,000 livres de rente, pour une place inutile, à un Boscowich, méprisé de toute l'Europe savante, comme un charlatan assez médiocre ; pourquoi M. de Calonne ne feroit-il pas donner une pension de deux mille écus au premier homme que l'Europe ait dans le même genre, & probablement au dernier grand génie qu'auront les sciences exactes, dont la passion diminue avec les difficultés excessives, & le nombre infiniment petit des places qui restent à y prendre ? Je suis très-attaché à cette idée, parce que je la crois noble, & que j'aime tendrement l'homme qui en est l'objet. Je supplie qu'on me réponde le plutôt possible, car j'avoue que j'ai suspendu la délibération de M. La Grange sur les propositions qui lui sont faites (on sent bien que lui qui est dans l'antre ne peut en faire d'aucune espece) pour attendre les nôtres.

L E T T R E L I I .

Du 2 Décembre 1786.

HIER 29 , entre une & deux heures , un homme qui vient de Courlande arrive chez moi ; & y demande le baron de N** . Il dit avoir une commission secrete ; lui remet une lettre de M. de Rummel , son beau - frere , Syndic de la noblesse , & cinquante louis de Prusse . La lettre prévient N** d'ajouter foi à ce que lui dira le porteur ; lui apprend que la régence de la république veut lui conférer la place d'assesseur , s'il se rend en Courlande pour cette nomination qui se fait au commencement de l'année . Le porteur de cette lettre dit avoir vu N** enfant , & lui a paru être un avocat ou un notaire dont il avoit quelque idée confuse ; il n'a dit ni son nom , ni où il loge , ni comment il voyage , ni depuis quand il est à Berlin , ni où il va . Hambourg , Lubeck , Vienne , Munich , &c. sont des points où il a touché , ou bien où il touchera . Sa marche a été très-couverte ; très-énigmatique , très-mystérieuse ; tout ce qu'il a fait entendre , c'est que les plus grands changemens vont éclore en Courlande ; que M. de Woronzow y jouera un très-grand rôle ; & cela a été dit de maniere à faire soupçonner qu'il pourra devenir Duc . Voilà les points capitaux de cette bizarre entrevue .

Il faut les combiner avec le retour du Duc , arrivé depuis trois jours , & une foule d'indices qui démontrent qu'il s'agit ou se prépare une révolution en Courlande . Le Duc est dans la consternation . On ne se le dit qu'à l'oreille ;

mais il paroît constant que les Etats du pays ont arrêté ses revenus, parce qu'il ne les dépense pas chez eux, & c'est - là le moindre grief que l'on ait à Pétersbourg contre cet homme abhorré. Il est certain qu'il envoie à Mittau, où il n'ose pas retourner, sa femme très-avancée dans sa grossesse; espérant qu'elle accouchera d'un garçon, & que cet héritier présomptif le réconciliera avec son pays.

Ajoutez à ceci, que le baron de N** appartient à une des premières maisons de la Courlande; que son oncle le chambellan Howen, tête forte & intrigante, est actuellement ministre suprême ou land-maréchal, qu'il y fait toutes les affaires, & jouit du plus grand crédit, ce qui doit se réduire, à dire vrai, à vendre plus ou moins lâchement cette belle & malheureuse province, laquelle cependant, si tous ces voisins l'abandonnent, n'a d'autre parti à choisir que de se donner, plutôt que de se laisser prendre. Il est très-possible que la famille de N**, qui fait combien ce studieux jeune homme auroit toujours préféré la carrière civile à la carrière militaire, n'ait pensé qu'à le placer avantageusement pour lui (ce poste d'assesseur, qui vaut 4 à 5000 liv. annuelles du pays, mène à tout); mais il l'est aussi, & même, vu les combinaisons subsidiaires, il est probable qu'on veut s'aider de lui dans une révolution.

Le jeune homme a de l'honneur, de l'intelligence, des connoissances, un grand respect pour les droits des hommes, une grande haine pour les Russes, un vif désir de donner son pays à tout autre souverain. Balloté par le sort depuis qu'il est au monde, ruiné par des malheurs de tout genre, qui tous ont une source honnête, dégoûté du triste service d'of-

ficier subalterne qui le dérange de l'étude, modéré dans ses desirs, il accepteroit une place qui lui donneroit *otium cum dignitate* ; mais il ne veut pas être esclave russe ; il aime la France, il m'est attaché, il croit me devoir ; il voudroit être utile à son pays, au cabinet de Versailles, à moi. Son indécision a dû être cruelle, sur-tout dans une circonstance où, travaillant depuis six mois comme un forçat, & sûrement d'une manière plus utile que s'il montoit la garde, vous avez négligé jusqu'à la prolongation de son congé ; on seroit perplexe à moins.... J'ai décidé pour lui.

Me faisant fort pour cette prolongation qu'il y auroit tant d'iniquité à refuser, & qu'on accorderoit, ne fût-ce que pour moi à qui ce co-opérateur est nécessaire ; pensant qu'il est toujours le maître de retourner en Courlande en envoyant sa démission, ou même sans l'envoyer & laissant nommer à sa place : convaincu que nul ne peut nous informer plus exactement de la situation du pays où il a tant de relations ; persuadé que cela est important, pour plusieurs raisons dont j'exposerai tout-à-l'heure les principales, mais ne croyant pas, indépendamment de la dépense d'un voyage de plus de quatre cents lieues, pouvoir m'absenter sans un ordre exprès ; sûr de l'honneur de ce sensible jeune homme, soit à raison de ceux qui me l'ont recommandé & qui le connoissent infiniment, soit par ce que j'ai vu de sa conduite & de ses principes ; plus certain encore qu'on fait tout des gens d'honneur par la confiance, j'ai cru que le plus sage étoit de le faire partir sur le champ, sur sa parole de m'informer de tout, & de revenir sous deux mois à Berlin. Il m'a semblé que ce parti concilioit son intérêt & le nôtre, celui-ci parce que

que nous ferons parfaitement instruits de tout ce qu'on peut savoir en Courlande (& l'on y peut savoir beaucoup de choses) ; qu'à tout événement nous nous faisons un parti dans le pays , & qu'un simple titre de consul , ou même la permission de porter notre uniforme en Courlande avec une pension modique , nous assure là un homme de mérite , s'il prend le parti d'accepter les offres de la Régence ; celui-là parce que M. de N** s'assurera dans son voyage , du degré de stabilité & du bien-être de l'établissement qu'on lui propose , & que s'il n'est pas content il se retrouvera ce qu'il est chez nous avec les avances d'un nouveau service rendu & d'une forte preuve de zèle donnée ; que s'il est content de la place offerte & qu'il l'accepte , nous pouvons améliorer son sort , & augmenter là bas sa considération & sa sûreté par notre uniforme &c &c. Somme toute , ce jeune homme , qui a fait les sièges de Mahon & de Gibraltar ; qui est estimé & aimé de ses chefs ; qui depuis six mois travaille sous ma direction avec un zèle rare & une assiduité non moins grande , mériterait assurément une marque de faveur , quand ce seroit pour son compte uniquement qu'il iroit en Courlande ; & la vérité est que je l'y envoie , parce que la circonstance m'y invite fortement , & que je suis convaincu de ces deux choses : la première , c'est que , fût-ce uniquement pour connoître à fond cette partie des projets de la Russie , il nous importe de savoir une fois à quoi nous en tenir sur la valeur & le sort , aussi bien que sur les modifications dont est susceptible un pays , vedette naturelle (indépendamment de toute circonstance intérieure) de la Pologne & de la mer Baltique , où la Suede , notre bras du nord ,

est si sérieusement menacée; la seconde, que le baron de N** est l'homme le plus propre à voir à cet égard & à dire la vérité. Pourquoi ne pas aider, ne pas conserver de tels hommes ?

Vous avez dû voir, mais vous n'avez pas remarqué peut-être, dans le trente-deuxième précis des gazettes, que M. de Spreng-Porten, ci-devant colonel au service de Suede, vient d'entrer au service de Russie comme major-général; que c'est l'homme qui connoît le mieux toute la Finlande; que l'impératrice lui a accordé trois mille roubles pour son équipement, une terre de six cents payfans dans la Russie blanche, & la clef de chambellan; qu'il va faire incessamment un voyage dans la Crimée &c. &c. . . . Si c'est en acquérant de tels hommes, & les connoissances & les relations qu'ils apportent avec eux, qu'on se prépare l'exécution des plus grands projets, c'est par la même méthode qu'on les fait avorter.

On n'eut pas le temps de chiffrer la dernière fois le *post scriptum* qui contient un fait curieux, sur lequel P**** aseoira peut-être une combinaison.

Je vous ai dit, N. XLVIII: „ On vient d'in-
„ terdire à la banque le commerce des let-
„ tres de change &c. „ Ce fait ne s'est pas
vérifié; les négocians l'ont demandé à la vé-
rité, mais cela n'est pas accordé, & Struensee
s'y oppose. Passons aux détails du jour.

Il y a deux versions sur Mlle de Voff: toutes deux de très-bonne source; & probablement la véritable est celle qu'on peut composer des deux.

Première. Il n'y aura point de mariage. La demoiselle partira dans un mois pour je ne

fais où , & de là se rendra à Potsdam. „ Je
 „ sens , dit-elle , que je me déshonore. Toute
 „ la compensation que j'exige , c'est de ne
 „ voir personne. Laissez-moi dans ma solitude
 „ profonde , je ne veux ni fortune ni éclat. „
 (Et il est certain que si elle peut le tenir ainsi ,
 elle le conduira beaucoup plus loin).

Deuxieme. Le mercredi , 22 du mois dont
 nous sortons , fut le jour remarquable où ma-
 demoiselle de Voss accepta la main du Roi ,
 & lui promit la sienne. Il fut résolu qu'on fe-
 roit agréer à la Reine le plan d'un mariage
 du côté gauche , comme une nécessité , si elle
 s'obstinoit à y montrer trop de répugnance. Il
 est singulier qu'on ait attendu le moment où
 le duc de Saxe Weimar, beau-frere de la Rei-
 ne , fût-ici , pour consommer cette rare opé-
 ration. Le Roi se trouvera ainsi quatre sortes
 d'enfans. Les prêtres consultés sur la manière
 de concilier les droits du ciel avec les plaisirs
 de la terre , ont décidé qu'il valoit mieux
 concentrer ses jouissances dans un mariage
 extraordinaire , que d'errer sans cesse de foi-
 bleses en foibleses. Il ne transpire encore rien
 de la manière dont on fera part de cet arran-
 gement aux oncles , du nom que portera la
 nouvelle Princesse , de son état futur , &c. &c.
 Ce qui paroît vraisemblable, c'est qu'elle n'est
 pas éloigné de se mêler des affaires ; & que si
 elle y entre , le crédit de Hischopswerder di-
 minuera : elle n'aime ni lui ni ses filles. Son
 parti d'ailleurs est tout-à-fait opposé à celui
 des illuminés qui gagne du terrain de la ma-
 nière la plus effrayante. Je vais vous révéler ,
 à cet égard , une anecdote encore récente (elle
 est des derniers mois de Frédéric II), qu'il
 est infiniment important , du moins , pour ma
 sûreté , aussi long-temps que je suis ici , de

tenir secrète , de l'authenticité irrévocable de laquelle vous jugerez vous-même , & qui vous montrera où mene cette prétendue théorie des visionnaires liés aux francs-maçons Rose-Croix , que chez nous les uns regardent en pitié , & dont les autres ne font qu'un objet d'amusement.

Il se répand un bruit foudr qui conserne les honnêtes gens , & qui vrai ou faux est un terrible indice de l'opinion publique. On assure que le prince Henri , le duc de Brunswick & le général Möllendorf veulent quitter l'armée. Les deux premiers n'y pensent probablement point encore. Quant au dernier , il est incontestablement le plus mécontent des trois ; riche par lui-même , loyal , simple , ferme , & d'une vertu qui feroit honneur à un sol plus fécond en ce genre. Il est certain qu'on ne l'a traité , ni comme il s'y attendoit , ni comme les honnêtes gens le desiroient. A la vérité on a voulu le faire comte ; mais qu'avoit-il besoin dans la foule ? Aussi cet homme respectable a-t-il répondu : *qu'ai-je fait ?* Et ce mot noble & simple étoit une critique si amere de la tourbe de nobles & de titres qu'a fait éclorre le souffle de la munificence royale , qu'il n'a pas dû plaire. Son existence modeste & chevaleresque est devenue un reproche pour la cour. Cependant la seule opération vraiment bienfaisante & unanimement approuvée , qui ait été faite sous ce regne , est de lui : c'est la réforme de l'inique contribution appelée *le verd* , qui mettoit vraiment au pillage le plat pays pendant trois mois de l'année , sous le prétexte de tenir la cavalerie dans l'habitude du fourrage de campagne. Il n'a depuis été consulté sur rien , du moins il n'a eu aucune

influence; je ne serois point étonné qu'il se retirât sur ses terres, & il est impossible de s'exagérer le tort que cette profession de foi tacite seroit au Roi & à son gouvernement.

Encore trois mois d'un pareil régime, & il n'aura plus rien à perdre en fait de considération du moins intérieure. Tous les symptômes de la putridité se manifestent; Rietz escroc, cupide, conseiller Bonneau, giton avoué au point que le Roi, étant prince de Prusse, alloit coucher avec lui chez sa femme (c'est-à-dire chez sa maîtresse à lui prince de Prusse); Rietz en un mot le plus vil & le plus corrompu des hommes, conduit la maison du Roi & a grande part à la faveur aulique; sur quoi il faut noter qu'il est très-susceptible d'être acheté; mais il coûteroit cher; car il est avide & prodigue, & sa fortune est à faire, si jamais la France avoit besoin de diriger le Cabinet de Berlin; aussi long-temps que le Roi y fera quelque chose, Rietz & le Prince Frédéric de Brunswick sont les deux hommes qui se laisseront amorcez.

Une anecdote du très-bas genre, mais caractéristique pour qui connoît le pays, est celle-ci. On a donné ordre aux danseurs Italiens & François de danser deux fois la semaine au théâtre Allemand. Le but de cette injonction bizarre étoit de dégoûter cette espèce de gens assez chers, & d'avoir un prétexte pour les renvoyer. Ils ont été bien conseillés, & ils danseront. Mais voilà l'esprit d'astuce qui préside à l'administration. Elle traite les affaires comme le théâtre.

J'apprends à ce moment que M. de Heinitz, ministre d'Etat, homme médiocre, mais laborieux, a écrit au Roi une lettre dont voici à peu près le sens. „Etranger, ne possédant

„ point de terres dans vos Etats, mon zèle
 „ ne peut être suspect à Votre Majesté. En
 „ conséquence je dois lui déclarer que la
 „ capitation projetée lui aliénera le cœur
 „ de ses sujets, & prouve que les nouveaux
 „ régisseurs de ses finances sont encore bien
 „ peu versés dans la chose publique. „ Le
 Roi lui a dit deux jours après, *je vous re-*
mercie, & n'est entré dans aucun détail. Les
 demies volontés n'excluent pas l'opiniâtreté ;
 mais l'opiniâtreté est loin d'être la volonté.
 Je ne serois pas étonné que l'on laissât la com-
 pagnie du tabac telle qu'elle étoit. La con-
 sidération du gouvernement deviendra ce
 qu'elle pourra.

C'est une tentative du même genre que
 celle de M. Heinitz, qui a produit la der-
 nière promotion militaire & la désaveur du
 général Möllendorf. Il a écrit avec une dig-
 nité respectueuse, mais ferme contre la no-
 mination du comte de Brühl, & a prié le Roi
 de marquer moins d'indifférence pour l'armée ;
 remerciement vague, accompagné de ces
 mots : *J'ai promis cette place depuis un an &*
demi : & le surlendemain dix-sept majors.
 Mais c'est depuis que la froideur pour le gé-
 néral a pris quelques nuances de plus, & que
 les égards ont été mis à la place de la con-
 fiance. Au reste la lettre n'est pas approuvée ;
 on trouve qu'il falloit réserver ce coup de
 vigueur pour une occasion où il ne parût pas
 personnellement intéressé ; or c'est lui que
 sembloit regarder la place de gouverneur.

Le duc de Weimar va faire une chasse de
 loup très-fastueuse sur les frontières de la Po-
 logne. On ne concilie pas les préparatifs de
 cette partie de plaisir avec les projets & les
 rites d'économie. Douze cents paysans sont

commandés; on a envoyé soixante chevaux huit voitures ou fourgons, les maîtres des forêts, des gentilshommes, des chasseur, des cuisiniers pour cette course qui doit durer six jours.

Au reste, je suis maintenant à peu près sûr & que ma seconde version relativement à Mademoiselle de Voss est la vraie, & que la Reine s'est amadouée. Le Roi ne fut jamais mieux avec elle; il la voit beaucoup depuis huit jours; il paie ses dettes; il lui a donné un concert; probablement elle a fait de nécessité vertu. Il paroît clair que cette liaison du Roi dérange beaucoup le plan des administrateurs visionnaires. La famille de Mademoiselle de Voss veut profiter de son élévation, & ses conseils n'ont rien de commun avec les favoris actuels. Bischopswerder bien loin de gagner du terrain dans son esprit, en perd. En un mot la révolution peut venir de là. La chose publique y gagneroit-elle? c'est ce qu'il est impossible de déterminer. On ne peut que tourner de ce côté le télescope, ou plutôt le microscope: car en vérité nous sommes dans le regne & le pays des infinimens petits.

Post-scriptum annoncé dans le corps de la lettre.

L'adoption des monnoies en Pologne étoit ci-devant comme il suit. Le marc, poids de Cologne, d'argent fin, se monnoyoit à 13-3 r. ou 80 fl. de Pologne.

Quant aux monnoies d'or il n'y avoit que le ducat de Hollande qui avoit une valeur dénommée, savoir :

Aux caisses royales ils étoient pris pour 16 $\frac{3}{4}$ k.

Dans le public pour 18. k., l'un & l'autre taux stipulés par décret des diètes.

A la diète de 1786, le ducat a généralement été élevé à 18 k. piece.

Le taux de l'argent ne peut par conséquent plus se soutenir, & l'on assure qu'il a été résolu qu'on monnoieroit à l'avenir le marc fin à 14 r. ou 84 fl.

Mais ceci ne pourra pas se soutenir davantage; car si Berlin monnoie à 14 r., la Pologne sera obligée de supporter à valeur égale de plus grands fraix de transport.

Dans les conjonctures actuelles, on pourroit donc tirer avec avantage des ducats à 3 r. de la Pologne, si le taux de l'argent est à 14 r.

Mais si la valeur relative de l'or baïssoit comparativement à celle de l'argent, on pourroit acheter avec bénéfice de l'argent.

En général il me semble que les opérations récentes sur l'or doivent faire penser à l'argent, surtout en Espagne, si elle persiste dans la folie qu'elle partage avec presque toute l'Europe, de vouloir avoir deux monnoies & retirer son or.

ad. P. S. Le Roi suivi d'un seul laquais, & très-enveloppé, s'est rendu au magasin de bled & à celui des pailles; il s'est enquis des soldats qui y travaillent, de ce qu'il gagnoient. — Cinq gros. — Un moment après il fait la même question aux préposés : six gros. Trois soldats en confrontation, & la fraude prouvée, un bas-officier & trois soldats ont été chargés de conduire ces deux hommes à Spandaw. Prison civile, & leur procès; le fait seroit très-louable. Il sort le soir presque seul, & s'adonne à des minuties de commissaire de quartier. Voilà du moins trois fois que cela lui arrive. Quelques entours croient qu'il veut imiter l'Empereur. Après ce qui s'est passé entr'eux, ce seroit peut-être là le symptôme le plus critique d'incapacité absolue.

L E T T R E L I I I .

Du 5 Décembre 1786.

LA nouvelle des intrigues que veut réveiller l'Empereur aux Deux-Ponts, & que notre cabinet a donnée ici, paroît avoir produit un très-bon effet sur le Roi, malgré ceux qui s'écrient: *ne crede Teucris*, adage devenu le mot de ralliement du parti Anglois, Hollandois, anti-François, &c., &c.... Eh! puissions-nous nous conduire toujours de maniere à ce qu'ils n'aient jamais que cette injure à nous dire! quoiqu'il en soit, cette découverte déjouera probablement l'Empereur ici. Il est bien mal-adroit à lui de ne pas avoir laissé aggraver davantage la torpeur qui fera le produit infaillible de l'ennui du travail, ou du cahos du rien faire. Mais je laisse ces branches extérieures à vos ministres qui en ont le fil; comme je n'ai su cette nouvelle que par la voie qui m'apprend toutes les autres; que M. d'Est** ne m'en a pas dit un mot; qu'il eût été mal-adroit & peu décent de questionner beaucoup sur une chose que je devois savoir, & qu'ainsi je me suis contenté de l'annotation vague de notre loyauté, je ne la fais, & je ne la saurai probablement pas dans tous ses détails. Vous sentirez peut-être à cette occasion, combien il seroit important que je fusse mieux instruit de chez vous. Mais au moins conviendrez-vous que je donne tout ce que je puis & dois donner, quand je trace la carte intérieure du pays, puisque je n'ai pas la clef de la politique extérieure, qu'assurément je ne néglige pas, lorsque le hazard m'offre des chances.

Crantz, faiseur de libelles, & chassé du pays par Frédéric II, pour avoir volé une caisse & vendu un cheval trois fois, est rappelé avec huit cents écus de pension. Le Roi écrit à M. de Herzberg pour le placer. Ce ministre répond que cet homme est plein de talens, & fort estimable; mais qu'il est trop peu discret pour pouvoir être employé dans les affaires étrangères. Le Roi le propose au ministre de Werder qui répond que cet homme est très-intelligent; très-capable; mais que chez lui se trouvent des caisses, & qu'ainsi Crantz n'y peut entrer. Enfin le Roi place l'illustre Crantz, par-tout loué & par-tout refusé, auprès des États du pays, qui lui donnent huit cents écus pour ne rien faire.

Le ministre de Schulembourg, après avoir demandé deux fois sa démission, l'a enfin obtenue, & sans pension; cela est dur; mais cet exministre est adroit. C'est à la première branche qui a été retranchée de son département, qu'il a remis tout le fardeau. S'il a un moyen de revenir, c'est bien celui-là. Vous savez au reste ce que c'est que cet homme: de l'esprit, de la facilité, de la sagacité pour le choix de ses co-opérateurs, indifférent sur les moyens, vain dans la prospérité, hors de lui dans l'infortune qui le déjoue à son gré, serviable; susceptible d'affection, croyant aux amis: après avoir été quinze ans ministre de Frédéric II, il s'étoit regardé comme inébranlable, parce qu'il étoit nécessaire; il espère que la force des choses surmontera l'intrigue qui est parvenue à l'écartier. Peut-être se trompe-t-il: car enfin on trouve longtems des faiseurs, quand on n'est pas difficile sur le choix & que la chose n'est pas de soi-même hors de la portée commune. Si les Rois vouloient un Newton, il faudroit

bien qu'ils prissent Newton ou que la place fût vuide; mais qui ne se croit pas capable d'être ministre; & de qui peut-on démontrer qu'il en est incapable?

On m'assure de bon lieu que le comte de Hertzberg regagne de la confiance. Il a plié devant les nouveaux agens qui ont eu la foiblesse de réchauffer le Roi, parce qu'enfin Mlle de Voss est la niece du comte Finck, & que sa famille ne pouvant tirer parti de son élévation, qu'en culbutant ceux qui entourent le Roi, & qui n'ignorent pas que la belle les déteste, il faut bien lui opposer quelqu'un. Encore une fois, si la demoiselle a de l'étoffe, c'est de là que viendra la révolution que plus ou moins d'adresse hâtera ou reculera. Quoi qu'il en soit, M. de Hertzberg a conseillé au comte de Görtz de se ranger du côté de M. de Renneval, de la prudence duquel il a fait au Roi le plus grand éloge.

Nouvelle bévue dans le régime militaire. Tous les premiers lieutenans sont faits capitaines, & les capitaines soit en pied, soit en second, du régiment des gardes, sont nommés majors. Je ne vois que la chancellerie de guerre qui gagnera à cet arrangement. On disoit que le Roi veut payer ses dettes personnelles (dont, par parenthèse, on élude plus que jamais la liquidation), avec le produit des patentes d'officiers, & les diplômes de comtes, de barons, de chambellans &c.

On avoit présenté au Roi le projet de la capitation, comme une espèce d'abonnement volontaire, au devant duquel le peuple iroit de lui-même. Mais, averti de la sensation qu'avoit occasionnée ce projet, ébranlé de la rumeur, échauffé par la lettre de M. Heinitz, il a dit à M. de Werder: *Il ne faut pas se mêler de ce qu'on n'entend pas* (notez bien que c'est à

son ministre des finances qu'il parle); il falloit confuser Lounay (dans les liens d'une commission.) M. de Werder s'est excusé, comme il a pu, en disant que le plan n'étoit pas de lui (en effet il est de Beyer); comme s'il ne se l'étoit pas approprié en l'approuvant.

Le directoire général, cette espece de conseil d'Etat, où le Roi n'affiste jamais, a projeté des remontrances sur l'inactivité humiliante dans laquelle on le tient; mais M. de Welner s'y est opposé, laissant entrevoir l'invincible répugnance de sa Majesté pour toute espece de conseils. Elle naît de l'idée bizarre que ceux qui lui en donnent, ont sans doute adopté le sentiment de son oncle sur sa capacité. Il ne fait pas qu'on ne hasarde de conseiller, parmi les grands, que ceux qu'on estime.

En attendant, toujours même faveur aux illuminés, dont la conspiration a été dénoncée par le grand personnage que je vous indiquai dans ma dernière, au général Möllendorf, intime ami du frere de Mlle Voss) homme estimé par son caractère moral, obscur d'ailleurs, du moins jusqu'ici, mais qui probablement jouera bientôt un rôle), afin qu'il effraie sa sœur & par elle le maître sur les attentats d'une secte qui sacrifiera qui elle ne dominera pas. Biester, le même qui a reçu tout au moins l'insinuation d'épargner les visionnaires, a, relativement à eux, un procès qu'il perdra, dit-on. Il a accusé de catholicisme un M. Starck, professeur de Jena, personnage célèbre par le don de persuader autant que par l'esprit & les connoissances; né luthérien, ministre luthérien, & professant à découvert le catholicisme. Il n'en intente pas moins une action criminelle à Biester pour l'avoir dit, & le somme de prouver sa calomnieuse assertion.

Sous Frédéric II on n'auroit jamais entendu parler d'un semblable procès. Au reste, le Starck a publié récemment un livre intitulé *Nicaïse*, dans lequel il attaque la franc-maçonnerie. Elle réplique par un ouvrage intitulé *anti-Nicaïse*, où l'on trouve des lettres authentiques de plusieurs Princes, entr'autres du Prince Charles de Hesse-Cassel & du prince Ferdinand de Brunswick, qui prouvent très-bien ce qu'on sauroit quand on a causé avec lui, ne connût-on pas d'ailleurs ses faiseurs Bauer & Westfall, qu'un grand Général ou plutôt un Général renommé peut être un bien petit homme.

Les états de dépense sont enfin dressés. Il en résulte que le Roi pourra augmenter son trésor de deux millions d'écus, & réserver encore une somme assez considérable pour ses plaisirs ou ses affections. On suppose au reste dans ce calcul que la recette rendra comme les années précédentes, ce qui est au moins douteux. Une opération paternelle est d'avoir déchargé les gens de la campagne du logement gratuit de la cavalerie, & de la nécessité de fournir les fourrages à très-bas prix. Cette opération coûte au Roi deux cents soixante-dix mille écus annuels; mais elle étoit de première nécessité: c'est une suite du plan de Möllendorf pour l'abolition du *verd*.

Les manuscrits du feu Roi ont pour éditeur un M. Moulinès, dont je vous ai donné autrefois le signalement politique, & qui, littérairement parlant, est sans goût, sans tact, sans connoissance approfondie de la langue; mais il est ami de Welner, de ce Welner à qui le Roi envoie le matin à sept heures les lettres & requêtes de la veille, & qui va en rendre compte, ou plutôt en décider avec le Roi à

quatre heures ; car les ministres reçoivent les ordres & ne donnent pas de conseils ; de ce Welner qui a le bon esprit de refuser le titre de ministre, & qui ne veut être que directeur des bâtimens, mais dont toute la cour leche déjà les traces. Ces manuscrits vont être imprimés en 18 volumes in-8°. Les deux morceaux les plus curieux sont l'*Histoire de la guerre de sept ans* & *Mémoires de mon temps*. Dans le premier écrit, Frédéric a plutôt raconté ce qu'il auroit dû faire, que ce qu'il fait, & cela même est un trait de génie ; il loue ou excuse à peu près tout le monde, & ne critique que lui.

Le Marquis de Lucchesini, qui avoit été, non l'ami, non le favori de Frédéric, mais son écouteur, est très-piqué, sans le dire, du choix de Moulinès. Il a demandé un congé de six mois pour voyager chez lui, & sans doute ne reviendra pas. Comment n'a-t-il pas senti que sa considération personnelle devenoit imminente, s'il eût quitté la Prusse huit jours après la mort du Roi, avec cette unique réponse à toutes les offres qui alors lui auroient été faites : „ Je n'ai ambitionné qu'une place que tous les Rois de la terre ne peuvent ni m'ôter ni me rendre ; celle d'ami de Frédéric II ? „

On a donné deux successeurs au comte de Schulembourg ; car le Roi de France a quatre ministres ; il en faut vingt à celui de Prusse. L'un est M. de Moschwitz, homme de justice, dont on ne dit ni bien ni mal ; l'autre est un comte de Schulembourg de Blumbert, beau-fils du comte Finck. Il a des connoissances, une ambition sombre & ardente, un caractère moral suspect, studieux, intelligent, appliqué ; c'est assurément un sujet capable ; mais on le soupçonne de manquer d'ordre, d'avoir plus de chaleur de tête que d'activité, plus

aidées à lui que de dextérité pour les amalgamer à celles des autres & les faire réussir: il n'a d'ailleurs aucun usage des affaires, & il est absolument étranger aux spéculations de banque & de commerce, c'est-à-dire aux principales branches de son département.

ier P. S. Le Roi qui paie les dettes de son pere, a accordé vingt mille écus pour l'entretien & les menus plaisirs de ses deux fils aînés; leur maison est défrayée à part.

ad P. S. Je ne croyois pas être si bon prophete. Le frere de Mlle de Voss a la place de président de Moschwitz; c'est le pied à l'étrier.

Le cours sur Amsterdam est si extraordinairement haut, que nulle opération de finance ou de commerce n'expliquant cette crise, je ne doute pas que l'on n'y fasse des remises pour les dettes personnelles du Roi. C'est l'avis de Struensee, qui d'ailleurs ne fait rien de positif à cet égard.

LETTRE LIV.

8 Décembre 1786.

Vous pouvez compter que trois nuances forment le caractère du Roi: la fausseté, qu'il croit habileté; un amour-propre irascible à la plus légère représentation; le culte de l'or, qui chez lui n'est pas tant avarice que passion de posséder. Le premier de ces vices lui donne de la défiance; car qui trompe par système, croit toujours être trompé. Le second lui fait préférer les gens médiocres ou bas. Le dernier contribue à lui faire mener une vie obscure & solitaire qui renforce les deux autres. Violent dans son intérieur; impénétrable en public;

au fond peu sensible à la gloire, & la faisant consister presque entière à ne pas passer pour être gouverné; rarement occupé de la politique extérieure. Militaire, par raison & non par goût; inclinant pour les visionnaires, non d'après conviction, mais parce qu'il croit pénétrer par eux les consciences & sonder les cœurs.... Voilà l'esquisse de l'homme.

Ses dettes-seront payées avec les résidus des caisses. Il y avoit annuellement une somme assez considérable que le feu Roi ne faisoit pas entrer dans le trésor; elle étoit destinée à lever de nouveaux régimens, ou à augmenter l'artillerie, ou aux réparations des forteresses. Or l'artillerie n'étoit pas augmentée, on ne levait pas de régimens nouveaux, les forteresses n'étoient pas réparées, & l'argent s'accumuloit; il est employé à la liquidation.

Les revenus sont au-delà de vingt-sept millions d'écus, y compris la régie, ou environ cent huit millions de notre monnoie. L'armée coûte douze millions & demi d'écus; l'état civil deux millions trois cents mille; la maison du Roi, de la Reine & des Princes, un million deux cents mille; les pensions, cent trente mille. Je ne connois pas en détail toutes les autres dépenses; mais quand on fait par exemple que la caisse des légations n'absorbe que soixante-quinze mille écus, & que les supplémens ne vont, l'un portant l'autre, qu'à vingt-cinq mille écus (sur quoi je remarquerai que le même objet en Danemarck coûte trois millions d'écus; en Russie, ce pays presque étranger à la plus grande partie de l'Europe, trois cents mille roubles), il est aisé de comprendre que le résultat de l'excédent annuel de la recette sur la dépense, est d'environ trois millions & demi d'écus.

Les

Les manufacturiers ont présenté une requête, pour supplier qu'on les avertît si l'on méritoit quelques changemens dans les privilèges accordés par le feu Roi ou ses prédécesseurs, afin qu'ils ne fussent pas exposés à faire des approvisionnemens ou à contracter des marchés qu'ils ne pourroient pas remplir. Frédéric-Guillaume a répondu par sa parole d'honneur de ne rien changer encore à cet état de choses.

J'ai déjà dit que le Roi a voulu faire ministre M. Welner. On assure que celui-ci a refusé. C'est un coup de maître sous beaucoup de rapports, & il n'y perd rien; car on vient de lui accorder une augmentation de trois mille écus, afin qu'il ait la même pension que les ministres d'état. Non-seulement le Roi est sans confiance pour ceux-ci, mais il affecte de ne jamais leur parler, si ce n'est au comte Finck, oncle de la bien-aimée, ou au comte d'Arnim, mêlé dans les négociations du mariage tant désiré, & trop étranger encore aux affaires pour être soupçonné d'un système. Passer pour en avoir un, fera du moins pendant quelque temps l'écueil du nouveau Schulembourg; qui est au reste étayé d'un caractère très-fort & d'une ambition fort ardente. Pour le nouveau président à qui l'on cherche déjà des profondeurs de vues que probablement il n'eut jamais, je le crois peu propre à jouer un grand rôle.

Le sieur du Bosc devenu conseiller des finances & du commerce, voudroit bien aussi entrer en scène. Il a demandé d'être attaché à la régie, & l'a encore obtenu, mais sans une augmentation d'égards. Des spéculateurs joignent cet indice à quelques autres pour en conclure quelque diminution dans le crédit de Bischopswerder son protecteur: cependant le parti des visionnaires ne fait plus que croître.

tre & embellir. A dire vrai la multitude des concurrens pourra nuire aux individus. Un des membres les plus zélés (Derenthal) est arrivé récemment ; on n'a plus trouvé de places pour lui chez le Roi ; mais on l'a mis en attendant chez la Princesse Amélie, en qualité de maréchal de cour , avec la promesse de n'être pas oublié à la mort de cette Princesse déjà finie.

Un tableau qui peut avancer la connoissance du nouveau Souverain , est celui des gens distingués à sa cour. Un vieux comte (Lendorf) doux comme Philinte, serviable comme Bonneau, flatteur déhonté, rapporteur infidèle & calomniateur au besoin. Un prince écolier (Holsteinbeck) fumant sa pipe, buvant de l'eau-de-vie, ne sachant jamais ce qu'il dit, disant toujours plus qu'il ne fait, incessamment prêt à courir à l'exercice, à la chasse, à l'église, au bordel, à souper chez un lieutenant, un laquais, ou la Bietz. Un autre prince (Frédéric de Brunswick) connu par les soins qu'il prit pour déshonorer sa sœur & sur-tout son beau-frere aujourd'hui Roi ; libertin sous celui qu'on disoit athée ; illuminé sous celui qu'on croit dévot, stipendaire des loges maçonniques (il en reçoit annuellement six mille écus), déraisonnant par système, & rendant pour les secrets qu'il arrache, un amas de demi-confidences, moitié inventées, moitié inutiles. Une espece de capitaine insensé (Grothaus) qui a tout vu, tout eu, tout fait, tout connu, ami intime du prince de Galles, favori du Roi d'Angleterre, appelé par le congrès pour en être le président sous la condition de conquérir le Canada, maître à volonté du Cap de bonne-Espérance, seul en mesure pour arranger les affaires de la Hollande, auteur, danseur, voltigeur, coureur, agronome, botaniste, médecin, chymiste, &

par état lieutenant-colonel prussien avec sept cents écus d'appointemens. Un ministre (le comte d'Arnim) qui rêve au lieu de penser , sourit au lieu de répondre , discute au lieu de décider , regrette le soir la liberté qu'il a sacrifiée le matin , & voudroit être tout à la fois paresseux dans ses terres & ministre en réputation. Un prince régnant (le Duc de Weymar) qui se croit de l'esprit , parce qu'il rencontre des rebus ; fin , parce qu'il fait semblant d'étouffer des faillies ; philosophe , parce qu'il a trois poètes à sa cour ; maniere de héros parce qu'il court à bride abattue contre les loups & les sangliers. D'après de pareils favoris , jugez de l'homme !

Voulez-vous apprécier son goût par les divertissemens ? Mardi est le grand jour où il a été goûter les plaisirs de l'esprit au spectacle allemand. Il y a reçu en grande pompe un compliment dramatique , qui finit par ces mots : „ Que la bonne providence qui récompense tout , les grandes & bonnes actions , bénisse & conserve notre très-gracieux Roi , cet auguste pere du peuple ; bénisse & conserve toute la maison royale ; bénisse & conserve nous tous. *Amen.* „ Le Roi a été si vivement enchanté de cette tournure dramatique , qu'il a ajouté mille écus aux cinq mille qu'il donnoit à l'entrepreneur , & lui a fait présent de quatre lustres & de douze glaces pour orner les loges. Des sarcasmes sans nombre sur le théâtre françois ont accompagné cette générosité.

Graces militaires. Trois cents écus de pension au capitaine Colas , renfermé pendant 28 ans dans la citadelle de Magdebourg. Grade de lieutenant-général à M. de Borck , gouverneur du Roi , âgé de 82 ans.

Graces de cour. Clef de chambellan , en-

voyée à cet extravagant baron de Bagge qui véritablement a remis cent louis à Bietz & quaranté à celui qui lui a présenté ce don de la munificence royale.

On a insinué à Sa Majesté qu'elle avoit mécontenté la bourgeoisie à son retour de la Prusse ; l'armée, depuis le premier jour de son regne ; le directoire-général, en le rendant nul ; sa famille en étant poli sans confiance ; les prêtres, par le projet d'un troisième mariage ; les stipendiés, par la suppression de la régie du tabac ; la cour par la confusion ou le retard des états de dépense ; & qu'ainfi il seroit peut-être imprudent, quant à présent, d'accepter la statue proposée par la ville de Königsberg, dans un moment d'effervescence.

Voulez-vous un indice de ce que devient la considération extérieure ? Les Polonois ont refusé passage aux chevaux de remonte, venant de l'Ukraine ; vous imaginez bien que ce refus n'a jamais eu lieu sous Frédéric II.

M. de Hertzberg a prétendu avoir reçu des lettres écrites en France contre lui, par le prince Henri. Il les a montrées au Roi qui n'a rien répondu. J'ai de la peine à croire qu'il n'y ait pas là une fraude quelconque. Je fais à quelles personnes le prince écrit en France ; & , indépendamment de toute bonne foi, M. de Hertzberg ne les intéresse assurément pas. Quoiqu'il en soit, on murmure que MM. de Hertzberg & de Blumenthal vont obtenir leur retraite ; que le dernier sera remplacé par M. de Voll, & le premier, qui s'est cru trop nécessaire pour être pris au mot, par un homme qui étonnera tout le monde (c'est à ce qu'on assure la phrase du Roi). Hertzberg a des connoissances de publiciste & d'archiviste, parce qu'il a une mémoire prodigieuse ; il fait un peu d'agriculture pratique ;

d'ailleurs violent, fougueux, plein de vanité, s'énonçant comme il conçoit, c'est-à-dire, avec peine & confusion; désireux & non capable de faire le bien qui donne de la réputation, vindicatif plus que haineux, sujet aux préventions, & même alors aux tours d'adresse pour desservir; sans dignité, sans séduction, sans moyens. Blumenthal est un caissier fidele, un ministre ignorant, ambitieux par réminiscence & pour plaire à sa famille, plein de respect pour le trésor qu'il met fort au-dessus de l'Etat, & d'indifférence pour le Roi qu'il a plus que négligé, lorsqu'il étoit Prince de Prusse.

On a ôté un impôt sur la bière qui rendoit cinq cents cinquante-mille écus; il sera suppléé, dit-on, par une augmentation sur les vins; mais les vins sont déjà trop chargés, & ne sauroient porter un tel surcroît. Les fraix de cette partie de la régie se montent à vingt mille écus; soixante-neuf employés sont congédiés, & gardent leurs appointemens jusqu'à ce qu'ils soient remplacés.

ier P. S. Le comte de Tottleben (Saxon) nommé major dans le régiment d'Eben, y a été précédé par une lettre qui porte qu'on l'y envoie pour *apprendre le service*. L'équivoque est plus sensible en allemand qu'en françois. Le régiment a écrit en corps au Roi: „, si c'est „ pour nous instruire qu'on nous envoie M. „ de Tottleben, nous n'avons pas mérité „ & nous n'endurerons pas cette humiliation; „ si c'est pour s'instruire, il ne peut point „ servir comme major. „ Les uns prétendent que l'affaire est déjà arrangée; les autres qu'elle aura des suites.

Le capitaine Foreade, qui étoit autrefois un favori du prince de Prusse, ayant été rap-

pellé il y a un mois, au souvenir du Roi, celui-ci a dit : *Qu'il m'écrive ce qu'il desire.* Forcade a demandé le bonheur d'être à sa suite; le Roi a répondu : *je n'ai pas besoin d'officiers inutiles; ils ne servent qu'à faire de la poussière..*

ad. P. S. Je vous ai envoyé le dernier courrier quelques combinaisons monétaires sur la Pologne; en voici de plus absurdes encore relativement au Danemarck.

Le Danemarck a adopté, suivant sa loi, le titre de ses monnoies à $11 \frac{1}{3}$ écus pour le marc fin de Cologne, & paie cependant depuis plusieurs années le marc fin 13 jusqu'à 14 écus; donc il n'existe en Danemarck aucune piece de monnoie d'argent, & toutes les affaires se traitent en notes de banque, dont la valeur n'est jamais à réaliser.

Lorsque le mal commença à paroître, Schimmelman voulut y remédier; il fit frapper des écus especes, dont $9 \frac{1}{4}$ pieces contenoient un marc fin, & calcula qu'un écu espece faisoit autant qu'un écu 9 $\frac{37}{100}$ sols courans *lubs*; le fait eût été certain si l'argent courant avoit existé à $11 \frac{1}{3}$ pour marc; comme il ne s'en trouvoit point, chacun prenoit volontiers les écus especes à un écu 9 sols courans; mais personne ne voulant donner un écu espece, pour l'écu 9 sols courans, il en résulta que tous ces beaux écus especes furent fondus.

Actuellement que le mal est très-grand; on veut répéter cette même opération de la manière suivante.

1°. On frappe des écus especes, d'un marc fin 9 $\frac{1}{4}$ piece.

2°. On crée des notes de banque qui doivent représenter les écus especes, & qui doivent être réalisées en especes.

3^o. On veut fixer par une ordonnance la valeur de ces écus especes en courant; & comme on n'a pu se tirer d'affaire au taux de l'écu 9 sols, on a l'intention de hauffer le prix.

Si donc le courant actuel du Danemarck, c'est-à-dire, les notes de banque n'ont point de valeur réelle, mais que leur valeur consiste dans la balance de paiement de ce royaume, suivant qu'elle est pour ou contre le Danemarck, cette opération est aussi absurde que la précédente; car si la banque donne ses especes contre la valeur idéale du courant, elle se défait de ses écus especes, lesquels passent au creuset, & l'ancienne confusion demeure telle qu'elle a existé, ou devient peut-être encore plus extravagante par la nouvelle création des notes de banque en especes qui ne pourront également pas être réalisées en peu de mois.

3^{me}. P. S. Le nouvel établissement de la banque d'especes paroît encore obscur. On veut frapper 1,400,000 écus en especes pour lesquels l'argent doit être à Altona.

Il y a eu de grands débats dans le conseil d'Etat entre le Prince d'Augustenbourg & le ministre d'Etat Rosencrantz; le premier veut que l'espece soit frappée à Altona, & le dernier en demande la fabrication à Copenhague. On dit que le ministre veut pour ce sujet donner sa démission.

Il doit être créé des notes de banque pour la valeur de ces 1,400,000 écus. Cette banque doit échanger les vieilles notes de banque danoises, contre ces nouvelles notes de banque, suivant un taux déterminé.

Si ce taux, comme il est vraisemblable, se trouve au-dessous du cours de change, ce se-

roit un joli jeu d'acheter actuellement des notes de banque pour les convertir ensuite en espèces.

L E T T R E L V.

Du 12 Décembre 1786.

LA véritable raison pour laquelle le duc de Weimar est si fêté, c'est qu'il s'est chargé de faire agréer à la Reine le mariage de Mlle de Voff. La Reine en rit & dit : „ On aura mon „ consentement, mais on ne l'aura pas pour „ rien, & même il me coûtera cher. „ En effet on paie ses dettes, qui passent cent mille écus, & je crois qu'elle ne se bornera pas là. Pendant que le Roi de Prusse dirige toutes ses pensées vers ce mariage, il me paroît clair que l'Empereur, s'il est capable d'un plan raisonnable, convoite deux femmes, la Bavière & la Silésie; oui, la Silésie! car je ne pense pas que tous les mouvemens sur le Danube soient autre chose que le domino de cette mascarade; mais ce n'est pas là où il commencera. Tout me démontre (& croyez que je commence à connoître cette partie de l'Allemagne) qu'il se tiendra sur la défensive du côté de la Prusse, & la laissera s'épuiser en efforts, tandis qu'il poussera librement du côté de la Bavière: ce n'est probablement qu'après cette immense acquisition qu'il s'occupera des moyens de ravoïr la Silésie.

Je dis qu'il poussera sa pointe librement; car, de bonne foi, que ferons-nous? Omettons les cent mille & une raison d'inaction ou d'impuissance que je pourrois alléguer, & supposons-nous agissans, nous prendrons les Pays-Bas, & lui la Bavière; le Milanéz, & lui l'Etat de Venise. Quoi de tout cela sauvera

la Silésie ? Et bientôt après la puissance Prussienne.... Les fautes de tous ces voisins la sauteront. Il croulera, ce grand édifice de féerie ; il croulera, ou son gouvernement subira une révolution !

Au reste, le Roi paroît fort tranquille sur les futurs contingens. Il fait bâtir près du nouveau Sans-Souci, ou plutôt réparer. & meubler une jolie maison qui appartenoit autrefois à milord Maréchal. Elle est destinée à Mlle de Voss. La princesse de Brunswick a demandé une maison à Potsdam ; le Roi lui donne celle qu'il habitoit comme Prince royal, & la fait meubler à ses frais. Il est clair que cette Princesse moribonde, criblée de la maladie de David, & consumée d'ennui, fera la dame d'honneur de Mlle de Voss.

D'un autre côté ; on a payé les dettes de la Reine douairière, de la Reine regnante, du Prince Royal devenu Roi, de quelques complaisans & complaisantes ; & si l'on ajoute à ces sommes les pensions données, les maisons montées, les charges recrées, cela ne laisse pas que d'aller haut. Voilà comme on peut être prodigue sans se montrer généreux ! Ajoutez à cet article que le Roi a donné à MM. de Blumenthal, de Gaudi & de Heinitz, ministres d'Etat, chacun un bailliage. C'est une manière de faire un présent d'un millier de louis. A propos du dernier de ces ministres, le Roi a répondu à plusieurs employés au département des mines, qui se sont plaints de passe-droits, que dorénavant il n'y aura plus de rang d'ancienneté.

Il a terminé l'affaire du duc de Mecklenbourg, avec quelques légères modifications.

Il a reçu à miracles le général comte de Kalkreuth, celui qui a été l'aide-de-camp &

le principal faiseur du prince Henri, qui s'est brouillé avec lui à outrance pour la princesse, & que Frédéric II tenoit éloigné pour ne pas trop rompre en visière à son frere. C'est un homme de très-grand mérite & un officier de premiere ligne; mais l'affectation avec laquelle le Roi l'a distingué me paroît dirigée contre son oncle. Peut-être y entre-t-il aussi de l'envie de se raccomoder avec l'armée. Mais si M. de Brühl persiste à prendre non-seulement son grade qui lui est accordé, mais son rang d'ancienneté qui recule tous les généraux, & Möllendorf à la tête, je crois que le mécontentement est irrémédiable. Tout cela est à peu près égal pendant la paix, & peut-être même cela le seroit-il d'ici à un an à la guerre; mais dans un plus long espace de tems on recueillera ce qu'on a semé. C'est un étrange calcul que de mécontenter une excellente armée par des faveurs & des distinctions militaires pour une race d'hommes toujours si médiocre à la guerre.

Aussi n'ai-je pas prétendu dire qu'il n'y eût pas quelques officiers braves & intelligens au service de Saxe. Il en est deux fort distingués: par exemple, M. Thielcke, capitaine d'artillerie que Frédéric a voulu & n'a pas pu attirer en lui offrant une place de lieutenant-colonel, & deux mille écus d'appointemens; & le comte de Bellegarde qui passe pour un des plus habiles officiers du monde. Mais ce ne sont pas ceux-là qu'on attire: on n'a consulté jusqu'ici dans toutes les préférences favorites, que le noble mérite du dévouement à la secte, ou la recommandation de Bischofswerder.

P. S. J'ai oublié de vous dire que M. d'Est** avoit, à ma priere, adressé à M. de Vergennes la

*proposition d'appeller M. de la Grange. Il sera bien digne de M. de Calonne de lever les difficultés d'argent que ne manquera pas de faire M. de Br**.*

L E T T R E L V I.

Du 16 Decembre 1786.

LA faveur du général comte de Kalkreuth continue. C'est un objet d'observations, car si elle est durable, si l'on tire parti de cet homme profondément habile, si on lui destine quelque place importante, le Roi n'est donc pas ennemi de l'esprit; il n'est donc pas jaloux de toute réputation; il ne prétend donc pas éloigner tout homme d'un mérite constaté. Les visionnaires n'ont donc pas le privilege exclusif de sa faveur & de sa confiance. Toutes ces inductions sont je crois au moins prématurées; & bien que Kalkreuth ait été jusqu'ici le seul officier de l'armée aussi distingué, bien que lui-même en ait conçu des espérances, bien qu'il soit en première ligne, Möllendorfs'étant mis à la tête des frondeurs, ce que ne lui pardonnera pas le Roi; Pritwitz n'étant qu'un soldat brave & inconsidéré, ridicule écho de Möllendorf; Anhalt un insensé; Gaudi à peu près impuissant par sa grosseur, & terni d'ailleurs par son défaut de valeur personnelle qui avoit fait dire à Frédéric II : *c'est un bon professeur; mais lorsqu'il faut que les enfans répètent la leçon, il ne s'y trouve jamais*; ses autres émules, trop jeunes & trop peu expérimentés pour être ses rivaux; malgré tout cela, dis-je, j'ai peine à croire que le principal ressort des distinctions du Roi n'ait pas été l'envie d'humilier le prince Henri. Du moins je suis lié avec Kalkreuth que j'ai pas-

faiblement conquis aux revues de Magdebourg; j'ai lieu de croire que je fais tout ce qui s'est passé entre le Roi & lui, & je n'y vois non-seulement rien de concluant, mais rien qui promette beaucoup.

Le Roi maintient sa capitation. Elle sera fixée, dit-on, selon le tarif suivant. Un lieutenant-général ou un ministre, ou veuve d'eux, douze écus ou environ quarante-huit livres de notre monnoie; un général-major, ou un conseiller privé, dix écus; un chambellan, ou colonel, huit; un gentilhomme, six; un paysan possessionné dans les bons cantons, trois; un demi-paysan (le paysan possessionné a trente arpens; le demi paysan, dix), un écu douze gros; dans les contrées pauvres, un paysan, deux écus; le demi-paysan, un. Le café ne paiera désormais qu'un gros la livre, & le tabac autant. Au reste, le directoire général a reçu à cet égard un mémoire si fort de choses, que, bien qu'anonyme, la lecture légale en a été faite; après quoi il a été *protocole* pour être envoyé à l'administration du tabac, afin d'en vérifier certains faits. Cette démarche a paru si hardie, que quatre ministres seulement ont signé le protocole, MM. de Hertzberg, Arnim, Heinitz & Schulembourg de Blumberg.

Les marchands députés de la ville de Königsberg ont écrit que si le sel demeurait entre les mains de la compagnie maritime, il étoit inutile qu'ils vinssent à Berlin; car ils ne pourroient que porter des doléances, sans savoir que proposer; on assure, en conséquence, que la société maritime perdra le monopole du sel. Cette nouvelle est au moins très-prématurée. C'est un article bien important que celui des sels, & Struensée, qui a employé

tout son talent à se l'assurer, y a si parfaitement réuffi, qu'il débite jusqu'à cinq milliers de lafts de fel (vingt-huit muids font neuf lafts).

Encore une fois, comment, si l'on ôte à la société maritime ses plus fructueux monopoles, donnera-t-elle le dix pour cent d'un capital de douze cents mille écus? Quand un édifice dont le faite est si haut & la base si étroite se trouve élevé; il faut, avant que d'en démolir une partie, bien aviser aux étais que l'on s'est ménagés. Au reste, le Roi a déclaré qu'il rendroit tout le commerce parfaitement libre, si l'on trouvoit une maniere de ne lui faire perdre aucun revenu. Ne voilà-t-il pas un plaifant bienfait? Je crois entendre dire à un homme couvert d'ulceres: „ je „ consens à recouvrer la santé, pourvu que „ vous ne m'appliquiez aucun remede, & que „ vous ne m'astreigniez à aucun régime. „

C'est une munificence à peu près pareille que celle qui rendra la liberté aux marchandises de France, en leur faisant payer de très-gros droits, dont le produit sera appliqué à l'encouragement des manufactures que l'on croira susceptibles de rivaliser avec les étrangers. J'ignore si le Roi croit accorder par-là un grand bienfait au commerce; mais je fais que d'un bout de l'Europe à l'autre la contrebande est devenue un simple commerce d'assurances, à plus ou moins modique prix, selon les circonstances locales, & qu'ainsi un gros droit équivaut à une prohibition.

Le Roi a ordonné un dénombrement de ses sujets, non-seulement pour connoître leur nombre, mais leur âge & leur sexe. C'est probablement sur ce dénombrement que porteront les changemens projetés dans le militai-

re ; mais on fait combien dans tous les pays du monde les dénombremens sont fautifs. Une opération tout autrement délicate & qui suppose un plan général & une grande fermeté , c'est celle d'imposer les terres nobles. On commence à en laisser transpirer le projet , & les conseillers provinciaux ont reçu ordre de donner des éclairciffemens qui paroissent tendre à ce but ; je croirai à une telle révolution quand je la verrai.

Les faits isolés sont moins importans pour vous que la connoissance intime de celui qui gouverne. Tous les caracteres de foiblesse se réunissent à ceux que je vous ai décrits tant de fois. Déjà l'on emploie l'espionnage, on accueille les délateurs, on se courrouce contre les désaprobateurs, on éloigne, on repousse les hommes vrais ; les femmes seules conservent le droit de tout dire. Il y avoit dernièrement un concert particulier où assistoit derriere un paravent sa Hencke ou Rietz ; (vous savez que c'est une seule & même personne). On entend du bruit à la porte ; un valet-de-chambre l'entrouvre ; il y trouve la princesse Frédérique de Prusse , & mademoiselle de Voss. La première fait signe de ne rien dire ; le valet-de-chambre défobéit ; à l'instant le Roi se leve & fait entrer les deux dames. Quelques minutes après on entend assez de bruit derriere le paravent. Le Roi paroît embarrassé. Mlle de Voss demande ce que c'est : son royal amant répond : *ce sont mes gens*. Cependant les deux dames avoient quitté le jeu de la Reine pour cette belle équipée. Le Roi en plaisantoit le lendemain devant une dame du palais, qui dit : *la chose est vraie , Sire ; mais il seroit à désirer qu'elle ne le fût pas*. Un autre lui disoit l'autre jour à table : *mais , Sire , pourquoi donc ouvrè-*

t-on toutes les lettres à la poste ? Cela est très-ridicule & très-odieux.

On lui disoit encore que la comédie allemande qu'il protége beaucoup n'étoit pas bonne. „ D'accord, a-t-il répondu ; mais cela vaut „ mieux qu'un spectacle françois qui rempli- „ roit Berlin de coquines , & corromproit „ les mœurs. „ Vous conclurez de-là sans „ doute que les comédiennes Allemandes sont „ des Lucreces , & surtout vous admirerez la „ morale du protecteur des mœurs , qui va sou- „ per dans la maison de son ancienne maîtresse, „ avec trois femmes , & fait de sa fille une com- „ plaisante.

Il ne s'occupe pas plus de politique exté- „ rieur que s'il ne pouvoit lui survenir aucun „ orage. Il parle avec éloge de l'Empereur ; des „ François, toujours en ricanant ; des Anglois, „ avec respect. Le fait est que cet homme paroît „ rien , moins que rien , & j'ai peur qu'on ne „ s'exagere les diversions qu'on peut faire en sa „ faveur. Je noterai à ce propos que le duc de „ Deux-Ponts nous échappe , mais il se resserre „ à la ligue Germanique, qui est tellement ex- „ altée, qu'elle croit en vérité pouvoir se pas- „ ser de nous. Dieu fait sous l'étendard de quel „ chef ils ont acquis cette présomption !

Une anecdote dont vous ne sentirez pas „ toute la force , faute de connoître le pays , „ est pour moi vraiment prophétique. Le prince „ Ferdinand a touché les cinquante mille écus „ qui lui revenoient par le testament du Roi , „ sur une simple ordonnance de Welner , conçue „ ainsi : „ Sa Majesté m'a donné ordre de bou- „ „ che de faire compter à Votre Altesse Ro- „ „ yale cinquante mille écus qui seront payés „ „ à elle ou à son ordre ; sur telle caisse, à vue „ „ de ce mandat. WELNER. „ Un acquit com-

ptant de cinquante mille écus, signé d'un autre que du Roi, est une monstruosité dans l'ordre politique Prussien !

Soyez béni si vous faites la banque ; car c'est la seule ressource de finance qui ne soit pas horriblement onéreuse ; c'est la seule machine à argent qui fera recevoir au lieu d'emprunter, difficilement & chèrement ; c'est le seul pilotis sur lequel le ministre des finances puisse, dans les circonstances actuelles, baser son existence. Struensee, qui est plus sur ses étriers que jamais, parce qu'il faut bien qu'il soit le professeur du nouveau ministre, me charge de vous dire que probablement le Roi acquerra pour plusieurs millions d'actions, si on veut envoyer à lui Struensee une note sur l'organisation de la banque, d'après laquelle il puisse faire son rapport & sa proposition.

A propos de Struensee, avec qui je suis tous les jours plus lié, il me charge de vous dire que le changement à Paris de la commandite pour l'extraction des piastrès, fera vigoureusement baisser votre change, & voici son raisonnement pour le prouver.

„ Les représentations de la banque de Saint
 „ Charles, pour conserver les fournitures de
 „ la cour, sur le pied d'une commission de
 „ dix pour cent, ont échoué entièrement.
 „ Elle n'a pu les conserver que sur le pied
 „ d'une entreprise, & aux conditions propo-
 „ sées par les *gremios*, c'est-à-dire à un inté-
 „ rêt de six pour cent pour l'avance des fonds.
 „ Cette même banque vient de changer de
 „ commandite à Paris, pour l'extraction des
 „ piastrès ; elle a substitué la maison le Nor-
 „ mand à celle de le Couteulx. Comme la pre-
 „ mière ne jouit pas encore d'un crédit aussi
 „ étendu que cette dernière, bien des gens
 prévoient

„ prévoient que la banque Espagnole fera dans
 „ la nécessité d'y verser plus de fonds.

„ En attendant , celle-ci s'est trouvée dans
 „ une détresse extrême. Voulant liquider ses
 „ comptes avec la maison le Couteux & d'au-
 „ tres maisons de France, elle avoit besoin
 „ d'une somme de trois millions de livres de
 „ France. Pour y satisfaire, elle s'est adressée
 „ au gouvernement, & a réclamé soixante
 „ millions de réaux qui lui étoient dûs. Ce-
 „ lui-ci ayant décliné sous différens prétextes
 „ de payer, la banque a déclaré qu'elle se
 „ trouvoit insolvable, & qu'elle alloit rendre
 „ sa situation publique. Ce moyen a eu son
 „ effet; le gouvernement est venu à son se-
 „ cours, & il a donné des assignations pour
 „ vingt millions de réaux, payables chaque
 „ année. „

LETTRE LVII.

Du 29 Décembre 1786.

LE spectacle que le prince Henri avoit pro-
 mis de donner les lundi a été enfin représenté
 hier au soir pour la première fois. Le Roi y
 est venu, contre l'attente du Prince, & s'y
 est beaucoup amusé. Je l'ai fort observé, com-
 me vous pouvez croire. C'est incontestable-
 ment la coupe de Circé qu'il faut lui présenter
 pour le séduire, mais plutôt remplie de bière
 que de Tokai. Une remarque assez curieuse,
 c'est que le prince Henri s'amusoit pour son
 compte personnel, & n'avoit pas la plus lé-
 gère distraction, soit d'attention, soit de politi-
 que. Tous les ministres diplomatiques y étoient,
 mais j'y ai soupé seul d'étrangers; & le Roi
 qui, en tout, le spectacle fini, a été fort
 guindé, si ce n'est lorsque les gueules du prin-

ce Frédéric de Brunswick lui ont arraché un éclat de rire, m'a fait une mine plus que froide. On l'échauffe sans cesse de propos que l'on me prête, & mes liaisons les plus simples lui sont présentées comme offensives pour lui. Certes j'en suis tout consolé: Je ne le note que pour décrire au juste & sans charlatanisme mon état de situation.

Il est vrai que M. de Hertzberg a pensé quitter sa place : en voici l'occasion. Il avoit annoncé l'arrangement promis au duc de Mecklenbourg, & cependant rien ne s'expédioit. Impatient, & l'impatience est chez lui toujours brutale, il dit un jour au directoire général : „ Messieurs, il faut aller plus vite ; „ ce n'est pas ainsi que les affaires s'expédient. Cet Etat ne peut marcher qu'avec de „ l'activité. „ On a rendu compte au Roi de cette apostrophe véhémence ; il a vivement grondé son ministre, qui lui a mis le marché à la main. M. de Blumenthal a raccommo-
 des choses, dit-on.

A propos du duc de Mecklenbourg, le Roi, en recevant ses remerciemens sur la restitution de ses bailliages, lui a dit : *Je n'ai fait que mon devoir ; lisez la devise de mon ordre, SUUM CUIQUE.* (Les Polonois avoient mis au-dessous, sur le poteau des limites, *rapuit.* Je doute que Frédéric-Guillaume donne jamais lieu à une pareille épigramme).

Un fait très remarquable au reste pour l'histoire du cœur humain, c'est qu'à propos de divers retranchemens faits à ce duc, sur tout ce qui lui avoit été promis, quelqu'un représentant au Roi qu'il ne seroit pas content, *eh bien !* a dit celui-ci, *il faut lui donner encore le cordon jaune*, & en effet on le lui a donné hier. De ce moment le glorieux duc a trouvé par-

faitement bien l'arrangement des bailliages, & c'est en conséquence qu'il a remercié.

Voulez-vous prendre une idée assez juste de la maniere de vivre dans ce noble tripot appelé *la Cour de Berlin*. Faites quelque attention aux traits suivans, & songez que j'en pourrois accumuler quatre cents de cette espece. — La princesse Frédérique de Prusse a dix-neuf ans; son appartement est ouvert à onze heures du matin. Les ducs de Weimar, de Holstein, de Mecklenbourg, tous libertins mal élevés, y entrent & en sortent deux ou trois fois dans la matinée. — Le duc de Mecklenbourg racontoit je ne fais quoi au Roi. Le prince de Brunswick marche assez gauchement sur le pied à un témoin, pour lui faire apercevoir ce qu'il croyoit ridicule. Le duc s'interrompt. „ Je crois, Monsieur, que vous „ vous moquez de moi, — & il continue son „ discours au Roi; puis il s'interrompt en- „ core. — Je connois, Monsieur, depuis long- „ temps votre langue de vipere. Dites devant „ moi ce que vous avez à dire de moi, je ré- „ pondrai : „ autres propos interrompus; „ puis . . . „ Lorsque je serai parti, Sire, le „ Prince m'habillera joliment. Je prie Votre „ Majesté de se rappeler de ce qu'elle vient „ d'entendre. „ Ce même prince Frédéric est, „ comme je vous l'ai tant répété, un chef d'il- „ luminés. Il en disoit des horreurs au baron de „ Knyphausen. „ Mais, Monseigneur, lui ré- „ pond celui-ci, vous passez pour le Pape de „ cette église. — Cela est faux. — J'ai trop „ bonne opinion de votre altesse, pour la croire „ d'une secte qu'elle désavoue : ainsi je lui „ promets de dire par-tout qu'elle méprise „ trop les illuminés, pour en être, & cela „ rétablira sa réputation. . . „ Le Prince bat

la campagne & détourne les chiens. — Un courtisan, un grand maréchal d'une cour demande une place promise à cinq aspirans, je lui dis : *mais si l'on a des engagemens ?* — *Cela ne fait rien aujourd'hui*, reprend-il gravement ; *on commence depuis un mois à ne plus tenir les paroles données.* — M. Welner, véritable auteur de la disgrâce de M. de Schulembourg, va le voir, le plaint & lui dit : „ Vous avez trop „ de mérite pour n'avoir pas beaucoup d'en- „ nemis : — Moi, Monsieur, dit l'ex-minis- „ tre, je ne m'en connois que trois : le prince „ Frédéric, parce que je n'ai pas voulu pla- „ cer son chasseur ; M. de Bischofswerder, „ parce que j'ai renvoyé un de ses protégés ; „ & vous, je ne sais pourquoi „ Welner se met à pleurer, & lui jure que la calomnie s'acharne contre lui de toutes parts. „ Les „ pleurs, lui dit M. de Schulembourg, ne „ conviennent pas entre hommes, & je ne „ puis vous en remercier. . . . „ En un mot, tout est descendu au petit, comme tout étoit monté au grand.

On assure que l'on rend la liberté du commerce du sel & de la cire aux marchands de Prusse. Je ne puis pas vérifier ce fait aujourd'hui : Struensée sera trop occupé pour son courrier ; mais si cela est, la société maritime qui perd en même temps le café, le tabac, & probablement le bois, ne peut pas soutenir plus long-temps un fardeau de dix-huit pour cent au moins, qu'aucun commerce suivi ne donne, & que M. de Schulembourg n'a probablement soulevé lui-même avec des privilèges exclusifs si fructueux, qu'en brouillant les caisses ; de sorte que les bénéfices d'un objet couvroient le déficit de l'autre.

Quant aux manufactures de soie que l'on

parle de jeter à bas , je n'y vois pas le plus léger inconvénient. La gratification annuelle de quarante mille rixdalers (ou cent cinquante mille livres) répandue sur les entrepreneurs de Berlin , jointe à la prohibition des marchandises étrangères , ne leur suffira jamais pour soutenir la concurrence ; & comme je vous l'ai expliqué ailleurs , les manufacturiers eux-mêmes font la contrebande , laquelle fournit plus d'un tiers des étoffes consommées même dans le pays ; car il est aisé de comprendre qu'on préfère les étoffes plus belles , moins claires & meilleures , à celles que le monopole veut contraindre d'acheter. Ce n'est pas que les matieres premières coûtent plus cher au Berlinois qu'au Lyonnais. Il les tire de la même source , & ne paie point le six pour cent d'entrée auquel le Lyonnais est assujetti. D'un autre côté l'ouvrier Allemand travaille avec plus d'attention que l'ouvrier François , & sa main-d'œuvre n'est guere plus chere que celle du Lyonnais : celui-ci reçoit seize sols de façon pour une aune de taffetas , & celui-là dix-sept sols six deniers pour une pareille longueur de même étoffe , ce qui fait à peine un & demi pour cent sur le prix de l'étoffe évaluée à cinq livres l'aune de France. Le manufacturier de Berlin a de plus , par une foule de combinaisons locales de commerce que j'ai sévèrement calculées , un avantage de trente pour cent sur le manufacturier de Lyon à la foire de Francfort sur l'Oder ; & cependant il ne peut soutenir la concurrence , soit par la faute du gouvernement , soit par celle de l'ouvrier indigene , ou de l'entrepreneur ignorant. A quoi donc servent ces ateliers ruineux ? car enfin il n'y a pas moins de mille six cents cinquante métiers , tant à Berlin

qu'à Potsdam, Francfort & Köpnic: Mais il s'en fait bien que le produit de ces métiers équivaille au produit d'un même nombre de métiers à Lyon. Un ouvrier Berlinois fait tout au plus annuellement les deux tiers de l'ouvrage que fait l'ouvrier Lyonnais. Sur ces 1650 métiers, on peut en compter environ 1200 de taffetas, étoffes brochées, velours &c.: le reste appartient aux fabriques de gazes, qui produisent annuellement environ 98000 aunes de Berlin (l'aune de France est un trois quarts de celle de Berlin). Les 1200 métiers d'étoffes ne produisent environ que 960000 aunes, ce qui fait en tout 1940000 aunes. Tous les métiers réunis consomment environ 114000 livres de soie grège à 16 onces la livre (vous savez que 76000 livres pesant d'étoffes emportent 114000 livres pesant de soie brute). Il se fabrique encore à Berlin 28000 paires de bas de soie, ce qui consomme environ 5000 liv. de soie grège. C'est principalement à fabriquer des bas qu'on emploie la soie du pays, qui est réellement d'une qualité supérieure à celle du Levant; mais dans les états Prussiens on connoît si peu l'art de la filer, qu'elle ne peut être employée que difficilement dans les étoffes. Au reste, les fabricans de bas s'en servent avec d'autant plus d'avantage, qu'étant à bon marché, & d'une qualité forte, elle forme des bas qui méritent la préférence sur ceux de Nismes & de Lyon, attendu que dans ces villes on ne se sert que de soie de rebut pour cet objet. On fait annuellement dans les états Prussiens de huit à douze mille livres de soie; & il s'y trouve assez de mûriers pour en faire trente mille livres. Il n'a pas là de quoi établir une concurrence redoutable au Roi de Sardaigne.

La commission a écrit à de' Launay qu'elle n'avoit plus rien à lui demander ; en conséquence il s'est adressé au Roi pour avoir la permission de partir, & le Roi lui a répondu : „ Je vous ai dit de demeurer ici jusqu'à la fin de la commission. „ Il y a là de part ou d'autre astuce ou tyrannie.

L E T T R E L V I I I .

Du 23 Décembre 1786.

MADemoiselle Hencke ou madame Rietz , comme on voudra la nommer , a demandé au Roi de vouloir bien enfin fixer son sort , & de lui donner une terre où elle pût se retirer. Le Roi lui a offert une maison de campagne a quelques lieues de Potsdam ; refus décidé de la belle ; & le Roi à son tour ne veut pas entendre parler de la terre. Il est difficile de dire quel incident produira ce conflit de cupidité & d'avarice. En attendant la pastorale continue dans toute sa force. On a donné plusieurs fois *Inès de Castro* au théâtre allemand (d'après la piece angloise , & non d'après la nôtre). Au quatrieme acte le Prince répète avec ardeur tous les sermens de fidélité à la dame d'honneur. C'est à chaque représentation le moment qu'a choisi la Reine pour quitter le spectacle. Est-ce l'effet du hasard ? Est-ce intention marquée ? C'est ce qu'on ne peut déterminer d'après le caractère turbulent & versatile , mais non pas très-foible de cette princesse.

Lorsque son beau-frere , le duc de Weimar , est arrivé , le Roi lui a fait l'accueil le plus gracieux , & peu-à-peu il se refroidit jusqu'à la glace. On conjecture qu'il a mis de la tiédeur ou de la mal-adresse dans sa négociation avec la Reine , au sujet du mariage , lequel , au

reste, n'est rien moins que décidé. On achete à Potsdam deux maisons de particuliers ; on les meuble avec toute sorte de magnificence. A quoi bon, si l'on doit épouser ? Ne peut-on pas loger sa femme dans son château ? Notez, à propos de ces arrangemens, que le Roi envoie en France un sieur Paris, son valet-de-chambre, pour y payer ses dettes & y faire les emplettes nécessaires à ces maisons nouvellement acquises & consacrées à l'amour.

Au reste, la famille de Mlle de Voff, qui la pressoit il y a quatre mois de partir, & d'aller épouser, en Silésie, un gentilhomme qui la demandoit, est aujourd'hui la première à dire que l'hymen royal projeté seroit ridicule, & même absurde. En effet, les suites peuvent en être fort dangereuses ; car si le dégoût succédoit à la jouissance (ce qui s'est vu quelquefois), Mlle de Voff partiroit avec une pension ; au lieu que dans sa qualité de favorite, elle peut faire rapidement sa fortune, celle de sa famille, & du bien à ses créatures.

Quoi qu'il en soit, c'est à projeter des bergeries pour le séjour de Potsdam que se passe le temps, & l'on pourroit adresser, sinon comme la Hire à Charles VII, ces mots : „ *Je dis, Sire, qu'il est impossible de perdre un royaume plus gaiement ; du moins ceux-ci ; il est impossible de le risquer plus tendrement.* „ Mais quelque tranquillité qu'on affecte, il est des démarches & des projets qui, sans alarmer, car le Roi certainement est valeureux, occupent. Le voyage de l'Empereur à Cherson, la déclaration très-brusque & très-formelle de la Russie à la ville de Dantzic, le camp de quatre-vingt mille hommes projeté en Bohême pour amuser le Roi de Naples, sont au moins des objets de distraction, si ce n'est d'observation : on

doute d'ailleurs que l'Impératrice aille en Crimée, Potemkin ne voulant pas la rendre témoin de l'incroyable misère du peuple & de l'armée, dans ce jardin nouvellement acquis.

Le découragement du ministère de Berlin va toujours en croissant. Depuis deux mois le Roi n'a pas travaillé avec un seul ministre. Cela augmente leur torpeur & leur pusillanimité. La décadence de M. de Hertzberg s'achève, & celle de M. de Werder commence. Le Roi s'étourdit sur tout cela ; jamais on ne porta plus loin la manie de regner par soi-même sans rien faire. On parle de substituer une taxe sur les maisons, à la capitation ; je commence à croire que ni l'un ni l'autre de ces impôts n'aura lieu. On veut se rétracter avec honneur, s'il est possible, & les avis des présidens de province en fourniront le prétexte. Il est d'autant plus extraordinaire que l'on se soit acharné à cette capitation, que sous le Roi Frédéric-Guillaume I. on en fit l'essai, & qu'il fallut y renoncer dès la seconde année.

L'armée prussienne fait une nouvelle acquisition, dans le genre de celles dont on l'enrichit depuis quatre mois : c'est le prince Eugene de Wirtemberg. Il a commencé par un libertinage excessif ; il s'est distingué ensuite dans le métier de *caporal schlag*, & en portant la sévérité de la discipline jusqu'à la férocité. Tout cela ne lui faisoit pas une grande réputation : il fut à Paris, & se précipita dans le baquet de Mesmer, professa ensuite le somnambulisme, & continua par une pratique suivie des accouchemens. Ces différentes mascarades accompagnoient & couvroient le véritable objet de son ambition & de sa ferveur, qui est d'accréditer la secte des illuminés, dont il est un des chefs les plus enthousias-

tes. On vient de lui donner un régiment qui le rapproche de Berlin. Sa fortune ne lui permet pas d'y vivre tout-à-fait; mais sa position lui permettra d'y faire des courses, & il sera utile aux peres de la nouvelle église. Ardent, singulier, actif, il parle comme une pytho-nisse; il entraîne par une élocution forte & extatique; des yeux quelquefois hagards, toujours enflammés, une physionomie profondément émue; c'est en un mot un de ces hommes que les hypocrites & les jongleurs mettent en avant avec succès.

23, à midi.

Je viens d'avoir une conversation très à fond & presque sentimentale avec le prince Henri.

Il en est au découragement le plus complet, soit pour lui, soit pour son pays. Il m'a confirmé tout ce que je vous ai mandé, tout ce que je vous mande. Torpeur dans les opérations; tristesse à la cour; stupéfaction des ministres; mécontentement universel. On projette peu; l'on exécute moins encore. Quand on dit que les affaires languissent, on donne gravement pour raison que le Roi est amoureux, & que la vigueur de l'administration tient à la foiblesse de Mlle de Woff; qu'il est bien ridicule de suspendre ainsi les affaires de tout un royaume, &c. &c.

Le directoire général, qui devrait être un conseil d'Etat, n'est qu'un bureau d'expéditionnaires pour le courant. Si les ministres font une proposition, on ne leur répond pas; s'ils représentent, on leur donne des dégoûts. Ce qu'ils devroient faire est si loin de ce qu'ils font, que l'avilissement de leur dignité occasionne des réflexions désagréables. Jamais on ne produit plus vite une opinion publique

que Frédéric-Guillaume, dans un pays où il paroïssoit n'en pas exister le germe. Le prince Henri ne voit nul remede aux vices de l'intérieur; mais il n'est pas inquiet pour le dehors, parce que le Roi est aujourd'hui tout-à-fait décidé pour la France, & plus encore sans confiance pour les fauteurs du parti Anglois... Prenez bien garde que ceci est la version du Prince, à laquelle au reste je ne suis pas éloigné de croire, si nous ne gâtons pas nos propres chances.

Au reste, ce que les papiers publics annoncent de voyages du prince Henri est sans fondement. Quelques velléités pour Spa & la France; nul projet arrêté. Une espérance vague qui ne peut mourir, malgré les coups qu'on lui porte, le retiendra à Rheinsberg; les années se succéderont; le moment du repos viendra; l'habitude l'enchaînera dans son glacial château, qu'il vient d'augmenter & de rendre plus commode. Joignez à ces différentes causes un caractère nul, une volonté inflexible comme les nuages, des incommodités fréquentes, & une chaleur d'imagination qui l'épuise. Ce qu'on desire sans succès tourmente plus que ce qu'on exécute avec peine.

On va nommer un second ministre en Silésie. Un seul est une espece de Vice-Roi; il est dangereux, dit-on, de voir par les yeux d'un seul. *Divide & impera.* C'est encore à cela qu'ils en font en politique.

Le prince Frédéric de Brunswick intrigue prodigieusement contre le prince Henri & le Duc son frere; on ne sait ce qu'il veut, mais il veut, & cela lui donne une certaine importance envers cette tourbe si nombreuse qui ne conçoit pas qu'un Prince méprisable l'est plus qu'un autre homme. Il ne peut être, ni

durablement utile, ni le moins du monde, soit agréable, soit estimable; mais dans telle circonstance donnée il pourroit être un espion nécessaire.

LET TRE LIX.

Berlin, 26 Décembre 1786.

On parle d'une grande promotion dans laquelle seront compris le prince Henri & le duc de Brunswick, comme feld-maréchaux: mais le premier dit qu'il ne veut pas être feld-maréchal. Il s'est toujours opposé à ce que le duc le fût sous Frédéric II, qui ne vouloit pas conférer ce grade aux Princes de son sang. Cette alternative de hauteur & de vanité, aidée même de sa ridicule comédie, ne le mènera pas loin. Il compte partir au mois de septembre pour les eaux de Spa; visiter ensuite nos provinces méridionales, & de-là se rendre à Paris où il passera l'hiver. Tels sont ses projets actuels, & c'est une assez grande probabilité qu'il ne fera rien de tout cela.

Le Roi a déclaré qu'il ne placeroit personne qui eût déjà des fonctions chez les Princes. C'est là probablement ce qui a fait fortir le comte Nostitz de chez le prince Henri. Ce comte est une espece fort étrange.

D'abord envoyé en Suede où il le fit le chef de quelques ministres du second ordre; mécontent des loix séveres de l'étiquette, il vécut maussadement dans une place qu'il exerça sans talens. A son retour il se fit nommer l'un des gentilshommes pour accompagner le Prince Royal en Russie, & oublia de demander son agrément. On le regarda comme un surveillant incommode; on le produisit avec économie; de-là humeur, plaintes, murmu-

res. Le feu Roi l'envoya en Espagne où il acheva de dissiper son bien. Les négocians d'Embsen & de Kœnigsberg demandent que les Espagnols diminuent les droits sur je ne sais quelles marchandises. Le comte Nostitz sollicite, négocie, & bientôt écrit *que le nouveau tarif est tout à l'avantage des sujets prussiens.* Le Roi fait remercier la cour d'Espagne. Heureusement le comte Finck qui n'avoit pas reçu le tarif, suspend les remerciemens. Le tarif arrive. Les négocians Prussiens étoient plus chargés qu'auparavant. Fureur du Roi, rappel subit de Nostitz : il arrive à Berlin sans son bien qu'il avoit dissipé, sans sa considération qu'il avoit perdue, sans espoir pour l'avenir. Le prince Henri le recueille dans son palais, asyle ouvert à tous les mécontents ; il y reste dix-huit mois, & s'y montre ce qu'il avoit été par-tout ailleurs : esprit de travers, immoral, plein de disgraces, ne sachant point écrire, ne voulant point lire ; vain comme un sot, colere comme un dindon, étranger à toute espece de place, parce qu'il n'a ni principes, ni séduction, ni lumieres. Tel que le voilà, cet insipide mortel, véritable héros de la Dunciade, sera nommé dans quelques jours ministre pour l'électorat de Hanovre. On dit, pour excuser ce choix bisarre, qu'il n'y a rien à faire dans ce poste ; mais pourquoi envoyer un homme là où il n'y a rien à faire ?

Madame Rietz, celle des maitresses qui a résisté le mieux à l'inconstance des hommes & aux intrigues de la garde-robe, a demandé modestement au Roi le margraviat de Schwedt pour retraite, & quatre gentilshommes pour faire voyager son fils ; comme un fils de Souverain. Cette hardiesse n'a pas déplu au Roi.

qui avoit été blessé de la demande d'une terre. Il a trouvé sans doute qu'on le respectoit beaucoup, puisqu'on lui faisoit des propositions si honorables.

Ses anciens amis ne peuvent plus obtenir une minute d'audience ; les portes sont d'airain pour eux. Mais un comédien appelé Marron, maintenant aubergiste à Vervier, est venu solliciter sa protection. Il a choisi le moment où le Roi montoit en voiture. Sa Majesté lui a dit : *plus tard, plus tard*. Il attend, le Roi revient, le fait monter dans ses appartemens, cause avec lui un quart d'heure, prend sa requête & lui promet ce qu'il demande.... Non jamais, jamais le goût des petites gens ne s'émoussera, & les valets feront tout. Aussi donne-t-on publiquement à Welner le sobriquet de *Vice-Roi*, ou de *petit Roi*.

Le véritable a écrit au général de la gendarmerie (de Pritwitz) que plusieurs de ses officiers jouoient les jeux de hazard ; que ces jeux étoient défendus ; qu'il renouvelloit les défenses, sous peine, la première fois d'aller à la forteresse ; la seconde d'être cassés. L'avis & la menace étoient pour le général lui-même, qui a perdu beaucoup d'argent avec le duc de Mecklenbourg.

On assure que le duc de Brunswick sera ici du 8 au 15 janvier. Mais Archimede lui-même demandoit un point d'appui, & je n'en vois à Berlin d'aucune espece. On y a des vellétés & pas une volonté ; & les vellétés même y sont incohérentes, contradictoires, précipitées. On n'y fait pas, on n'y saura pas délier un chaînon après l'autre, ni surtout mettre la coignée au pied de l'arbre parasite & vorace ; car c'est l'agriculture qu'il faut encourager, sur-tout dès que l'on renon-

ce à pressurer le commerce, dont l'oppression a jusqu'ici fait venir de l'or, graces à la situation des Etats prussiens; & comment encourager l'agriculture dans un pays où la moitié des payfans est attachée à la glebe, comme en Pomeranie, en Prusse & ailleurs?

Une grande opération seroit de diviser les domaines royaux en petites fermes, comme ont fait en Angleterre depuis si longtemps les seigneurs terriers. Ce sont là de ces choses qui importent beaucoup plus que tous les réglemens de commerce; mais il y a tant d'intéressés au contraire & une si forte habitude de servage, qu'il faudroit des têtes, une énergie & une suite dont je ne vois pas même le germe ici, pour essayer de ce régime. Il y faudroit aussi plus de lumieres qu'il n'y en aura de longtemps, pour croire qu'il n'y a point de ville, point de province qui ne consentit de grand cœur à payer au Roi beaucoup plus que ce qu'il en retire de revenu net, s'il vouloit la laisser se cotiser pour cet effet, en surveillant pourtant toujours la maniere dont se seroit cette cotisation, pour que les magistrats & la noblesse n'opprimaient pas le peuple, & qu'alors tous les sujets gagneroient les trois quarts des frais de perception, & l'affranchissement de toutes les gênes indignes que la législation fiscale d'à-présent leur impose. Encore faut-il bien penser que ce n'est pas ici comme chez nous, où le fond, la masse de la richesse nationale est si grande, graces à l'excellence du sol & du climat, à la correspondance des parties &c. &c., qu'on peut faucher d'aussi près que l'on veut, pourvu que l'on ne fasse pas des fourneaux pour brûler la terre; qu'il ne faut que diminuer les frais de perception; qu'aucun autre allége-

ment n'est nécessaire ; que même on peut prodigieusement imposer encore , pourvu que l'on impose bien... Ici , & sauf deux ou trois provinces au plus , la base est si étroite , le sol si infécond , si noyé , si avarié , que c'est à l'autorité tutélaire à faire la plus grande partie de tout ce qui peut réconcilier la nature avec cet enfant disgracié ; il n'y a pas jusqu'à la division des domaines , cette opération si féconde en ressources de tout genre , qui exigeroit les plus fortes avances ; car les ateliers de l'agriculture sont peut-être ceux de tous à qui les bras suffisent le moins : indépendamment de ce grand point de vue , *la force militaire* , qu'il faut considérer ici où l'on n'a pas des Pyrénées , des Alpes , des fleuves , des mers pour remparts , & où avec six millions de sujets on veut & l'on doit à un certain point avoir deux cents mille hommes armés. Or il n'y a plus à la guerre que le courage de l'obéissance , & l'obéissance est une idée innée chez le paysan serf ; de sorte que la plus grande force de cette armée est peut-être que le lien féodal concourt avec le lien militaire. Indépendamment de cette considération vaste que je développerai ailleurs , ce n'est donc pas le tout que de faire comme tel ou tel seigneur Russe & Polonois , & de dire *je vous affranchis* ; car les serfs diroient ici comme là : *grand merci de votre affranchissement , nous n'en voulons pas* , ou même de leur distribuer des terres gratuitement ; car ils diroient : *que voulez-vous que nous en fassions ?* On ne peut établir des propriétaires & des propriétés que par des avances , & des avances coûtent ; & puisqu'il y a si peu de gouvernement qui sache semer pour recueillir , celui-ci ne commencera pas. Il ne paroît pas probable que
l'aurore

l'auteur de la saine économie politique lui
ici.

Il est à peu près public maintenant que M. le comte d'ER^m part au mois d'avril pour la France. Je laisse à votre délicatesse & à votre justice à prononcer si je puis rester ici le surveillant d'un chargé d'affaires. On pourroit m'en donner en son absence les fonctions, que je n'accepterois assurément pas sous un ministre par interim, & cela n'exigeroit même que la simple précaution d'accréditer secrètement; mais comme on ne le fera pas, vous sentez que c'est une nouvelle & très-forte raison pour partir vers ce temps-là. Ils se connoissent mal en hommes, ceux qui voudroient ne faire de moi qu'un novelliste, & surtout ceux qui espéreroient m'y faire consentir tacitement ou non.

P. S. Le comte de Masanne, fervent illuminé, est grand-maître de la maison de la Reine. Welner a soupé avant-hier avec elle, à la place d'honneur, c'est-à-dire vis-à-vis d'elle. S'il se livre aux desirs de cette indécente vanité, il fera bientôt perdu.

L E T T R E L X.

Du 28 Décembre 1786.

La journée d'hier est mémorable pour un observateur. Le comte de Brühl, étranger catholique, prenant son rang dans l'armée prussienne, a été installé dans la place de gouverneur, & la capitation a été intimée. Cette capitation si hautement respuée, maintenue avec tant d'opiniâtreté, démontrée vicieuse dans le principe, impossible dans l'exécution, stérile dans le produit, annonce tout à la fois la honteuse nullité du directoire général qui

est opposé hautement, & le souverain créateur d'un subalterne qui a résisté à ses chefs. Comment supposer que le Roi a été trompé sur l'opinion publique, dans une opération si universellement blâmée? Comment l'excuser, puisqu'il a ses ministres mêmes. l'ont averti qu'il alloit éloigner, peut-être pour jamais, dès les premiers mois de son avènement, le titre de *Bien-Aimé*, qu'il a tant désiré? Voilà tout au moins la douteuse aurore d'un regne nébuleux!

La Reine n'est pas contente de ce choix de M. de Brühl. Elle ne l'est pas davantage de l'économie de sa maison; aussi recommence-t-elle à refaire des dettes. Elle n'a, pour toutes ses dépenses quelconques, que cinquante-un mille écus. Il est difficile qu'avec une somme aussi modique elle concilie ses besoins réels, ses goûts généreux & ses nombreux caprices. Ses yeux fermés sur les amours du Roi, sont ouverts sur le désordre de son intérieur. Avant-hier il n'y avoit point de bois pour les cheminées de ses appartemens. L'intendant de sa maison pria celui de la maison du Roi de venir à son secours. Le dernier s'excusa sur la petite quantité qui lui en restoit. D'où vient cet indécent désordre? De ce que l'état de consommation arrêté par le feu Roi, suppose la Reine & ses enfans à Potsdam. Depuis sa mort personne n'a pensé au supplément nécessaire. Ces anecdotes si futiles en elles-mêmes, prouvent assez bien à quel point sont portés la nonchalance & le défaut de combinaison.

On attendoit le comte de Brühl, pour monter la maison des Princes. Comme il est criblé de dettes, & ruiné en sa qualité de noble Saxon, il a fallu que le Roi fît payer une somme de vingt mille écus à Dresde, pour

satisfaire à ses dettes criardes. On est fort partagé sur son compte. La seule chose dont on convienne unanimement, c'est qu'il est au troupeau des élus (visionnaires), & qu'il joue très-bien du violon. Ceux qui l'ont connu il y a quinze ans s'exaltaient sur son amabilité. Ceux qui le connoissent de plus fraîche date se taisent. Ceux qui ne le connoissent point du tout, disent que c'est le plus aimable des hommes. Son élève sourit quand on le vante. Au reste, c'est, assure-t-on, le Grand-Duc de Russie qui l'a donné, & qui compte le prendre aussi-tôt qu'il pourra.

Le Prince Royal vaudra bientôt la peine d'être observé. Ce n'est pas seulement parée que son grand oncle a tiré son horoscope dans ces termes : *il me recommencera* ; car il ne vouloit peut-être que signaler son mépris pour le Roi actuel. C'est par tout ce qu'on annonce en lui : du caractère ; beau, mais disgracieux ; gauche, mais doué de physionomie ; impoli, mais vrai ; il demande le pourquoi de tout ; il ne se rend jamais qu'à un pourquoi raisonnable ; il est dur & tenace jusqu'à la férocité, & cependant il n'est pas incapable d'affection & de sensibilité. Il fait déjà estimer & mépriser. Son dédain pour son père tient de la haine, & il le dissimule assez peu. Sa vénération pour le feu Roi tient de l'idolâtrie, & il l'affiche : peut-être ce jeune homme a-t-il de grandes destinées ; & quand il seroit le pivot de quelque révolution mémorable, les hommes qui voient de loin n'en seroient pas surpris.

Launay part enfin, & je crois, graces uniquement à la peur qu'ont les ministres, on plutôit Welner, que le Roi, dans un moment d'ennui ou d'embarras, ne le reprenne. On

se lui a donné son congé qu'à condition qu'il abandonneroit vingt-cinq mille écus d'arrêges qui lui sont dûs sur son traitement. C'est une escroquerie honteuse. On exige son serment qu'il n'emporte aucuns papiers relatifs à l'Etat. C'est là de la pitoyable foiblesse; car que vaut un tel serment? Il peut vous donner des notes utiles ou plutôt curieuses; cet homme est d'ailleurs rien, moins que rien; il ne se doute pas des élémens de son métier; il a l'élocution embrouillée, les idées confuses; en un mot il ne pouvoit jouer un rôle que dans un pays, où il n'avoit ni juges, ni rivaux. Ce n'est pas, au reste, un homme méchant, comme on le dit; c'est un homme très foible & très-vain, voilà tout. Il a fait le métier de bourreau, sans doute; quel financier ne le fait pas? Mais où est la justice de demander compte des tortures que le bourreau a exercées en vertu des arrêts dont il étoit l'exécuteur?

Il vous prédira des *deficit* dans les revenus, & il n'aura pas tort; mais ce qu'il ne vous dira pas peut-être, & ce que je crois très-vrai, c'est que les principes d'économie, conservateurs de ce pays, sont déjà sensiblement altérés. Le service est plus cher, les maisons des Princes plus nombreuses, l'écurie mieux montée, les pensions plus multipliées, les arrangemens plus coûteux, les appointemens des ministres étrangers à peu près doublés, les mœurs plus élégantes, &c. La plupart de ces dépenses étoient nécessaires. Le mal est qu'on ne songe pas à augmenter en proportion le revenu, par les moyens lents, mais vraiment productifs, & qu'on paroît ne pas tabler sur les *deficit*, ce qui fera en dernière analyse un mécompte immense; de sorte que

sans guerre, un long regne qui suivroit le régime actuel, pourroit venir à bout du trésor. Ce n'est point une prodigalité fastueuse qui exciteroit des murmures, & contraste avec l'avarice personnelle du Roi, que l'on doit craindre; c'est un écoulement insensible, mais continuel. Jusqu'ici le mal est peu considérable, & ne frappe personne sans doute; mais je commence à avoir l'ensemble du pays dans la tête, & je vois cela plus distinctement que je ne le puis dire.

Le feu Roi étoit dans l'usage de donner tous les ans, le 24 décembre, des présens à ses frères & sœur; cela formoit en masse une somme d'à-peu près vingt mille écus; le Roi neveu les a supprimés. Une habitude de quarante ans avoit accoutumé les oncles à considérer ces dons gratuits comme une rente; ils ne s'attendoient pas à donner les premiers l'exemple de l'économie, ou plutôt à en servir. Au reste, fidele à sa maniere de faire des présens, le Roi a gratifié du cordon jaune le duc de Courlande. Il est difficile de profiter plus indignement son ordre.

A cette léfinerie du métal, à cette prostitution de la monnoie morale, on peut opposer des exemples d'une facilité assez prodigue. La maison du juif Ephraïm avoit fait payer à Constantinople deux cents mille écus pour le compte du Roi, pendant la guerre de sept ans. Cet argent étoit destiné à corrompre quelques Turcs, & le but fut manqué. Frédéric II a toujours remis le payement de cette somme. Son successeur l'a fait rembourser hier aux héritiers Ephraïm.

Un Sellier, créancier de trente ans du feu Roi, qui n'a jamais voulu payer ses dettes de Prince Royal, demande au Roi actuel une

somme de trois mille écus. Il met au bas de la requête : *payez à l'instant à six pour cent.*

Le duc de Holsteinbeck va enfin à Kœnigsberg commander un bataillon de grenadiers. J'ai peint ailleurs ce prince insignifiant, qui fera jeune homme à soixante ans, & ne fera jamais ni mal aux ennemis de l'Etat, ni bien à ses amis particuliers.

L E T T R E L X I .

Du 1 Janvier 1787.

LE Roi vient de donner son ordre à quatre de ses sujets. L'un est le garde de son trésor (M. de Blumenthal); ministre fidele, mais obtus; l'autre est son grand-écuyer (M. de Schwerin) plat bouffon sous le feu Roi, homme nul toute sa vie, brouillon, inepte, auquel on a eommencé, sous le nouveau règne, par ôter le soin des écuries; le troisieme est son gouverneur âgé de 80 ans, éloigné de-quis 18; sans talens, sans services, sans dignité, sans estime pour son élève; & c'est peut-être la premiere marque d'un sens droit qu'il ait donné; le dernier qui n'est pas encore déclaré, est le comte de Brühl, récompensé ainsi par des décorations à la suite de dons plus effectifs, avant d'être entré en exercice. Quelle prostitution d'honneurs! quelle prostitution, dis-je, car la prodigalité seule est une prostitution!

Parmi les autres graces, on distingue un prêtre visionnaire, prêdicant effronté, couché sur l'état des gratifications pour 2000 écus; le baron de Boden, renvoyé de Cassel, espion de police à Paris, connu à Berlin pour voleur, filou; faussaire, capable de tout, excepté de ce qui est honnête, & dont le Roi

lui-même a dit : *c'est un coquin*, décoré de la clef de chambellan ; des pensions sans nombre à des êtres obscurs ou infâmes ; les académiciens Welner & Moulinès, nommés directeurs des finances de l'académie..... Toutes ces fa-veurs annoncent un Prince sans tact, sans délicatesse, sans estime de lui-même ni de ses dons, sans soin de sa gloire, sans égard pour l'opinion, aussi propre à décourager ceux qui font quelque chose, qu'à enhardir ceux qui ne font rien ou font pis que rien.

Le mépris public est le digne salaire de toutes ces œuvres. Il point tous les jours davantage. On n'en est déjà plus à cette espece de stupeur qui le précède. On étoit d'abord étonné de voir le Roi fidèle à la comédie, fidèle au concert, fidèle à son ancienne maîtresse, fidèle à la nouvelle, trouvant des heures pour voir des estampes, des meubles, des boutiques de marchands ; pour jouer du violoncelle, pour s'instruire des tracasseries des dames du palais, & cherchant des minutes pour écouter les ministres qui agitent sous ses yeux les intérêts de l'Etat. Maintenant on s'étonne si quelque fottise du genre neuf, ou quelque péché d'habitude n'a pas consumé une de ses journées.

Aujourd'hui ont paru les nouveaux uniformes inventés par le Roi. Cet enfantillage militaire préparé pour le jour où les hommes ont le ridicule usage de se donner en spectacle, confirme l'opinion que le Souverain qui y attache tant d'importance, a ce genre d'esprit qui fait croire que les parades sont quelque chose. Le cœur vaut-il mieux que l'esprit ? on commence à en douter.

Le comte Alexandre de Warrtensleben, ancien favori du Roi actuel, mis pour lui à

Spandaw, appelé du fond de la Prusse à Brandebourg, pour commander les gardes, vient d'être placé à la tête d'un régiment à Brandebourg, & perd à cet arrangement cent louis de pension que lui faisoit le Roi étant Prince royal. Cet officier franc & véridique est étranger à la feste en faveur; & après avoir langui dans une espece d'oubli, finit ainsi par un traitement qui n'est ni disgrâce, ni récompense. On prend assez généralement cela pour une preuve déplorable, que le Roi ne fait du moins ni aimer ni haïr.

On a persuadé à Mlle de Voss qu'il étoit plus généreux de défendre une sottise à son amant, que d'en profiter. C'est ainsi qu'on nommoit publiquement ce mariage qui fût devenu le sujet d'un reproche éternel, lors que l'ivresse de la passion auroit été amortie. La belle deviendra donc riche, comtesse, souveraine peut-être des volontés de son amant, mais non pas son épouse: son influence au reste peut amener de grands changemens, & dans un autre pays, rendroit le comte de Schulembourg (gendre du comte Finck) ministre principal. Il se conduit très habilement pour s'attacher Struensée qui lui apprend son métier avec une si grande clarté, que le Comte croit le savoir. Il a d'ailleurs l'esprit exercé, de l'aptitude au travail, de l'ardeur, de la suite & de l'énergie: aidé de son faiseur, il ne trouvera de difficultés à rien, & c'est là ce qu'il faut à ce Roi-ci dont l'ame est foible & lâche, comme il le falloit à l'autre toujours inspiré par le sentiment de sa supériorité: il n'en faut pas tant pour regner sur des topinamboux.

Le mémoire contre la capitation qu'ont signé MM. de Hertzberg, de Heinitz, d'Ar-

s'air de de Schulsembourg, finit par ces mots :
 „ cette opération qui alarme toutes les classes
 „ de vos sujets, efface dans leurs cœurs le
 „ surnom de *Bien-aimé*, & glace le courage de
 „ ceux que vous avez appellés dans votre
 „ conseil. „ Struëmsée a de son côté fait par-
 venir deux pages de chiffres qui démontrent
 les mécomptes qui se trouveront infaillible-
 ment dans la perception. MM. de Werder,
 Gaudi, & probablement Welner, s'obstinent,
 & le Roi qui n'a ni la force de résister au
 grand nombre, ni celle de reculer, n'ose pas
 encore prononcer.

Il part le 15 février pour Potsdam, où il se
 propose de demeurer le reste de l'année, excep-
 té le temps des voyages en Silésie & en Prusse.

P. S. Le soir. Le Roi a nommé aujourd'hui
 à l'ordre le duc de Brunswick feld-maréchal.
 C'est assurément le premier de ses choix qui
 lui ait fait honneur, & tout le monde a ap-
 prouvé qu'on eût fait une promotion pour ce
 prince seul.

2 Janvier.

L'envoyé de Hollande m'a jetté dans un
 grand embarras, & un étonnement qui n'est
 pas moindre. Il m'a demandé nettement si j'ap-
 prouverois que l'on travaillât à me faire ac-
 créditer pour traiter avec madame la princesse
 d'Orange à Nimegue. Si me tromper pouvoit
 le conduire à quelque chose, j'aurois pu croire
 qu'il vouloit me faire parler. Mais cette phra-
 se a été accompagnée de tant de détails, tous
 vrais & de bonne foi, de tant de confidences
 de tout genre, d'une série d'anecdotes si rai-
 sonnées & si decisives, que j'ai pu être embar-
 rassé à expliquer cette espece de lubie, mais
 non pas douter de la candeur du ministre. Après
 cette premiere considération j'ai hésité si je

vous en parlerois, dans la crainte que l'on ne m'imputât la présomption d'avoir voulu rivaliser avec M. de R . . . ; mais outre que mon chiffre passe sous les yeux de mon sage ami avant de tomber dans les mains du Roi ou de ses ministres, & qu'ainsi je suis sûr qu'il ne laisseroit pas ce qui pourroit me compromettre inutilement, je n'ai pas cru qu'il pût être de mon devoir de passer sous silence une ouverture d'un genre si singulier. Ce que je dois ajouter, me référant d'ailleurs à de plus grands détails après la longue conférence que j'aurai avec lui demain matin, c'est que si la France n'a pas d'arrière-pensée, & ne veut qu'affaiblir le Stathouder, de manière à ce que son influence ne puisse plus servir les Anglois, les patriotes ne sont pas à beaucoup près aussi simples dans leurs intentions. J'ai la preuve que de 1784 à la fin de 1785, ils ont été en correspondance secrète avec le baron de Reede, & qu'ils ont cessé précifément au moment où le baron leur a écrit : *Faites vos propositions; j'ai carte blanche de la Princesse; à ce prix le Roi de Prusse vous répondra du Prince. Que M. de R. . . ne puisse pas réussir, que ce soit une affaire échouée tant qu'on négociera au lieu d'arbitrer* (ce sont ses mots, & ils me paroissent remarquables); que l'implacable vengeance du duc de la V. . . vienne de ce qu'il a osé être amoureux de la Princesse, & en a été reconduit. . . . c'est ce que je laisse à ceux qui peuvent juger de la vérité de ces allégations; mais je dois répéter mot pour mot cette phrase du baron de Reede : *M. de Calonne est contre nous, & son ennemi nous tend les bras; cependant que veut-il, M. de Calonne? être ministre des affaires étrangères? Un succès de pacification en Hollande fera mieux pour lui dans ce cas que la*

continuation de troubles, qui peuvent allumer un grand incendie. Je demande cathégoriquement réponse à la question suivante : si l'on prouve à M. Calonne que le Stathouder^e est revenu de bonne foi à la France ; ou, ce qui est la même chose, qu'on l'y liera de force, ne sera-t-il plus contre nous ? ou a-t-il quelque intérêt particulier que nous heurtions ? & ne peut-il pas s'en expliquer ? Assurément il a quiaze & bisque sur M. de Bre..., que nous avons toujours haï & méprisé. Pourquoi veut-il gâter sa partie ?

J'ai répondu à tout cela nécessairement un peu dans le vague ; je lui ai dit que M. de Calonne suivoit certainement dans les affaires étrangères la ligne de M. de Vergennes ; que le premier, bien loin de convoiter la place du second, le soutiendrait de toutes ses forces, si, par impossible, il en avoit besoin ; qu'un contrôleur-général ne pouvoit jamais désirer que la paix & la politique calme & tranquille ; que j'ignorois si M. de Calonne avoit en Hollande des faiseurs particuliers, (c'est un fait que m'a assuré positivement le baron de Reede, & c'est probablement là ce qui lui a fait venir l'idée de me substituer à leur place), mais qu'il me croiroit fol si je lui parlois de telle chose, & qu'ainsi, dans le cas très invraisemblable où madame la princesse d'Orange, sur sa parole à lui Reede, seroit susceptible de prendre en moi quelque confiance, il falloit qu'elle le fît dire par une voie tout-à-fait étrangère à moi, par la Prusse par exemple ; mais qu'il étoit loin de toute probabilité que l'on pût vouloir substituer un homme inconnu dans cette carrière à ce que nous avo us de plus réputé. Le baron de Reede a persévéré, ajoutant au reste, qu'outre que M. de R.... ne pouvoit pas rester long-temps là, dans tous

les car-oti s'entendroît mieux quand la Prin-
 cesse parleroit avec confiance ; que la confian-
 ce étoit un sentiment qui ne se commandoit
 pas , & qu'elle n'auroit jamais pour ce négocia-
 teur. . . Enfin , il m'a demandé sous le plus
 grand secret une conférence que je n'ai pas
 dû refuser , ce me semble , & toute sa conver-
 sation m'a démontré bien deux choses ; la
 première , qu'ils croient M. de Calonne entiè-
 rement tourné contr'eux & la ministre influent
 dans cette rixe politique ; la seconde , qu'ils
 le croient trompé. Je me persuade d'autant
 plus que cet apperçu est vrai , qu'il a fort in-
 sulté pour que , lors même que je ne recevrais
 pas des ordres pour me rendre en Hollande ,
 je passasse par Nimegue en retournant à Paris ,
 afin qu'aide des seuls gages de confiance que je
 recevrai de lui , je pénétre assez dans celle de
 la princesse pour pouvoir rapporter à M. de
 Calonne le véritable état de situation , & des
 bases pour une conciliation solide & sincère.
 Ce n'est donc pas tant un autre homme que
 M. de R. . . qu'ils veulent ; qu'un autre C . . . ,
 ou aide particulier quelconque de M. de Ca-
 lonne. Je finirai par deux remarques peut-être
 importantes. 1^o. Mes sentimens & mes princi-
 pes de liberté sont si connus , qu'on ne peut
 pas me regarder comme Stathoudérien ; on
 veut donc de bonne foi s'accommoder à Ni-
 mègue ; & le succès de cet accommodement
 ne vaudra-t-il pas mieux à M. de Calonne que
 les machinations de M. de Bre. . . ? Pourquoi
 ne voudroit-il pas avoir le mérite de cette pa-
 cification si elle est nécessaire , & ne l'est-elle
 pas à un certain point dans la situation poli-
 tique de l'Europe ?

2^o. La province de Frise a toujours été an-
 ti-stathoudérienne ; elle commence à se rappo-

cher du Prince. Ne seroit-ce pas qu'on a eu la mal-adresse d'attaquer le Stathouderat sur une ligne hostile pour les provinces, où ni la noblesse ni les régences ne veulent ni ne peuvent vouloir le bouleversement absolu de la constitution? & ne se laisseroit-on pas entraîner trop loin par la province de Hollande?

Ces deux considérations, que je pourrois appuyer d'un grand nombre de détails confirmatifs, valent peut-être la peine d'être pesées. Je vous enverrai, le courrier prochain, le résultat de notre conférence; mais si l'on a des ordres ou des avis ou des directions à me donner à cet égard, il est nécessaire de ne pas me faire languir, car ma position envers de Reede est embarrassante, puisqué je n'ose ni rebuter ni accueillir des avances qu'assurément je ne provoquai jamais, & que, par la situation bien constatée du cabinet de Potsdam, il étoit même impossible que je provoquasse, quand même j'en aurois eu la témérité.

N. . m'a déjà écrit plusieurs lettres de Courlande, & m'annoncé pour le courrier prochain un chiffre important. Mais le résultat évident est qu'il est trop tard pour sauver la Courlande; que tout ce qu'il auroit fallu empêcher & prévenir est fait, ou autant que fait, & que les meilleurs médecins ne peuvent que perdre leur temps en traitant des incurables. Le porteur de la lettre qui a fait partir N. . est un négociant de Liebau, nommé *Immermann*, qui a été chargé de négocier un emprunt d'argent en Hollande & ailleurs, mais qui, à ce que l'on dit, n'a eu aucun succès. On pense dans le pays que le duc y a mis des obstacles. La diete de Courlande va commencer en janvier. Il est à remarquer que depuis deux ans il n'y a pas eu de délégué de Courlande à Varsowie.

On croit savoir de bonne part que quatre corps de troupes & Russes se mettront en marche, pour se rapprocher seulement de la Crimée, dans le temps où l'Impératrice y sera & ce n'est pas tant pour faire peur aux Turcs que pour éloigner des environs de Petersbourg & des provinces septentrionales de la Russie & sur-tout du Grand-Duc, la plus grande & la plus formidable partie du militaire, afin de ne pas même s'exposer à la possibilité de quelques événemens fâcheux; car on redoute l'ambition sans bornes du peuple Russe pour leur Grand-Duc. (Mais si on a ces terreurs, pourquoy donc ce voyage si inutile qui coûtera sept ou huit millions de roubles? si inutile, dis-je dans vos idées; car dans les miennes l'Impératrice croit aller à Constantinople, ou elle ne partira pas.) Les troupes seront divisées en quatre corps de quarante mille hommes chacun. Les chefs de ces armées seront le feld-maréchal de Potemkin, qui aura le commandement immédiat d'un corps de quarante mille hommes, & la surveillance des autres, qui sous lui seront commandés par les généraux d'Elmpt, de Michels-Sohn & de Soltikow. Le prince Potemkin a sous son commandement particulier & indépendant, 60 mille hommes de troupes irrégulières dans la Crimée. On se dit à l'oreille qu'il a le projet de se faire Roi de ce pays & d'une bonne partie de l'Ukraine.

 LETTRE LXII.

Du 4 Janvier 1783.

J'AI eu ma conférence avec M. le baron de Reede; elle a duré trois heures & demie; il ne peut pas me rester le plus léger doute sur ses intentions, après les confidences qu'il

ne a faites & les piéces qu'il m'a montrées. Il paroît un bon citoyen, constitutionnel par principes, ami de la liberté par instinct, loyal & vrai par caractère & par habitude, serviteur de madame la princesse d'Orange par ses affections personnelles, plus qu'il ne l'est de son mari par état; qui voudroit finir ces tumultueux & inquiétans débats, parce qu'il verroit dans une pacification le bien de son pays, & celui de la Princesse dont il a la confiance. C'est aussi un ministre passablement adroit, qui s'est abstenu de faire des avances, ainsi long-temps qu'il a présumé que nos ménagemens politiques pour la cour de Prusse donneroient un grand poids à l'intervention de cette cour; & qu'il parviendroit à la décider à parler ferme. Aujourd'hui qu'il sent bien que la considération du cabinet de Berlin est déchuë, & sur-tout que le Roi est désintéressé sur les affaires stathoudériennes, parce qu'il l'est sur tout, il frappe directement à la porte de la conciliation.

Vous pouvez tenir pour probable, 1°. que la Princesse qui en dernière analyse décidera du dénouement, du moins en très grande partie, veut s'accommer à un certain point, & se donner à la France, parce qu'elle craint enfin de jouer trop gros jeu pour sa famille; 2°. qu'elle croit M. de Calonne le ministre influent sur l'esprit du Roi, & l'ennemi personnel de sa maison; 3°. qu'on a réussi à lui donner les plus fortes préventions contre sa bonne foi; 4°. quelle cherche cependant à s'en rapprocher, & qu'elle désire une correspondance, soit indirecte, soit directe avec lui, & un homme impartial & affidé, qui dans le pays ait sa confiance; 5°. que non-seulement rien n'est moins impossible que de toucher aux

règlemens sit, les modifications desquels il est impossible de réprimer l'influence stathoudérienne ; mais qu'ils s'y attendent, en en reconnoissant intérieurement la justice, politiquement la nécessité ; & que le baron de Reede, en sa qualité de citoyen & des premiers au premier rang, seroit fort fâché qu'on n'y touchât pas.

La raison du retour sincere de la princesse d'Orange, qui au reste n'a jamais été entièrement aliénée, c'est qu'elle désespere véritablement d'être servie efficacement à Berlin.

Celle de son opinion sur l'intimité de M. de Calonne est uniquement fondée sur son étroite liaison avec le Rhingrave de Salm qu'exagere celui-ci, & les propos inconsidérés de M. de C..., qui véritablement passent l'imagination, & que l'on croit l'assidé particulier de ce ministre.

Ses préventions contre M. de Calonne viennent en très-grande partie des calomnies d'un certain Vandermey qui avoit formé je ne fais quelle entreprise sur Bergue, Saint-Vinox (pendant que ce ministre étoit intendant de la province), où il a échoué de maniere à coûter plus de 160000 florins au Stathouder, près duquel il a, pour s'excuser, tout rejeté sur la défaveur de M. de Calonne. Ajoutez que toutes les causes de mécontentement, de méfiance & d'animosité sont mises en fermentation par un M. de P., l'homme de M. de B., lequel de P... blâme également M. de Verac, M. de C..., le Rhingrave de Salm, M. de R..., le C. de Vergennes... & tout ce qu'on a fait, & tout ce qu'on fait, & tout ce qu'on fera ; mais sur-tout M. de Calonne qu'il donne pour l'incendiaire des sept provinces, qui ne peuvent être sauvées, ainsi que l'Europe entière, sans

la mansuetude de M. de Br., sagement, le poli, le pacificateur.

Quant au desir de la Princesse de se rapprocher de M. de Calonne, cela m'est évident. Le baron de Reede est trop circonspect & trop fin pour avoir fait cette démarche auprès de moi sans être autorisé, & voici probablement la généalogie de ses idées qui vous expliquera suffisamment peut-être tout cet épisode. Il a d'abord vu que j'écrivois en chiffres; il est même ami de Hertzberg. Pour qui chiffrai-je? A qui connoître notre terrain & la marche de nos affaires, ce ne peut être que pour M. de Calonne. Dans quels principes? Le duc de Brunswick qui a eu force conférences avec lui, ne lui aura pas laissé ignorer que mes vues de ce côté étoient toutes pacificatrices. Alors tout-à-fait déjoué par l'ignorance du comte d'Est., qu'il assure être complète à cet égard, ce qui comme de raison redouble encore sa morgue naturelle; par la lourdeur de F., qui vient péniblement étudier sa leçon chez lui; & ne va pas toujours la répéter de bonne foi; bien convaincu que le crédit de M. de Hertzberg est nul, l'affection du Roi refroidie, l'influence de son cabinet médiocre; il aura proposé à la princesse de tâter cette voie.

Pour ce qui est du contentement, soit express, soit tacite, mais sérieusement arrêté de toucher aux réglemens, j'en ai vu la preuve dans les lettres de la Princesse lues sur le déchiffre brut de la Princesse (car il est bon de savoir qu'elle est très-laborieuse, chiffre, déchiffre elle-même; & fait de sa main des réponses à tous les écrits du parti contraire), dans celles de Larrey *idem*, de Linden *idem*.

Je n'ai pas cru pouvoir négliger de pareilles ouvertures. Après avoir épuisé tout ce que

J'ai su & traité tant sur M. de Calonne, ses projets, ses liaisons... (& je ne crois pas, je l'avoue, que mon dévouement m'ait laissé en ce moment sans adresse); après avoir traité, comme je devois, la perfide duplicité de M. de B... & de ses agens; après avoir dit ce que je pense sur la sagesse de M. de Vergennes, la délicate probité du Roi, la politique non douteuse de notre cabinet, qui est certainement de subordonner le Stathouder au bien public & à l'obéissance des Provinces-Unies, mais qui ne peut pas être de l'expulser, je suis convenu que j'écrirais après demain, pour demander catégoriquement si M. de Calonne veut établir une correspondance soit directe, soit indirecte avec la Princesse, & s'il consent qu'on lui propose des bases d'accommodement sur lesquelles on recevrait sa parole personnelle de travailler de bonne foi, quand elles seront arrêtées, à une pacification honorable pour le Stathouder; convenable pour le Souverain.

De son côté le baron de Reede qui est sensé, & qui a voulu paroître faire tout cela de son chef, écrit à la Princesse pour l'aviser qu'il a provoqué cette démarche; & lui demander son autorisation prompte & formelle. Nous devons nous rencontrer demain à cheval au parc, pour nous montrer réciproquement nos minutes, bien entendu qu'assurément nous ne nous montrerons l'un à l'autre que les minutes ostensibles que nous aurons préparées, & tout cela partira samedi, parce que, dit-il, comme il ne lui faut que douze à treize jours pour avoir une réponse, il l'aura assez avant la vôtre pour que nous puissions combiner le plan à proposer, du moins pour établir la confiance.

Voilà en précis l'analyse fidelle de notre con-

versation. Je n'ai qu'écouté quant aux propositions ; je n'ai qu'apologisé quant aux réflexions. Si l'on étoit tenté de trouver que je me suis trop avancé en acceptant d'écrire, je prie que l'on pese l'occurrence & que l'on me dise comment il seroit possible, à six cens lieues de distance, d'avoir jamais un succès, si l'on ne prenoit rien sur soi. Eh, après tout, qu'ai-je appris à M. de Reede ? Qui, dans les affaires diplomatiques, peut douter ici que je chiffre ? & que chiffe-t-on ? Est-ce de la philosophie, de la littérature ou de la politique ? Je n'ai au reste nullement parlé du genre de mes relations ; & *le je tâcherai de, je trouverai moyen de, je prendrai des moyens de faire savoir à M. de Calenne,* a toujours été ma formule.

Maintenant, donnez-moi bientôt des ordres, soit pour m'abstenir, soit pour pousser ma pointe, & des instructions dans ce dernier cas ; car je ne puis jusqu'ici que deviner, & d'autant plus vaguement qu'ainsi que vous le sentirez aisément, il m'a fallu paroître à M. de Reede plus instruit que je ne suis, & par conséquent moins questionner que je n'aurois voulu. Demandez-vous à vous-même quels avantages j'aurois, si je n'étois pas obligé de tout tirer de mon pauvre fond.

Somme toute, quels gages voulez-vous de la bonne foi de la Princesse ? Quel témoignage de bienveillance lui donnez-vous ? Quelle caution vous faut-il de la bonne conduite du Stathouder ? Quel genre de liens lui imposerez-vous ? Ne vous départirez-vous en rien de ce qu'a statué la commission du 27 Février 1766 ? En quoi la modifierez-vous ? La médiation doit elle nécessairement & formellement être acceptée ? Ne faut-il pas avant tout que la province de Gueldre & celle d'Utrecht ren-

voient leurs troupes dans leurs quartiers respectifs ? La province de Hollande retirera-t-elle alors son cordon ? N'aura-t-on dans cette supposition rien à craindre alors de ses corps francs , & comment pourra-t-elle en répondre ? Quelle sera la détermination des fonctions constitutionnelles du Stathouder ? Quels seront ses rapports de subordination & d'influence envers les conseillers députés ? Enfin sur quoi doit porter la réforme des réglemens ? Tout cela & mille autre choses de ce genre m'importent , si je dois faire quelque chose en ceci ; autrement je n'en ai pas besoin ; mais ce qui m'est indispensable, c'est que vous me disiez incessamment & nettement ce que je dois faire & dire , jusqu'où je puis aller , où je dois m'arrêter.

Veillez bien observer que l'on demande sur cette marche le plus grand secret envers M. le comte d'Est** , & que les intentions & les procédés du baron de Reede lui méritent du moins de n'être pas compromis.

Un fait curieux & très-remarquable, c'est que le duc de Brunswick est le premier qui ait parlé au baron de Reede d'un mouvement de troupes Prussiennes, en lui demandant quel effet il prévoyoit que feroit sur les affaires de Hollande la marche de quelques Régimens de cavalerie, & au besoin d'un camp dans la principauté de Cleves , que l'on appelleroit camp de plaisance ; à quoi le baron de Reede répondit que cette démarche étoit bien délicate, & ne pouvoit guere laisser le cabinet de Versailles spectateur indifférent. Le Duc vouloit-il être premier ministre , à tout prix , & m'a-t-il indignement trompé ; ou ne vouloit-il qu'apprendre du baron de Reede des raisons locales qui l'aidassent à combattre la proposition

de M. de Hertzberg ? Le ministre de Hollande a voulu me persuader la première de ces choses ; j'imagine qu'il la croit, & , à dire vrai, le public feroit écho avec lui, car le Duc a une grande réputation de fausseté. Je dois y opposer le témoignage de M. de Hertzberg lui-même qui convient que cette idée est de lui, & qui a dit amèrement plus d'une fois : *Ah ! si le Duc ne m'avoit pas déferé !* Toujours est-ce un grand avis pour ne se fier à ce prince ambitieux que sous bonne caution. Il faudroit d'ailleurs avoir entendu & la chose & l'accent, pour se faire à cet égard une opinion arrêtée, que l'on ôsât garantir jusqu'à un certain point.

5 Janvier.

J'ai trouvé le baron de Roede au rendez-vous dans les mêmes dispositions, & , s'il se peut, plus ferventes encore & plus zélées ; mais desirant pour toute modification que je n'avertisse pas qu'il écrivoit, afin, dit-il, que si ces avances échouoient encore, il n'en résultât pas du moins une plus grande animosité. Il m'a raconté en exemple de ce genre le succès d'une démarche confidentielle qu'il avoit faite, il y a quelques années à M. de Gaußin, chargé d'affaires alors de France à Berlin, & qui l'ayant présentée avec trop d'ardeur, reçut une réponse ministérielle de M. de Vergennes, remplie de grâces & d'aménité, qui passant directement au Stathouder par le cabinet de Berlin, n'en fut pas reçue, à beaucoup près, comme on avoit lieu de s'y attendre, ce qui produisit plus d'éloignement que jamais. Il est vrai que le prince d'Orange n'avoit pas alors autant éprouvé ce qu'on pouvoit contre lui ; mais ce prince est si emporté, & son esprit tellement tortu, qu'il faut même à la Princesse les plus grandes précautions

surement le cas ou de faire jusqu'au bout, ou de s'abstenir entièrement.

Commission pour l'examen de la régie qui n'a produit rien qu'injustices & duretés particulières, sans le plus léger profit de la chose publique.

Commission contre le général de Wartenberg, nommée avec éclat & suspendue à petit bruit.

Suppression de l'administration du tabac qu'il faut continuer.

Projet de capitation qu'il faut retirer au moment où l'exécution commence.

Convocation des principaux négocians de la Prusse & de la Silésie, qui n'a produit que des discussions propres à dévoiler l'ineptie des chefs & les malheurs du peuple.

Tant de faux-pas, tant de reculades ne supposent-ils pas des administrateurs peu réfléchis qui vont à tâtons, & qui ignorent les élémens du métier d'homme d'Etat?

Au milieu de cette série d'inepties, il faut remarquer cependant une bonne opération & un vrai bienfait : la liberté illimitée du commerce des grains & une décharge annuelle pour cette misérable Prusse occidentale, dont je ne fais pas encore la quotité.

La fermentation intérieure du Palais commence à être telle que bientôt elle sera publique. L'agent des volontés, ou pour mieux dire des fantaisies secrètes, est en opposition avec Bischopswerder & Welner, lesquels sont en froid avec Mlle de Voss, laquelle veut qu'on éloigne madame Rietz, qui veut qu'on fasse de Mlle de Voss une maîtresse riche, mais non pas une femme. Dans cette foule de volontés en contradiction, où chacun, excepté le Roi, est pour sa part, se trouvent celles de M. de

Reuff, chambellan du Roi, conseiller de Mlle de Voff; du comte d'Arnim, pacificateur, entremetteur, consolateur; temporisateur, prédicateur. Le Roi louvoie comme il peut au milieu de ces révoltes naissantes. Le jouaillier Baudesson s'est plaint de Rietz & a occasionné une querelle qui auroit eu des suites, si le Roi ne se fût souvenu à propos qu'il faut dix ans pour remplacer un affidé qu'on renvoie dans un moment de fureur. L'anniversaire du comte de la Marche est d'ailleurs une circonstance dont les Rietz ont tiré parti; le Roi a fait dîner chez lui la mere, & la paix est venue rasséréner les esprits.

Le grand écuyer, qu'on disoit sans crédit, paroît être ressuscité. Outre le cordon jaune, dont il se montra revêtu à la dernière cour, & qui fit éclater de rire tout le monde; même les ministres, il a demandé que son neveu fût fait comte; & on lui a répondu par un *soit*. C'est un petit mal que de faire un comte, surtout quand on a en tant fait; mais c'est quelque chose que de n'avoir jamais une volonté.

Voulez-vous savoir où en est le nerf du gouvernement & l'invention des faiseurs? pesez l'anecdote que voici. Sur plusieurs représentations faites au Roi, pour régler enfin l'état de sa dépense & les appointemens de ses officiers, il a répondu qu'il prétendoit avoir une cour; mais que, pour régler sa dépense, il vouloit commencer par posséder l'état fixe de ses revenus, d'après ce que devoient lui assurer ses nouveaux financiers. En réfléchissant à plusieurs phrases qui contenoient toutes ce mot *assurer*, les ministres chargés de l'accise & de la dépense journaliere ont pris de l'inquiétude. De-là une foule de petits droits, ridicules, odieux & d'un très-petit produit, qui sont

éclos en une nuit. Les huîtres, les cartes, une augmentation sur les lettres, sur le timbre, sur les vins, huit gros par aune de taffetas, trente-trois pour cent sur les pelisses-fourrures; on a été jusqu'à supprimer les franchises aux Princes de la maison. Tous ces droits sont fort gratuitement odieux, car ils repoussent la chose, mais ne rapportent rien que la démonstration de la lourde impéritie de ceux qui ne savent ni trouver de l'argent, ni contenter le public.

P. S. Je reçois un grand chiffre de Courlande, dont il m'est impossible de vous rendre compte. Toujours est-il que le chambellan Howen, aujourd'hui burgrave, dispose du pays, & est tout Russe. Au courrier prochain les détails.

LETTRE LXIII.

Du 8 Janvier 1787.

Voici le résumé des nouvelles de Courlande, les plus authentiques assurément qu'on en puisse avoir. Le chambellan Howen; homme habile, & la première & la seule tête du pays, (car le chancelier Taubé, qui pourroit le balancer, s'il n'est pas sans esprit, est sans caractère), le chambellan Howen est devenu Oberburggrave par la mort subite du premier ministre Klopman, & ensuite d'une cascade de remplacemens & de déplacements qui ne vous intéressent pas, & où il vous suffit de savoir que les choix du Duc ont été absolument rejetés & méprisés. C'est le baron de Mestmacher, ministre russe, qui a fait tomber ce choix par une recommandation formelle & directe sur Howen, autrefois violent ennemi des Russes qui l'avoient fait enlever à Varsövie,

où il étoit ministre de la Courlande , pour le réléguer en Sibérie , où il est resté plusieurs années , devenu russe par la force des choses , & que le cabinet de Pétersbourg a mieux aimé gagner ainsi , apparemment parce qu'il préfère de consommer amiablement ses desseins sur la Courlande. Howen est au fond duc de Courlande , puisqu'il en fait les fonctions , & qu'il y entraîne ou domine toutes les opinions. Woronzow , Soltikow , Bedborotko & Potemkin sont maîtres absolus en Courlande , puisqu'ils le sont en Russie , avec cette différence que ce Potemkin , qui a toute une bibliothèque d'assignations & de billets de banque , qui ne paye personne & corrompt tout le monde , qui subjugue tout par l'énergie de sa volonté & l'étendue de ses vues , plane sur Bedborotko , qui est politiquement son ami , Woronzow qui est habile mais timide , & Soltikow tout entier au Grand-Duc.

Le Duc de Courlande ne retournera probablement pas dans son pays , parce qu'il a tout gâté en Russie , parce qu'il ne peut plus rien changer chez lui à ce qui a été fait en son absence , parce qu'il est chargé de procès & de griefs sans nombre ; parce que la régence qui s'entend avec les chefs de l'ordre équestre , menés par Howen , regne modérément , conformément aux loix du pays , & fait bénir son administration ; de sorte que le peuple qui alloit se révolter , parce qu'il étoit menacé & déjà souffrant de la famine , ne veut pas un autre ordre de choses. Que le gouvernement soit russe ou ne le soit pas , c'est ce qui importe très-peu au peuple , pourvu qu'il ne souffre point. Il n'y a aucune possibilité de changer un ordre de choses cimenté à ce degré ; une soixantaine de terres considérables ont été

données en fiefs ou à ferme, ainsi que toutes les charges aux personnes les plus influentes, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur, de sorte que le parti du ministre de Howen ou des Russes en Courlande est, pour ainsi dire, tout le monde. Il faudroit employer plusieurs millions pour contrebalancer cette prépondérance; & quand *contrebalancer* seroit vaincre, la partie même gagnée ne vaudroit pas de telles avances.

Un des principaux griefs contre le Duc, c'est la détérioration du fief, opérée par l'appauvrissement total des payfans, l'épuisement des terres, la ruine des forêts, l'exportation des revenus ducaux dans les pays étrangers. Mais le grand crime, le crime irrémédiable est d'avoir déplu à la Russie. L'Impératrice est tellement outrée contre lui de ses procédés anti-russes en Courlande, qu'elle a dit ces propres mots: *Le Roi de France ne m'auroit pas fait ce que le Duc de Courlande veut oser....* (probablement donner la Courlande à la Prusse.)

Je ne vois pas qu'en cet instant nous eussions rien de mieux à faire, qu'à attendre; notre jeune homme aura certainement une place là-bas. Si l'on veut y joindre le titre gratuit de consul, la permission de porter notre uniforme & un brevet de capitaine, pour lui donner plus de considération, il ne demande rien autre chose, & nous aurons dans ce pays un vedette intelligent, zélé & incorruptible, qui peut d'une part assez bien nous instruire de ce qu'on peut savoir à ce poste, bon pour les affaires du Nord, & de l'autre aider à nos relations de commerce.

Vous sentez qu'en deux jours il y a rarement de grands changemens. Comptons cependant pour une nouvelle importante comme symp-

tôme, la confirmation de la société maritime, pour laquelle Struensée s'y est pris d'une manière plaisante. „ Messieurs, a-t-il dit aux marchands de Königsberg & de la Prusse, rien de plus beau que la liberté du commerce; mais il est juste que vous achetiez nos magasins de sel. — Oui. — Bon; voilà un million deux cents mille écus qu'il faut nous bailler, cent vingt mille écus annuels aux actionnaires pour le dix pour cent auxquels nous sommes obligés; car on ne peut pas, même pour le bien public, blesser la foi privée. — Oui. — Bon; & par la même raison le cinq pour cent décrété aux nouveaux actionnaires. — Oui. — A merveille. MM., mais où est votre caution, ou du moins où sont vos moyens? — Nous ferons une compagnie. — Ah! une compagnie!... Oh bien, MM., compagnie pour compagnie, pourquoi le Roi ne préféreroit-il pas celle qui existe? „ Tous les projets d'affranchissement du commerce s'en iront de même en fumée; & ce qui est plus fatal encore, s'il est possible, on conclura de l'impéritie de l'administration actuelle contre l'impossibilité de changer l'ancien régime. Voilà ce que font les Rois sans volonté! Il est tel & mourra tel. L'autre étoit toute ame ou tout esprit; celui-ci est tout corps. Les symptômes de son incapacité vont en s'aggravant; c'est à peu près ce qu'on peut répéter chaque fois: ajoutez cependant un fait grave selon moi, c'est qu'une des causes de la torpeur où sont plongées les affaires du dedans, c'est la mésintelligence qui s'est introduite dans le ministère. Quatre ministres sont contre deux, & le septième est neutre. MM. de Gaudi & de Werder, qui balottent le timon des finances, sont contrariés par MM. de Heinitz, d'Arnim, de Schulembourg, de Blumenthal. On

accuse le premier de ces quatre de vouloir joindre le département des finances à celui des mines. En attendant, l'expédition des affaires est toujours à Welner, employé par l'impulsion dit à Bischopswerder.

Celui-ci s'est associé de bon droit à un plan, pour faire rentrer dans le moins dans les affaires militaires plusieurs années il n'assistoit plus aux conférences. On dit que cette année, non-seulement il y assistera, mais qu'on lui donnera une place d'inspection générale. Cette négociation se traite avec beaucoup de secret par le général Möllendorf & le favori.

On reparle du mariage de Mlle de Voß. certain du moins que l'on a acheté toutes sortes de bijoux ; que l'on fait toutes sortes de préparations ; que l'on sème le bruit d'un voyage. La plupart de ces choses sont tenues secrètes ; mais j'en suis parfaitement sûr, parce que je les tiens du côté de la Rietz qui est fort intéressée à empêcher que cette union ne soit revêtue de certaines formalités, & par conséquent, est aux aguets ; mais j'ignore quelle forme on donnera à cette existence moitié conjugale, moitié concubinaire. que j'ai vu de mes yeux, hier au soir où j'ai soupé avec le Roi, c'est qu'ils ne se gênent plus pour se parler en public. A propos de souper, le Roi me dit hier : „ Qui est M. de Lafeau ? — Dufaulx peut-être, Sire ? — Oui, Dufaulx, — Un membre de notre académie des inscriptions. — Il m'a envoyé un gros livre sur le jeu. — Hélas ! Sire, c'est vous autres maîtres de la terre à détruire le jeu. Nos livres n'y feront pas grand'chose. Mais c'est qu'il m'embarasse ; il me fait un compliment que je ne mérite point du tout

Il en est beaucoup, Sire, que vous êtes trop sage pour vous hâter de les mériter. — Il me félicite de ce que j'ai détruit le lotto : je voudrois bien que cela fût ; mais cela n'est pas. — Ah ! Sire, c'est beaucoup que Votre Majesté le veuille. — A ce propos, je vous dois sur cela un pardon, car c'est un des bons conseils de certain manuscrit... (je me suis prosterné) Mais il faut bien que vous m'excusiez encore un peu ; il y a des fonds assignés sur ce vain lotto ; l'école militaire, par exemple. — he, he, he, heureusement un déficit momentané de cinquante mille écus n'est pas bien inquiétant pour le Roi de l'univers le plus riche en Amérique. — Oui : mais les conventions ? Sire, n'y en a point de violées, là où l'on remourse ou dédommage de gré à gré : eh puis on s'est tant servi du despotisme pour le mal ! quand on s'en serviroit une fois pour le bien ! — Ah ! ah ! vous vous réconciliez donc un peu avec le despotisme ? — Il le faut bien, Sire, dans les pays où une seule tête a quatre cents mille bras... , Il a ri un peu niaisement ; on est venu l'avertir pour la comédie, & cela a fini là... Vous voyez que, dans cette petite ame, il y a encore quelque desir d'être loué.

P. S. Launay est parti cette nuit incognito. Je crois que vous désobligeriez très-sérieusement le cabinet de Berlin, si vous ne le détourniez pas d'imprimer, comme c'est son intention.

L E T T R E L X I V .

Du 13 Janvier 1787.

Je crois savoir enfin ce que tripotoit l'Empereur ici. Il a proposé nettement de laisser prendre à la Prusse le reste de la Pologne,

pouvu qu'on lui laissât s'approprier la Bavière. Heureusement le piège étoit trop grossier. On a senti qu'il offroit de donner un pays qu'il n'étoit pas en son pouvoir de donner, & à l'invasion duquel s'opposoit la Russie, pour se saisir sans obstacle d'un pays qu'on ne lui ôteroit pas, une fois qu'il s'en seroit emparé; & l'on a refusé. Probablement votre légation a découvert cela longtems avant moi, & vous savez par elle les détails: il ne lui aura pas été difficile de vous-en instruire; car en politique on fait aisément confiance de la proposition qu'on n'a pas acceptée; d'ailleurs c'est une avance prodigieuse que d'avoir droit de conférer avec les ministres, pour deviner même ce qu'on ne leur demande pas. Pour moi je n'ai pu que vous dire; on machine, on intrigue; au moment où j'en découvre davantage, je crois devoir vous avertir, mais sans imaginer rien vous apprendre. Je n'ai promis que de tenir au courant de l'intérieur de la cour & du pays, le reste ne m'en regarde pas; je n'ai aucun des moyens nécessaires pour m'en occuper à fond.

Dieu veuille qu'il ne vienne jamais dans la tête de l'Empereur d'allécher le Roi de Prusse d'une manière plus adroite, & de lui dire :

„ Laissez-moi prendre la Bavière, je vous
 „ laisserai prendre la Saxe qui vous donne le
 „ plus beau pays de l'Allemagne, une fron-
 „ tière formidable, & près de deux millions de
 „ sujets; qui en un mot vous étend, vous ar-
 „ rondit, vous consolide; & nous n'aurons pas
 „ même de difficultés graves: il ne nous faut,
 „ pour les lever toutes, que faire l'Electeur
 „ Roi de Pologne; car cette maison de Saxe
 „ a la fureur de la royauté; & quand nous
 „ le ferions Roi héréditaire, quel inconvé-
 „ nient

„ nient y aura-t-il ? Il est bon ; ou du moins
 „ il fera bientôt bon d'avoir une forte bar-
 „ rière contre la Russie ,... S'ils avoient cette
 idée , elle seroit bientôt exécutée bon gré
 malgré tout le reste de l'Europe ; mais ils ne
 l'auront pas ; ils sont l'un trop déconfit , l'autre
 trop incapable ; & après des débats plus
 ou moins sérieux , l'Empereur accrochera en-
 core en Bavière quelque village , & le Roi
 de Prusse croupira dans sa nullité .

C'est malheureusement user d'indulgence
 que de le traiter ainsi . Voici un fait parfaite-
 ment secret , parfaitement sûr ; & qui , mieux
 que toutes mes dépêches précédentes , vous fe-
 ra juger l'homme . Il a fait payer depuis
 quinze jours une dette d'un million d'écus à
 l'Empereur . Qu'est-ce que cette dette ? L'Im-
 pératrice Reine avoit prêté au Prince royal ,
 aujourd'hui Roi de Prusse , un million de flo-
 rins , devenu , par l'accumulation des intérêts ,
 un million d'écus . Et quand ? En 1778 ? lors
 de la campagne de Bavière , aux fatigues de
 laquelle on se croyoit sûr que Frédéric II ne
 résisteroit pas . Ainsi Frédéric-Guillaume a été
 assez vil pour accepter de l'argent autrichien ,
 & il est assez imbécille pour le rendre ! il ne
 fait pas dire , *mon successeur vous payera !* Il
 sanctionne le procédé de la cour impériale
 prêtant de l'argent aux Princes royaux de
 Prusse ! Il croit avoir rempli ses devoirs de
 Monarque , pourvu qu'il ait la probité de
 payer ses dettes de particulier . . . Soldées , et
 les ont monté à neuf millions d'écus ; & quoi-
 qu'à la vérité je suppose que les payeurs n'y
 ont pas perdu , il n'en est pas moins vrai que
 les premiers mois de son regne coûtent trente
 six millions à la Prusse par-delà ses dépenses
 ordinaires , sans les dons , gratifications , pen-

sions... L'extraordinaire de la première campagne où il falloit remonter toute la cavalerie, ne coûtoit à Frédéric II que cinq millions ou cinq millions & demi d'écus, ou vingt-deux millions de nos livres.

Je ne vous ai pas encore peint le Roi comme militaire. Ce métier l'ennuie ; ses détails le fatiguent, les généraux lui pesent ; il va à Potsdam, voit la parade, donne le mot, dîne & part. Il est allé mercredi à la maison d'exercice de Berlin, a dit un mot, fait marcher les troupes & est parti. Voilà ce qu'on voit dans cette même maison où Frédéric II couvert de gloire & d'années passoit régulièrement deux heures, dans le fort de l'hiver, à exercer, tempêter, gronder, louer, en un mot à tenir en activité perpétuelle les troupes tourmentées, mais transportées de voir à leur tête le vieux, car c'est ainsi qu'elles le nommoient.

Mais un point plus important, c'est le nouveau règlement militaire, conçu, rédigé, approuvé, & qui, dit-on, va s'imprimer, sans avoir été communiqué ni au prince Henri, ni au duc de Brunswick. Ce nouveau plan ne tend à rien moins qu'à détruire l'armée. Les sept meilleurs régimens sont convertis en troupes légères, entr'autres celui de Wunsch. Je ne fais pas encore les détails des changemens ; mais l'avis du général Möllendorf est que, si Laschy les avoit conseillés, ils ne seroient pas autrement. Ce digne homme est désolé, humilié, découragé ; tout se fait par M. de Goltz, altier, incapable de discuter, & dont le principe est que l'armée est trop dispendieuse, trop nombreuse en tems de paix. Il est en rixe perpétuelle avec Bischofswerder souvent chargé d'objets qui appartiennent

ment à ce travail, & nécessité en quelque sorte de se mêler d'un métier où tout le monde ne le croit pas également versé.

Le duc de Brunswick ne vient point. Il a répondu à quelqu'un qui l'avoit complimenté sur son nouveau grade, & dont la lettre supposoit qu'on s'attendoit à le voir bientôt à Berlin, qu'il avoit été très-flatté de recevoir une dignité, que d'ailleurs il ne croyoit pas mériter; que jamais il ne viendroit à Berlin sans y être mandé, & qu'il ne voyoit aucune apparence de l'être de sitôt. Je fais de science certaine qu'il est très-mécontent; & sans doute il le sera plus que jamais si l'armée est changée dans sa constitution, sans qu'on ait daigné prendre l'avis du seul feld-maréchal qu'elle ait.

Je mets en fait qu'avec mille louis on pourroit au besoin connoître parfaitement tous les secrets du cabinet de Berlin. Les papiers, toujours étalés sur les tables du Roi, peuvent être lus & copiés par deux écrivains, quatre valets de chambre, six ou huit laquais, & deux pages, sans compter les femmes; aussi l'Empereur a-t-il un journal fidèle de toutes les démarches du Roi, jour par jour, & feroit-il tout ce qu'il projette, s'il projettoit quelque chose.

Jamais royaume n'annonça une plus prompte décadence. On le sappe par tous les endroits à la fois. On diminue les moyens de recette; on multiplie les dépenses; on tourne le dos aux principes; on gaspille l'opinion; on affoiblit l'armée; on décourage le très-petit nombre de gens qu'on pourroit employer; on mécontente ceux-là même pour lesquels on a mécontenté tout le monde; on éloigne tous les étrangers gens de mérite; on s'en-

tour de canaille, pour avoir l'air de regner seul ; cette funeste manie est la cause la plus féconde de tout le mal qui se fait, & de tout celui qui se prépare.

Je resterois dix ans ici maintenant, que je pourrois vous donner des détails neufs, mais pas un résultat nouveau. L'homme est jugé ; ses entours sont jugés ; le système est jugé ; nul changement, nulle amélioration possible, tant qu'il n'y aura pas un ministre principal ; quand je dis nul changement, ce n'est pas que je prétende que personne ne sera déplacé. Le sable succédera au sable ; mais tout ne sera que sable, tant que les pilotis ne seront pas enfoncés pour asséoir une base. Que ferois-je donc ici désormais ? Rien d'utile : or l'utilité, & une grande utilité très-directe, très-immédiate, très-prochaine, pourroit seule me faire dévorer l'extrême indécence dont seroit pour moi l'existence amphibie qu'on m'a conférée, si elle se prolongeoit plus longtemps. Encore une fois, ce que je puis, ce que je mérite, ce que je vauz, doit être décidé maintenant dans l'esprit du Roi & de ses ministres. Si je ne mérite & ne puis rien ; je coûte beaucoup trop cher ; si je mérite & puis quelque chose, si neuf mois, car ils seront écoulés avant que je sois de retour ; si neuf mois d'une subalternité très-pénible, & dans laquelle j'ai rencontré mille & mille obstacles & pas un secours, m'ont mis à même de développer quelque connoissance des hommes, quelques lumières, quelque sagacité, sans compter les choses précieuses que je rapporte dans mon porte-feuille, je me dois à moi-même de demander & d'obtenir une place, ou de rentrer dans mon métier de citoyen du monde, qui sera moins fatigant pour mon corps & mon

esprit, & moins stérile pour ma gloire. Je le déclare donc nettement, ou plutôt je le répète, je ne puis plus rester ici, & je demande à être formellement autorisé à mon retour, soit qu'on ait des desseins ultérieurs sur moi, soit qu'on veuille me rendre à moi-même. Assurément je ne récalcitrerai jamais à aucune espèce d'occupation utile. Mon cœur n'est pas vieilli, & si mon enthousiasme est amorti, il n'est pas éteint. Je l'ai bien éprouvé aujourd'hui; je regarde comme un des plus beaux jours de ma vie celui où vous m'apprenez la convocation des notables, qui sans doute précédera de peu celle de l'assemblée nationale. J'y vois un nouvel ordre de choses qui peut régénérer la monarchie. Je me croirois mille fois honoré d'être le dernier secrétaire de cette assemblée, dont j'ai eu le bonheur de donner l'idée, & qui a grand besoin que vous lui apparteniez, ou plutôt que en deveniez l'ame... Mais rester ici, condamné au supplice des bêtes, à fonder & remuer les sinuosités fangeuses d'une administration qui signale chacune de ses journées par un nouveau trait de pusillanimité & d'impéritie, c'est ce dont je n'ai plus la force, parce que cela ne me paroît bon à rien. Faites-moi donc revenir, & dites-moi si je dois passer par la Hollande.

Là, par exemple, j'accepterois une commission secrète, parce qu'une pacification y demande pour préliminaire indispensable un agent secret qui sache voir & dire la vérité, & surtout capter la confiance. Je ne crois pas qu'il y ait dans la politique extérieure un plus grand service à rendre à la France. J'ai peur, s'il faut que je l'avoue, que nous ne fassions trop de fond sur l'ascendant qu'a

pris dans ces derniers temps l'aristocratie sur le stathoudérat. Je crois voir que le système des patriotes n'a encore une supériorité décidée que dans la province de Hollande qui inquiète ses Co-Etats, au moins autant qu'elle les échauffe ; & là même, à Amsterdam, dans le foyer des sentimens anti-stathoudériens, ce grand conseil, qui a été le premier à se soulever contre la concession de la brigade Ecossoise à l'Angleterre, à insister en faveur des convois militaires, & à demander l'éloignement du duc de Brunswick, n'a-t-il pas été aussi le premier à voter pour une paix particulière avec l'Angleterre, pour l'acceptation de la médiation de la Russie ? Son amirauté, dont plusieurs membres tiennent à sa régence, n'est-elle pas fortement impliquée dans le complot qui a fait avorter l'expédition pour Brest... Comment en seroit-il autrement ? Le conseil souverain n'a plus qu'une autorité imaginaire. C'est des bourgmestres qui changent tous les trois ans ou même du président bourgmestre qui change tous les 3 mois, ou plutôt enfin de celui des bourgmestres qui a quelque ascendant de tête ou de caractère sur les autres, que partent les ordres qui dirigent la voix si importante de la ville d'Amsterdam, dans l'Assemblée des Etats. Et quand on pense que le college des échevins anciens & nouveaux, dont sont tirés les bourgmestres, contient un grand nombre de partisans des Anglois, & dépend en partie du Stathouder, qui élit ces échevins, je ne fais comment on peut se rassurer sur le système à venir de cette ville.

Je ne saurois donc comprendre comment il se pourroit que nous n'eussions pas d'intérêt à finir, si nous ne voulons pas briser le stathoudérat, qui ne sera point anéanti sans donner lieu à des convulsions intérieures & ex-

térieures. Et pouvons-nous vouloir la guerre ? Sans doute nous ne devons pas souffrir que la maison stathoudérienne reste maîtresse de la puissance législative dans les trois provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Over-Issel, parce qu'on appelle *les réglemens de la régence*, ce qui, joint à ces prérogatives dans les provinces de Zélande & de Groningue, fait excessivement pencher la balance en sa faveur. Sans doute le pouvoir du Stathouder doit être soumis à la puissance législative des Etats ; & ce qui n'est pas moins important pour notre système, ou plutôt pour tout système régulier de politique extérieure, la puissance législative des Etats doit être dirigée & soutenue par une influence régulière du peuple ; car les prétentions & les passions particulières, & les intérêts privés des aristocrates, ont en tout pays été trop souvent pris pour l'intérêt public, & cela est plus vrai encore ici, où l'union des sept provinces s'étant formée dans un tems de trouble & par le hasard, puisqu'on ne pensa pas à ériger un gouvernement républicain qu'après le refus que firent la France & l'Angleterre d'en accepter la souveraineté, il en est résulté qu'il n'y a jamais eu d'accord entre les régens & le peuple, pour fixer les droits & les devoirs réciproques. Les régens ont sans cesse travaillé à se rendre indépendant du peuple, & le peuple se croyant le maître, puisqu'il n'a pas transporté la souveraineté à ses régens, & n'ayant aucun intérêt à les soutenir, a pris parti contre eux dans toutes les crises : de-là le parti stathoudérien ; de-là cette fluctuation entre les volontés despotiques d'un seul, les tergiversations perfides des colleges d'aristocrates, vacillans & foibles, & la fougue d'une populace

entée. Si l'existe jamais un lien d'union entre la bourgeoisie & les régens, c'en est fait du despotisme stathoudérien, & des caprices oligarchiques ; tant que cette union n'existera pas, aussi longtems que la maniere dont le peuple doit influer dans le gouvernement ne sera pas déterminée, le système de la France ne sera jamais assuré.

Conservé la constitution fédérative entre les provinces, & républicaine dans chacune d'entr'elles, ou pour réduire la question à ces termes les plus simples, *substituer aux recommandations odieuses & illégales du Stathouder ou d'un bourgmestre les recommandations régulières & salutaires de la bourgeoisie*, tel doit donc être le palladium de cette république & le but de notre politique.

Mais sera-ce, ou par les violences qu'on nous attribue, lors même qu'elles ne sont pas nôtres, ou en exaltant toujours la fermentation d'un côté & la méfiance de l'autre, que nous parviendrons à cette reconstruction qui demande moins de chocs que de combinaisons ? N'avons nous pas assez fait sentir notre influence, notre pouvoir ? Ne seroit-il pas temps de montrer que nous ne voulons que l'abolition des réglemens stathoudériens & non celle du Stathoudérat ? & finirons-nous sans une catastrophe dont il n'est pas donné à la sagesse humaine de calculer toutes les suites, si l'on ne vient pas à bout de persuader à Nimegue que tel est réellement notre unique système ?

Voilà en ébauche ma profession de foi sur les affaires de la Hollande. On peut juger si, dans ces principes, que je développerai si l'on veut par un mémoire détaillé, je puis ou je ne puis pas être utile dans ce pays, en me supposant d'ailleurs les connoissances locales que j'y acquerrois facilement.

L E T T R E L X V .

Du 16 Janvier 1787.

Aux yeux de qui fait que les révolutions à main armée sont rarement celles qui bouleversent le plus les Etats, c'est une véritable révolution pour la monarchie Prussienne, que le premier exemple d'une maîtresse en titre, qui va séquestrer le Roi, former une cour à part, susciter des intrigues qui s'étendront du palais aux légions, & modifier d'une manière absolument inconnue dans ces froides & flegmatiques contrées, les affaires, les choix, l'administration, les faveurs. Le moment de la chute & de l'élévation de mademoiselle de Voss approche : de-là les intrigues, les sarcasmes, les opinions, les conjectures, ou plutôt les augures... Du milieu de cet amas de propos vrais ou faux, voici ce qu'on peut recueillir de moins invraisemblable. Ma version est fondée sur les épanchemens de confiance de mademoiselle de Voss avec une de ses anciennes amies.

On a persuadé à cette nouvelle Jeanne, à qui la dévotion faisoit invoquer la bénédiction nuptiale, qu'elle devoit, en y renonçant, s'immoler à la patrie d'abord, ensuite à la gloire de son amant, enfin à l'avantage de sa famille. La patrie y gagnera, lui a-t-on dit, une protectrice qui éloignera les conseillers avides ou pervers; la gloire du Monarque ne sera point flétrie par un double mariage; votre famille ne sera point exposée à vous voir appelée un instant Princesse, & bientôt reléguée dans un vieux château avec une pension médiocre; le moment de votre faveur d'autant plus exaltée que l'hymen n'aura pas fait

vosre sort, versera sur vos parens l'or, les dignités, les graces de toute espece. On a mêlé les considérations de la religion même à ces convenances. On a montré qu'il y avoit moins de mal aux condescendances de la foiblesse, qu'à contracter un prétendu mariage, sans que l'autre fût dissous. Enfin il a été décidé que la victime de la patrie seroit portée à Potsdam, & immolée à Sans-Souci où l'on a préparé une maison somptueusement meublée, disent les uns, simplement, disent les autres, & tout l'attirail d'une favorite.

Une nouvelle vraiment inconcevable, qui demande confirmation, & que je répugne à croire encore, c'est que le Roi profite de sa fille la princesse Frédérique, à être la compagne de sa maîtresse.

Mademoiselle de Voss a une sorte d'esprit naturel, quelque instruction, des manies plutôt que des volontés, une gaucherie très-faillante qu'elle s'efforce de sauver par les apparences de la naïveté; elle est laide & même à un haut degré; pour toute grace, elle n'a que le teint du pays, encore le trouvai-je plus blaffard que blanc; une gorge assez belle, qu'aussi convroit-elle l'autre jour au sortir de la comédie du prince Henri, d'un double mouchoir pour traverser les appartemens, en disant à la princesse Frédérique: *Soignons-les bien, car c'est après eux qu'il court.* Jugez du ton des Princesses qu'un tel mot fait rire; c'est ce mélange de licence unique (qu'elle unit aux airs de l'ignorance innocente) & de févérité de vestale, qui, dit-on, a séduit le Roi. Mademoiselle de Voss qui trouve ridicule d'être Allemande, & qui fait passablement l'Anglois, joue l'Anglomane jusqu'à la pamoison, & croit qu'il est du bon ton de ne pas aimer les Fran-

cois. Son amour-propre qui s'est vu à la gêne avec quelques gens aimables de cette nation; hait ceux qu'elle ne peut imiter, & d'autant que ses sarcasmes reçoivent quelquefois un juste salaire. Je n'ai pu tenir, par exemple, l'autre jour, à une exclamation faite à côté de moi : *O mon Dieu ! quand verrai-je dont, quand y aura-t-il ici un spectacle anglois ? Ah ! j'en mourrois de joie ! Je désire, mademoiselle, lui dis-je assez sèchement, que vous n'aiez pas besoin plutôt que vous ne croyez d'un spectacle françois ! . . .* Et tous ceux que les grands airs commencent à choquer, de sourire ; & le prince Henri, qui avoit feint de ne pas l'entendre, de rire aux éclats ; elle rougit jusqu'au blanc des yeux, & ne dit plus mot ; mais on punit & ne corrige pas.

Jusqu'ici elle déclare hautement la guerre aux visionnaires, & déteste les filles du premier favori, dames d'honneur de la Reine. Comme elle transporte au milieu de ses foiblesses une dévotion même superstitieuse, on ne peut parler avec avantage pour l'avenir. Mais si l'ambition succede aux premières sensations, il est à présumer que sa famille gouvernera l'Etat. A la tête de cette famille est le comte Finck, dont la chute de l'Empire n'ébranleroit pas la tranquillité, mais qui verroit avec une joie inexprimable ses enfans jouer un rôle. Vient ensuite le comte Schulembourg, nouvellement porté au ministère, homme actif, autrefois même trop vif, mais qui paroît sentir que c'est en se montrant peu que l'on fait beaucoup. Cette famille conserve une haine invétérée à Welner, qui jadis enleva ou séduisit une de leurs parentes, aujourd'hui sa femme. Ajoutez aux Finck le président de Voss, frère de la belle, qui d'ailleurs a cet esprit de

calcul & cette avidité très-allemande, quels on profite de ce que présente la. Pour peu que mademoiselle de Voss de cette situation, elle doit préparer dans le renvoi de Bischofswerder & d'ner, ou du moins leur nullité; car, si on ne dispense, on ne renvoie pas possible qu'elle même soit mal dirigée, se confie au premier venu, parce qu'elle est indiscrete; qu'elle compte sur la constance de son amant, parce qu'elle est sans expérience sur la reconnoissance; parce que n'ayant aimé personne, elle n'a point encore fait de mariage; alors tout restera comme il est; ou tout s'aggravera; le Roi renfermé à Hamdam, d'où il fera cependant des courses fréquentes à Berlin, parce qu'il a contracté l'habitude de courir, & que son ferrail fera toujours aux mauvais lieux; le Roi ne fera plus rien du tout, tolérera l'usage de la poudre, & précipitera autant qu'il est en lui le royaume à sa ruine, vers laquelle il tend avec rapidité, & le comportent & les circonstances & la force d'inertie prise dans le caractère allemand, qui ne permet aux fous que de se livrer à des sottises, & préserve des délires trop destructeurs des passions. Ajoutez que l'Empereur n'ose rien, ne fuit rien, n'acheve rien, qu'il s'éteint, qu'il n'a que des frères pacifiques. Je ne serois pas étonné que le porc d'Epique qui du moins n'aime pas le faste, & par conséquent ne se ruina pas de lui-même, n'ait trahi, grâce aux circonstances & aux intérêts, une espèce de regne glorieux.

On est revenu sur le règlement militaire, les régimens de ligne ne seront point dénaturés. Mais il paroît que l'on formera un certain nombre de bataillons de chasseurs, ce qui

de bons arrangemens peut devenir utile ; est même une idée de Frédéric II. On ne voit encore rien dire à cet égard , si ce n'est qu'il est fort étrange que Frédéric-Guillaume croit pouvoir refaire quelque chose (la partie économique exceptée) au système militaire de l'armée de Frédéric II. Le prince Henri a probablement quelque activité dans l'armée ; il a été conservé le premier sur les listes , malgré la nomination d'un feld-maréchal ; les lettres a envoyées chez lui hier par M. de ... lui-même , pour l'en assurer. C'est un abus donné à l'enfant. Les détails de son hiérarchie militaire sont au reste un secret qui ne doit divulguer qu'à l'apparition des nouveaux réglemens. Les aides-de-camp généraux se tiennent souvent chez lui. Il est douteux que ... à l'insu du Roi , & si ce n'est pas à son

J. il est clair que c'est pour le tromper , ce qui reste est une peine inutile. Il n'a point d'avis contraire à la politique du pays (je ne vois pas du cabinet , puisqu'il n'en existe pas) , même il n'en a aucun.

M. de Görtz est rappelé , & M. de Larzberg l'ignoroit encore aujourd'hui ; il n'a point de meilleures preuves qu'on ne doit point se mêler des affaires de la Hollande , ni moins directement , & que l'on n'aura pas le bon-homme de s'exposer à une guerre pour les intérêts du Stathouder. Malheureusement la maison d'Orange n'en est pas persuadée ; elle est du contraire , du moins autant que l'on peut juger par la lettre de la Princesse , arrivée par le courrier de ce matin , & dont on a lu une partie sur le déchiffré nud. C'est tout sous ce rapport que mon voyage à ... megue , sous un nom emprunté , & avec une simple autorisation secrète entr'elle & moi ,

pourroit être utile. J'ai lu dans cette même lettre que les patriotes cherchent un emprunt de 16 millions de florins, ou de plus de 32 millions de nos livres à trois pour cent, quoique la Province de Hollande n'ait jamais donné que le deux & demi pour cent, & qu'ils sont fort embarrassés pour les trouver.

Il y a ici trois Evêques; celui de Warmie, celui de Culm (qui est de la maison Hohenzollern), & celui de Paphos. Le premier, dont je vous ai parlé en vous rendant compte du voyage du Roi en Prusse, est le même que Frédéric II réduisit à vingt-quatre mille des cent mille écus que rapportoit son évêché, avant le partage de la Pologne. Le Monarque lui disoit un jour : *Je n'ai pas pour mon compte de grands titres au paradis; faites-m'y entrer, je vous prie, sous votre manteau.* A la bonne heure, lui répondit le prélat, *si Votre Majesté ne l'eût pas tant rogné.* C'est un homme du monde & de plaisir, qui se connoît uniquement en beaux arts, & n'a ni vues, ni projets, soit religieux, soit politiques. Le second a été au service de France; il a la rage de prêcher, d'être éloquent, & le goût de faire du bien. Mais comme il a aussi la manie de faire des dettes & des enfans, ses sermons sont sans fruit & sa charité sans effet. Le dernier est suffragant de Breslaw, jadis fort libertin & un peu athée, aujourd'hui impuissant & radoteur. Ces trois prélats qui vont être renforcés par celui de Cujavie, & le nouveau coadjuteur, le prince de Hohenlohe, chanoine de Strasbourg, ne tiendront point de concile, & ne justifieront pas les craintes que les Luthériens orthodoxes, & la Saxe entière, qui voit ici la pierre angulaire de la religion protestante, ont conçues sur le penchant du Roi au catholicisme. L'un vou-

loit l'aigle noir , qu'il a obtenu ; l'autre un bénéfice vacant par la mort de l'abbé Bathiani ; le prince de Warmie une somme (à deux pour cent) assez considérable pour appaiser ses créanciers.

Le prince Henri , après avoir donné un spectacle & un grand souper , a terminé le tout par un bal qui a commencé assez tristement & continué de même. Pendant qu'on dansoit dans une salle, on jouoit au lotto dans une autre. Le roi n'a ni dansé ni joué. Sa soirée a été partagée entre Mlle de Voss & la princesse de Brunswick. Il a dit un mot à M. de Grotthaus , & rien à aucun autre ; aussi la plupart des spectateurs & acteurs sont partis avant lui. L'Évêque de Warmie, le marquis de Lucchesini n'ont pas même été remarqués. J'aurois défié l'observateur le plus pénétrant de deviner qu'il y avoit un Roi dans cette assemblée. On étoit ennuyé, gêné, mais ni flatté, ni empressé. Il s'est retiré à minuit & demi, après que Mlle de Voss a été partie. On voit trop qu'elle est l'ame de son ame, & que cette ame, investie d'une si lourde enveloppe, est bien peu de chose. Il faut vous attendre à cette continuelle répétition ; le lieu de la scene change, mais jamais la scene.

P. S. La nouvelle du rappel de M. de Görtz est fautive, & de la maniere dont elle m'est venue, c'est M. d'Est** qui a voulu me tendre un piège, ou on lui en tend un. Je fais même des circonstances qui me feroient croire à la possibilité d'une reprise de négociation. Je n'ai pas le temps d'en dire davantage.

Le duc de Brunswick est mandé, & il arrive sous peu de jours.

Le comte Wartensleben oublié pendant 5 mois, a eu hier matin un présent de cinq a

six cents écus de rente, & le commandement du régiment de Römer à Brandebourg.

L E T T R E L X V I .

Du 19 Janvier , jour de mon départ . Ceci ne partira que demain , mais doit arriver avant moi .

LE comte Schmettau , gentilhomme com-
plaisant de la princesse Ferdinand , pere in-
dubitable de deux de ses enfans , avoit quitté
l'armée depuis huit années ; il l'avoit quittée
au milieu de la guerre , aigri par un mot dé-
daigneux de Frédéric , & dans le grade de ca-
pitaine . Il vient d'être nommé colonel avec
quinze cents écus de traitement . Cette nomi-
nation a déplu à l'armée , & singulièrement à
l'aide-de-camp général de Goltz qui porte le
harnois depuis vingt-cinq ans , & n'est que
lieutenant-colonel . Au reste , le comte Sch-
mettau qui a bien servi , & reçu force blessu-
res , ne manque pas d'intelligence ; il a sur-
tout beaucoup de connoissances d'ingénieur .
Il a levé un grand nombre de cartes fort esti-
mées . On parle aussi avec éloge d'une espece
de manuel militaire , où il enseigne ce qu'il
faut faire depuis la formation d'un recrú jus-
qu'au métier de feld-maréchal ; enfin on au-
roit supporté ce passe-droit ; mais un autre a
mis le comble au mécontentement .

On a antidaté la patente d'un major de Sé-
ckendorff , gouverneur du second fils du
Roi , qui se retire , & on lui a fait gagner
trente-six rangs . Cette dangereuse méthode
que Frédéric II n'employa jamais que dans
des occasions solennelles , & pour des sujets
distingués , & que son successeur avoit déjà
pratiquée

pratiquée. pour le comte de Wartensleben, ne tend pas moins qu'à répandre sur l'existence des grades militaires une sorte d'incertitude destructive de toute émulation ; elle est d'ailleurs infiniment dangereuse sous un prince foible, bien bizarre lorsqu'elle anticipe le regne : & dans tous cas elle peut finir par ôter au Roi même une de ses plus grandes ressources, le point d'honneur.

Il a déposé cinq cents mille écus à la caisse du pays, & en a remis le billet au porteur à Mlle de Voss. Ainsi, quoi qu'il arrive, elle aura toujours au moins quatre-vingt mille liv. de rente, outre les diamans, la vaisselle, les bijoux, les ameublemens, & la maison qu'on lui achete à Berlin ; maison de retraite, car elle ne l'habitera pas. Son royal amant a imaginé lui-même toutes ces délicatesses ; & le résultat est que la fille la plus désintéressée a mieux arrangé ses affaires, que n'eût fait la plus habile coquette. Le temps nous apprendra si son esprit se montera au rang de sultane favorite.

Les nouveaux impôts portent sur les cartes, les vins de France, le taffetas étranger, les hûtres, le café, le sucre.... Pitoyables ressources ! Comme on va à l'aveugle sur tous ces objets, on les tient dans une espece d'obscurité ; il semble qu'on essaie plutôt qu'on n'exécute.

Aujourd'hui, anniversaire du prince Henri, le Roi lui a fait présent d'une superbe boîte évaluée douze mille écus ; a étalé la vaisselle d'or & fait en un mot tout ce que faisoit Frédéric II, si vous en exceptez un grand concert répété la veille dans sa chambre ; car il a du temps pour tout, si ce n'est pour les affaires...
Des bordels aux ailes, & je le battraï facilement au

(194)

centre. Gare que ce mot de l'Empereur ne soit une prophétie. Heureusement le prophete n'est pas redoutable. Je ne serois pas étonné cependant que tant de torpeur & de vileté ne l'animaient; mais s'il n'attend pas deux années, au défaut de l'énergie du Roi, il trouvera celle de l'armée.

P. S. Le Duc de Weimar est à Mayence pour la nomination d'un coadjuteur, à ce qu'on prétend; mais, comme il visite toutes les cours du Haut & Bas-Rhin, il me semble qu'il seroit bon de le surveiller.

F I N.

pent

tra

n-

n-

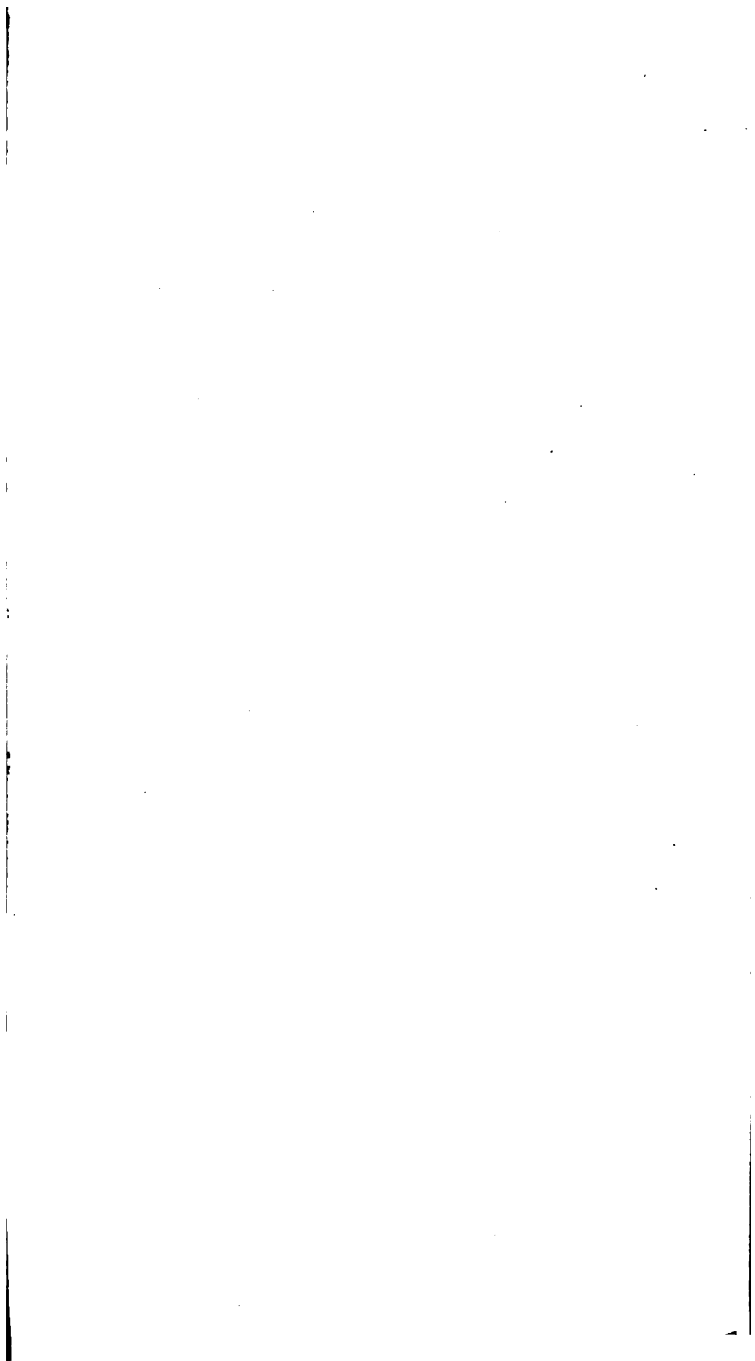
é

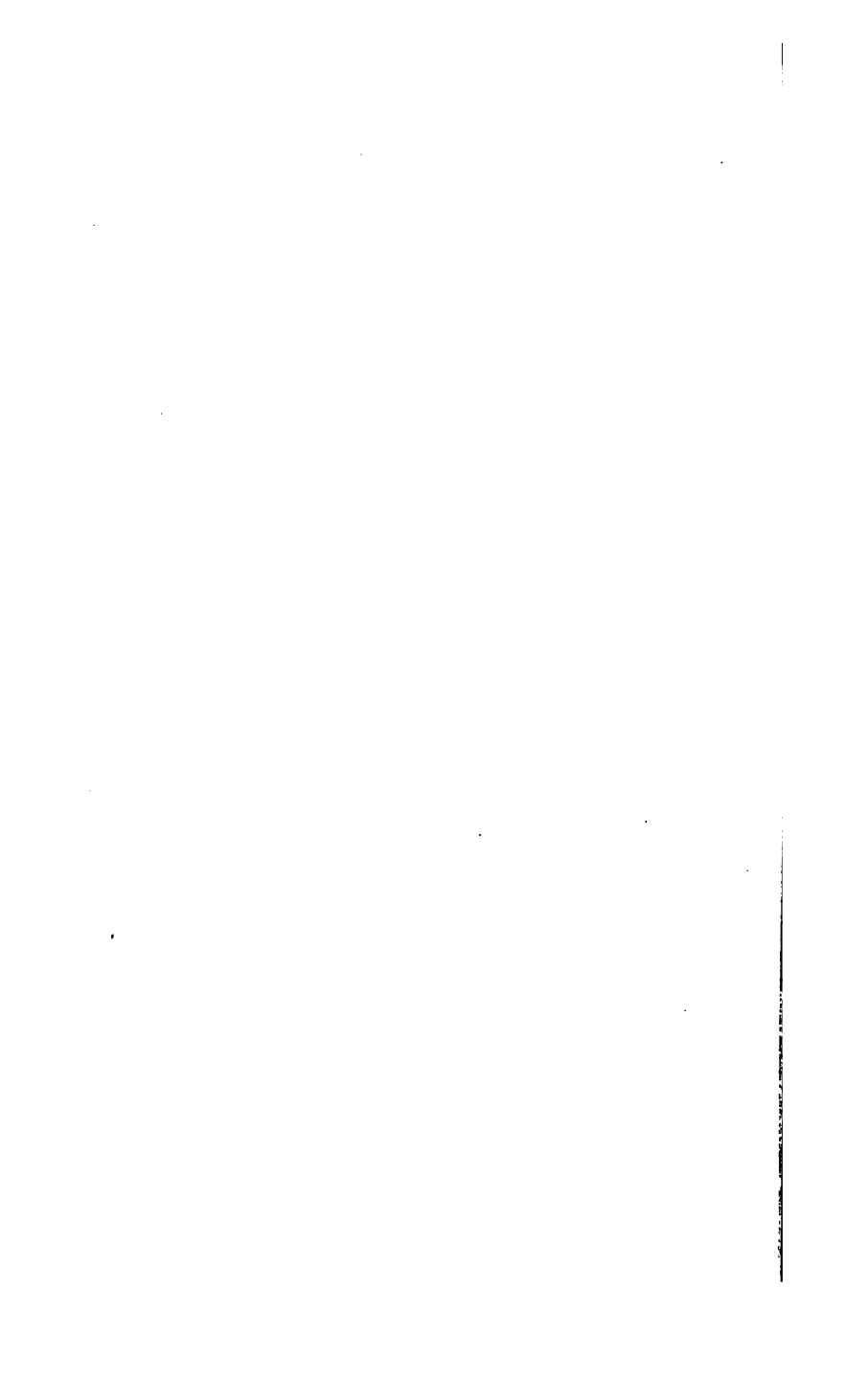
e

nt 226 21/2 5/7 ans

7 ans 1791/1792

AV





JAN 31 1956



FLEX BIND

